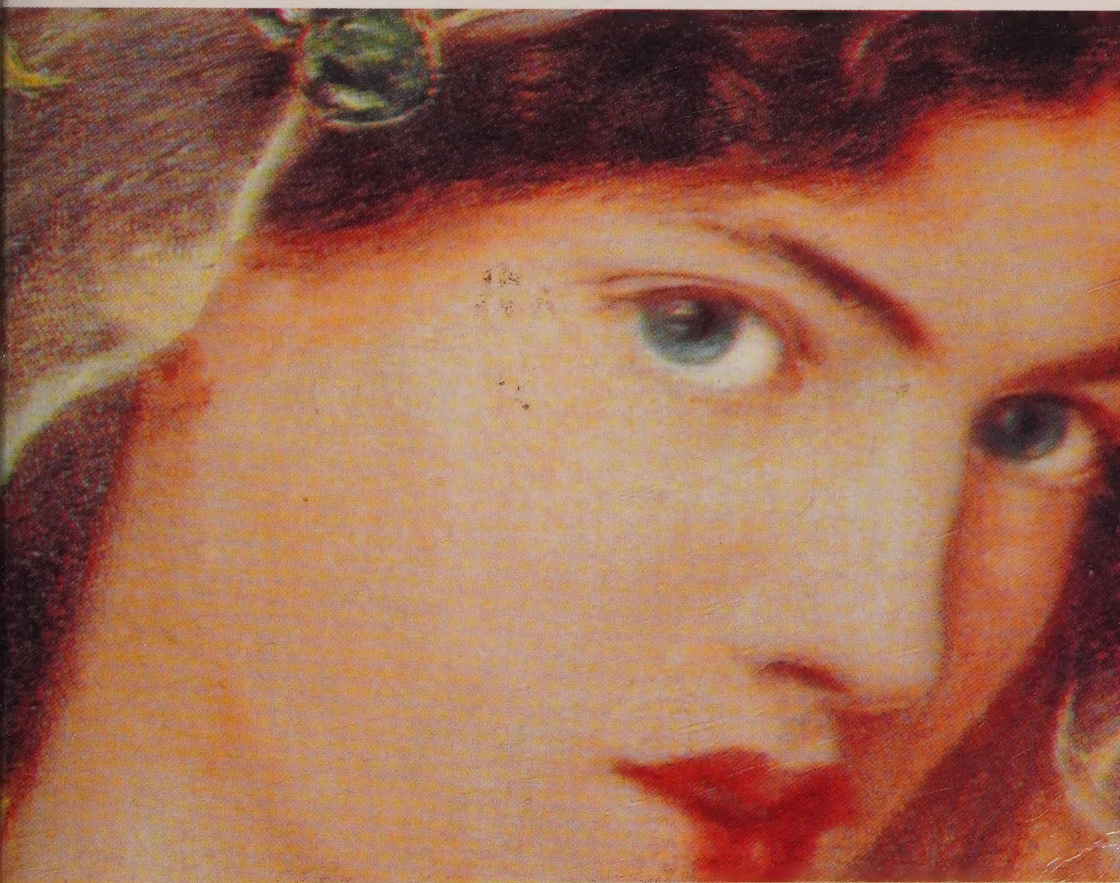


Jean
MARKALE

LA FILLE
DE MERLIN

Roman



Pygmalion
Gérard Watelet

LA FILLE
DE MERLIN

JEAN MARKALE

LA FILLE DE MERLIN

roman



Pygmalion
Gérard Watelet

Paris

Sur simple demande adressée aux
Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, 70, avenue de Breteuil, 75007 Paris
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2000 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris
ISBN 2-85704-645.6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Ce récit des temps obscurs
est dédié à Anne et à Môn
qui sont toutes deux « filles de Merlin ».*

C'est en une péninsule qu'on appelait autrefois Armorique et qui commence à être connue sous le nom de Bretagne depuis que des peuples bretons venus d'outre-Manche s'y sont installés, amenant avec eux leur langue, leurs traditions et la religion chrétienne telle qu'ils l'ont reçue des grands saints de la lointaine Irlande. Dans le sud de cette péninsule, les rivages sont bas, au ras de la mer, recouverts de dunes et de plages de sable qui se déroulent à l'infini, mais qui sont parfois percées d'estuaires par où le flux et le reflux pénètrent à l'intérieur des terres en de larges bassins criblés de petites îles rocheuses et de promontoires escarpés qui se perdent dans les brumes matinales, les jours où il n'y a pas de vent. C'est, à ce qu'on dit, l'An 558 de l'Incarnation.

LORSQU'IL avait mis pied à terre sur le quai dallé du petit port, à l'abri des vents du large derrière une haute dune de sable, on lui avait dit qu'on ne pouvait aller plus loin dans la rivière avec un bateau de cette dimension et qu'il fallait trouver une barque à fond plat pour s'engager à travers le vaste estuaire qui s'étendait, à partir de là, en une véritable mer intérieure dont on ne distinguait pas nettement les limites tant celles-ci s'égarèrent au gré des creux et des retraits. On lui avait dit également que le saint homme qu'il recherchait avait établi son ermitage sur une île rocheuse située à proximité de la côte, à une demi-lieue environ, et qu'il y parviendrait facilement à pied en suivant le chemin rocailleux qui s'écartait à peine du rivage pour s'enfoncer un peu plus loin dans les frondaisons d'un bois aux arbres tourmentés.

Le temps était agréable, ni trop frais, ni trop chaud, grâce à une brise légère qui soufflait entre les dunes et s'épuisait à glisser sur les eaux. Quelques nuages jouaient

LA FILLE DE MERLIN

avec un soleil d'automne un peu roux, et des oiseaux blancs s'envolaient devant lui au fur et à mesure qu'il avançait sur le chemin. Il portait un sac d'étoffe grise, qui paraissait bien rempli, sur son épaule droite et, sur son dos, ballottait un autre sac, en peau celui-là, dans lequel se laissait deviner un objet aux formes inhabituelles. Il marchait d'un bon pas, fermement assuré sur ses jambes, ne paraissant ni essoufflé ni fatigué par le poids de sa charge. Pourtant, ce n'était pas un homme jeune à en juger par son abondante chevelure blanche qui couvrait son cou et encadrait un visage émacié, sans barbe, marqué de quelques rides profondes, et sur lequel s'ouvraient des yeux larges et brillants qui exprimaient à la fois la plus grande douceur et la plus intense énergie.

Il s'arrêta un instant et regarda avec intérêt ce paysage paisible et plus fluvial que maritime qui s'offrait ainsi à lui. A la réflexion, cela lui rappelait singulièrement le pays d'où il venait, ces rivages de Cambrie aux innombrables replis, percés de multiples estuaires qu'on avait coutume d'appeler *ebyr* et dans lesquels dévalaient les eaux des torrents issus des montagnes, à la rencontre du flux grondant de la mer qui tentait, jour après jour, de remonter le plus haut possible vers les sources, charriant dans ses tourbillons silencieux et presque invisibles les lourds saumons et les truites rapides qui s'en allaient frayer vers le temps des origines. Il y avait là la même mer, à la fois bleue et verte, un peu grise sur la crête des vagues, le même ciel avec les mêmes nuages, les mêmes rochers recouverts de lichens, les mêmes algues aux longues lanières brunes dont l'entremêlement évoquait les tentacules de quelque poulpe égaré hors de ses domaines favoris.

La ressemblance était frappante, sauf que les rivages, ici, étaient moins élevés, moins abrupts que ceux de sa Cambrie natale et que le sommet du Mont Eryri ne dominait pas les grandes étendues qui n'étaient pas tout à fait de la terre, ni tout à fait de la mer, ni tout à fait du ciel. Pourtant, ici aussi, la terre se confondait avec la mer sans qu'on pût en discerner la frontière, d'autant plus qu'on ne pouvait plus savoir

LA FILLE DE MERLIN

où se situait le grand large, invisible mais infiniment présent derrière la mouvante et instable barrière de sable mêlé de sel qui obstruait le regard.

Pendant cette courte méditation provoquée par l'aspect imprécis du paysage, il comprenait alors sans peine pourquoi cette péninsule à l'ouest du monde était devenue une nouvelle Bretagne, une terre d'accueil, mais hélas ! aussi d'exil, pour tous ses compatriotes meurtris et chassés par les violents et sanglants assauts des Angles et des Saxons, ces peuples maudits venus de l'est, appelés par l'usurpateur Vortigern pour conforter sa tyrannie et qui, hantés par l'orgueil et la volonté de puissance, s'étaient répandus à travers presque toutes les régions d'une île de Bretagne dévastée comme une horde de rats affamés, prêts à tout dévorer sur leur passage.

La mélancolie tomba lourdement sur lui, mais il lui vint une subite inspiration. Il déposa sur le sol le sac qu'il portait sur son épaule droite, se saisit de l'autre sac qui ballotait dans son dos et en sortit un objet qui ressemblait à une cithare, visiblement un instrument de musique à plusieurs cordes, et qu'il appelait, selon l'usage de son pays, une *telyn*. Puis il s'assit sur un rocher, face à cette mer tranquille, accorda son instrument et se mit à en jouer avant que sa voix ne vînt s'élancer en direction du soleil. Il chanta ces vers, en les rythmant sur la résonance des cordes qu'il effleurait de ses doigts longs et blancs, comme s'il voulait écarter de troubles pensées ou conjurer quelque sortilège :

*« Quand je vins à la vie,
mon créateur me forma
par le fruit des fruits,
par le fruit du dieu primordial,
par les primeroles et les fleurs de la colline,
par les fleurs des arbres et des buissons,
par la terre et sa course terrestre,
j'ai été formé
par les fleurs de l'ortie,
par l'eau du neuvième flot... »*

LA FILLE DE MERLIN

Pendant qu'il chantait, les oiseaux de mer s'étaient posés sur le sable du rivage tout près de lui. Ils semblaient écouter avec ravissement ses paroles et vibrer comme les feuilles d'un peuplier dans le vent du nord. Mais, quand il eut terminé, ils reprirent leur envol vers le ciel et se mirent à tournoyer au-dessus de lui en poussant des cris rauques et stridents qui se prolongèrent très loin sur toute la surface des eaux.

Il rangea sa *telyn* dans le sac de peau et remplaça celui-ci contre son dos, à l'aide d'une souple lanière de cuir qui le maintenait à son cou. Il se leva et ramassa son autre sac, le fixant à nouveau sur son épaule droite. Puis il reprit sa marche le long du rivage, absorbé dans une sorte de rêve éveillé dans lequel il évoluait avec aisance, ses pieds protégés par des sandales touchant à peine le sol du chemin au milieu des cailloux qu'ils évitaient soigneusement.

Les nuages avaient maintenant disparu de la portion de ciel qui couronnait l'espace où il marchait. Le soleil déclinait lentement, comme une torche qu'on s'apprête à faire entrer dans de sombres couloirs qui mènent à des labyrinthes inextricables. Il arriva bientôt en face d'une petite île, peu distante du rivage, sur le sommet de laquelle s'élevait un édifice en pierre sèche, avec, tout autour, quelques huttes rondes surmontées d'un même toit de pierres, et plusieurs huttes de branchages dont la couverture était en roseaux des marais. Entre l'île et la terre, s'ébauchait une sorte de pont en bois, composé de planches de dimensions inégales, reposant sur des troncs d'arbres qui avaient été plantés dans la vase et entre lesquels le flot qui venait du large s'engouffrait en tourbillonnant vers des anses profondes et calmes qu'on pouvait imaginer au-delà des limites du champ de vision. Sur cette ébauche de pont, trois hommes travaillaient, trois charpentiers probablement, l'un d'eux frappant les planches d'un lourd maillet de bois, les deux autres s'efforçant de nouer les planches et les troncs à l'aide de cordes qu'ils entortillaient avec patience. C'est vers ce pont qu'il se dirigea.

— Bienvenue à toi ! s'écria l'un des trois hommes en relevant la tête et en interrompant son travail. Que désires-tu ?

LA FILLE DE MERLIN

– Je cherche à rencontrer le saint homme, répondit le nouvel arrivé.

– C'est facile, répliqua l'autre. Il est sur l'île, mais c'est l'heure où il médite. Tu le trouveras près de la source, de l'autre côté du sanctuaire. C'est là qu'il se tient, le soir, pour se retrancher du monde et ne plus voir la lumière du soleil. Passe sur ce pont et ne crains rien : il est solide, bien qu'il ne soit pas encore achevé. Cela vaut mieux que de traverser en barque, comme nous le faisions jusqu'à ces derniers jours.

L'homme à la *telyn* ne s'engagea pas tout de suite sur le pont. Il demeura un instant immobile à l'endroit où des vagues légères envahissaient le bord du rivage, par petites secousses, avec un bruit d'étoffe que l'on froisse lorsqu'on retire un vêtement. Dans les rayons du soleil qui rougeoyaient à sa gauche, il eut brusquement une vision : l'île lui apparut telle qu'elle serait plus tard, dans les siècles à venir. Il y avait des maisons dont les murs avaient été blanchis à la chaux, et des toits en ardoises à moitié grises, à moitié bleues, des toits pointus, sans aucun rapport avec ce qu'il voyait actuellement. Ces maisons s'étageaient sur les flancs de la colline qui constituait le cœur de cette île, et, au sommet, il y avait un édifice plus grand, avec également une toiture d'ardoises, et surmonté d'une petite tour dans laquelle se distinguait une cloche. Et, entre l'île et la terre, c'était un pont de pierre, solidement bâti, avec des arches sous lesquelles passait le flux avec ces mêmes tourbillons, mais plus violents, plus écumeux du fait de l'étroitesse du passage. On pouvait également y observer un décalage entre le niveau des eaux en avant et en amont de ce pont qui ressemblait d'ailleurs beaucoup plus à une digue retenant la marée afin d'actionner la roue d'un moulin. Des barques aux couleurs variées dansaient de part et d'autre, au gré des fantaisies du courant, et l'on entendait les mouettes hurleuses qui se déchaînaient au-dessus des toits avant de s'effondrer sur la surface des eaux dans l'espoir d'y faire une pêche fructueuse.

La vision ne dura pas. Les charpentiers se rangèrent afin de laisser le passage libre pour l'homme aux deux sacs. Il

marcha d'un pas ferme sur les planches, sans éprouver la moindre appréhension, remercia ceux qui l'avaient si aimablement accueilli et se retrouva bientôt dans l'île. Là, il gravit la pente, rasa les murs de l'édifice de pierres sèches qui se dressait au sommet de la butte rocheuse et redescendit de l'autre côté. Assez près du rivage, il aperçut une fontaine surmontée d'un socle de pierre et surplombant un grand bassin rempli d'eau. A gauche de la fontaine et du bassin, était agenouillé un homme vêtu d'une longue robe grise, la tête penchée vers le sol, le crâne rasé aux trois quarts, et les mains jointes dans une attitude de recueillement extrême.

L'homme aux deux sacs hésita un instant, se trouvant gêné d'interrompre ainsi une méditation aussi soutenue. Il s'arrêta derrière l'homme agenouillé et demeura debout, entièrement figé pendant un long moment, comme s'il voulait lui aussi participer à cette muette célébration. Mais l'homme à la robe grise, malgré l'intensité de sa méditation, dut sentir une présence au-dessus de lui, car il tressaillit et tourna la tête. Son visage impassible s'éclaira soudain et il se releva sans effort.

— Taliesin¹ !... s'écria-t-il. Quelle joie de te revoir en ce lieu ! Sois le bienvenu dans mon ermitage.

— Ô sage Kado, répondit le nouvel arrivant, permets-moi de t'apporter, avec les miennes, les salutations fraternelles de tous ceux qui sont restés dans notre pays !

Les deux hommes s'approchèrent l'un de l'autre et se donnèrent l'accolade. Visiblement, tous deux appréciaient l'opportunité de cette rencontre qui réveillait en eux des souvenirs qu'ils avaient peut-être crus effacés à tout jamais de leur mémoire. Ils observèrent d'abord un grand silence, comme s'ils voulaient marquer d'un signe de paix ce moment de retrouvailles. Ce furent des mouettes qui brisèrent le silence, avec des cris qu'on aurait pu prendre pour des acclamations chaleureuses. L'homme qui avait été appelé Kado reprit le premier la parole.

1. Nom gallois, à prononcer *Taliessinn*.

LA FILLE DE MERLIN

– Taliesin, chef des bardes de l'ouest !... murmura-t-il d'un ton affectueux. Taliesin, mon ami de toujours... Béni soit le Seigneur de t'avoir conduit jusqu'à moi... Je sais que tu ne partages pas entièrement notre foi en Jésus-Christ, mais je sais cependant que Dieu t'aime et te conduit sur les chemins du monde !

– Je crois en Dieu, répondit Taliesin, mais je ne lui donne pas le même visage que toi.

– Je ne lui donne pas de visage, mon ami. Dieu n'a pas besoin de visage, car il est en lui-même tous les visages du monde.

– Mais tu lui donnes un nom, répliqua Taliesin. Moi, je ne lui donne pas de nom, puisqu'il est ineffable, incommunicable, incompréhensible.

– Et Jésus-Christ ? reprit Kado. Il a un nom, il a un visage, lui, celui qui est manifestation du Père, celui qui est le Dieu incarné pour nous montrer ce mystérieux chemin qui mène vers la vie.

Taliesin haussa les épaules. Alors Kado se mit à sourire.

– Décidément, tu es incorrigible, mon bon Taliesin. Ce n'est pourtant pas le moment d'engager des joutes théologiques qui risquent d'être interminables, car tu es très fort sur ces questions, tu es même redoutable, mon ami. Ton voyage a dû être long et pénible. Viens donc te reposer et te reconforter. Il ne sera pas dit que je ne puisse t'accueillir dans mon ermitage avec toutes les attentions que tu mérites.

Kado saisit le bras de Taliesin et l'entraîna de l'autre côté de la butte où se dressait le sanctuaire. Ils entrèrent dans une construction en pierres sèches dont les murs, en se resserrant au sommet, servaient de toiture. La porte, dont l'embrasure était masquée par un rideau de cuir, était assez basse, et Taliesin, qui était d'une grande taille, dut se baisser pour la franchir. A l'intérieur, à la lumière d'une petite lucarne, il put distinguer un coffre de bois dans un angle, une couche recouverte de paille de l'autre côté, et au milieu, un foyer circulaire bordé de grosses pierres, avec des braises qui finissaient de se consumer en dégageant une fumée

LA FILLE DE MERLIN

assez âcre qui tentait de s'échapper plutôt mal que bien par une ouverture pratiquée dans le plafond. Kado lança un fagot dans le foyer et bientôt, le feu se mit à crépiter en développant de longues flammes qui firent divaguer sur les murs les ombres des deux hommes.

– Prends place, Taliesin, dit Kado. Tu es ici chez toi. Mon hospitalité sera simple et frugale. Mais elle sera en harmonie avec les élans de mon cœur.

– Je n'en doute pas, ô sage Kado, répondit Taliesin en s'asseyant sur la paille et les joncs qui avaient été étalés autour du foyer.

Il déposa son gros sac sur le sol et dénoua le cordon de cuir qui retenait le second sac, celui de sa *telyn*. Il posa celui-ci avec précaution auprès de lui.

– Je vois, reprit Kado, que tu ne te sépares pas de ta harpe.

– J'imagine, dit Taliesin en riant, que tu ne te sépares pas de ton calice, ni de ton ciboire, ni de ton Evangile !...

– Que veux-tu ? répondit Kado. Si tu es un barde, moi, je suis un prêtre.

Il alla vers le coffre, en souleva le couvercle et saisit un vase d'argent et une coupe avant de revenir vers Taliesin.

– Mes compagnons et moi, dit-il, nous ne buvons que de l'eau. Elle est abondante et bonne, et elle suffit largement à étancher notre soif. Nous n'en sommes plus au temps où nous partagions l'hydromel que nous dispensait le roi Uryen lors des festins où se réunissaient ses guerriers autour de lui pendant que tu chantais les exploits de nos ancêtres et les grands mystères du monde. Mais, comme tu le vois, j'ai du vin. Il m'est nécessaire pour célébrer le sacrifice divin. Et c'est avec joie que je t'en offre.

Il remplit la coupe et la tendit à Taliesin. Celui-ci n'hésita pas. Il mit la coupe à ses lèvres et but avec avidité.

– Ce vin est excellent, dit-il. D'où vient-il ?

– Du pays de Rhuys, là où s'est établi notre cher Gildas. Depuis qu'il a quitté son ermitage au bord du fleuve qu'on appelle le Blavet, il a groupé autour de lui de nombreux frères dans l'enclos qu'il a construit sur la falaise, devant la

LA FILLE DE MERLIN

mer. Ce sont ses frères qui cultivent la vigne, et comme le sol et le climat sont favorables sur cette presqu'île de Rhuy qui ne connaît ni la gelée, ni la neige, ils obtiennent ainsi un vin d'une qualité plus qu'honorable.

Kado alla s'asseoir à son tour sur la paille et les joncs, de l'autre côté du foyer. Il regarda longuement Taliesin avec un air malicieux et quelque peu interrogateur.

— Je pense, dit-il enfin, que si tu as franchi la mer et si tu es venu jusqu'ici, c'est que tu avais une bonne raison.

— Oui, répondit rêveusement Taliesin. Mais c'est une longue histoire. Tu sais que, depuis la disparition d'Arthur, les Angles, les Saxons et leurs alliés les Pictes n'ont pas cessé de nous harceler et de nous contraindre à nous réfugier dans les montagnes de Cambrie ou dans ce pays d'Armorique. L'île de Bretagne n'est plus ce qu'elle était, Kado. Ce n'est plus l'époque glorieuse où toi-même, toi dont le nom signifie le « combattant », tu repoussais nos ennemis avec Arthur, Uryen Rheged, Loth d'Orcanie, Gauvain, Lancelot et bien d'autres. Le royaume de Bretagne est à l'agonie. Les derniers chefs des rivages de la Clyde et ceux de Manau Gododdin ont dû abandonner leurs terres et venir nous rejoindre en Cambrie. Et pour affirmer notre lignage, nous nous appelons à présent des *Cymri*, c'est-à-dire des « compatriotes ». Cela nous tient unis, prêts à nous défendre jusqu'au bout contre ces maudits étrangers qui pillent nos forteresses, enlèvent et violent nos femmes et imposent leur tyrannie sur tout un peuple qui ne demandait qu'à vivre en paix.

— C'est beaucoup dire ! s'exclama Kado. Nos tribus ne pensaient qu'à lutter les unes contre les autres, excitées par des chefs qui rêvaient eux-mêmes d'être des tyrans. Les Saxons ont profité de nos faiblesses, de nos divisions, de nos querelles. Nous avons perdu, Taliesin, nous avons tout perdu, notre honneur, notre pays, nos terres et nos troupeaux, et cela par notre faute. Il ne nous reste plus qu'à expier. C'est pourquoi je suis ici. C'est pourquoi j'ai abandonné mes armes et revêtu la robe du prêtre. Ce n'est plus le moment de combattre, c'est le moment de prier.

LA FILLE DE MERLIN

– Ton choix est respectable, Kado. Ce fut le choix de Lancelot et de bien d'autres qui se sont distingués dans nos combats autour d'Arthur. Mais ce n'est pas le mien. Je n'ai pas abandonné le combat.

– Toi, un barde, le chef des bardes de toute la Bretagne ? Taliesin, mon frère en Jésus-Christ, ce n'est pas le rôle d'un barde de combattre. Son rôle est de perpétuer la mémoire du peuple au milieu duquel il a vu le jour. Ta mission, Taliesin, est donc de chanter partout la gloire du royaume de Bretagne et non pas de jouer les héros. Tu n'es pas fait pour cela.

– Ne crains rien, Kado, je n'oublie pas ma mission. J'ai le devoir de transmettre ce que je sais à ceux qui ne savent pas encore. Mais il est des circonstances où le barde, sans armes, avec la seule vertu de sa harpe et de son chant, est appelé à jouer un autre rôle : il doit prévenir, il doit annoncer les temps futurs.

– L'avenir n'appartient qu'à Dieu, Taliesin.

– Mais le barde est celui qui peut lire dans les étoiles le chemin qu'y trace le doigt de celui que tu appelles Dieu...

Kado regarda Taliesin avec admiration. En lui-même, bien qu'il sût que le barde refusait obstinément d'adhérer à la foi chrétienne, il devait reconnaître qu'il était bien souvent très près de Dieu et qu'il avait accès à des domaines mystérieux totalement interdits au commun des mortels, y compris à ceux qui s'acharnaient à répandre à travers le monde la bonne nouvelle de la résurrection du Christ. Il allait répondre, quand le faible son d'une cloche retentit au-dehors. Kado se leva.

– C'est l'heure où mes frères et moi, nous chantons les psaumes en l'honneur de Notre Seigneur, dit-il. Je ne t'oblige pas à m'accompagner. Reste ici et repose-toi pendant ce temps...

Kado se leva et sortit, laissant Taliesin auprès du foyer. Il regarda fixement les flammes qui dansaient devant lui, l'œil vague, tentant de découvrir à travers elles des images qui le fuyaient constamment chaque fois qu'il voulait les fixer dans sa mémoire. Il en était là de sa rêverie quand il entendit

LA FILLE DE MERLIN

un chant s'élever au-dehors, un peu étouffé par le rideau de cuir qui obstruait la porte. Il écouta avec attention pendant un long moment, puis il prit sa *telyn*, se leva, sortit de la hutte et s'assit devant la porte. Là, il se mit à jouer sur la harpe, essayant de suivre et de prolonger le chant grave et triomphal qui fusait du sanctuaire et se répandait dans l'air du soir, éclaboussant de ses ondes irréelles les rochers du rivage et les pierres des édifices.

Taliesin était si absorbé par la mélodie qu'il déroulait au bout de ses doigts qu'il ne s'aperçut pas que le chant avait cessé et que Kado et quelques-uns de ses compagnons, une fois sortis du sanctuaire, s'étaient groupés autour de lui et l'écoutaient avec respect et ravissement. Il émergea enfin de cette sorte d'extase ou de fièvre qui s'était emparée de lui, releva la tête et vit les hommes qui l'entouraient. Il s'arrêta de jouer, un peu confus d'avoir été surpris dans cet état.

— C'était très beau, dit Kado. Vois-tu, tu as participé à notre rite, ô Taliesin, et il s'en faudrait de peu pour que tu fusses chrétien, toi aussi. Tu serais notre chantre, et ta prière, plus harmonieuse et plus élevée que la nôtre, aurait plus de chances de parvenir jusqu'à Dieu que celle qui est murmurée par nos voix hésitantes et maladroites.

Taliesin ne répondit rien. Il se leva, mettant sa *telyn* sous son bras. Il salua les compagnons de Kado et ceux-ci lui dirent qu'ils demandaient à Dieu de le bénir. Puis ils se dispersèrent, chacun allant dans sa propre hutte. Taliesin resta seul avec Kado.

— Viens partager mon repas, lui dit celui-ci.

Kado prit un autre fagot et le lança dans le foyer. Après quoi, il accrocha à la crémaillère attachée au toit un chaudron qu'il équilibra en fonction des flammes. Ensuite, il sortit du coffre un pot de grès, deux écuelles et deux cuillers en bois et revint vers Taliesin qui s'était de nouveau assis sur la paille et les joncs. Alors, il prit un morceau de bois et se mit à agiter vigoureusement le contenu du chaudron.

— Ce ne sera pas un festin comme nous en avons connu autrefois, dit-il. Mais l'essentiel est de nourrir notre corps

LA FILLE DE MERLIN

avec ce qui lui convient. Ce que j'ai à te proposer, c'est de la bouillie d'avoine avec du lait caillé. Le grand saint Augustin se moquait assez de nos ancêtres lorsqu'il ironisait sur les mangeurs de bouillie. Quoi qu'on en dise, cette bouillie d'avoine et ce laitage constituent notre force. Peu importe la nourriture qui se présente à nous pourvu qu'elle nous fournisse l'énergie nécessaire à l'accomplissement de notre tâche sur cette terre. Et si nous disposons de cette nourriture, rendons-en grâce à Dieu qui, dans sa sagesse infinie, répartit les biens de la nature entre les hommes en fonction de ce qu'ils peuvent apporter au monde...

Taliesin regarda bizarrement le sage Kado qui souriait devant lui. Il n'avait aucune envie de parler, car il n'avait rien à ajouter à ce que disait son hôte. Il avait suffisamment vécu et connu des situations précaires pour ne point partager l'opinion de l'ermite. Ce qui le gênait un peu, c'était de s'apercevoir que le chrétien parlait le même langage que lui, le rebelle, le nostalgique, le rêveur des temps anciens, dépositaire, à ce qu'il pensait, des grands secrets qu'il avait hérités de son étrange naissance, sur les bords du lac Tegid.

En outre, Taliesin était intrigué par le comportement de Kado, qu'il jugeait contraire à tout ce qu'il avait jusqu'à présent considéré comme la meilleure façon d'accepter la vie et la mort. Il répétait sans cesse que *vivre, c'est faire semblant d'oublier qu'on va mourir*, et il ajoutait avec délectation pour ceux qui buaient ses paroles que cela n'avait aucune importance. Alors, de narrer avec un luxe de détails dignes des plus fins rhétoriciens de l'Age des Philosophes comment, ayant absorbé les trois gouttes déversées, ou dérobées, il n'en savait plus rien, du chaudron magique de Keridwen, il s'était retrouvé en possession de pouvoirs qu'il ne soupçonnait même pas auparavant. Il s'était senti imprégné de fureur et de volonté de puissance, et parfaitement conscient du sort qui l'attendait. Il avait compris qu'il fallait fuir la colère de Keridwen, cette étrange femme qui connaissait les secrets de la Connaissance du Monde, parce qu'il s'était indûment – et inconsciemment – emparé de quelque chose qui ne lui appartenait pas. Il était donc

LA FILLE DE MERLIN

devenu lièvre, courant follement sur le rivage et dans les fourrés, plus rapide qu'un vent de tempête, dans les bruyères qui se perdaient sur les montagnes, juste au-dessus du lac.

Mais, comme Keridwen avait pris l'apparence d'un renard, il s'était changé en petit oiseau et s'était envolé dans les nuages à la recherche du soleil. Mais Keridwen était apparue sous la forme d'un faucon aux serres meurtrières, ce qui l'avait obligé à prendre l'aspect d'un petit poisson frétilant dans les eaux d'un lac aux tourbillons impénétrables. Hélas ! Keridwen avait revêtu l'aspect d'une loutre et s'était précipitée à sa poursuite à travers les courants dévoyés et les algues stagnantes. Il avait alors cru s'échapper en se transformant en treize grains d'orge. Mais Keridwen, acharnée contre lui, toute pénétrée du désir de le châtier de sa témérité, s'était transformée en poule noire surmontée d'une grande crête sanguinolente.

Et elle avait avalé les treize grains avant qu'il eût le temps de se métamorphoser lui-même en renard afin de dévorer la poule. Mais Keridwen n'en avait pas été quitte pour autant : sa haine, sa violence, sa gourmandise – allez savoir quoi, en réalité – s'étaient nourries de ces grains d'orge, et elle s'était retrouvée peu après avec un ventre rond de femme enceinte.

Alors, il avait erré dans les eaux primordiales pendant neuf mois, happé par les spirales de l'éternité, secoué par les ouragans et les tornades qui s'abattaient d'un ciel bas et lourd sur une terre cendreuse et limoneuse, ballotté, secoué et meurtri sur les brisants et les écueils dont les rivages de son rêve ou de son cauchemar étaient hérissés. Enfin, il avait été rejeté, il avait été vomi comme au lendemain d'un somptueux festin, et il avait flotté sur les vagues d'une mer sans fond et sans fin jusqu'au soir béni, il s'en souvenait, au début de la nuit de *Beltaine*, donc le soir du dernier jour du mois d'avril, où il s'était fait prendre dans les filets tendus en travers d'un estuaire par un fils de roi malchanceux qui tentait désespérément d'arracher des trésors à la mer.

Pauvre fils de roi !... Aussi faible et désemparé qu'un paysan qui retrouve son champ dévasté par une troupe de

LA FILLE DE MERLIN

sangliers affamés une nuit d'hiver quand la forêt croule sous l'épaisseur d'une neige infernale... Il était né deux fois, et il en avait pleine conscience. Et sa deuxième naissance, si elle l'avait privé du don de métamorphose, lui avait procuré cependant celui de *double vue*, cet inestimable don qui permet à certains de regarder l'intérieur des êtres et des choses sans avoir de compte à rendre à quiconque s'en formaliserait. Taliesin se gonflait d'orgueil et de suffisance lorsqu'il évoquait ces pouvoirs ambigus qu'il avait hérités d'une époque où l'ombre et la lumière n'étaient que les deux aspects d'une même réalité. Oui, Taliesin avait le don de *voir*, de voir au-delà des apparences, au-delà du temps et de l'espace...

Mais, en face de Kado, Taliesin ne *voyait* rien.

Quant à Kado, il regardait fixement Taliesin. Et il souriait en lui servant une écuelle remplie de bouillie d'avoine. Et Taliesin versa du lait caillé sur sa bouillie chaude, presque bouillante. Il prit sa cuiller et, après avoir opéré un subtil mélange entre le chaud et le froid, il porta la cuiller à sa bouche, aspira le tout et déglutit. Il eut l'impression que Kado se moquait de lui. Il avait bien changé ce Kado, que Taliesin avait connu aux temps d'Uryen et d'Arthur, ce fier guerrier des rives de la Clyde à qui l'on avait donné le surnom de *Cattawg*, c'est-à-dire « le combattant ». Il n'était plus à présent qu'un ermite, un moine, vêtu de bure, prêchant la paix, bénissant ceux qui venaient le trouver pour recevoir un message venu d'ailleurs, un message qui déconcertait Taliesin et le plongeait dans des abîmes de doute et de désespoir. Qui était donc Kado ? Taliesin n'en savait rien. Mais, en fait, il ne voulait pas le savoir.

Ils mangèrent tous deux en silence. Il faisait nuit à présent, et Kado avait allumé une lampe à huile qu'il avait posée sur une pierre. Le foyer rougeoyait encore.

– Eh bien, Taliesin ! dit Kado tout à coup. Tu ne m'as toujours pas donné la raison de ta présence en Armorique...

– Tu ne vas pas me croire, répondit Taliesin, mais je suis à la recherche de l'épée d'Arthur.

– Comment cela ? N'est-elle pas engloutie au fond d'un

LA FILLE DE MERLIN

lac, quelque part du côté de Tintagel, et ce depuis la fatale bataille de Kamlann ?

– Elle l'était. L'épée Kaledfoulch¹ était au fond de *Dozmary Pool*, dans le royaume de Cornouailles. Je le savais. Mais elle n'y est plus.

– Comment le sais-tu ? Tu ne vas tout de même pas prétendre que tu as plongé au fond du lac pour t'en assurer ! *Dozmary Pool* est un véritable bournier d'où tu n'aurais jamais pu te dégager sain et sauf !

– Le bournier dont tu parles, Kado, reprit Taliesin, n'est qu'une apparence. C'est là que se trouve sous les eaux troubles de cet étang à peine séparé de la mer par une digue de sable, invisible au commun des mortels, l'un des palais de cristal de la Dame du Lac, celle que nous appelions Viviane autrefois...

Après avoir entendu les paroles de Taliesin, Kado fut saisi d'une intense crise d'hilarité. Il se plia en deux tant le rire paraissait le secouer jusqu'au fond de ses entrailles.

– Mon pauvre Taliesin ! s'écria-t-il. Tu crois encore à toutes ces sornettes !... Il faut admettre que le rusé Merlin a réussi à brouiller tes esprits !... Allons, allons, ressaisis-toi. Après la bataille de Kamlann, Arthur a fait jeter son épée Kaledfoulch dans le *Dozmary Pool* pour que cette épée ne tombât point entre des mains indignes de la porter, c'est une certitude, et c'est une louable décision. Mais ne viens pas me parler de la Dame du Lac. Elle n'est ni plus ni moins qu'une petite pute qui a entraîné Merlin dans quelque repaire secret où il coule des jours heureux dans tous les excès du stupre et où il doit bien rire de ce qui est arrivé au royaume de Bretagne. Toutes ces histoires de palais de cristal et de tour d'air invisible ne sont que des fables, des fadaises inventées par le diable pour nous égarer sur les chemins du salut !...

– Le diable, le diable !... murmura Taliesin. Depuis que tu es devenu chrétien, tu ne crois plus à rien, Kado, tu ne

1. En français et en anglais *Excalibur*, en gallois *Caledfwlch*, en breton *Kaledfoulch*, à prononcer « caledvoulreh ». Le terme, provenant du gaélique *Caladbolg*, signifie « violente foudre ».

LA FILLE DE MERLIN

crois même pas au diable !... Comment peux-tu prétendre que tout ce qui entoure Merlin ne soit que diableries puisque le diable n'existe pas ?

Kado se redressa et sa figure redevint d'une grande gravité.

– Ne plaisantons pas sur ce point, répondit-il. Le diable existe, et je l'ai rencontré. L'Esprit du Mal, l'Esprit de Négation, l'Ennemi, le Tentateur, Satan, comme les Pères l'ont appelé, est d'autant plus redoutable qu'il possède lui aussi le pouvoir de créer, et qu'il ne se présente pas forcément sous la forme en laquelle on s'attendrait qu'il apparût. Ses ruses sont innombrables et il sait profiter des faiblesses humaines.

– Alors, si je comprends bien, dit Taliesin, tu admetts que Merlin ait pu être le fils du diable.

– Sans aucun doute. L'Ennemi prend toutes les formes dont il a besoin pour nous tromper. Tiens !... Il y a quelques jours, alors que nous commençons à construire le pont de bois, un jeune homme est venu me trouver, un jeune homme très beau, avec une figure d'ange. Je n'ai pas compris d'où il venait, mais j'ai su tout de suite qui il était. Il m'a proposé de construire en une nuit un solide pont de pierre entre cette île et la terre ferme.

– Pourquoi n'as-tu pas accepté ?

– Il y avait une contrepartie, un salaire. Il demandait en échange l'âme de tous ceux qui, à travers le monde, mourraient le dimanche suivant entre la grand-messe et les vêpres. Ma mission, sur cette terre, est d'aider les humains à sauver leur âme et non pas à les livrer aux caprices de l'Ennemi. J'ai donc refusé et je l'ai renvoyé dans ses ténèbres.

Taliesin se passa la main dans son abondante chevelure blanche, et il arbora un sourire plein de malice.

– Tu as eu tort de refuser, ô sage Kado, dit-il, car tu avais l'occasion de prendre cet Ennemi à son propre piège.

– Comment cela ?

– Ce n'est pas difficile. Il t'aurait construit ton pont, et chacun sait que les œuvres du diable sont indestructibles. Mais le dimanche suivant, dès que tu aurais chanté l'*ite*,

LA FILLE DE MERLIN

missa est, tu aurais enchaîné sur le premier chant des vêpres.

Kado ouvrit la bouche toute grande, visiblement surpris par les paroles de Taliesin. Puis il se mit à rire.

– Je vois, s'écria-t-il, que tu as été à bonne école auprès de Merlin !... Mais ton idée me paraît excellente, et je la retiendrai... Cela dit, revenons à l'épée d'Arthur. Comment peux-tu être sûr qu'elle n'est plus au fond du *Dozmary Pool* ?

– J'ai eu une vision, répondit Taliesin. J'ai vu un homme plonger dans le lac et s'emparer de Kaledfoulch. C'était un Saxon dont le visage m'est apparu très clairement.

– Je me méfie de tes visions, intervint Kado. Elles relèvent toutes des diableries que t'a enseignées Merlin.

– N'oublie pas que je suis né deux fois et ai par conséquent le don de double vue.

Kado haussa les épaules d'un air méprisant, mais il ne jugea pas utile d'engager la conversation sur cette question de la double naissance du barde. Pour lui, ce n'était qu'une fable inventée par Taliesin pour se mettre en valeur et affirmer ainsi sa différence et sa supériorité vis-à-vis du commun des mortels.

– Admettons, marmonna-t-il. Et alors ?

Taliesin se leva et fit quelques pas autour du foyer pour faire circuler le sang dans ses jambes qui commençaient à s'engourdir.

– Alors ? reprit-il. L'épée d'Arthur aux mains d'un étranger ? Mais c'est une catastrophe pour nous tous, ne comprends-tu pas ?

– En vérité, répondit Kado, je ne vois pas ce que cela apporterait de pire. Notre pays a été presque entièrement envahi et soumis. Arthur est mort et son royaume a été disloqué. Quant à cette épée qui te tient tant à cœur, ce n'est qu'un morceau de métal et non un objet sacré comme on a voulu nous le faire croire. On a raconté que cette épée était magique, divine même. On a prétendu qu'elle brûlait la main de celui qui l'empoignait indûment. Si ce que tu me racontes est exact, Taliesin, si un Saxon s'en est emparé, c'est bien la preuve qu'elle n'est revêtue d'aucune vertu magique.

LA FILLE DE MERLIN

Et elle ne serait d'aucune utilité à Arthur, puisque celui-ci est mort.

– Il n'est pas mort, Kado. Il est quelque part, en dormition dans une île au milieu du vaste océan. Et il reviendra pour reconstituer ce royaume perdu.

– Sornettes que tout cela ! s'écria Kado. C'est ce que croit le bon peuple... Les hommes qui se trouvent confrontés aux malheurs de la vie sont toujours prêts à accepter les fables qui leur apportent quelque espoir.

– Et toi, Kado ? dit durement Taliesin. Que fais-tu d'autre lorsque tu annonces la résurrection de Jésus-Christ mort sur la Croix et qui doit revenir juger les vivants et les morts afin d'emmener les justes dans son éternel Paradis ?

– Comment oses-tu comparer les Saintes Ecritures aux fables ridicules que des ignorants ou des escrocs ont répandues parmi notre peuple ? s'écria Kado avec force.

– Ces fables ridicules, comme tu les qualifies, ne le sont pas plus que les récits merveilleux dont tu berces tes fidèles, quitte à les endormir !...

– Ce que j'annonce, ce que je raconte, ce ne sont pas de vagues racontars colportés par des poètes, mais la Vérité, et cette Vérité s'appuie sur des témoignages irréfutables.

– Rien n'est irréfutable, pas plus ce que je dis que ce que tu dis être la Vérité.

– Cette Vérité, c'est celle de Dieu fait homme ! hurla Kado au comble de l'exaspération.

– Qui peut se vanter de détenir la Vérité ? répondit Taliesin d'un ton calme et paisible, mais avec un ricanement qui en disait long sur ses arrière-pensées.

Les deux hommes se toisèrent un instant comme s'ils étaient sur le point de se jeter l'un sur l'autre avec violence et agressivité, en se frappant pour se prouver qu'ils avaient raison. Taliesin sentit le danger d'une telle situation. Il se rassit tranquillement de l'autre côté du foyer.

– Arrêtons ces discussions, dit-il, elles ne nous mèneraient à rien. Si je prends tant à cœur la disparition de l'épée d'Arthur, c'est parce que cette épée constitue un symbole de souveraineté, mais rien de plus. Tu admettras, je pense,

LA FILLE DE MERLIN

qu'un tyran appartenant à n'importe quelle nation pourrait assurer sa domination sur le monde en exhibant la Croix du Christ et en l'utilisant comme un étendard sacré – et pourquoi pas magique ! – pour mieux asservir les peuples, quels qu'ils soient. Eh bien, Kado, nous en sommes au même point avec Kaledfoulch. J'ai bien peur que celui qui l'a dérobée ait la ferme intention de la brandir comme l'insigne d'un pouvoir usurpé.

– Tu as peut-être raison, murmura Kado. Mais qui est donc ce Saxon qui, selon toi, aurait dérobé l'épée d'Arthur ?

– Il s'agit d'un certain Glastein. En lui-même, il n'est qu'un mercenaire, un traître prêt à se vendre au plus offrant. En l'occurrence, il est stipendié par un des fils de Clotaire, le roi des Francs, du moins des Francs de Soissons, tu sais, ce Chramm, comte d'Auvergne, qui est toujours prêt à se révolter contre son père avec la complicité de son oncle Childebert, le roi des Francs de Paris.

Kado fronça les sourcils, et il devint soudain très grave.

– Si ce que tu me racontes est vrai, dit-il, c'est plutôt inquiétant. Je connais ce Chramm, fils de Clotaire. Il a fait alliance avec Kanao, celui qui se prétend notre chef parce qu'il est protégé par le roi Childebert, mais qui n'est qu'un vulgaire assassin dont les intentions sont claires : il veut éliminer tous les chefs bretons et devenir lui-même roi de toute la Bretagne. Dans ce cas, je comprends ta détermination à rechercher l'épée d'Arthur. Si elle tombe entre les mains de Chramm et de Kanao, c'en est fait de notre nouvelle patrie. Ce n'est pas que je considère cette épée comme un objet magique ou sacré, je te le répète, mais en la brandissant, Chramm ou Kanao aurait vite fait d'entraîner nos compatriotes dans des aventures qui seraient autant de désastres. Les Bretons sont si naïfs qu'ils sont prêts à suivre n'importe quel individu qui leur ferait miroiter la conquête du monde pour préparer le retour du roi Arthur. Hélas ! nous avons assez subi de revers et de malheurs jusqu'à présent... Je crois que ça suffit.

Kado se leva et sortit de la hutte. Taliesin alla le rejoindre. Il se tenait debout dans l'ombre, devant l'entrée de la

LA FILLE DE MERLIN

hutte et semblait absorbé dans une profonde rêverie. Taliesin ne voulut pas le déranger et se tint lui-même immobile et après s'être appuyé contre le mur, il se mit à scruter l'obscurité qui les entourait de son étrange pesanteur.

Le vent s'était levé, plus frais, plus aigre. Taliesin frissonna. Il entendait le bruit léger du ressac contre les rochers qui constituaient le rivage de cette île. Comme ses yeux commençaient à percer l'ombre, il put en distinguer les contours, mais ne réussit pas à découvrir où finissait la terre. Il se crut environné d'une brume qui ne laissait entrevoir par endroits que des aspérités aussi agressives que celles d'une montagne, là-bas, dans la lointaine Cambrie qui l'avait vu naître deux fois. Taliesin sentait l'odeur de la fumée, mais cette fumée le rassurait, car ce n'étaient plus les effluves mortels qui émanaient des maisons en ruine incendiées par les Saxons, c'étaient des vapeurs caressantes qui frôlaient son visage et lui apportaient le calme et la sérénité d'un foyer pacifique où tout un chacun était invité à partager le pain et le sel, quand il y en avait, un peu de chaleur aussi, et ce sentiment de fraternité qu'il n'avait jusqu'alors ressenti que dans les enclos mystérieux où les hommes de Dieu adressaient leurs prières à un homme mort de l'ignominieux supplice de la Croix.

En vérité, Taliesin ne comprenait pas quel était le sens de cette prière. Certes, il connaissait ces hommes de Dieu et les respectait profondément. Certes, il avait assisté bien des fois au culte qu'ils célébraient de façon quelque peu mystérieuse par des gestes étranges et des paroles ambiguës dans la langue des Romains. Il avait vu des prêtres élever des morceaux de pain en prétendant que c'était le corps de Jésus-Christ démembré pour le salut de tous les êtres humains, élever aussi des coupes remplies de vin en prétendant qu'elles contenaient le sang de Jésus versé et répandu pour effacer les péchés du monde. Mais Taliesin se refusait à croire que le péché existât, ou plutôt, il ne savait pas ce qu'était le péché dont les prêtres et les moines parlaient sans cesse devant les foules et dont il ne comprenait pas qu'il pût empêcher les êtres d'accéder à une autre vie dans

LA FILLE DE MERLIN

un autre monde. Taliesin sentait la présence d'un Etre suprême au-dessus de lui, dans les ténèbres de la nuit comme dans la lumière aveuglante du soleil surgissant de l'horizon matinal ou s'enfonçant dans l'immense océan vespéral, et il savait se mettre en harmonie avec lui autant par la méditation que par la prière du cœur. Mais jamais il ne lui serait venu à l'idée que cet Etre infini se fût ainsi abaissé à s'incarner dans une telle imperfection corporelle. Non, pensait-il, Dieu n'avait pas à descendre vers les hommes : c'était aux hommes à monter vers Dieu, c'était aux hommes à se dépasser et atteindre la divinité.

Taliesin se sentait saisi de vertige lorsqu'il pensait à l'abîme sans fond qui le séparait de ces prêtres de la nouvelle religion qui lui témoignaient cependant tant de déférence et tant d'amitié. Il était *en dehors*, et il savait qu'il demeurerait toujours devant la porte de leurs temples. Il n'avait même pas le droit d'être considéré comme un *hérétique*, appellation dont on affublait les disciples du prêtre Arius qui refusaient la notion de sainte Trinité, ou encore ceux du Breton Pélage qui prétendaient que le péché originel n'existait pas, ou tout au moins n'avait pas à être supporté par le genre humain. Taliesin n'était pas baptisé. Il n'était pas chrétien bien qu'il eût été maintes fois sollicité de le devenir. Pourtant, il y avait bien des points communs entre la doctrine répandue par l'Eglise et ce qu'il pensait lui-même. Il croyait en l'âme immortelle. Il croyait en un Dieu unique et admettait fort bien qu'il fût représenté sous l'aspect de trois personnes, chacune d'elles étant l'une des fonctions fondamentales d'une totalité : il n'y avait rien là qui pût heurter sa propre tradition, héritée de la nuit des temps et transmise de génération en génération par de sages penseurs aussi crédibles que les prêtres et les moines qu'il côtoyait à présent. Mais, par contre, il ne pouvait pas supporter l'idée que tout être humain fût coupable par le seul fait d'être né. Non, décidément, il ne pouvait pas être chrétien, du moins dans ces conditions...

Ce n'était pas seulement un choix opéré en toute liberté, c'était aussi une conviction profondément ancrée en lui et sur

LA FILLE DE MERLIN

laquelle il ne pouvait revenir sans se renier et, par là même, renier l'héritage spirituel et intellectuel qui l'avait constitué et avait fait de lui le chef des bardes de l'île de Bretagne. Cependant, la situation qu'il avait ainsi acceptée n'était guère confortable : dans un monde qui changeait de jour en jour, fervent zéléateur d'une société à laquelle il avait cru, cette société idéale dont le roi Arthur avait été le pivot et le médiateur, puis témoin de son effondrement, il n'était plus qu'un barde errant à travers des ruines. Les étrangers avaient envahi son pays, y introduisant d'autres dieux que les siens. Les Chrétiens avaient peu à peu absorbé le message des anciens druides et en avaient fait autre chose. Le monde avait basculé dans un vide qui donnait le vertige, et Taliesin, sur le bord du gouffre, en était réduit à contempler l'immensité du néant. Il était seul, oui, très seul...

La voix de Kado le tira de cette rêverie mélancolique et douloureuse.

– Qu'espères-tu donc en venant sur le continent ? demanda-t-il.

– Retrouver la trace de Glastein, le rejoindre et lui reprendre l'épée qu'il a dérobée.

– Et qu'en feras-tu ensuite ?

– Je la mettrai en sûreté dans un endroit que personne ne connaîtra, sauf ceux qui auront la charge, après moi, de la garder afin qu'elle ne retombe pas en des mains indignes.

– Et, bien entendu, reprit Kado avec ironie, tu penses au retour d'Arthur !...

– Tu penses bien au retour du Christ triomphant !... rétorqua Taliesin avec colère.

– Mon Christ, lorsqu'il reviendra sur cette terre, ce sera pour y établir une paix éternelle. Ton Arthur, s'il revenait, ce serait pour y entreprendre de nouvelles guerres. Nous en avons assez connu, des guerres... Aujourd'hui, mes compagnons et moi, nous ne pensons plus qu'à passer le reste de nos jours à prêcher la paix dans ce pays qui est maintenant le nôtre et qui, si nous n'intervenons pas par nos prières, risque d'être déchiré et meurtri par de nouveaux affrontements.

LA FILLE DE MERLIN

C'est pourquoi je suis venu m'établir ici, sur ces rivages à l'abri des tempêtes.

A ce moment, Taliesin entendit des bruissements d'ailes au-dessus de lui, comme si une troupe d'oiseaux de nuit tournoyaient dans les airs avant de s'abattre sur lui, de l'envelopper, de le saisir de leurs pattes peut-être griffues et de l'emporter très haut, le plus haut possible en direction des étoiles. Mais on ne voyait aucune étoile. Les nuages recouvraient maintenant la terre. Taliesin frissonna. C'était le vent froid qui commençait à pénétrer son corps immobile.

— Ecoute, reprit Kado, je crois connaître quelqu'un qui peut t'aider, quelqu'un que tu connais d'ailleurs, puisqu'il s'agit de Gildas. Je lui ai promis d'aller le voir demain, dans son enclos de Rhuys, en compagnie de notre frère Gudwal, qui s'est établi au fond de ce golfe, non loin d'une forteresse abandonnée. Gudwal doit venir me rejoindre ici même dès l'aube, et nous partirons en charrette jusqu'au port de Lokmaria où un bateau nous attendra pour nous conduire à Rhuys. Viens avec nous, mon ami, et raconte tout cela à Gildas. Il te dira ce qu'il en pense et te prodiguera sûrement de précieux conseils.

— Je n'en suis pas si sûr, grommela Taliesin. N'oublie pas qu'Arthur a été la cause de la mort d'un des frères de Gildas et que Gildas est le cousin d'Arthur. Depuis ce malheur, la colère a envahi le cœur de Gildas.

— Voyons, Taliesin, ne sais-tu pas que le message du Christ nous invite à pardonner à ceux qui nous ont offensés ? Il y a beau temps que Gildas s'est réconcilié avec Arthur. Et puis, nos vieilles querelles n'ont plus de sens. De toute façon, tu n'as rien à voir dans cette histoire et je suis persuadé que Gildas est au courant de beaucoup de choses : loin d'être isolé sur sa presque rocheuse, il reçoit des gens qui viennent de partout, parfois de bien loin, pour profiter de son enseignement et solliciter ses conseils. Je suis persuadé qu'il te communiquera d'utiles renseignements.

— Oui, répondit Taliesin. C'est entendu, j'irai avec toi.

A perte de vue, ce ne sont que des landes sans arbres, où seules des touffes d'ajoncs d'un vert très foncé font contraste avec la couleur de l'herbe, presque jaune en cet automne qui n'a pas connu de pluies. Il y a aussi des monticules un peu partout, des tertres qui ressemblent à des amas de pierres que des paysans ont roulées dans leurs champs pour en aplanir la surface. Plus loin, on distingue la mer, d'un bleu vert, qui scintille sous le soleil lorsque celui-ci n'est pas caché par les quelques nuages qui rôdent dans le ciel, et la limite du rivage est marquée par une suite de vagues blanches qui déferlent. C'est le matin, et il fait encore frais.

L'ERMITE Gudwal était arrivé alors que le jour n'était pas encore levé. C'était un homme encore jeune, au visage impassible, au regard profond qu'on sentait tourné vers l'intérieur, aux cheveux noirs mêlés de mèches blanches, vêtu d'une longue robe grise sous un ample manteau de laine bourrue. Kado et Taliesin l'avaient retrouvé sur le continent, de l'autre côté du pont de bois inachevé. Gudwal s'était prosterné devant eux, avait prononcé quelques paroles de bénédiction, puis il s'était renfermé dans un profond mutisme, comme s'il pensait que le moindre bavardage était autant de temps perdu pour la prière ou la méditation.

Le paysan qui devait les emmener au port de Lokmaria ne tarda guère à faire son apparition. Il déboucha sur le rivage au moment où le soleil commençait à surgir de l'horizon. Il était sur une charrette à deux roues cerclées de fer que tiraient avec aisance deux jeunes bœufs noirs et blancs apparemment fort bien soignés à voir leur puissante musculature sous un pelage impeccable. Après un bref échange

LA FILLE DE MERLIN

de salutations, Kado, Taliesin et Gudwal montèrent dans la charrette et le paysan fit jouer son aiguillon sur la croupe des bœufs. La charrette s'ébranla et quitta le rivage, empruntant bientôt un chemin assez large, bordé de murets et qui avait dû être pavé autrefois, du temps des Romains, car on y distinguait encore d'importants fragments de dallage entre les touffes d'herbes desséchées.

Taliesin contemplait avec intérêt et curiosité ce paysage qu'il ne connaissait pas et qui contrastait étrangement avec celui de son pays, marqué par de hautes montagnes aux sommets parfois recouverts de neige qui s'enfonçaient brutalement dans une mer rendue grise par les bancs de sable fin qui s'épalaient tout au long des rivages de la Cambrie, notamment entre la grande masse du Gwynedd et ce qu'on appelait *Ynys Môn*, l'*Insula Mona*, comme disaient les Romains, l'Ile des Druides, dont le sol avait été rougi par le sang de ses ancêtres lorsqu'ils avaient été massacrés par les légions de Paulinus Suetonius. Une profonde amertume s'empara du cœur du barde. A quoi bon tout cela ? Peut-être Kado avait-il raison : ce n'était plus que le temps des souvenirs, et il valait mieux prier et méditer dans la solitude que courir à la poursuite d'un voleur d'épée, même si cette épée était le témoignage d'une puissance et d'une gloire qui pouvaient paraître à présent bien dérisoires...

Le terrain sur lequel se posait le regard de Taliesin était bien plat, seulement criblé de tertres par endroits, avec quelques légères crevasses par lesquelles s'infiltraient des ruisseaux en grande hâte afin de s'endormir dans les songes révélés par le balancement des vagues du grand large. Mais Taliesin savait que le sol qui s'étalait sous la charrette était lui aussi gorgé de sang. Un siècle avant que les druides de Môn, leurs femmes et leurs enfants, eussent péri sous les coups des soudards venus des recoins les plus obscurs de l'empire romain triomphant, les ancêtres des habitants de ce pays, de cette nouvelle Bretagne, avaient osé se dresser contre la morgue et la cruauté d'un proconsul démagogue. Oui, les Vénètes, que tout le monde respectait parce qu'ils étaient les navigateurs les plus habiles et les plus hardis de

LA FILLE DE MERLIN

tout l'Occident, avaient défié l'autorité des seigneurs de la lointaine Rome. Hélas ! ils avaient été vaincus, leurs navires ayant été immobilisés par manque de vent, quelque part en mer, sous les hautes falaises de Rhuys.

Alors, la flotte ennemie s'était jetée sur ses proies, sous l'œil méprisant d'un homme qui se prétendait le descendant de l'antique déesse de l'Amour, et cet homme s'était vengé : ceux des Vénètes qu'il n'avait pas réussi à éliminer, il les avait vendus à l'encan, comme de vulgaires esclaves, et ainsi, ils s'étaient retrouvés dispersés jusqu'aux extrêmes limites du monde connu. Avaient-ils oublié qui ils étaient ? Savaient-ils encore que leurs lointains ancêtres avaient érigé sur cette terre d'étranges piliers de pierre qui semblaient autant d'interrogations lancées vers les étoiles ?

Le chemin s'engageait au milieu de ces alignements et Taliesin ne put que s'étonner du spectacle qui s'offrait ainsi à ses yeux. Jamais il n'avait vu autant de pierres dressées, et surtout il n'avait jamais vu des blocs aussi hauts, aussi énormes. En lui-même, il se demandait si ce'a avait été accompli par la main des hommes ou par celle, plus légère, plus subtile, d'une race de géants ou de dieux de l'ombre. Kado, qui avait remarqué le trouble du barde, se mit à sourire.

— Tu n'as encore rien vu, murmura-t-il. Attends que nous soyons plus loin.

La charrette quittait cet espace planté de pierres et s'engageait entre deux murets au-delà desquels s'étendait une vaste zone plate, hérissée de maigres buissons épineux et battue par tous les vents du large. De part et d'autre, des vaches blanches et noires s'obstinaient à brouter de rares touffes d'herbes que l'humidité résiduelle des creux oubliés entre les éboulis de rochers avait en quelque sorte miraculeusement protégées de la sécheresse environnante. Puis, le chemin se mit à gravir lentement une pente douce qui semblait s'élancer vers le ciel. Et quand la charrette fut parvenue sur la crête, Taliesin aperçut devant lui, étalée comme la surface d'un étang secouée et ravinée par des souffles venus d'ailleurs, une immense plaine sur laquelle étaient

LA FILLE DE MERLIN

plantés, en d'innombrables rangées parallèles, des piliers de pierre de taille et de dimensions aussi insaisissables que les brumes des matins d'automne.

– N'est-ce pas étonnant ? dit Kado.

– Certes, répondit le barde, je n'ai jamais vu une chose pareille. Et je ne sais pas ce que je dois admirer le plus, de l'habileté de ceux qui ont érigé ces pierres ou de leur patience et de leur détermination à construire quelque chose qui puisse défier ainsi le temps avec une telle audace...

– Tu as raison, reprit Kado, cela dépasse tout ce qu'on peut imaginer. C'est sans doute pourquoi certaines personnes n'arrivent pas à croire qu'il s'agit d'un travail humain. D'où ces histoires de piliers érigés par des géants en mémoire de leurs ancêtres qui auraient péri en se lançant à l'assaut du domaine des dieux. Les géants sont bien pratiques pour expliquer ce qui est incompréhensible...

Et, aussitôt évoquée cette croyance populaire, le sage Kado se mit franchement à rire, ce qui provoqua l'agacement du barde.

– Ne te moque pas de ceux qui racontent ces histoires, intervint Taliesin, et n'oublie pas que dans la *Genèse*, il est question de géants nés des unions entre les Anges et les Filles des Hommes. Je ne vois pas pourquoi tu rejetterais ces histoires de géants bâtisseurs tout en acceptant ce que dit la Bible à propos des géants. De toute façon, quelle que soit l'origine de ces pierres, elles sont revêtues d'un caractère sacré. Il convient donc de les respecter et de rendre hommage à ceux qui les ont érigées avec tant de ferveur.

– Mais je ne me moque pas ! s'écria Kado. J'ai le respect de tout ce qui est sacré. Les hommes qui ont réalisé cet immense temple en plein air savaient parfaitement ce qu'ils faisaient : ils cherchaient Dieu, c'est évident. Il ne leur manquait que le message de Jésus-Christ pour éclairer leur âme.

– Nous y voilà... bougonna Taliesin. Il faut que tu ramènes tout à ton Evangile...

– Que pourrais-je faire d'autre ? Je ne peux m'appuyer que sur la vérité des Saintes Ecritures. Mais pour en revenir à l'origine de ces pierres levées, tu conviendras volontiers

LA FILLE DE MERLIN

que ces histoires de géants ne sont que des sottises inventées par ceux qui veulent tout expliquer alors qu'ils ne possèdent pas la moindre information sur ce qu'ils racontent !... Ils en sont réduits à inventer des diableries pour faire plaisir aux sots qui les écoutent complaisamment.

– Ces diableries, comme tu dis, ne sont que des symboles. Il faut peut-être savoir les décrypter avant de chercher à les comprendre. Tu devrais savoir que c'est grâce à ces images que les traditions perdurent et qu'elles sont transmises de générations en générations.

– A quoi cela sert-il ? dit Kado en haussant les épaules. Tiens, j'ai entendu récemment d'autres sottises à ce sujet. Vois-tu là-bas, du côté de la mer, ce groupe de maisons sous ce grand tertre surmonté d'une petite construction ? C'est une chapelle en l'honneur de saint Michel, l'archange de Lumière, celui qui combat les ténèbres de l'Enfer afin d'établir enfin dans cet univers tourmenté et harcelé par le péché la pure harmonie du royaume de Dieu.

– Evidemment. Vous autres, les Chrétiens, chaque fois que vous découvrez un sanctuaire consacré à la divinité lumineuse que nos ancêtres appelaient Bélénos, c'est-à-dire le « Brillant », vous le récupérez, mais en n'oubliant pas de l'affubler d'un autre nom. C'est pratique, et vous n'avez même pas besoin de construire un autre édifice. J'ai déjà vu cela bien des fois dans notre pays... Et des tertres comme celui qui est devant nous, il y en a partout en Cambrie. Mais, au fait, que voulais-tu me raconter ?

La charrette roulait maintenant en plein milieu des piliers de pierre, longeant de véritables allées qui semblaient ne devoir jamais s'interrompre. Taliesin remarqua que les plus gros blocs se trouvaient du côté du couchant. Au fur et à mesure qu'on avançait vers l'Orient, ils devenaient de plus en plus petits jusqu'à disparaître dans les buissons d'ajoncs.

– Eh bien, voici : les habitants du village que tu vois ont conservé le souvenir d'un saint homme qui a apporté la foi chrétienne dans ce pays, un certain évêque Kornéli. Personne ne sait très bien à quelle époque il est venu ici, ni ce qu'il

LA FILLE DE MERLIN

est devenu, mais on raconte qu'il est arrivé sur un char tiré par deux bœufs et qu'il était poursuivi par les soldats des armées romaines. Sur le point d'être rejoint par ses ennemis, il aurait demandé à Dieu un miracle, et Dieu l'aurait exaucé en changeant les soldats romains en piliers de pierre qu'on appelle maintenant *Soudar sant Korneli*, c'est-à-dire les Soldats de saint Kornéli. Qu'en penses-tu ?

– Je pense, répondit Taliesin rêveusement, que cette histoire n'est pas plus ridicule que celle des géants nés des Anges et des Filles des Hommes.

– Il y a bien pire ! s'exclama soudain l'ermite Gudwal, sortant de son long silence obstiné. Ce Kornéli, dont nous ne savons rien, est maintenant l'objet d'une étrange superstition de la part des gens de ce village. Ils ont fait sculpter une statue représentant Kornéli à côté d'un bœuf aux grandes cornes ; ils ont placé cette statue à la porte de l'église et ils viennent lui demander aide et protection pour leurs troupeaux. Nous avons beau prêcher contre ces pratiques aberrantes, rien n'y fait : ils sont tous enragés et l'on se croirait revenu aux temps de l'exode des Hébreux dans le désert, lorsque Moïse vitupérait contre le Veau d'Or !...

Ce fut au tour de Taliesin d'éclater de rire.

– Décidément, dit-il, vous avez la mémoire courte, l'un comme l'autre. D'abord, rappelez-vous que le bétail est la seule richesse de notre peuple : il est normal que l'on veuille le faire protéger par les puissances invisibles qui dominent le monde. Ensuite, sachez que ce n'est pas par hasard si l'on implore la protection d'un homme accompagné d'une bête à cornes, surtout lorsque cet homme porte le nom de Kornéli. Ne reconnaissez-vous pas en lui une des images du dieu cornu de nos ancêtres, celui qu'on appelait autrefois *Kernunnos*, et que l'on invoquait comme gardien des richesses de la communauté ? Le personnage de Kornéli n'a fait que remplacer celui de Kernunnos, mais c'est la même idée qui anime ceux que vous appelez des gens superstitieux. Et peu importent les noms dont on affuble les divinités : l'essentiel est de reconnaître qu'elles existent,

LA FILLE DE MERLIN

près de nous, dans le monde invisible.... Le reste n'est qu'une vaine querelle de mots.

Kado et Gudwal regardèrent le barde avec une certaine surprise. Il paraissait absent, les yeux dans le vague, le visage soudain agité de tremblements, et sa voix sembla surgir du plus lointain de l'ombre, comme si quelque esprit insaisissable venait de s'introduire en lui pour leur transmettre quelque chose.

– Oui, c'était dans le temps... murmura-t-il. Mais c'est maintenant... Regardez autour de vous cette foule d'hommes et de femmes qui se rassemblent le long des allées de pierres. Ils marchent lentement, ils se déroulent en lentes reptations, ils chantent au rythme de leurs pas des chants de gloire vers le soleil, des chants qui témoignent de la descente des dieux du ciel sur la terre. Tous les regards sont dirigés vers la clairière sacrée, là où les prêtres vêtus de lin blanc crient des incantations, les bras levés au-dessus de leurs têtes afin de recueillir dans leurs mains les torrents de lumière qui se déversent sur eux et qu'ils renvoient sur l'assistance. L'écho des chants et des cris résonne longuement sur les pierres et se prolonge à l'infini, faisant vibrer la terre si violemment qu'on croirait qu'elle va s'entrouvrir pour livrer passage aux héros des temps passés qui dorment depuis des siècles dans les ténèbres de la mort. Les héros sont là, avec les dieux, au milieu de la foule. Ce sont les pierres qui bougent et qui dansent dans le soleil. C'est la voix de l'univers tout entier qui se répand ainsi au ras du sol frémissant. Alors, les hommes et les femmes, tous ensemble, s'allongent entre les pierres, font corps avec la terre et demeurent immobiles, figés, dans le plus grand silence. Des oiseaux rôdent dans le ciel, tourbillonnent au-dessus d'eux, leur apportant le message d'un autre monde perdu de l'autre côté de l'horizon. Plus rien ne bouge. Tout est pierre grise, âpre, rugueuse, et le monde est prêt à basculer dans l'abîme. Mais les prêtres se relèvent et, de leurs gorges, un cri plus aigu, plus strident, plus violent, jaillit brusquement et se répand le long des allées comme le tremblement qui suit l'éclat du tonnerre un soir d'été...

LA FILLE DE MERLIN

En prononçant ces paroles, Taliesin s'était mis debout au centre de la charrette, mais les cahots du chemin le déséquilibrèrent et il retomba brutalement sur les jambes de Kado. Son visage était devenu livide et ses yeux exprimaient l'effarement le plus complet.

— Excusez-moi, balbutia-t-il. Il m'arrive de perdre toute notion du temps et de l'espace. Je ne sais plus si je suis maintenant ou autrefois, et il me vient des visions que je ne peux pas contrôler.

Ni Kado ni Gudwal ne jugèrent utile de faire le moindre commentaire. Ils connaissaient tous deux le caractère de Taliesin et sa propension à décrocher du réel. Ils demeurèrent donc silencieux tandis que le visage du barde, une fois terminée son étrange extase, se colorait à nouveau et reprenait son aspect normal. Le chemin avait quitté la zone hérissée de blocs de pierre et descendait à présent par une longue boucle qui l'amenait le long d'une rivière encadrée de deux falaises rocheuses. La charrette franchit un gué à l'endroit le plus resserré et commença à gravir la pente sur l'autre rive avant de déboucher sur un plateau dénudé qui se prolongeait jusqu'à la mer. On ne voyait plus d'allées de pierres levées, mais seulement, par-ci, par-là, de petits tertres formés d'un mélange de terre et de cailloux, parfois surmontés d'un bloc de granit, et dont les pentes, ravagées par la sécheresse, n'offraient plus guère que de rares touffes d'herbes jaunies. De tels tertres, Taliesin en avait vu d'innombrables en Cambrie, aussi bien dans les vallées qu'au sommet des montagnes ou sur les rivages, et il savait qu'autrefois, on y enterrait les défunts et on y accomplissait des rites que la plupart de ses contemporains s'étaient empressés d'oublier depuis leur conversion à la nouvelle religion. Mais il ne dit rien, se doutant bien que ses compagnons de voyage en connaissaient autant que lui sur ce sujet ; et il se contenta d'examiner le paysage avec une curiosité d'autant plus aiguë que c'était la première fois qu'il parcourait ces régions du continent.

Les bœufs tiraient la charrette avec indolence, mais d'un pas ferme et régulier. Bientôt, Taliesin vit que le chemin

LA FILLE DE MERLIN

obliquait vers le sud et s'engageait au milieu d'une sorte d'isthme dont on ne distinguait pas nettement les contours tant ils étaient déchiquetés par des anses parfois sablonneuses, parfois rocheuses. Du côté gauche, c'est-à-dire vers l'orient, la surface de la mer était d'un bleu très dense, presque agressif, ce qui contrastait avec le calme des eaux. De l'autre côté, vers le couchant, la couleur en était plus verte, tirant sur le gris, avec des traînées blanchâtres qui marquaient l'emplacement des récifs et qui déroulaient leurs ourlets d'écume tout au long d'un rivage bas et encombré de lagunes dans lesquelles se noyaient les images multipliées d'un soleil maintenant très haut dans le ciel. Après un parcours sans histoire, Taliesin aperçut un groupe de maisons aux toits noirs qui entouraient une église, au ras de la mer, du côté de l'orient, face à un promontoire rocheux assez escarpé qui semblait monter la garde sur la rive opposée d'une sorte de grand lac parsemé d'îlots perdus dans une légère brume de chaleur qui faisait trembler le paysage.

– Nous arrivons à Lokmaria, dit Kado à l'intention de Taliesin. C'était autrefois un grand port, au temps des Vénètes. Mais depuis que les Romains ont ravagé le pays, il n'en reste plus grand-chose. C'est là que nous allons embarquer pour nous rendre à Rhuys, car si nous voulions y aller par voie de terre, il nous faudrait la journée entière en passant par la forteresse de Vannes. Et d'ailleurs, dans cette ville tenue par les Francs, nous n'avons pas que des amis...

Ils parvinrent aux abords du village, et Taliesin put en effet apercevoir une masse invraisemblable de murs à demi effondrés que dévoraient des ronciers gigantesques. Tout n'était que ruine et désolation. Seul un bâtiment assez élevé, fait de briques, à la mode romaine, se dressait au milieu de cet amoncellement chaotique. La charrette s'engagea dans ce qui avait été autrefois une rue et, sur la droite, le barde remarqua trois grands tertres, et à côté de l'un d'eux, quatre énormes blocs de pierre grise couchés sur le sol.

– C'était autrefois un pilier d'une hauteur considérable, lui dit Kado. Il se dressait au-dessus de tout et les navigateurs pouvaient le remarquer de très loin. On ne sait plus ici à

LA FILLE DE MERLIN

quel moment ni comment cet immense obélisque a été détruit. Il paraît que c'est la foudre qui l'a fait éclater en morceaux, mais ce qui est curieux, c'est qu'on en a conservé le nom : *Maen er Hroeg*, autrement dit « la Pierre de la Sorcière ». J'imagine que ce pilier avait été érigé en l'honneur d'une cruelle divinité à laquelle on sacrifiait des victimes humaines. Et c'était bien avant le temps des Romains, bien avant le temps des Vénètes. Quant au tertre que tu vois à côté, on l'appelle « la Table de César ». Est-ce pour commémorer la défaite des Vénètes ? Est-ce qu'il s'agit du même César que le conquérant de la Gaule, le dictateur assassiné par ses propres compatriotes, par son propre fils, même, sans doute en expiation des crimes qu'il avait commis par désir de puissance et de domination ? Qui saura jamais la vérité à ce sujet ?

Ils poursuivirent leur chemin et passèrent à travers une rangée de maisons en pierres massives qui paraissaient toutes neuves. Ils longèrent les murs d'une église dont le toit n'était pas achevé.

— Tu as raison, reprit Kado, quand tu prétends que les Chrétiens se servent des édifices qui étaient autrefois consacrés aux démons de la superstition. Cette église, qu'on est en train d'agrandir et de consolider, est un ancien temple dédié à cette divinité qu'on connaissait sous l'appellation de « Bonne Déesse ». En fait, inconsciemment, les gens qui nous ont précédés sur cette terre, rendaient hommage à la Vierge Marie, la mère de Dieu et notre mère à tous.

— Il y a cependant une différence, dit Taliesin, et elle me paraît importante. Vous faites de Marie une « vierge » au sens physique du terme tout en exaltant sa maternité. C'est le comble de l'incohérence !... Et vous insistez sur cette virginité comme si elle était essentielle. J'avoue ne pas comprendre vos motivations. Nos ancêtres se moquaient pourtant bien de savoir si oui ou non la Bonne Déesse avait eu des rapports charnels avec un homme !...

— Tu ne peux pas comprendre ! se contenta de murmurer Kado.

LA FILLE DE MERLIN

Taliesin n'avait nul désir d'insister sur ce point. Ce n'était pas la première fois qu'un Chrétien rétorquait à ses réflexions par cette formule passe-partout : *Tu ne peux pas comprendre parce que tu n'as pas la Foi !...* Ce que Taliesin ne comprenait surtout pas, c'est qu'on pût ainsi subordonner une compréhension rationnelle, logique, implacable, à une attitude de foi par essence irrationnelle et, de toute façon, résultant d'une expérience individuelle. Mais pourquoi chercher querelle à Kado, qui paraissait si ferme dans ses certitudes ?

La charrette s'était immobilisée à l'extrémité d'un quai soigneusement dallé sous lequel s'agitaient légèrement les eaux de la mer, imprimant la secousse de leurs petites vagues aux barques qui se trouvaient là, les unes ancrées un peu plus loin, les autres attachées par des cordes aux bornes qui se dressaient sur le rivage. Kado, Gudwal et Taliesin mirent pied à terre. Un homme surgit d'un bateau muni d'une large voile rouge, s'avança vers eux et les salua. Kado, après avoir recommandé au paysan de revenir les chercher le lendemain à la même heure, invita ses compagnons à embarquer.

Taliesin prit son élan et sauta avec souplesse sur le pont. Gudwal le suivit bientôt et, tous deux aidèrent Kado dont les jambes paraissaient moins afferemies.

— Le vent et la marée sont favorables, dit l'homme du bateau. Nous ne mettrons pas longtemps à atteindre Rhuy.

Il détacha la corde qui retenait l'embarcation au rivage et bientôt, comme le vent venait de la terre, la voile se gonfla et les entraîna rapidement hors du port. Taliesin se rendit compte qu'il s'agissait d'un goulet assez étroit qui séparait l'océan d'un grand golfe évasé parsemé d'îlots rocheux de toutes tailles. Une fois parvenu au milieu du goulet, le bateau se mit à danser plus vivement : la mer commençait à descendre et les eaux enfermées dans le golfe se ruaient avec violence vers le large, entraînant ainsi l'embarcation dans des tumultes imprévisibles.

Cela ne se prolongea guère. Une fois qu'ils furent plus loin que les pointes rocheuses qui marquaient de part et

LA FILLE DE MERLIN

d'autre le goulet par lequel s'écoulaient les eaux trop longtemps contenues par la marée, le matelot manœuvra la voile rouge et la barque glissa silencieusement sur la crête, longeant vers le sud une côte rocheuse très escarpée qui rappelait à Taliesin les rivages de la Cambrie. Et comme il observait avec une évidente voracité l'horizon en direction du grand large, Kado crut bon de lui fournir quelques explications.

— Vois-tu cette terre qu'on distingue à peine dans la brume, là-bas ? C'est la grande île que les gens d'ici appellent *Vindilis*, mais je pense que ce nom est une déformation de *Vendinis*, c'est-à-dire la « Belle Ile ». Un peu plus loin, on voit également deux îles, et sur l'une d'elles, avant de s'établir à Rhuys, Gildas y avait construit une chapelle et un ermitage qu'il a vite abandonnés parce que sa mission est de rassembler autour de lui une importante communauté de fidèles. Ce n'était guère possible sur cette terre éloignée de tout. Au fait, tu sais comment les gens du pays appellent cette île ? *Houat*. Et ils prétendent que cela signifie « canard ». Je veux bien, mais j'ai plutôt l'impression que ce nom, comme celui de l'île plus lointaine, *Hoedig*, soi-disant « petit canard », provient d'un ancien latin *Insula Vēnetica*. Il s'agit bien en effet des îles occupées autrefois par les Vénètes, et c'est entre ces îles et le continent que s'est déroulé le combat entre la flotte romaine et celle des Vénètes. Je ne vois pas le rapport avec le nom du canard, sinon une prononciation très voisine. Que veux-tu ? C'est ainsi que se créent les légendes, et il est parfois difficile de changer la tradition populaire...

— A qui le dis-tu ? répondit Taliesin. Je pourrais t'en raconter autant, sinon plus, à propos de l'endroit où je suis né, près de ce lac Bala qu'on persiste à appeler le lac Tegid, du nom du mari supposé de celle qui a été ma mère...

— Es-tu vraiment sûr d'avoir eu une seule mère ? s'écria ironiquement Kado. Tu prétends toujours que tu es né deux fois !...

— Tu ne comprendrais pas, répondit Taliesin en haussant les épaules.

LA FILLE DE MERLIN

Et pour éviter que la conversation ne prît une coloration nettement acide, le barde détourna la tête, faisant semblant de regarder attentivement le rivage qui se déployait devant lui avec ses anses à peine repérables, ses étroites plages de sable gris, ses énormes éboulis de rochers qui s'étaient écroulés des hautes falaises de schistes sombres parsemés de paillettes où se reflétait le soleil, qui surplombaient la mer et évoquaient incontestablement les immenses remparts d'une forteresse inexpugnable.

Après avoir doublé un cap qui semblait monter une garde vigilante face au grand large, le bateau se dirigea vers une crique dans le sable de laquelle il s'échoua doucement. Kado remercia le matelot et, avec ses deux compagnons, il s'engagea dans un sentier qui grimpait en pente assez raide le long des parois de la falaise. Ils débouchèrent bientôt au sommet et furent saisis dans un tourbillon de vent qui venait de la terre et qui leur coupa un souffle déjà amoindri par l'effort qu'ils avaient dû fournir pendant leur escalade.

Taliesin évacua de ses poumons l'air vicié qui y stagnait et, gonflant sa poitrine dans le vent frais, il respira longuement. Un peu plus loin devant lui, adossé à un bois de feuillus qui s'étaient accrochés à l'abri dans le creux d'une légère dénivellation, il remarqua un groupe de maisons bâties en pierres sèches, les unes surmontées d'une toiture de chaume, les autres d'une voûte également en pierres. Et plus loin, sur une grande étendue de terrain, précédée d'un fossé largement ouvert, une longue muraille, solidement construite en pierres taillées, entourait un vaste espace hérissé de petits bâtiments, également en pierres sèches, disposés un peu n'importe comment, et au milieu desquels se dressait, contrastant par sa taille et par sa situation médiane, un haut édifice orné d'une croix que Taliesin reconnut pour une église. C'était donc là l'enclos monastique de Rhuys fondé et régi par ce Gildas qu'il avait fréquenté autrefois au temps où il avait séjourné sur les rives de la Clyde, chez les Bretons du Nord.

Ce n'était pas la première fois qu'il visitait un de ces établissements chrétiens voués à la prière, au recueillement et

LA FILLE DE MERLIN

aux études. Il était allé bien souvent dans cette île que les Romains appelaient *Hibernia* et à laquelle lui-même préférait le nom breton d'*lwerddon* : il avait été reçu par de saints personnages qui, tout en connaissant son peu d'enthousiasme pour embrasser la foi chrétienne, lui avaient fait l'honneur de le recevoir avec amitié et chaleur, et de dialoguer avec lui. Il était ainsi resté plus de deux mois à Clonmacnoise, près du fleuve Shannon, cet enclos sacré qui était autant une école de lettrés célèbre dans le monde entier qu'une pépinière de missionnaires prêts à s'en aller répandre partout le message évangélique. Il se souvenait de l'atmosphère si particulière qui imprégnait Clonmacnoise, ce lieu isolé au centre même de l'île, parmi les innombrables tourbières qui s'étendaient tout autour. Il avait tant discuté avec l'abbé Ciaran et ses moines sur l'immensité de l'univers et les desseins mystérieux de celui qu'ils avaient coutume d'appeler Dieu. Et il en avait été de même en Cambrie, à Llanilltud, cet autre enclos monastique où Kado et Gildas avaient suivi les enseignements d'Illtud, ce savant personnage originaire d'Armorique et qui avait fondé sur l'île de Bretagne l'un des plus célèbres établissements de ce temps. Mais, d'après ce qu'il entrevoyait en ce jour, il était fort possible que le monastère de Rhuy devînt aussi prestigieux que ses illustres devanciers. En tout cas, Taliesin se réjouissait de retrouver Gildas, cet implacable témoin de la grandeur et de la décadence des Bretons, après tant d'années de séparation, et parfois même de désaccord.

Kado, Gudwal et Taliesin s'avancèrent jusqu'à la muraille et atteignirent bientôt un porche surmonté d'une grande croix. Il y avait une herse de fer au sommet de cette porte, mais elle était relevée et solidement maintenue. Visiblement, on ne l'abaissait qu'en cas de danger, et il n'y avait aucun gardien à proximité. Les trois hommes pénétrèrent à l'intérieur de l'enclos et, suivant un sentier recouvert de petits cailloux blancs, ils se dirigèrent directement vers l'église.

Ils arrivaient devant le portail lorsqu'un homme assez grand, à la chevelure et à la barbe abondantes, vêtu d'une

LA FILLE DE MERLIN

longue robe grise, sortit du sanctuaire et alla à leur rencontre. Taliesin le reconnut immédiatement : c'était Gildas. Il n'avait rien perdu de sa prestance et de son aspect majestueux qui avaient le don d'impressionner tous ceux qui le rencontraient. Kado et Gudwal se précipitèrent à ses pieds et lui baisèrent la main respectueusement. Gildas les prit par le bras et les fit relever. Puis il se tourna vers le barde qui se tenait tout droit, hésitant à s'agenouiller lui aussi, se demandant avec une certaine appréhension comment le moine allait l'accueillir. Gildas regarda un long moment Taliesin, et son visage s'éclaira d'un large sourire.

– J'avais toujours espéré te revoir, ô chef des bardes de l'ouest ! dit-il, mais je ne pensais pas que cette rencontre aurait lieu dans cette terre d'exil qui est maintenant notre terre. Sois le bienvenu, Taliesin, et que Dieu soit béni d'avoir conduit tes pas jusqu'à moi. Tu es ici chez toi.

Les deux hommes s'approchèrent l'un de l'autre et, après un moment d'hésitation, ils échangèrent une chaleureuse accolade.

– Ecoute-moi, Taliesin, reprit Gildas. C'est l'heure où nous célébrons le saint sacrifice de Notre Seigneur, et j' imagine que tu ne tiens pas à y assister. Va dans la maison des hôtes, que tu vois, là-bas, près du porche d'entrée. On te montrera un endroit pour te reposer et on te fournira des boissons autant que tu en voudras. Si tu préfères aller et venir dans notre monastère, tu es libre. Quand nous aurons terminé notre office, nous t'appellerons et tu viendras partager notre repas en toute fraternité.

Gildas entraîna Kado et Gudwal avec lui à l'intérieur du sanctuaire, et Taliesin s'éloigna, se dirigeant vers l'édifice qui lui avait été désigné comme la maison des hôtes. Il y avait là deux moines qui l'accueillirent avec respect et le conduisirent à une petite cellule meublée d'un lit recouvert de paille et d'un coffre en bois. Il y déposa son sac et sa harpe et sortit de la maison, voulant se rendre compte par lui-même de l'état des lieux.

Le soleil était encore chaud en ce début d'automne, mais le vent qui venait du nord le saisit et le fit frémir. Le barde

LA FILLE DE MERLIN

regarda nonchalamment les bâtiments de forme rectangulaire qui semblaient avoir été regroupés autour de la maison des hôtes. Il reconnut un grenier, apparemment bien rempli, et une réserve où avaient été entassés de grands sacs de toile et des jarres en terre cuite. Un peu plus loin, il vit ce qui devait être un réfectoire, avec une grande table autour de laquelle étaient disposés des bancs rustiques et à l'extrémité de laquelle un énorme chaudron reposait sur un trépied, tandis que crépitait un feu de bois qui dégageait une fumée âcre et épaisse. Il vit pénétrer dans l'enclos deux hommes qui conduisaient une lourde charrette tirée par deux bœufs. Cette charrette était remplie d'une masse invraisemblable de choux que les deux hommes s'empresèrent de décharger et de ranger dans la réserve, une fois que la charrette eut été immobilisée devant la porte.

Non loin de là, il remarqua un hangar qui abritait de nombreuses gerbes de paille et du foin entassés en prévision des journées d'hiver où le bétail ne pourrait sortir dans les prairies. Précisément, une grande étable se dressait, adossée à la muraille, et Taliesin fut saisi par l'odeur qui émanait de ce bâtiment, odeur qui lui rappelait son enfance, il y avait bien longtemps, lorsqu'il avait servi comme valet chez un fermier, près du lac Tegid, avant que la femme de Tegid, l'étrange Keridwen, ne le prît à son service et ne lui fit subir la mystérieuse métamorphose par laquelle il était devenu le barde « au front brillant », puisque telle était la signification du nom qu'il portait à présent.

Une lourde mélancolie s'abattit sur lui. Qui était-il donc ? Des bribes d'un chant qu'il avait composé autrefois et souvent chanté devant les assemblées, parmi les plus grands chefs de Bretagne, lui revinrent en mémoire :

*« Une seconde fois j'ai été créé,
j'ai été un saumon bleu,
j'ai été un chien, j'ai été un cerf,
j'ai été un chevreuil sur la montagne,
j'ai été un tronc, j'ai été une bêche,
pendant une année et demie,*

LA FILLE DE MERLIN

*j'ai été un coq blanc tacheté,
j'ai été taureau violent,
j'ai été bouc de couleur jaune...
Fécond et nourrissant,
j'ai été un grain découvert
et j'ai poussé sur la colline...
Je fus en grande affliction :
une poule me dévora,
elle avait des ailes rouges et une crête double,
et je suis resté neuf mois
dans son ventre, tel un enfant... »*

Il se secoua brusquement, comme s'il voulait chasser ces images de ses souvenirs. Son regard se porta alors sur un espace cultivé qui n'était autre qu'un jardin médicinal. Il regarda les plantes qui s'y trouvaient et les reconnut pour la plupart : c'étaient des herbes qu'on utilisait depuis les temps les plus lointains pour soigner les maladies et les blessures, et aussi pour donner de l'esprit à ceux qui n'en avaient pas. C'était ce qu'avait projeté Keridwen en rassemblant les plantes dont elle savait les vertus secrètes. C'était pour donner de l'esprit à son fils qu'elle avait fait bouillir ce chaudron pendant un an sous sa surveillance à lui, le modeste petit valet. Or, peu avant la fin de l'année, trois gouttes du liquide étaient tombées sur ses doigts, le brûlant horriblement. Il avait poussé un cri et avait mis ses doigts dans sa bouche.

Alors, il avait vu.

Et depuis ce temps-là, plus rien n'avait été comme avant. Avait-il rêvé ou était-il vraiment né deux fois ? Comme tout était loin et confus dans les méandres du passé...

Taliesin s'éloigna du jardin médicinal et continua son exploration. Un peu à l'écart, il y avait un bâtiment assez long percé de nombreuses fenêtres. Il s'approcha et, soulevant l'épais rideau de cuir qui obstruait l'entrée, il pénétra dans une vaste salle parsemée d'écritoires sur lesquelles étaient étalées d'épaisses liasses de parchemins. Il jugea que c'était le *scriptorium* et remarqua qu'il était fort bien tenu et

LA FILLE DE MERLIN

d'une propreté irréprochable. Les vases et les flacons contenant des encres de diverses couleurs étaient soigneusement placés sur de petites tables basses, et une série de plumes d'oie séchaient sur un fil tendu en travers de la salle. Cette vision réconforta le barde qui se dit en lui-même que tant qu'il y aurait des gens comme les moines chrétiens, les grandes traditions de ses ancêtres ne se perdraient jamais.

Il sortit du *scriptorium* et, longeant la muraille, il atteignit l'autre extrémité de l'enclos où se trouvaient rassemblées une trentaine de huttes rondes, sans fenêtres, avec une porte unique très étroite, toutes construites en pierres sèches qui, se prolongeant au-dessus de la hauteur d'un homme, formaient une toiture conique qu'on ne pouvait différencier des parois proprement dites. Taliesin avait déjà vu bien des édifices de ce genre, aussi bien en *Iwerddon* qu'en Cambrie, et il savait que c'étaient les cellules des moines. Il se demanda s'il aurait le courage de dormir ainsi dans ces huttes, à même le sol, dans le froid et l'humidité, sans même apercevoir le ciel nocturne au-dessus de lui, avec sa multitude d'étoiles parmi lesquelles son esprit aimait tant à vagabonder. Après tout, si lui-même n'avait aucune vocation particulière à vivre en tel état de pauvreté, pour ne pas dire de misère, il comprenait fort bien que ces héros d'un nouvel âge, soutenus par l'ardeur de leur foi chrétienne, pussent ainsi mener une existence faite de simplicité et de communion avec cet Etre suprême qui, selon lui, innervait l'univers tout entier de son énergie bienfaisante, mais que peut-être tout le monde n'était pas capable de reconnaître et de recevoir.

Il rôda un long moment à travers les huttes. Il n'y avait personne. Les moines devaient être tous dans l'église, à célébrer leur office. Il continua son chemin le long de la muraille et atteignit un endroit où la terre avait été fraîchement remuée et où se dressaient trois croix de bois. C'était évidemment le cimetière. Il s'arrêta un instant, méditant au-dessus des tombes, comme s'il espérait communiquer avec l'esprit de ces hommes afin d'apprendre par eux les grands secrets de l'Autre Monde, ceux qu'il présentait

LA FILLE DE MERLIN

parfois dans ses visions fantastiques, imprévisibles et soudaines, mais qu'il n'arrivait toujours pas à saisir dans leur signification profonde. Il en était là de ses réflexions lorsqu'il entendit la voix de Gildas qui l'appelait.

Les moines étaient sortis de l'église et se dirigeaient vers le réfectoire. Ils étaient environ une trentaine et marchaient en silence les uns derrière les autres. Taliesin se hâta de les rejoindre, et lorsqu'ils furent tous entrés dans la grande salle, Gildas lui fit signe de se placer auprès de lui. Puis les moines, y compris Kado et Gudwal, demeurèrent un instant debout, les yeux baissés et les mains jointes. Tout à coup, Gildas prit la parole.

— Seigneur, dit-il, toi qui disposes du monde, de ses richesses et de ses ressources, nous te remercions de nous avoir procuré la nourriture que nous allons prendre, et nous ferons en sorte que par notre travail et nos prières elle contribue à ta gloire pour les siècles des siècles. Amen.

Et Gildas s'assit, imité par toute l'assistance, sauf deux moines qui, se penchant sur le chaudron, se mirent en devoir de remplir des écuelles qu'ils apportèrent ensuite devant chacun des convives. Il n'y eut pas une parole échangée pendant le repas. Taliesin, qui sentait la faim le tenailler, savoura avec plaisir l'excellente soupe de poissons qui lui fut servie. Quand il eut terminé son écuelle, Gildas fit un signe et l'un des moines alla la lui remplir de nouveau. Et quand le repas fut achevé, Gildas se leva, prononça une prière en latin et bénit les convives. En dehors des deux moines qui avaient été préposés au service, ils sortirent tous du réfectoire et se dirigèrent les uns vers le scriptorium, les autres vers les bâtiments qui servaient de réserves, d'autres encore vers l'église.

Gildas prit le bras de Taliesin et l'entraîna avec lui vers le porche d'entrée.

— Nous avons à parler, dit-il. Marchons un peu en dehors de l'enclos.

Ils suivirent le chemin qui conduisait vers le groupe de maisons. Gildas marchait d'un bon pas, très assuré, et Taliesin avait presque de la peine à suivre sa cadence. Dans

LA FILLE DE MERLIN

les prés, il aperçut un troupeau de vaches en train de ruminer paisiblement. Un peu plus loin, derrière les maisons, des hommes et des femmes s'affairaient, à demi courbés sur des ceps de vigne lourdement chargés de grappes. Taliesin n'en avait jamais vu autant : dans son pays, seules quelques treilles, abritées du vent du nord le long des murs, donnaient des raisins acides qui permettaient tout juste, une fois pressés, de remplir quelques amphores d'un vin vraiment imbuvable qui n'était destiné qu'aux prêtres pour la célébration de l'Eucharistie. Gildas s'aperçut de l'étonnement du barde.

— Ici, dit-il avec un sourire amusé, la température est toujours égale et il ne pleut presque pas, ce qui favorise la culture de la vigne. Nous avons donc suffisamment de vin pour nos messes et pour celles de nos frères du voisinage. Cela ne nous empêche d'ailleurs pas d'en faire profiter nos hôtes. Nous ne sommes plus dans les brumes du nord, mon ami, nous sommes au bord d'une mer pleine de soleil...

— Je te crois, répondit Taliesin, et j'ai l'impression que tu ne regrettes pas trop ton pays...

— Que veux-tu ? Les Bretons ont trahi leurs idéaux en oubliant que leurs ancêtres avaient tenté de construire une société fraternelle pour le bien-être de chacun. Etait-ce trop leur demander ? Etaient-ils dignes de leur tradition ? Au lieu d'aller toujours plus loin dans l'affermissement de cette société, ils ont trop regardé leurs intérêts particuliers, ils ont réveillé en eux leur désir de domination. Alors, ils se sont épuisés en luttes intestines interminables, ils ont ignoré le danger que représentaient des voisins trop avides et qui n'attendaient que leurs divisions pour mieux les asservir, et surtout, malgré les avertissements des sages et hommes de Dieu, ils ont méprisé les enseignements de l'Evangile. Dans ces conditions, comment s'étonner des catastrophes qui se sont accumulées sur eux ? La justice divine, Taliesin, la justice divine... Dieu est bon, Dieu pardonne au pécheur, mais il châtie les criminels.

— Et pour toi, qui sont les criminels ?

LA FILLE DE MERLIN

Gildas regarda froidement Taliesin. Son visage devint grave et austère.

– Tu le sais aussi bien que moi. D’abord Vortigern, le traître, l’usurpateur, celui qui a appelé dans notre île les Saxons pour assouvir ses ambitions personnelles. Ensuite Uther, celui qu’on persiste à affubler du surnom de Pendragon, ce titre pourtant honorable, alors qu’il n’a rien fait pour le mériter : ce n’était qu’un présomptueux, un fornicateur que ton cher Merlin a manipulé comme il le voulait. Adultère et renégat, il a engendré un autre fornicateur, cet Arthur que tu continues à croire un grand roi et qui n’était qu’un chef de bande ambitieux. Et cet ambitieux a fini par succomber sous les coups de son fils incestueux. Je te le dis, il y a une justice divine.

– Tu es bien sévère vis-à-vis d’Arthur. C’était pourtant ton cousin.

– Et alors ? Les brebis galeuses, on les élimine, même si elles appartiennent à sa propre famille. Quand un bras est rongé par la gangrène, on le coupe afin de préserver le corps qui est encore sain. Tu peux prétendre qu’Arthur a réussi à contenir les Saxons pendant un certain temps. C’est exact. Mais à quel prix ? Que de sang breton versé pour sa gloire ! Que de temps perdu à chercher un Graal qui n’existait que dans l’imagination morbide de ton Merlin ! Et tout cela pour finir lamentablement, percé par l’épée de son propre fils... Et si ce n’était que le sort d’un homme, ce serait sans importance. Malheureusement, c’est tout le peuple breton qui a été entraîné dans la défaite, dans la ruine et dans la honte.

Gildas garda un instant le silence tandis qu’ils parvenaient au village. Quelques hommes et quelques femmes qui s’affairaient autour des maisons les saluèrent respectueusement, et Gildas leur répondit par un geste de bénédiction.

– Vois-tu, dit-il enfin, ces gens en ont assez des guerres et des intrigues de ce monde. Ce sont des hommes et des femmes qui viennent de notre île et qui cherchent parmi nous la paix du Seigneur. Ils n’ont fait aucun vœu. On ne

LA FILLE DE MERLIN

leur demande pas de suivre une règle contraignante. Ils croient en la bonté de Dieu et ils se contentent de vivre, de travailler, d'élever leur famille en notre compagnie et dans le respect de chacun. N'est-ce pas l'essentiel ?

Taliesin ne répondit rien. Ils passaient à présent près d'une petite construction en pierre que Taliesin reconnut pour un four. Des fagots de branches étaient entassés tout autour et un homme et une femme, manœuvrant de longues pelles en bois, sortaient des pains bien dorés et fumants qu'ils déposaient sur des claies.

— Oui, reprit Gildas, nous avons ici tout ce qu'il nous faut. La terre est féconde, le soleil brille, la pluie est suffisante. Et nous avons ce qui constitue notre nourriture sacrée, notre breuvage sacré, le pain et le vin, c'est-à-dire, par le mystère de la Rédemption, le corps et le sang du Christ, Notre Seigneur...

Taliesin fut tenté de lui rétorquer par des paroles ironiques à propos de ce qu'il considérait comme de l'anthropophagie. Mais il jugea que Gildas le prendrait très mal. Aussi garda-t-il le silence. Ils continuèrent leur chemin en direction du petit bois.

— Bien, dit alors Gildas. Kado m'a parlé brièvement des raisons de ta présence ici et de ton projet insensé. Sache, mon ami, qu'en d'autres circonstances, je t'aurais conseillé d'abandonner ton idée et de rester avec nous. Après tout, même si tu ne veux pas te faire baptiser, tu es des nôtres. Et nous avons besoin d'un barde. Tu m'aurais aidé à rédiger ce que j'ai entrepris, le récit des malheurs et de la ruine de la Bretagne. Tes souvenirs auraient complété les miens. Mais aujourd'hui, Taliesin, je dois me résoudre à t'aider dans ton projet.

Taliesin se demandait où Gildas voulait en venir. Il s'arrêta et regarda attentivement le moine, cherchant à déterminer quelles étaient ses motivations.

— Oui, continua Gildas, le calme et la paix que tu peux constater autour de nous sont bien fragiles, pour ne pas dire illusoire. Je dois t'avouer que j'ai peur de l'avenir, car il est chargé de menaces qu'il est difficile d'ignorer.

LA FILLE DE MERLIN

— Comment cela ? dit Taliesin. N'est-ce pas ici un nouveau royaume de Bretagne ? N'êtes-vous pas en paix avec les Francs ? Et ceux-ci ne sont-ils pas chrétiens comme vous ?

— C'est plus compliqué que tu ne le penses. Certes, les Francs sont chrétiens, comme le sont tous les peuples de la Gaule à présent. Mais ils obéissent aveuglément à tout ce qui vient de Rome. Et nous, les Bretons, comme nos frères les Gaëls *d'Iwerddon*, nous n'avons que faire des obligations qu'on veut nous imposer. Nous avons nos propres traditions, notre propre lecture de l'Evangile, nos propres usages, et ce ne sont pas ceux des Francs, ni des Gaulois. Je ne veux pas dire qu'il y a des luttes entre nous, mais il y a évidemment de nombreuses frictions, à propos de tout et de rien. L'évêque de Vannes est un Franc, et peu m'importe ce qu'il décide, je me sens libre d'assumer ma charge et mon sacerdoce sans être obligé de lui demander une quelconque permission ; je n'ai pas à reconnaître son autorité, pas plus que celle de l'évêque de Rome qu'on persiste à qualifier de *pape*. Oui, Taliesin, nous sommes chrétiens, et fiers de l'être. Mais nous ne sommes les esclaves de personne.

Le visage de Gildas s'était animé et avait pris une coloration pourpre. Taliesin connaissait suffisamment ce grand seigneur du nord dont la réputation de volonté farouche et d'intransigeance absolue n'était plus à faire pour qu'il n'ait aucun doute sur ses sentiments : Gildas vidait une querelle qui était loin d'être gratuite, et encore moins nouvelle. Cependant, il se calma et, les yeux dans le vague, il reprit tranquillement la parole :

— Les Francs prétendent que nous sommes leurs vassaux, ce qui est complètement faux : nous sommes installés en Gaule depuis bien plus longtemps qu'eux. Certains de nos ancêtres ont combattu dans les rangs du chef romain Syagrius. Nous avons conclu certaines alliances avec le roi Clovis, mais c'est tout, et de toute façon, les Francs se gardent bien de nous réclamer le moindre tribut, le moindre témoignage d'allégeance.

A ce moment, Gildas partit d'un grand éclat de rire.

LA FILLE DE MERLIN

— C'est exactement ce qui s'est passé au temps de Jules César ! s'écria-t-il. Le proconsul a bien mis les pieds dans notre île, il y a même combattu les troupes de Karadok et a vaincu celui-ci. Mais il s'est bien gardé d'aller plus loin : il est reparti en nous imposant un tribut que nos ancêtres n'ont évidemment jamais payé !... Bon, c'est pour te dire... Actuellement, le territoire des Francs s'arrête à la rivière du Couesnon, au nord, et au fleuve qu'ils appellent la Vilaine, au centre. Au sud, c'est plus confus, car nos compatriotes sont installés de l'autre côté de la Vilaine, dans les marécages de la Brière et jusqu'au port de Corbilo, sur l'estuaire de ce grand fleuve qu'est la Loire. Mais les Francs ont conservé une enclave, dans la ville de Vannes et dans ses alentours immédiats : c'est pourquoi nous avons un évêque de leur nation.

— Et comment est organisé le pays ? demanda Taliesin.

— En principe, répondit Gildas, en trois royaumes. Au nord, depuis le Couesnon jusqu'au pays des Osismes, c'est la Domnonée, dont le maître est le roi Konomor, un fâcheux personnage, permets-moi de te le dire. Il assure sa domination non seulement sur le nord de la péninsule, mais aussi dans l'île de Bretagne, sur nos terres de Cornwall et de Devon qui ne sont pas encore tombées aux mains des Saxons. En soi, ce n'est pas une mauvaise chose. Mais, depuis qu'une prophétie lui a assuré qu'il périrait de la main de son propre fils, Konomor fait disparaître successivement toutes ses femmes dès qu'elles lui annoncent qu'elles sont enceintes. C'est te dire la violence et le peu de scrupules du personnage.

— En effet, admit Taliesin. Les mœurs de nos rois ne se sont guère améliorées...

— Et ce n'est pas mieux ici ! continua Gildas en soupirant. Cinq frères se sont disputé le pouvoir sur cette région du sud. L'un d'eux, du nom de Kanao, s'est montré plus habile et aussi plus cruel que les autres. Il a commencé par tuer trois de ses frères, mais il a épargné, je ne sais trop pourquoi, le quatrième qu'on appelait Makliaw, se contentant de l'emprisonner. C'est alors que Felix, le saint évêque

LA FILLE DE MERLIN

de Nantes, a intercédé pour Makliaw auprès de Kanao. Makliaw a donc été libéré après avoir juré fidélité à son frère, mais il n'a eu de cesse de se parjurer et de prendre les armes contre Kanao.

– Charmante famille !... ne put s'empêcher de dire Taliesin.

– N'est-ce pas ? Kanao a alors poursuivi Makliaw dans l'intention de le tuer, mais Makliaw avait partie liée avec Konomor et s'est réfugié auprès de lui. Konomor, voulant se ménager un allié, a imaginé de cacher Makliaw dans un tombeau et de prétendre aux sbires de Kanao qu'il était mort et enterré. La ruse a réussi, et Kanao se croyant débarrassé de son frère, s'est emparé de tout le territoire. C'est donc lui qui est théoriquement notre roi. Un meurtrier prêt à tout pour assurer son pouvoir.

– Mais qu'est devenu Makliaw ? demanda Taliesin.

– Il s'est réfugié à Vannes, auprès de l'évêque, et il est devenu prêtre. Tant qu'il restera là, il ne risquera rien de la part de son frère. Mais ce qui est plus inquiétant, ce sont les ambitions de ce Kanao et sa collusion avec Chramm, l'un des fils du roi Clotaire.

– Oui, dit Taliesin, éclaire-moi là-dessus, car je sais que l'épée d'Arthur a été dérobée par le Saxon Glastein qui est un homme à la solde de Chramm.

– Là aussi, c'est une situation compliquée. Tu sais qu'à la mort de Clovis, ses quatre fils se sont partagé son royaume. Théodoric, qu'on appelle aussi Thierry, a eu les territoires situés à l'est, entre la Meuse et le Rhin. Clodomir eut droit à Orléans et à la vallée de la Loire. Clotaire se réserva ses terres entre la Somme et la Meuse, avec Soissons pour capitale. Quant à tout l'ouest, avec Paris, il échut à Childebart. Or, à la mort de Clodomir, ses frères assassinèrent ses enfants et s'en partagèrent les dépouilles. Puis Thierry agrandit ses domaines en Germanie, tandis que Clotaire et Childebart s'attaquaient aux Burgondes et aux Wisigoths. Le roi de Soissons et le roi de Paris ont essayé de se partager l'Aquitaine et le Languedoc, et fatalement, ils sont devenus rivaux, se surveillant sans cesse, se querellant à propos

LA FILLE DE MERLIN

de tout. Et le comble, c'est que Clotaire a confié à son fils aîné Chramm le gouvernement de l'Auvergne. Chramm a pris si bien son rôle au sérieux qu'il a fait un champ de ruines du malheureux pays des Arvernes. Clotaire a dû réfréner ses ambitions, mais celles-ci sont tellement fortes que Chramm est entré ouvertement en conflit avec son père, s'alliant pour la circonstance avec son oncle Childebert. Et comme il a toujours besoin de troupes, il a conclu un accord avec Kanao : tous les deux pensent s'emparer d'une grande partie de la Gaule.

— Je comprends, intervint Taliesin, l'importance de l'épée d'Arthur dans ces machinations. Chramm voudrait bien brandir Kaledfoulch devant la face du monde afin de se prétendre l'incontestable héritier d'un grand roi.

— Si Kanao ne l'en empêche pas ! s'écria Gildas en ricanant. En fait, Kanao espère bien s'emparer un jour ou l'autre de cette épée qui est si célèbre et si chargée de gloire, et se prétendre alors le roi suprême non seulement de la Bretagne tout entière, mais d'une grande partie de la Gaule. Voilà où nous en sommes, mon pauvre Taliesin. Bientôt, la guerre va reprendre, une guerre cruelle, impitoyable, et ceci pour l'orgueil de gens indignes, pour des ambitieux qui n'hésitent pas à tuer froidement leurs frères ou n'importe quel membre de leur famille pour affirmer leur suprématie !... Dans ces conditions, je ne peux que m'efforcer de t'aider dans ton projet insensé qui est de reprendre Kaledfoulch et de la faire disparaître une fois pour toutes afin qu'elle ne serve jamais plus d'emblème pour ceux qui veulent entraîner les peuples à se massacrer entre eux...

Les deux hommes s'arrêtèrent et se regardèrent longuement. Le silence était peut-être le moyen le plus sûr pour qu'il y eût union totale mais subtile entre le moine chrétien et le barde qui se perdait encore dans les nuages de l'ancienne religion. Le vent se leva et il y eut quelques tourbillons qui firent frémir leurs vêtements. On entendit des mouettes qui hurlaient en tourbillonnant dans le ciel, au-dessus de la mer. Ce fut dans cette direction que tous

LA FILLE DE MERLIN

deux tournèrent leur visage. La mer était d'un bleu vert qui la rendait encore plus profonde, plus mystérieuse, et également plus lointaine, comme pour mieux dérober aux regards des humains ce qui ne devait pas être encore dévoilé. Gildas pensait aux longues cohortes d'anges qui psalmodiaient à l'infini les louanges du Créateur. Taliesin voyait le palais merveilleux de la reine aux multiples visages, quelque part, au milieu des arbres chargés de fleurs et de fruits.

— Voici ce que je te propose, reprit enfin Gildas. Tu vas rester avec nous le temps qu'il faudra. Je vais interroger ceux qui me font confiance et qui sont bien introduits à Vannes. Par eux, j'apprendrai ce qui se trame dans l'ombre, aussi bien chez les rois francs que dans notre pays. Je sais déjà que Chramm, après avoir ravagé le pays des Arvernes, s'est réfugié dans le sud de la Gaule, probablement chez les Wisigoths, afin d'y préparer une attaque contre son père. Si tu me dis que le Saxon Glastein est un homme à lui, c'est donc vers Chramm que tu dois te diriger si tu veux reprendre l'épée. Je saurai où il se trouve.

— Merci, dit simplement Taliesin.

— Ne me remercie pas, dit Gildas. Si je le fais, ce n'est pas pour toi, c'est en pensant aux hommes et aux femmes de ce siècle qui ont supporté tant de malheurs et tant de souffrances. Quand tu auras retrouvé l'épée d'Arthur, Taliesin, fais-la disparaître, afin que nul ne puisse la brandir de nouveau. Il y va de la paix du monde. Et souviens-toi que c'est à Dieu seul qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire...

C'est une vallée verdoyante où coule une rivière à travers des prairies et des bosquets de hêtres, d'aulnes et de peupliers. Sur les pentes, de part et d'autre, jusqu'aux sommets du plateau dans lequel la rivière a creusé son cours sinueux, ce sont des touffes de chênes verts qui se partagent le sol avec des taillis de genévriers. En ce mois de septembre, le soleil est encore très chaud, et ses rayons frappent durement une terre parsemée de roches calcaires d'une blancheur éclatante. C'est le milieu de l'après-midi. Il n'y a pas de vent, mais tel un tourbillon d'air invisible, le parfum des feuilles mortes s'élève jusqu'au plus haut d'un ciel sans nuages.

TALIESIN avait déposé sa harpe et son sac contre le tronc d'un arbre et s'était allongé sur l'herbe fraîche, juste au bord de la rivière. Après avoir repris une respiration plus calme, il pencha son visage congestionné et ruisselant de sueur au-dessus du courant et l'aspergea d'une eau bienfaisante. Puis il se souleva, s'assit, ôta ses sandales et se trempa les pieds. Après sa marche dans une atmosphère qui l'avait oppressé, tant la chaleur était grande, il se sentait enfin revivre, même s'il regrettait, au fond de lui, de ne pas reconnaître dans ce qui l'entourait le paysage de Cambrie qui lui était si familier. Ici, il n'était qu'un étranger, un voyageur égaré dans une vallée où l'air était étouffant, dans un pays dont la végétation ne cessait de le surprendre tant elle était différente de celle qu'il avait coutume de frôler dans ses errances. Pourtant, tout était calme, tout était paisible, et des oiseaux chantaient à en perdre haleine dans les buissons épineux qui se profilaient sur les pentes comme des êtres de l'ombre endormis brusquement éveillés par la chute du soleil sur la terre.

LA FILLE DE MERLIN

Depuis qu'il avait quitté l'enclos monastique de Rhuys et les rivages d'Armorique encore embués de brumes, Taliesin n'avait guère eu l'occasion de se reposer. Un bateau l'avait conduit au port de Corbilo, sur le vaste estuaire de la Loire. Là, muni d'un message que Gildas avait lui-même écrit à l'intention d'un honorable marchand qui faisait le commerce des vins, il avait embarqué aussitôt sur un petit navire qui, après avoir longé la côte pendant trois jours, avait remonté l'estuaire qu'on appelait la Gironde jusqu'au village où, autrefois, un Breton du nom d'Emilion avait commencé à creuser le roc pour y bâtir une église. Il était alors monté sur une gabare, un de ces bateaux à fond plat propice à la navigation fluviale, et avait remonté le cours d'une rivière dont le nom était *Dourdonia*, c'est-à-dire, à ce qu'il comprenait, « l'eau profonde », à travers de surprenantes étendues de riches vignobles, jusqu'à un lieu qu'on appelait Lalinde. Il avait été hébergé une nuit par des moines qui y avaient fondé une communauté et qui l'avaient confié aux soins d'un charretier qui allait livrer des harengs salés en une forteresse isolée qu'on connaissait sous le nom de Biron.

Depuis cet endroit, Taliesin avait dû poursuivre sa route à pied, vers le sud. Car le but de son voyage, du moins dans l'immédiat, était de gagner la forteresse de Gavaudun, située sur une arête rocheuse dominant la vallée de la rivière Lède, à une distance de deux lieues, lui avait-on dit. Là, il devait se présenter au seigneur de Gavaudun et lui remettre une lettre de Gildas. Le seigneur de Gavaudun avait été en effet un de ces Gaulois qui étaient venus combattre dans les rangs des Bretons contre leurs ennemis les Pictes et les Saxons ; et depuis qu'il avait quitté l'île de Bretagne, après la disparition du roi Arthur, il n'avait gardé des relations suivies qu'avec les chefs bretons, en particulier avec Gildas, qu'il avait bien connu et qui lui avait souvent témoigné son estime et son amitié. Or Gildas savait que le seigneur de Gavaudun connaissait toutes les affaires du sud de la Gaule et qu'il était l'homme le plus apte à fournir à Taliesin d'amples renseignements sur les entreprises de Chramm et sur le lieu où celui-ci s'était réfugié pour mieux préparer

LA FILLE DE MERLIN

son action future. Et Taliesin, après un voyage sans histoire grâce aux personnes de confiance avec lesquelles Gildas entretenait des relations amicales, se retrouvait ainsi dans la petite vallée de la Lède, quelque part dans le pays jadis occupé par le peuple gaulois des Nitiobroges qui s'était tant distingué autrefois face aux légions de César.

Cependant, bien qu'il fût dans un pays habité par des gens qui étaient loin de lui être hostiles, Taliesin s'y sentait complètement étranger. En dehors de la langue bretonne ¹, sa langue maternelle, il connaissait parfaitement le gaélique, le saxon, le rude langage des Germains, et bien entendu le latin. Mais les Gaulois ne parlaient plus leur ancienne langue, si proche du breton : ils avaient adopté le latin, mais ils l'écorchaient tellement que Taliesin avait parfois bien du mal à les comprendre, surtout dans cette région, à cause de l'accent très chantant qui leur était particulier et de l'incroyable rapidité avec laquelle ils s'exprimaient.

Et puis, il y avait le climat. Taliesin, habitué aux souffles du grand large, ne supportait pas la chaleur brutale qui s'abattait sur lui. Il respirait mal. Lui qui n'hésitait pas à parcourir des lieues et des lieues sans se fatiguer lorsqu'il errait dans les montagnes ou sur les rivages de Cambrie, il s'apercevait qu'ici, ses jambes s'alourdissaient et qu'il devait s'arrêter de temps à autre. Était-ce la vieillesse qui le guettait ainsi avec toutes ses faiblesses et tous ses maux ? Certes, Taliesin avait une soixantaine d'années, mais il était physiquement bien portant et en imposait encore par son allure, par sa minceur, ce qui lui conférait une incontestable jeunesse. Non, c'était la chaleur, le manque d'air, une végétation différente. Tout cela était inhabituel pour lui.

Taliesin entreprit d'enfiler ses sandales et se mit debout. Il lui fallait continuer sa route. Il hésita un instant, s'agenouilla sur le bord de la rivière et s'aspergea une nouvelle fois la figure avec de l'eau fraîche. Puis, ramassant sa harpe

1. En fait, la langue brittonique, ancêtre à la fois du gallois, du cornique et du breton-armoricain.

LA FILLE DE MERLIN

et son sac, il se releva et se mit à marcher d'un pas calme et régulier sur le chemin qui s'éloignait pour l'instant de la rivière et où il faisait soulever derrière lui des petites nappes de poussière blanche.

Il aperçut bientôt, sur l'autre rive, les bâtiments d'une villa de construction romaine, où la brique et la pierre blanche se mêlaient harmonieusement. Près de là, il vit aussi la silhouette d'un sanctuaire aux assises de pierre, aux murs de bois, au toit de chaume, surmonté d'une grande croix. On lui avait dit qu'il passerait près d'une chapelle dédiée au saint évêque Avit. Il sut ainsi qu'il était sur le bon chemin et qu'il devrait bientôt se trouver sous les fortifications de Gavaudun.

Le soleil commençait à décliner et, comme la vallée se rétrécissait, il disparut bientôt derrière les gros rochers qui surplombaient la pente, à droite de Taliesin. Mais l'atmosphère n'en fut pas rafraîchie pour autant, car la chaleur montait du sol qui avait été inondé de lumière pendant une grande partie de la journée, et ce fut avec plaisir que le barde pénétra sous le couvert d'un bois de hêtres. Au moins, même si la senteur des feuilles était forte et âcre, il faisait bon. Taliesin respira plus profondément et se mit à marcher plus vite, mais ce fut à ce moment-là qu'il entendit un grand cri retentir à peu de distance, dans le bois :

— Au secours !... Venez à mon aide, je vous en supplie !...

La voix était celle d'une femme et elle s'était exprimée en langue bretonne. Taliesin, stupéfait, s'arrêta net. Mais, réagissant immédiatement, il se précipita dans la direction d'où provenait la voix. Il ne fut pas long à apercevoir quatre hommes dans une petite clairière et, sur le sol de cette clairière, les poings et les chevilles attachés par des cordes à des troncs ou à des souches de façon à lui écarter largement les bras et les cuisses, une femme entièrement nue était étendue, tentant désespérément de se dégager.

Le barde s'approcha en silence. Il ne pouvait dévier son regard du corps de la femme. Il lui parut splendide. Elle avait des seins minuscules, comme il les aimait. Au bas de son ventre, une épaisse touffe de poils, aussi noirs et aussi frisés que ses cheveux, encadraient la fente un peu rose du

LA FILLE DE MERLIN

sexe ainsi offert à la convoitise des hommes qui l'entouraient. D'un bond, Taliesin pénétra dans la clairière.

– Que se passe-t-il ici ? demanda-t-il en latin.

Les quatre hommes se retournèrent vers lui, visiblement surpris de sa présence, car ils ne l'avaient pas entendu arriver. Ils étaient assez robustes, barbus tous les quatre, la mine farouche, bien décidés à violer la fille.

– Que faites-vous donc ? demanda encore le barde en les fixant dans les yeux les uns après les autres.

– Tu le vois bien, répondit l'un des hommes en ricanant. Nous profitons d'une occasion pour prendre du bon temps. Mais quand il y en a pour quatre, il y en a pour cinq. Si tu le désires, tu pourras prendre ta part, toi aussi, mais après nous !...

Comme pour ponctuer ses paroles, les trois autres se mirent à rire bruyamment. Alors, le regard de Taliesin se fit plus intense, allant successivement pénétrer les yeux des quatre hommes. En lui-même, le barde ramassait toute son énergie, concentrait sa pensée avec une telle force qu'il sentit une violente douleur traverser sa tête. Il ne s'en inquiéta pas, car il savait que c'était à ce prix qu'il avait le pouvoir, selon l'enseignement que lui avait dispensé Merlin autrefois, de changer magiquement l'aspect des êtres et des choses. Ses yeux grandirent démesurément comme pour dévorer le regard de ceux qui se tenaient en face de lui. Des flammes semblèrent surgir de ses pupilles, brûlant tout sur leur parcours et recréant un monde à sa mesure.

Quand il jugea que tout était accompli, il se mit à parler d'une voix très calme, mais néanmoins empreinte d'ironie cinglante :

– Pauvres gens !... Vous êtes complètement fous. Ou alors vous êtes sevrés de femmes depuis une année entière... Je vous le jure, je n'ai jamais vu une fille aussi horrible ! Il faut que vous soyez aveugles pour ne pas remarquer son visage ravagé par la vieillesse !... Elle a au moins cent ans, cette femelle. Quelle horreur !... C'est un squelette que vous avez déterré dans un cimetière. Elle est déjà à moitié décomposée et tout son corps est recouvert de pustules. Je vous plains :

LA FILLE DE MERLIN

vous allez être obligés de chasser les mouches avant de pouvoir l'approcher davantage. Quant à sa puanteur, n'en parlons pas... Vous n'êtes vraiment pas dégoûtés !...

Taliesin avait à peine terminé son impertinent discours que le visage des quatre hommes avait brusquement changé d'aspect. Leur hilarité grossière avait laissé place à un incroyable effarement. Ils ouvrirent la bouche, mais aucun son n'en sortit. Ils se regardèrent les uns les autres et, d'un seul geste, d'un commun accord, ils se mirent à courir dans le bois comme s'ils étaient poursuivis par une horde de loups.

En les voyant ainsi saisis d'épouvante, Taliesin éclata d'un grand rire sonore. Il s'approcha de la fille.

– Ils ont emporté mon sac plein d'or !... s'écria celle-ci.

– Ne t'inquiète pas, dit le barde, je vais te le ramener.

Il courut dans la direction qu'avaient prise les fuyards et les rejoignit à l'orée du bois. Ils récupéraient leurs chevaux qu'ils avaient attachés aux troncs des arbres et n'avaient qu'une idée en tête : s'éloigner au plus vite et disparaître le plus loin possible.

– Holà ! camarades ! leur cria le barde d'une voix qu'il s'efforça de rendre tremblante et craintive, nous l'avons échappé belle !... C'est une sorcière du diable que vous avez trouvée ici ! Elle brûle tout ce qui l'entoure et elle est capable de nous envoyer en enfer !... Méfiez-vous ! Si vous lui avez pris quelque chose, cela risque de vous porter malheur car je la crois capable des pires sorcelleries !...

– Je ne pense pas, répondit l'homme qui avait déjà parlé à Taliesin. Elle avait un sac plein de pièces d'or et ce serait stupide de nous en priver.

– Vraiment ? continua Taliesin en le fixant dans les yeux avec violence. A mon avis, tu ferais mieux de vérifier tout de suite si ce n'est pas un sortilège.

– Je n'ai aucune crainte, répondit l'homme en lui montrant un sac de toile noire. Il y a là-dedans du bel or sonnant et trébuchant. Au moins, nous n'aurons pas complètement perdu notre temps !...

– A ta place, dit encore Taliesin, je regarderais quand même ce que contient ce sac.

LA FILLE DE MERLIN

L'homme dénoua rapidement le cordon qui maintenait le sac fermé et en écarta l'ouverture. Il poussa un horrible hurlement, lâcha le sac et se précipita sur son cheval.

– Par tous les diables ! cria-t-il, le sac était plein de vipères !... Fuyons cet endroit maudit !...

Les trois autres sautèrent à leur tour sur le dos de leurs montures et tous disparurent bientôt dans une galopade effrénée qui fit rejaillir la poussière du chemin. Taliesin demeura un instant immobile, contemplant leur débandade avec un sourire de triomphe. Il se mit ensuite en devoir de ramasser les pièces d'or qui s'étaient éparpillées sur le chemin ; il les rangea soigneusement dans le sac et le referma. Après quoi, il revint vers la fille qui ne cessait de se tortiller mais qui, malgré tous ses efforts et son évidente souplesse, ne parvenait pas à se libérer de ses entraves.

Quand elle aperçut le barde, elle ressentit une sourde inquiétude. Allait-il profiter de sa situation pour entreprendre ce que les quatre vauriens n'avaient pas eu le temps de commencer ? Mais elle vit que Taliesin lui souriait en lui présentant son petit sac rempli de pièces d'or et comprit qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux.

– Merci pour tout, dit-elle. Mais, maintenant, détache-moi, je t'en prie...

Il ne s'exécuta pas immédiatement. Son regard balaya le corps nu de la fille, s'attardant davantage sur ses seins minuscules et sur son entrejambe ombreux. Il sentit qu'il était fasciné par ce spectacle et que cette fille correspondait parfaitement à ce qu'il attendait de la féminité. Elle devait avoir quelque trente ans, son visage était agréable, ses cheveux abondants et noirs comme il les aimait. Taliesin en était remué jusqu'au fond de son être.

– Ne joue pas les voyeurs et détache-moi, dit la fille d'un ton aigre et presque agressif.

Il eut brusquement honte de son attitude ambiguë. Il sortit son couteau, se pencha sur elle et coupa un à un les liens qui la retenaient au sol. Elle se releva prestement et fit quelques mouvements afin d'assouplir ses membres engourdis. Mais, reprenant conscience de sa nudité, elle se précipita

LA FILLE DE MERLIN

sur un tas de vêtements qui gisaient sur l'herbe, non loin de là et que Taliesin n'avait pas remarqués. Elle enfila une chemise blanche et une robe de soie verte bordée de fils rouges qui lui descendait jusqu'aux mollets. Elle parut soulagée et sourit au barde.

– Je me demande, murmura-t-elle, par quel miracle tu as pu éloigner ces brigands et récupérer mon sac d'or sans même devoir les combattre.

– Ce n'est pas difficile ! répondit Taliesin en riant. Je ne suis pas un guerrier, moi, je suis seulement un barde, mais en tant que tel, j'ai plus d'un tour dans mon sac, comme on dit généralement, et cela sans jeu de mots !...

En prononçant ces mots, il lui tendait son petit sac noir rempli de pièces d'or, et son rire redoubla. La fille se mit à rire elle aussi, et saisissant le sac, elle l'attacha à sa ceinture. Elle regarda Taliesin avec une curiosité évidente, qui n'était d'ailleurs pas exempte de méfiance.

– J'y pense ! s'exclama-t-elle alors. Je n'y avais pas porté attention : je viens seulement de m'apercevoir que nous parlons la même langue tous les deux. Tu n'es pas de ce pays, cela se voit et cela s'entend. Serais-tu breton ?

– Oui, répondit le barde. Et j'imagine que toi aussi, tu es bretonne. Mais d'Armorique ou de notre île de Bretagne ?

– Qu'est-ce que cela peut te faire ? répondit-elle en haussant les épaules.

– Mais que fais-tu ici toute seule dans un pays qui n'est pas le tien ? insista Taliesin.

– Je pourrais te poser la même question. Mais je ne la pose pas, car peu m'importe de savoir ce que tu fais. Chacun est libre d'aller où il veut.

Sa voix était devenue farouche, cassante même.

– Alors, peut-être me diras-tu qui tu es ? insista Taliesin.

– Sûrement pas ! s'écria la fille, je n'en ai aucune envie. Certes, je te remercie de m'avoir tirée de la situation embarrassante dans laquelle je me trouvais. Sache que je t'en serai toujours reconnaissante. Mais je n'ai pas l'intention de te demander qui tu es et n'ai pas besoin de le savoir.

– Si tu me le demandais, je te répondrais que je suis

LA FILLE DE MERLIN

Taliesin, de Cambrie, autrefois chef des bardes de toute l'île de Bretagne.

– Qu'est-ce que cela peut bien me faire ! s'exclama-t-elle. Il me suffit de savoir que tu es venu à mon secours sans hésiter.

– Et où résides-tu ?

– Certainement pas ici.

– Alors, où vas-tu ?

– Cela ne te regarde pas.

A présent, la fille paraissait agressive. Son regard était violent et une flamme étrange brillait au fond de ses prunelles. Taliesin se dit qu'elle n'était pas femme à se laisser manœuvrer lorsqu'elle décidait quelque chose. Si elle avait succombé à ses agresseurs, c'était parce qu'ils étaient quatre et qu'ils avaient dû en venir à bout par surprise. Il évita donc de continuer la conversation, convaincu que cela ne servirait à rien.

– Bon, dit-elle, qu'allons-nous faire maintenant ? Allons-nous nous séparer en nous souhaitant bonne chance ou veux-tu que je t'emmène avec moi ? Je le ferai volontiers. Les brigands qui m'ont assailli ne se sont heureusement pas aperçus que j'avais un petit char et un bon cheval. J'avais dételé le cheval et je l'avais mis à paître dans un pré, et j'avais aussi caché le char avant d'aller prendre un bain dans la rivière. C'est alors que ces maudits se sont jetés sur moi. Mais n'en parlons plus, suis-moi, si tu ne te crois pas déshonoré de te faire conduire par une femme.

– Je le veux bien, répondit Taliesin. Je souffre de la chaleur et je commence à être fatigué.

Elle s'engagea à travers le bois et, Taliesin sur ses talons, elle regagna bientôt le chemin. Là, elle remonta dans la direction inverse de celle qu'il avait empruntée avant d'entendre son appel au secours, puis, quand ils furent sortis du bois, elle entraîna le barde vers la gauche, afin de rejoindre la rivière. Alors Taliesin aperçut un cheval gris au poil luisant, mince et élégant, qui paissait tranquillement l'herbe verte au milieu du pré, ainsi qu'un char léger à deux roues, presque entièrement caché à l'ombre derrière une touffe de saules.

LA FILLE DE MERLIN

– Voilà, dit la fille. Il ne me reste plus qu'à atteler mon cheval, et nous pourrons partir. Je vais vers le sud.

– Moi aussi, répondit Taliesin. Mais c'est à moi maintenant de te faire une proposition : je dois m'arrêter chez le seigneur de Gavaudun, dont la forteresse, à ce qu'il me semble, n'est plus très éloignée. Conduis-moi jusque-là, et je te promets que tu y seras logée cette nuit. Demain matin, nous verrons bien...

– C'est entendu, conclut-elle. Mais à la condition qu'on ne me pose pas de questions.

Elle alla vers le cheval, lui caressa le front et lui flatta l'encolure, et elle le conduisit vers le char. Taliesin la regardait avec admiration, car elle manifestait une grande habileté dans chacun de ses gestes.

– Voilà, dit-elle enfin, tu peux monter à côté de moi.

Il déposa sa harpe et son sac à l'arrière et se hâta d'aller la rejoindre. Quand il fut installé, il vit que la jeune fille avait prévu un certain confort dans le char. Il y avait de moelleux coussins sur le banc, et une grande couverture épaisse recouvrait ce qui devait constituer son bagage.

– Allez, Melygan !... s'écria-t-elle d'une voix joyeuse. Au trot, mon petit cheval ! Nous reprenons la route !...

– Melygan, murmura rêveusement Taliesin, tu as appelé ton cheval Melygan ? C'est étrange, vois-tu, car lorsque j'étais jeune homme, j'avais moi-même un cheval qui portait le même nom.

Et le barde, perdu dans ses souvenirs, se mit soudain à chanter :

*« J'ai maté sous mon genou
six coursiers de couleur jaune.
Mais cent fois meilleur
est mon cheval Melygan :
il est doux comme un oiseau de mer
qui ne quitte jamais
le rivage tranquille... »*

Taliesin s'interrompit et se plongea dans un silence absolu, complètement noyé dans cette évocation qui l'emmenait

LA FILLE DE MERLIN

bien au-delà des horizons brumeux qu'il avait connus autrefois. Il eut l'impression que le monde n'existait plus qu'à l'état de vapeurs émanant d'une cavité mystérieuse située au centre de la terre, ou au centre même de ce qu'il appelait le divin. Au fond, tout n'était qu'illusion, tout n'était que visions fantastiques à travers des fumées. A quoi bon s'agiter ? A quoi bon chanter le passé ? La fille le regardait, et elle ressentait en elle la mélancolie profonde qui s'était emparée du barde. Elle le trouva beau et émouvant. Sa voix était chaleureuse, vibrante, très différente de celle d'un vieillard. Et pourtant, qu'était-il d'autre qu'un homme aux cheveux gris et blancs, un vieil homme usé par la vie. Elle le regarda avec enthousiasme et, tout à coup, elle eut envie de coller ses lèvres sur le front du barde pour lui témoigner qu'elle n'était pas la garce sulfureuse qu'il devait imaginer dans son silence, mais qu'elle savait reconnaître parmi la cohorte des humains inconscients ceux qui possédaient l'inexplicable lumière des ténèbres, l'obscur clarté qui jaillissait autrefois des profondeurs de l'être vers le ciel. Oui, il avait le visage des porteurs de lumière avant la dispersion des énergies aux quatre vents de l'univers. Peu importait qu'il fût vieux ou jeune. Il avait dit qu'il était barde, donc il était le dépositaire d'une mémoire qui n'existerait plus sans lui. Et son regard suscitait le regard des héros mourants, comme un dernier cri, ou plutôt un dernier défi lancé à la face du monde par des anges précipités dans l'abîme. Elle eut envie de se jeter sur lui, de l'entourer de ses bras, de sentir sa chaleur la pénétrer, réveillant en elle le désir de connaître enfin l'ineffable.

Mais elle ne fit rien. Elle ne dit rien. Elle regardait le chemin qui s'engageait maintenant dans une partie plus élargie de la vallée, au milieu de prairies où rumaient quelques vaches alanguies, réfugiées sous l'ombre des arbustes qui jaillissaient des talus. Sur la droite, la rivière léchait le flanc abrupt d'une colline blanche parsemée de genévriers. Dans cette pente vertigineuse, on apercevait des trouées sombres qui devaient être des grottes. La fille savait qu'en cet endroit, autrefois dans des temps très anciens, et peut-être même encore maintenant, des gens avaient établi leur demeure à

LA FILLE DE MERLIN

l'entrée de ces grottes. Elle frissonna en imaginant le froid et l'humidité qu'avaient dû subir ces peuples dont on ne connaissait plus le nom. Elle vit une fumée qui s'élevait de l'une de ces cavités. Oui, des gens habitaient encore en cet endroit, dans ces trous à rats... Et sur la gauche, alors qu'une autre vallée se préparait à rejoindre celle où coulait la rivière, elle aperçut les murailles d'un enclos fortifié se profilant dans un ciel qui commençait à rougeoyer, au-dessus d'un éperon rocheux qui semblait jaillir brusquement du plus profond de la terre.

— Est-ce que c'est là que tu veux aller ? demanda-t-elle.

Taliesin tressaillit, se projetant avec peine hors de sa rêverie. Il regarda autour de lui et fronça les sourcils. Où était-il ? Quelle était cette fille qui conduisait le char et où le menait-elle ? Il vit les murailles et la mémoire immédiate lui revint.

— Sans aucun doute, dit-il. Mais comment allons-nous grimper là-haut ?

La fille fit arrêter le cheval et inspecta les alentours. De toute façon, il n'y avait aucun sentier sur la pente, celle-ci étant bien trop raide. De toute évidence, cette forteresse n'avait pas été bâtie au hasard en cet endroit, car non seulement elle pouvait permettre de surveiller toute la vallée, mais elle paraissait inaccessible, ou tout au moins inexpugnable.

Ils virent alors, venant en sens inverse, un homme à pied, portant une faux sur son épaule. Ils le saluèrent et lui demandèrent comment on pouvait accéder à Gavaudun. Dans son latin écorché et avec son inimitable accent, l'homme leur expliqua qu'ils devaient suivre le chemin qui prenait dans le vallon et ensuite monter vers la gauche sur le plateau. Après un large cercle, ils se trouveraient devant l'entrée de la forteresse.

Le cheval peina quelque peu, car la montée était rude. Quand ils furent arrivés sur la hauteur, ils furent inondés par les rayons rouges du soleil qui s'enfonçait à l'horizon, en face d'eux. Après un éblouissement passager qui les plongea dans une sorte de monde inversé où les ombres étaient lumières et les lumières obscurités de la nuit, ils purent voir

LA FILLE DE MERLIN

la forteresse de Gavaudun s'étaler sous leurs yeux. Les murs, solidement bâtis en pierres scellées au mortier, couraient sur les bords escarpés et sinueux du promontoire qui terminait la falaise et s'avançaient hardiment au-dessus du croisement des deux vallées. A l'intérieur de l'enceinte fortifiée, on pouvait voir de nombreux petits bâtiments en pierre ou en bois, parfois surmontés de chaume, les uns dispersés dans l'espace ainsi protégé, les autres adossés à la muraille. La grande porte d'entrée était ouverte, mais elle se trouvait au fond d'une sorte de couloir à ciel ouvert niché entre deux blocs fortifiés qui en contrôlaient l'accès. La fille fit arrêter le cheval devant ce couloir.

Taliesin descendit du char et s'avança seul vers l'intérieur. Un jeune homme aux cheveux blonds, vêtu d'une tunique de couleur bleue, ceint d'une épée à poignée d'or ouvragée, vint à sa rencontre et le salua aimablement. Le barde lui expliqua qu'il souhaitait rencontrer Critognat, le maître des lieux, ajoutant qu'il lui remettrait une lettre de la part du sage Gildas de Rhuy. Le jeune homme lui répondit qu'il allait en avertir son père et que, pendant ce temps, il pouvait faire entrer son char. La fille s'engagea dans le passage et s'arrêta de l'autre côté de la muraille tandis que l'homme à l'épée disparaissait dans l'une des maisons.

Il réapparut peu après en compagnie d'un homme à l'abondante chevelure blanche qui marchait d'un pas ferme. Il paraissait à peu près du même âge que Taliesin. Il alla résolument vers le barde et le salua. Taliesin lui rendit son salut et lui tendit la missive que lui avait confiée Gildas. L'homme aux cheveux blancs, la déroula et se mit en devoir de la lire. Puis il regarda fixement le barde et un large sourire éclaira son visage.

— Taliesin ! chef des bardes de l'ouest ! s'écria-t-il alors. Je te reconnais maintenant. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'était à Llangollen, sur le bord du torrent. Tu y chantais la Prophétie de Bretagne devant une assemblée de rois et de chefs de toute l'île. Hélas ! il y a longtemps de cela... Mais que le Ciel soit béni pour ta présence ici ! Sois le bienvenu dans ma forteresse, Taliesin. Je

LA FILLE DE MERLIN

t'assure que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'être agréable et faciliter ton entreprise...

Il s'avança vers le barde et lui donna une franche accolade. Taliesin n'avait pas reconnu son interlocuteur, mais il se souvenait de cette soirée passée à Llangollen en compagnie d'Arthur et de ses compagnons. Oui, Critognat devait s'y trouver, au milieu de la troupe qu'avait formée Uryen Rheged, ce roi du nord qui s'était mis au service d'Arthur. Il y avait de cela plus de vingt ans... Taliesin se sentit tout à coup désespéré, et l'amertume lui étreignit la gorge.

Cependant, Critognat regardait autour de lui. Il aperçut la jeune fille qui était descendue du char et qui tenait le cheval par le licol dans une attitude d'attente.

— Je vois, dit-il, que tu n'es pas seul. Sache que celle qui t'accompagne sera également la bienvenue chez moi.

— Je te remercie, Critognat, répondit Taliesin. En vérité, je ne connais cette fille que depuis une heure ou deux. Elle vient de l'île de Bretagne, mais je ne sais ni son nom ni la raison de sa présence dans ce pays. Et, de plus, elle n'aime pas qu'on lui pose des questions.

— Peu importe ! dit Critognat en souriant. Je n'ai pas l'habitude de refuser mon hospitalité à ceux qui se présentent dans mon domaine. Mes deux filles prendront soin d'elle et je pense qu'elle n'aura pas à se plaindre de leur gentillesse. Mais, trêve de bavardages ! Venez avec moi vous rafraîchir et vous abreuver, car vous devez tous les deux être fatigués de votre voyage. Mes valets vont s'occuper du cheval et ils l'emmèneront à l'écurie.

Ils se retrouvèrent dans une salle assez grande dont les murs étaient recouverts de tapisseries qui paraissaient d'un grand prix. Au milieu de cette salle, un feu très clair dominait la pénombre dans un foyer entouré d'un muret de pierres blanches. A côté, une grande table rectangulaire s'étalait jusqu'au mur, lequel était percé de plusieurs fenêtres par lesquelles pénétraient les derniers rayons du jour. Critognat fit asseoir ses hôtes sur des trépieds disposés tout au long de la table, leur présenta le jeune homme blond à l'épée ouvragée comme son fils aîné et précisa qu'il se nommait Cintugène.

LA FILLE DE MERLIN

— Vous comprenez, leur dit-il, je n'ai jamais voulu abandonner la coutume de nos ancêtres communs, vous les Bretons, et nous les Gaulois. Je porte toujours un nom gaulois, et j'ai voulu que mon fils incarne la tradition : il s'appelle Cintugène, c'est-à-dire le « premier-né », ce qui est l'exacte vérité. Quant à mes filles, bien que je sois chrétien, je leur ai donné des noms de déesses gauloises, Rosmerta et Sirona. Je ne vois pas pourquoi ces noms ne seraient pas moins honorables que ceux dont on affuble actuellement nos enfants, des noms romains et des noms germaniques. Nous sommes des Gaulois, n'est-ce pas ? Alors, soyons fiers de l'être.

Deux serviteurs vinrent leur verser dans des coupes le contenu rougeâtre d'un flacon de verre ventru. Critognat leva sa coupe.

— A la mémoire du roi Arthur et de tous ceux qui ont péri devant les hordes de nos ennemis communs pour la plus grande gloire de nos ancêtres !... dit-il avec emphase.

Ils burent un vin velouté et fruité qui rappela à Taliesin le goût des hydromels parfumés que certains chefs bretons, parmi les plus nobles et les plus distingués, dispensaient autrefois fort généreusement à leurs invités, n'oubliant pas les bardes qui chantaient la gloire du royaume et les exploits fantastiques des héros. Il se sentit bien dans cette ambiance chaleureuse, auprès de cet homme aux cheveux blancs qui avait été le compagnon d'Uryen et du roi Arthur, l'un de ces rares témoins qui survivaient de cette époque où les guerriers allaient au combat torse nu, avec des torques d'or autour du cou. Un chant qu'il avait composé lui revint à la mémoire :

*« En sa demeure,
il m'a depuis longtemps prodigué
honneur et richesse,
il m'a doté d'hydromel... »*

Et sa voix intérieure, dépassant les limites du réel, continuait de cette façon :

LA FILLE DE MERLIN

*« Le peuple de la plaine cultivée
tout entier te rend grâces,
d'une seule voix,
grande et petite.
Les chants de Taliesin
te divertissent,
tu es le meilleur de tous ceux
dont j'entendis vanter les mérites.
Ah ! jusqu'à ce que je défaille de vieillesse,
jusqu'à la rude angoisse du trépas,
jamais je n'aurais de joie
si je ne célébrais Uryen... »*

Les yeux de Taliesin s'emplirent de larmes. Se pouvait-il que tout cela fût maintenant concentré dans un passé si lointain que, seules, des ombres éparses trouvaient encore la force de s'agiter devant lui ? Le barde eut envie d'aller chercher sa harpe et d'entonner un chant de louange interminable, tel qu'il avait l'habitude d'en composer, pendant des heures afin de conjurer le sort funeste qui s'était abattu sur son peuple. Après tout, Critognat, qui avait été leur compagnon à tous, pendant ces heures difficiles, comprendrait l'émotion et la mélancolie qui s'étaient emparées de lui. Il fut sur le point de se lever quand deux jeunes filles d'une extrême beauté, l'une toute blonde, l'autre châtain, toutes deux vêtues d'une longue robe blanche bordée de fils d'or, firent leur apparition dans la salle et vinrent les saluer.

— Voici mes filles, leur dit Critognat.

Taliesin et la jeune fille se levèrent pour saluer les nouvelles venues, et le barde remarqua le regard flamboyant de celle dont il ne connaissait pas le nom lorsqu'elle s'inclina devant les filles de Critognat. Ce regard lui parut trouble, ambigu, chargé d'émotions inavouables. Mais qui était donc cette fille, à moins que ce ne fût un fantôme, surgi du hasard, et pourquoi avait-elle ainsi le don de le troubler d'une manière aussi intense qu'inattendue ?

Il chassa de son esprit les idées insolites qui le bousculaient

LA FILLE DE MERLIN

dans le plus complet désordre et s'appliqua à écouter les paroles que prononçait leur hôte.

— Vous devez vous étonner de l'acharnement qui est le nôtre à respecter la tradition, continua Critognat. Mais il faut vous expliquer que notre famille échappe à toutes les lois communes. Mes ancêtres ne sont pas d'ici, mais d'un pays plus à l'est, en pleine montagne. On les appelait les Gabales. Or, lorsque les Romains ont envahi leur pays, un clan des Gabales s'est enfui et a trouvé refuge en ce lieu, parmi le peuple des Nitiobroges, tout aussi opposés à la domination romaine. Les Nitiobroges ont permis à mes ancêtres de s'établir sur cette hauteur et d'y construire cette forteresse que tu as vue. Mais nous ne nous sommes jamais assimilés aux Nitiobroges, nous sommes restés des Gabales, comme en témoigne le nom de ce promontoire perdu dans les collines : *Gavaudun*. N'est-ce pas, même en langue latine, « la forteresse des Gabales » ? Et nous sommes fiers d'avoir conservé notre nom, notre identité, notre mémoire.

— Certes, dit Taliesin, je ne saurais qu'applaudir à cette fidélité. Je regrette seulement que certains de nos compatriotes, dans notre île de Bretagne, n'aient point suivi cette ligne de conduite...

Il y eut un long silence pendant lequel chacun s'abîma dans ses pensées. Les filles de Critognat s'étaient assises de part et d'autre de la jeune femme qui ne voulait pas dire son nom. Des serviteurs vinrent à nouveau remplir les coupes.

— Que penses-tu de ce vin ? demanda Critognat à Taliesin.

— Il est excellent, répondit le barde. Bienheureux le pays qui produit un nectar aussi suave que celui-ci !... Je dois avouer qu'à côté de ton vin, celui que m'ont servi Kado et Gildas, et qui provient de Rhuys, n'est qu'une simple piquette !...

Critognat eut un grand éclat de rire.

— Que veux-tu ! s'écria-t-il. Ici, il y a du soleil. En Armorique et dans toute l'île de Bretagne, il n'y a que de la brume !... Et puis, bien que tu ne sois pas chrétien, tu dois reconnaître que ce sont les moines qui ont répandu

LA FILLE DE MERLIN

un peu partout la vigne, certes parce que le culte exige du vin, mais il faut bien le dire, pour la plus grande joie des fidèles !

— Si tu le prends comme cela, bien sûr, admit le barde. Mais tu ne crois pas que ton raisonnement est un peu léger ? Si je ne suis pas chrétien, je comprends néanmoins fort bien la valeur symbolique du vin dans la cérémonie que vous appelez l'eucharistie, et il ne me viendrait pas à l'idée de m'en moquer.

— Je ne me moque pas non plus, reprit Critognat, je veux te montrer que notre religion n'est pas seulement un rappel des souffrances du Christ sur la Croix mais également une exaltation de la joie qui imprègne l'univers par le mystère de la Résurrection.

— Bien sûr, bien sûr, admit Taliesin. Je me demande seulement si vous autres, les Chrétiens, vous avez pleine conscience de la signification de vos rituels. J'ai trop entendu de prières marmonnées à la hâte du bout des lèvres ; j'ai trop vu de fidèles prêcher la paix du Seigneur et se livrer ensuite aux pires exactions pour être persuadé de l'efficacité de votre religion. Je crois qu'il faut vraiment être un saint pour être chrétien. Et moi, je ne suis pas un saint...

A ce moment, des serviteurs approchèrent de la table et présentèrent des bassins remplis d'eau. Ils se lavèrent tous soigneusement les mains et se les essuyèrent avec des linges d'une blancheur remarquable. Puis, on leur servit des viandes qui avaient été bouillies avant d'être légèrement rôties. Comme tous les autres, Taliesin se servit d'un morceau qu'il déposa sur une grosse tranche de pain. D'habitude, il mangeait peu, mais ce soir-là, la fatigue de son voyage lui avait donné faim et, comme il se sentait fort bien en la compagnie de Critognat, il se laissa aller et dévora sa part avec beaucoup de plaisir. Quant à la jeune femme au char, elle mangeait de bon appétit, semblait-il. Elle était très gaie, et elle conversait avec les deux filles de Critognat, riant et se penchant souvent vers leurs oreilles pour leur murmurer des choses inavouables, ignorant visiblement la présence des autres convives.

LA FILLE DE MERLIN

La nuit était maintenant complète, et les flammes qui dansaient dans le foyer n'étaient pas suffisantes pour éclairer la salle. Des serviteurs apportèrent des torches et les fixèrent dans des anneaux scellés dans les murs. Alors, on présenta aux convives de gros gâteaux de fine farine qui contenaient des morceaux de fruits savoureux.

— Je crois, dit Critognat en s'adressant au barde, que je peux te renseigner très précisément sur ce que tu cherches. Je sais où se trouve actuellement Chramm, le fils de Clotaire. Cependant, avant tout, je dois te demander quelque chose.

Critognat eut l'air d'hésiter.

— Je sais que tu dois être fatigué, Taliesin, reprit-il, mais j'ai le souvenir de certains soirs où tu chantais des heures durant devant l'assemblée des chefs, alors que nous nous partagions l'hydromel de l'amitié et de la fraternité. Si tu le voulais bien, j'aimerais que tu nous chantes un de ces chants d'autrefois, une de ces élégies qui nous donnent envie de pleurer mais qui réconfortent notre courage et notre espérance.

Sans un mot, Taliesin se leva et, se penchant sur ses affaires qu'il avait rangées dans un angle de la salle, il prit sa *telyn* et revint vers la table. Après avoir accordé son instrument, il se mit à effleurer les cordes et une musique étrange se répandit dans l'air, au milieu de la fumée qui se dégageait du foyer sur lequel un serviteur venait de déposer deux ou trois bûches. Puis ce fut la voix du barde, grave et chargée de résonances infinies, qui jaillit de la pénombre :

*« Trois vingtaines d'années
j'ai supporté la vie terrestre
dans l'eau de la Loi et de la foule,
dans les éléments de la terre,
je connais les coucous de l'été,
je sais où ils seront en hiver,
car l'Inspiration que je chante,
je l'apporte des profondeurs...
Je sais combien nombreuses sont les heures dans un jour,
je sais combien sont les jours dans une année,*

LA FILLE DE MERLIN

*combien nombreux sont les épieux dans une bataille,
combien nombreuses sont les gouttes dans l'averse,
doucement éparpillées dans les airs..*

*Je sais combien nombreux sont les vents, les ruisseaux,
combien nombreuses sont les rivières du monde,
je connais la largeur de la terre
et quelle est son épaisseur,
je sais combien de vagues il y a dans le flot montant de la mer,
mais personne ne sait pourquoi les entrailles du soleil sont rouges... »*

Il continua ainsi longtemps et tous l'écoutaient dans un silence qui n'était ponctué que par les craquements du bois qui brûlait dans le foyer. Il chanta le *Chant de Mort d'Uryen*, ainsi que celui de son fils Yvain, et il termina par son ardente *Prophétie de la Bretagne* où s'exprimaient toutes les angoisses et toutes les incertitudes de ceux qui avaient connu la gloire d'autrefois et qui se voyaient plongés dans les turbulences de ce siècle de fer et de sang, mais aussi les espoirs qu'un jour revivrait le grand royaume dont avaient rêvé Arthur et Merlin, le roi suprême et le plus sage de tous les druides. Et ayant déposé sa harpe derrière lui, il se rassit tranquillement.

Le silence se prolongea indéfiniment et devint presque intolérable tant il était chargé de tristesse et de mélancolie. Taliesin but une coupe de vin doux et regarda les convives ; ils avaient la tête baissée, comme s'ils s'étaient noyés dans une mer sans fond, et ils ne savaient comment refaire surface dans le monde des réalités.

Ce fut Critognat qui brisa cette sorte de sortilège qui pesait ainsi sur eux.

– Je te remercie, au nom de tous, dit-il à Taliesin, d'avoir ainsi réveillé tous les souvenirs qui dorment au fond de nous. Mais ce n'est pas en tant que barde que tu es venu ici. Je n'oublie pas la noble mission que tu t'es imposée et dont m'informe la lettre du sage Gildas. Eh bien, Taliesin, je crois que je peux t'aider. Je sais en effet avec précision où se trouve actuellement Chramm, le fils du roi Clotaire.

Au même instant, pendant que Critognat faisait cette révélation, Taliesin avait les yeux fixés sur la jeune femme,

LA FILLE DE MERLIN

partagé qu'il était entre l'attirance qu'il éprouvait envers elle et la sourde inquiétude qu'elle provoquait en lui par son attitude apparemment insouciant qui ajoutait au mystère de son anonymat. Il la vit sursauter et regarder Critognat avec une soudaine intensité.

— Oui, poursuivait celui-ci, nous bénéficions ici d'une neutralité complète parmi tous les clans de la région et nous entretenons de bons rapports avec les uns et les autres, qu'ils soient francs, wisigoths, gaulois ou romains. Nous n'avons jamais pris position dans leurs querelles. C'est pour cela que nous sommes parfaitement au courant de ce qui se passe chez tous ces rois qui ont bien du mal à se partager l'héritage du grand Clovis. Ainsi puis-je te dire que Chramm est en ce moment même dans une forteresse qu'on appelle Rhedae, au beau milieu d'un comté qu'on appelle le Razès.

— Est-ce loin d'ici ? demanda Taliesin.

— Assez loin, c'est vers l'est, mais plus au sud, dans les montagnes de Corbières, au-delà des limites de l'Aquitaine. C'est un étrange comté, car on y rencontre toutes sortes de gens, des Wisigoths bien sûr, qui n'ont jamais renoncé aux doctrines d'Arius, des Juifs, en grande quantité, qui transmettent de curieuses traditions concernant la venue de Jésus dans ce pays et le rôle qu'aurait tenu Marie de Magdala, sans parler des nombreux Francs rassemblés là parce qu'ils sont plus ou moins en froid avec leurs souverains. Or, je peux te l'affirmer, c'est à Rhedae que Chramm s'est réfugié avec son épouse et ses enfants. Il tente d'y rassembler des troupes pour retourner en Auvergne et y assurer son pouvoir en attendant de détrôner son père Clotaire, ce qui est son but avoué.

Taliesin n'avait pas perdu un mot de ce que disait Critognat. Mais en même temps, il n'avait pas cessé d'observer la jeune femme au char et avait remarqué qu'elle aussi avait suivi avec intérêt le discours de leur hôte.

— Eh bien, dit-il, je sais ce qui me reste à faire. Dès demain je me dirigerai vers le Razès. Je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre. L'épée d'Arthur doit être mise à l'écart

LA FILLE DE MERLIN

et nul être humain ne doit jamais plus la brandir. Mon cher hôte, avec ta permission, je partirai dès demain matin.

– Tu es bien impatient ! répliqua Critognat. Je t'ai dit que le Razès n'est pas tout près d'ici. D'autre part, tu ne connais pas ce pays et tu ignores complètement le chemin qu'il faut suivre. Si tu me laisses deux ou trois jours, je te trouverai quelqu'un qui puisse te servir de guide et te conduire là-bas le plus vite possible et en toute sécurité.

– Ce ne sera pas nécessaire, intervint brusquement la jeune femme. S'il accepte ma proposition, je me charge de conduire le barde où il veut aller.

Ils la regardèrent tous avec une certaine stupeur, mais en fait Taliesin, depuis quelques instants, en observant son comportement et son soudain intérêt pour les paroles de Critognat, s'attendait à quelque chose de ce genre. La fille soutint les regards avec un sourire amusé qui était à la limite de l'ambiguïté. Taliesin fut plus que jamais convaincu que leur rencontre, aussi inattendue et mouvementée qu'elle fût, n'était pas seulement le fruit du hasard. Qui était donc cette jeune femme qui refusait de dire son nom ? Quel but poursuivait-elle exactement ? Elle avait certainement dû comprendre sa muette interrogation, car elle se crut obligée de justifier sa proposition qui pouvait paraître insolite sinon franchement saugrenue. Comment en effet imaginer une fille de l'île de Bretagne, en principe ignorant tout de cette région, se vanter d'y guider un barde lancé dans une folle aventure ?

– En vérité, dit-elle, j'avais entrepris de voyager à travers toute la Gaule pour y observer les gens et pour connaître des paysages que je n'avais jamais vus. J'allais sans but fixé d'avance, et je ne vois pas pourquoi je ne me dirigerais pas vers le Razès en compagnie du barde, lequel, ne l'oubliez pas, est du même pays que moi.

Elle tourna la tête vers Taliesin et le fixa de ses yeux que la lumière jaunâtre des torches faisait flamboyer.

– Eh bien, barde, reprit-elle en langue bretonne, acceptes-tu que je te conduise où tu désires tant aller ?

– Oui, répondit simplement Taliesin.

Lorsque le soleil apparaît quelque part du côté de l'orient, les brumes matinales se dissipent immédiatement dans une flambée de lumière qui, heurtant le sol calcaire parfois très blanc des collines et des plateaux, renforce une chaleur que l'automne ne parvient pas à renvoyer vers des régions plus méridionales. Dès que les oiseaux de nuit ont regagné leurs nids, discrètement dissimulés dans les troncs des arbres morts ou dans les toitures des maisons, les oiseaux du jour se sont mis à chanter. Il n'y a aucun nuage dans le ciel et un vent timide et léger descend des montagnes qu'on aperçoit parfois au loin, surtout vers le sud, se répandant à travers toutes les vallées qui convergent vers la mer pourtant si lointaine qu'on n'en soupçonnerait même pas la présence un peu plus loin, dans les vastes plaines rougeâtres du couchant.

TALIESIN avait dormi dans un bon lit, dans la chambre même du seigneur de Gavaudun. Il s'était levé très tôt et était sorti procéder à ses ablutions à la fontaine qui sourdait dans un des angles de la forteresse. Le vent frais du matin et l'eau qui était glacée achevèrent de le réveiller complètement, ce qui eut pour effet de le plonger dans des réflexions contradictoires auxquelles il ne trouvait aucune possibilité de fuite. Il s'était lancé dans une aventure qui risquait d'être sans fin. Que poursuivait-il en effet, sinon le fantôme du roi Arthur, représenté en l'occurrence par cette épée qu'un Saxon avait dérobée pour la remettre à un Franc en rupture de ban et en révolte ouverte contre l'autorité royale de son père ?

Taliesin se demandait si c'était vraiment le rôle d'un barde, et qui plus est, le chef reconnu des bardes de toute l'île de Bretagne, de se lancer ainsi dans une quête impossible. Brusquement, il eut la pensée de tout abandonner et de revenir non pas en Cambrie, mais en Armorique, à

LA FILLE DE MERLIN

Rhuys, auprès de Gildas le Sage. Cette histoire d'épée considérée comme symbole de souveraineté, sinon comme objet de magie pure, l'agaçait. Peu lui importait en effet qu'elle fût brandie par l'un ou par l'autre, par un Saxon, par un Franc, par un Gaulois ou un Wisigoth. Le temps n'était plus à se complaire dans de telles rêveries morbides. Taliesin savait qu'il avait vécu plus de jours qu'il ne lui en restait à vivre désormais : ne pouvait-il pas espérer savourer ses derniers instants en paix, évoquant ses souvenirs de témoin privilégié tout en étant réconforté par la voix vibrante de ces insolites fous de Dieu qu'étaient Kado et Gildas ?

Mais l'image de la jeune fille qu'il avait tirée des griffes de ceux qui s'apprêtaient à la violer, image forte s'il en fût car multipliée par la vision de son corps nu écartelé, lui revenait sans cesse à l'esprit. Il se demanda s'il était capable de l'oublier. Sûrement pas. Elle était trop vivante, trop présente, aussi bien par sa réalité féminine que par son aspect évanescant, insaisissable, entourée de brouillards crépusculaires où l'on sentait l'odeur glauque des marais. Pourtant, cette fille ne manquait pas d'audace, assurément, ni de volonté farouche. Elle aurait pu amener une armée entière avec sa voix de magicienne aux tonalités des plus changeantes.

Taliesin eut envie de rire. Bien qu'elle eût affirmé sa prétention à le *conduire* jusqu'au mystérieux comté de Razès, le barde avait plutôt l'impression que c'était lui qui allait l'emmener sur des terres inconnues et vraisemblablement la protéger de multiples dangers tout au long de ce parcours. De toute façon, cette fille mentait, il en était persuadé, ou plutôt elle savait observer le silence et ne disait rien des intentions réelles qu'il devinait dans les profondeurs de sa conscience. Le barde sentait monter en lui une curiosité de plus en plus vive à son propos, et il n'était pas homme à passer auprès d'une énigme sans essayer de la résoudre. Et puis, il fallait bien l'avouer, elle éveillait en lui des sentiments, à moins que ce ne fussent des sensations, qui, à la limite de l'émotion et des pensées les plus troubles, finissaient par le submerger entièrement, d'une

LA FILLE DE MERLIN

façon inexorable, ce qui le rendait furieux contre sa propre faiblesse.

Il quitta la fontaine et revint vers le centre de la forteresse. Critognat venait juste sortir de sa maison. Son visage s'éclaira d'un large sourire.

– Viens te réconforter, dit-il au barde.

Il l'entraîna vers la salle où ils avaient dîné la veille au soir. Le feu brûlait dans le foyer, au-dessous du gros chaudron qui s'y trouvait en permanence. Le seigneur de Gavaudun fit asseoir son hôte et prit place à côté de lui. On leur servit une écuelle de soupe fumante qui sentait l'ail et les herbes aromatiques.

– Etes-vous nombreux dans cette forteresse ? demanda Taliesin.

– Avec mes serviteurs et mes gardes personnels, nous sommes une trentaine. Et c'est bien suffisant pour assurer à la fois l'entretien des bâtiments et de l'enceinte, et la surveillance des alentours. Il faut toujours se méfier des pillards qui rôdent un peu partout dans les campagnes, généralement des déserteurs d'une troupe dont les chefs ne pouvaient plus payer leurs hommes. Je ne tolère pas qu'on agresse mes paysans et qu'on les prive des fruits de leur dur labeur. En tout cas, mes gens savent que je suis là pour les protéger.

– Et où résident tes gens ?

– Les pasteurs et les fermiers sont dispersés dans les vallées et sur les pentes des collines. Quant aux artisans, ils se sont regroupés un peu au-dessus, au sommet du promontoire. Ils ont construit un village qu'ils ont appelé Laurenque, je ne sais trop pourquoi. Ils ont fait venir un prêtre et lui ont confié une chapelle qu'ils ont eux-mêmes élevée en l'honneur de sainte Anne, la mère de la Vierge Marie.

Le barde se mit à rire. Critognat parut s'étonner de sa réaction et lui demanda la raison de son hilarité. Taliesin ne répondit pas tout de suite. Il avait les yeux dans le vague et paraissait regarder ailleurs, dans des espaces lointains qu'il était le seul à connaître.

LA FILLE DE MERLIN

– Je te prie de m’excuser, répondit-il enfin, mais je ne peux m’empêcher de rire chaque fois que des Chrétiens me parlent de sainte Anne. Aucun texte de la Bible ne parle de la mère de la Vierge Marie, mon cher hôte, et à plus forte raison, aucun texte ne mentionne son nom...

– Je comprends, dit Critognat avec une certaine amertume, qu’il y aura toujours un fossé entre nous. Tu restes attaché à tes croyances druidiques, et nous, nous adhérons à l’Evangile.

– Précisément, reprit le barde, ton Evangile ne parle jamais de cette soi-disant sainte Anne !...

Le seigneur de Gavaudun lança un regard furieux au barde. Mais le visage de celui-ci était tellement détendu, tellement serein, qu’il abandonna immédiatement tout ressentiment, se contentant de hausser les épaules comme s’il s’agissait d’une chose de peu d’importance.

– Bon, dit-il d’une voix calme, il est inutile de continuer sur ce sujet.

– Au contraire, reprit Taliesin, allons plus loin. Je ne me moque pas de l’Evangile lorsque je ris à propos de sainte Anne. Je vois même dans cette sainte Anne la preuve qu’il n’y a pas de fossé entre tes croyances et les miennes.

– Comment cela ? fit Critognat en fixant son interlocuteur du regard.

Taliesin avala le reste de son écuellée de soupe et se leva. Il sembla à Critognat, qui était toujours assis, que le barde était encore plus grand, plus immense, la tête dans les nuages, et qu’il allait tout à coup s’envoler dans des régions que seuls les oiseaux et les anges pouvaient parcourir impunément.

– Eh bien, voici, dit-il. Ta soi-disant sainte Anne n’est autre que celle que nos ancêtres appelaient Anna, Dana, Danu ou même Dôn. C’était l’image et le nom qu’ils avaient donnés à la divinité unique et souveraine, mais considérée sous son aspect féminin, maternel, autrement dit la Déesse des Commencements, celle qui a présidé à la création du monde et des êtres vivants. La tradition, chez nous, prétend qu’Anna était l’aïeule du Christ. Votre tradition en a fait

LA FILLE DE MERLIN

une sainte. Certes, je ne sais pas ce que veut dire ce mot « sainte », et de toute façon, je dénie à quiconque le droit de juger si telle ou telle personne est revêtue dans l'Autre Monde de cette auréole dont vous affublez vos images !... La question n'est pas là. Cette sainte Anne, je la connais depuis toujours, et je me réjouis de la voir honorée dans ce pays par des hommes qui ont peut-être oublié quelles étaient leurs origines mais qui gardent en leur mémoire le cri qu'ils ont poussé lorsqu'ils ont été expulsés de la matrice divine...

Taliesin s'interrompit quelques instants. Ses yeux étaient grands ouverts et il paraissait halluciné, comme saisi par une vision intérieure qui échappait à tout contrôle de son esprit. Ses lèvres remuèrent, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il se rassit près de Critognat, appuya ses coudes sur la table et se prit la tête à deux mains.

— Je ne connais pas la chapelle dont tu me parles, reprit-il d'une voix rauque, mais je la vois telle qu'elle sera dans les temps à venir. Je la vois comme si j'étais là : je suis près du porche et j'hésite à entrer parce que cette chapelle m'inspire une profonde rêverie que je ne peux pas interrompre. Elle est en pierre, harmonieuse, paisible comme un ventre de femme où il fait si bon se réfugier pour retourner aux origines du monde. Elle est ornée de sculptures étranges dont il est difficile de saisir le sens exact. Cette chapelle est petite, mais accueillante, très belle, très propice aux échanges entre le visible et l'invisible. Mais, par-derrière, je vois apparaître d'immenses monuments qui se projettent vers le ciel. Non, ce n'est pas ici. C'est en Armorique, sous les rafales d'un vent venu de la mer, près des lieux où se sont installés Gildas et Kado, près de ces champs immenses d'où surgissent des pierres brutes tourmentées par la pluie et les orages. Je vois maintenant des foules se rassembler parce qu'à cet endroit, un paysan ivre, qui ne savait plus ce qu'il faisait, a aperçu un cierge dans la nuit. Et ce cierge se déplaçait, flottait entre le ciel et la terre. Ce cierge dont la flamme brillait dans la nuit, insensible aux souffles de vent qui auraient pu l'éteindre, s'est arrêté dans un champ qu'on appelle le Bocenno. Alors, le paysan a creusé le sol. Il y a

LA FILLE DE MERLIN

découvert une statue. On a dit ensuite que c'était une statue de sainte Anne. Mais moi, Taliesin, chef des bardes de l'ouest, je te l'affirme, je sais que c'était une statue de la Déesse des Commencements, de ma mère, de notre mère à tous...

Et le barde se tut. Il paraissait épuisé, comme après une course haletante à travers les montagnes. Il ferma les yeux et s'abîma dans une méditation immobile. Critognat comprit qu'il avait eu une vision soudaine, des images qui s'étaient projetées brutalement en lui sans qu'il eût pu y résister. Il ne dit rien. Il posa seulement sa main sur l'épaule de Taliesin. Et cela fut interminable, comme si le temps avait été aboli par l'incantation d'un prophète ou par la volonté de Dieu lui-même.

Enfin, Taliesin tressaillit et son visage s'anima. Il regarda Critognat et sourit d'un air gêné.

– Excuse-moi, murmura-t-il, lorsque ces choses-là arrivent, j'ai l'impression que le ciel me tombe sur la tête, et je ne peux échapper à ces forces mystérieuses qui m'envahissent. Bien souvent, je délire, comme si c'était quelqu'un d'autre qui parlait à ma place.

– Pourquoi t'excuser ? répondit le maître de Gavaudun. Tu es un barde. Il me semble normal que tu sois saisi par l'Esprit. Mais quand comprendras-tu que c'est l'Esprit Saint qui s'exprime par ta bouche ? Quand accepteras-tu de reconnaître la Trinité et de te faire baptiser ?

– Je reconnais la Trinité. Comment pourrait-il en être autrement puisque notre antique tradition s'est toujours articulée sur le nombre trois, le chiffre de la perfection, de l'éternité et de l'unité plurielle ? Mais, pour moi, l'Esprit Saint est de nature féminine. Je ne peux donc adhérer à ce qu'enseigne ton Eglise. Et, de toute façon, je n'ai nul besoin d'appartenir à une quelconque assemblée, puisque telle est la signification du mot *ecclesia*. Pour moi, une *ecclesia* ne peut être que l'assemblée de tous les êtres et de toutes les choses à travers l'univers entier.

– Et que fais-tu de l'Ennemi, de celui qu'on appelle le Diable, celui qui nie la création de Dieu, ou qui la rejette, à

LA FILLE DE MERLIN

moins qu'il ne la caricature en suscitant des démons qui rôdent sur la terre pour semer le trouble et la confusion ?

– N'est-ce pas là le rôle du Diable ? N'oublie pas que c'est *celui qui se jette en travers*. Et si le Diable existe, c'est que Dieu l'a voulu. L'Ennemi, comme tu dis, et contrairement à ce que prétendent les disciples de Manès, n'est pas un *anti-dieu* qui existait de toute éternité, mais un des êtres supérieurs créés par Dieu lui-même. Je me demande même si, d'après ce qu'enseignent vos prêtres, votre Dieu n'est pas lui-même le Diable !...

– Horreur !... s'écria Critognat. Je n'avais jamais entendu un tel blasphème !... Te rends-tu compte de ce que tu dis ?

– Parfaitement, répondit calmement Taliesin. Et je suis prêt à en discuter avec n'importe lequel de ceux qui se prétendent plus savants que les autres, des docteurs à ce qu'il paraît, en ces spéculations que vous appelez théologiques...

Et Taliesin se mit à rire. Ce fut au tour de Critognat de se sentir mal à l'aise. Il chercha ses mots, puis il finit par murmurer :

– Ecoute, je ne suis pas un de ces docteurs qui parlent à tort et à travers. Je ne suis qu'un croyant sincère. Mais je ne suis pas dupe : je sais bien que l'Eglise a récupéré certaines idées et certaines cérémonies qui existaient bien avant. Tu as sans doute raison avec sainte Anne, et j'avoue que j'ai moi-même une dévotion profonde envers la mère de la Vierge Marie. Par contre, je m'insurge contre des coutumes très anciennes qui se sont maintenues complètement en dehors du culte chrétien, et qui ne sont que superstitions absurdes.

– Lesquelles, par exemple ? demanda Taliesin.

Le seigneur de Gavaudun eut un mouvement des bras que Taliesin interpréta comme un geste d'impuissance. Il secoua la tête, il se passa la langue sur les lèvres, et finalement, il se leva, visiblement énervé.

– Des exemples ! s'écria-t-il. Il y en a tellement que je ne sais lequel choisir. Les gens qui assistent à la célébration de la messe, le dimanche, vont ensuite l'après-midi participer à des cérémonies en l'honneur de la déesse Cérès, dans les

LA FILLE DE MERLIN

champs, en chantant des hymnes que personne ne comprend plus. D'autres, surtout des femmes, se réunissent la nuit, pour honorer la déesse Diane, quand ce n'est pas la terrible Hécate qui les guette à tous les carrefours. Et il y a mieux chez ce peuple des Nitiobroges : à chaque début de l'été, dans les environs de leur grande ville d'Agen, ils font dévaler du sommet des collines vers le fleuve de Garonne des roues de bois entourées d'étope qu'ils enflamment et font ainsi rouler jusque dans l'eau. Peux-tu me dire à quoi cela ressemble ?

— Bien sûr, répondit le barde en souriant. Pense d'abord à cette auréole dont les tiens entourent les images de Jésus, de la Vierge et de ceux que vous appelez des saints. N'est-ce pas le rappel de la lumière solaire qui inonde les êtres et les choses, qui donne la chaleur et la vie ? Vos docteurs et vos prédicateurs parlent sans cesse de la Lumière du Monde, eh bien, la voilà. Nos ancêtres honoraient une divinité qu'ils représentaient portant une roue à la main dans l'intention de la jeter et de la faire rouler. Ils la nommaient Taranis, et tu sais bien que ce nom signifie le « tonnerre ». Mais ce n'était qu'un symbole. N'oublie pas que dans notre langue, le soleil est féminin. C'est *la Soleil*. C'est la Déesse des Commencements, mon cher hôte, une fois de plus, celle qui dispense la vie à tous les êtres... Et le fait de faire rouler cette roue, *cette soleil*, jusqu'au fleuve, signifie la conjonction de l'humide et du chaud sans laquelle aucune existence n'est possible. Vois-tu, Critognat, ce n'est pas autre chose que l'Hostie consacrée par le prêtre et qu'il trempe dans le vin. Comprenne qui pourra... Mais je n'ai pas besoin de devenir chrétien pour le savoir depuis toujours.

Le maître de Gavaudun se garda bien d'ajouter un seul mot à la démonstration de Taliesin. Il lui fallait reculer devant le flot de paroles prononcées par le barde. Et il devait admettre que ces paroles étaient des plus sensées. S'il connaissait de longue date la réputation du barde, il ne l'avait jamais fréquenté, et il découvrait le personnage comme il n'aurait pu l'imaginer. Il en fut même inquiet. De quels

LA FILLE DE MERLIN

secrets redoutables était-il le dépositaire ? Il décida qu'il fallait impérativement changer de sujet de conversation.

— Ce n'est pas le tout, dit-il. Si tu veux partir aujourd'hui, il serait souhaitable que je t'indique l'itinéraire que tu devras suivre, car je doute que la jeune fille connaisse la région. Etrange fille, en vérité... Nous ne savons rien sur elle, mais je me garderai bien de lui demander quoi que ce soit à ce sujet. Peu importe qui sont ceux à qui je donne l'hospitalité. Cependant, je ne peux m'empêcher de m'interroger à son sujet. Pourquoi a-t-elle brusquement proposé de te conduire jusqu'au Razès dès qu'elle a entendu prononcer le nom de Chramm ?

— Moi aussi, répondit Taliesin, j'ai remarqué ce subit intérêt. Elle doit avoir ses raisons. Mais je n'ai aucune inquiétude. Elle est d'une trempe tout à fait extraordinaire, j'ai pu en juger à ses réactions. Elle saura faire face à toutes les situations, même aux plus difficiles. Et je saurai peut-être enfin qui elle est en réalité !...

— Je le souhaite, dit Critognat. Et j'espère qu'elle n'est pas une de ces démons qui prennent l'aspect le plus agréable pour entraîner les humains à leur perte.

Au même moment, la jeune femme fit son apparition dans la salle, entourée par les deux filles de Critognat. Elles se tenaient toutes les trois par le bras et semblaient d'excellente humeur. Taliesin observa que sa compagne de voyage avait revêtu une autre tenue que la veille, tenue qu'il jugea assez excentrique : elle portait en effet une chemise de soie rouge qui descendait jusqu'à ses genoux, sans manches, avec une sorte de tunique noire largement ouverte qui laissait ses épaules dénudées. Cette vision réveilla le trouble profond qui l'avait agité dès qu'il l'avait vue, étendue nue sur le sol, les mains et les pieds liés aux racines des arbustes, sous le regard insolent et profondément indécent des quatre cavaliers.

Il vit même autre chose. Sur la poitrine de la jeune femme, blotti contre elle, accroché à la soie par quelque miraculeuse tendresse, il y avait un petit chat aux couleurs fauves striées de blanc et de noir, avec des yeux bleus et

LA FILLE DE MERLIN

une large tache sombre qui s'étalait sur le front, autour des yeux et sur le nez. La jeune femme s'aperçut que le regard du barde s'attardait sur le petit animal. Elle sourit.

— Les charmantes filles de notre hôte, dit-elle en breton, m'ont donné cette adorable petite chatte parce qu'elle s'est précipitée sur moi et qu'elle ne veut plus me quitter. Je sais qu'elle m'a choisie et qu'elle sera désormais ma compagne sur tous les chemins que je parcourrai. Qu'en penses-tu ?

— C'est un signe, répondit simplement Taliesin. Il ne faut jamais refuser les signes qui nous sont envoyés d'ailleurs. Les chats savent mieux que nous la direction que nous devons prendre pour rejoindre ce que les Chrétiens appellent le Paradis.

Le barde aperçut quelques larmes qui jaillissaient des yeux de la jeune femme et qui se perdaient sur ses joues. Son regard allait de la tête de la petite chatte au visage tourmenté du barde. Celui-ci comprit qu'il y avait quelque chose d'ineffable entre elle et lui, mais que ce n'était pas encore le moment d'exprimer l'inexprimable. Il se contenta de sourire, puis il se tourna vers le maître de Gavaudun.

— Nous allons prendre congé, Critognat, dit-il. Enseigne-moi seulement quel chemin nous devons prendre pour gagner le plus rapidement possible le Razès.

Critognat sortit de la manche de son manteau un rouleau qu'il tendit au barde.

— J'ai tout noté sur ce plan, dit-il. La meilleure façon, c'est d'aller vers le sud, jusqu'à la grande rivière qu'on appelle l'Olt. Tu y verras une forteresse juchée sur une hauteur qui domine la vallée, la forteresse de Penne, surmontée d'un sanctuaire à la Vierge Marie. De là, tu t'engageras dans les collines jusqu'à parvenir au grand fleuve de Garonne. Tu remonteras le cours du fleuve. Le voyage sera un peu long, mais les routes sont bonnes et très sûres. Quand tu seras dans la ville de Tolosa, il te faudra quitter la vallée de la Garonne et t'en aller vers l'est jusqu'à celle de l'Ariège. Là, tu seras aux portes du Razès et l'on t'indiquera le chemin à prendre pour te rendre directement à la forteresse de Rhedae qui est située sur une hauteur, dominant un

LA FILLE DE MERLIN

immense paysage de montagnes vers l'orient et le sud, et de plaines vers le couchant.

Taliesin déroula le parchemin et l'observa avec grande attention avant de le ranger dans une des poches profondes de son vêtement. Pendant ce temps, la jeune femme prenait congé des deux filles de Critognat. Elles s'étreignaient avec une intensité qui frisait l'impudeur et le barde remarqua qu'elles se donnaient des baisers sur la bouche.

— Bien, dit-il brusquement. Il est temps de partir.

Quand ils se retrouvèrent seuls dans la vallée, sous les murailles de la forteresse, dans le char que tirait allégrement le cheval Melygan, Taliesin et la jeune femme se retranchèrent dans un silence qui était lourd de questions non posées mais dont chacun, au plus profond de l'être, connaissait des réponses. La fille tenait les rênes, la petite chatte sur ses genoux, et elle regardait obstinément devant elle. Le barde ne voyait rien. Il fermait les yeux. Le soleil, par moments, lui lançait des flèches acérées qui pénétraient sa chair et réveillaient en lui des visages du passé qu'il avait cru oubliés, perdus dans une mémoire qui n'était peut-être même pas la sienne. C'était dans le temps, oui, dans ce temps lointain pourtant si proche, quand il errait sur les landes de Cambrie à la recherche de son âme...

C'était auprès d'un tertre, dans une clairière, quelque part au milieu d'une forêt de chênes dans les branches desquels des oiseaux déliraient. Le vent était chaud, annonciateur d'orages et de turbulences. Il était arrivé là, mais il ne savait pourquoi ni comment. Assise sur une pierre, devant l'entrée du tertre, la femme l'avait regardé avec une telle force, une telle intensité qu'il en portait encore la blessure au fond des yeux. Il s'était assis en face d'elle. Ni l'un ni l'autre n'avaient éprouvé le besoin de parler. Qu'auraient-ils donc pu se dire alors que tout était déjà exprimé dans cet étrange regard qu'ils avaient échangé ? Cela avait duré longtemps, longtemps, comme si le soleil s'était arrêté dans sa course à travers les étoiles. Puis il avait tendu la main vers le pied de la femme. Il avait doucement caressé le bas de sa jambe. Elle n'avait fait aucun geste pour échapper à cette

LA FILLE DE MERLIN

caresse, mais il avait senti qu'elle frémissait de tout son être, et ce frémissement l'avait pénétré, lui, profondément, insidieusement, merveilleusement, chassant les dernières ombres de la nuit qui l'encombraient encore. Oui, c'était la lumière, la lumière absolue qui s'était emparée de lui...

Alors, sa main s'était glissée vers le pied. Délicatement, il lui avait ôté sa sandale et il avait saisi son pied. Il l'avait caressé, passant les doigts de sa main entre les doigts du pied de la femme, augmentant ainsi l'intensité de l'intolérable frémissement qui courait le long de son dos pour retomber ensuite sur sa poitrine et nouer d'inextricables liens au bas de son ventre. Elle l'avait laissé faire. Et brusquement, de ses deux mains, il avait pris le pied entier, l'avait élevé jusqu'à sa bouche et avait englouti le pouce et deux doigts, les inondant de salive, les dévorant ainsi dans une douceur qui n'avait plus de fin. Et la femme s'était ouverte devant lui, le recueillant dans un cri plus strident que le chant des oiseaux dans les chênes.

Taliesin tressaillit. La petite chatte se trouvait maintenant sur ses genoux et, voulant grimper vers sa poitrine, pour se maintenir en équilibre, elle enfonçait légèrement ses griffes dans la chair de ses cuisses. Le barde sourit et caressa la tête de cette minuscule boule de poils qui montait ainsi à l'assaut, et l'animal se mit aussitôt à ronronner. Taliesin se sentit ému. Il saisit délicatement la chatte et la mit contre son ventre : elle se pelotonna et ronronna plus fort, témoignant ainsi de son bien-être, de ce sentiment de bonheur absolu, vécu dans le sein de la mère, dont tout être conserve le souvenir inconscient et qu'il s'efforce de retrouver dans la chaleur de l'autre.

— Quel nom vas-tu donner à cette petite bête ? demanda alors le barde.

Elle sursauta et, surgissant brutalement de sa rêverie, elle tourna la tête vers lui. Le barde comprit immédiatement à son regard qu'elle était en proie à une sourde colère.

— Décidément, dit-elle sèchement, tu as la manie des noms. Qu'est-ce que ça peut changer à l'existence d'avoir un nom ou de ne pas en avoir ?

LA FILLE DE MERLIN

– Il me semble pourtant que ton cheval porte un nom, c'est toi-même qui me l'as appris quand je te l'ai demandé !

– Il portait déjà le nom de Melygan avant d'être mon cheval. Tu sais bien que les animaux ont besoin d'être reconnus, d'être rassurés quand on leur parle. Melygan ne me connaissait pas lorsque je l'ai vu pour la première fois. J'ai dû l'apprivoiser, l'habituer à moi, et comment aurais-je pu le faire sans l'appeler par le nom qui lui était familier ?

– Mais, rétorqua Taliesin, cette adorable petite chatte, comment feras-tu pour la rassurer et la relier à toi si tu ne lui donnes pas un nom ?

– Eh bien ! s'écria la jeune femme, dans ce cas, puisqu'il me semble qu'elle t'a adopté toi aussi, je te charge de lui donner son nom. Choisis-le comme tu le sentiras, mais choisis-le bien.

Taliesin se retrancha un instant dans une méditation qui mit en jeu tout le vécu de sa vie et toute la mémoire qu'il avait acquise. Il gratta de son index le front et la tête de l'animal qui, dans un souple mouvement du cou, attrapa le doigt du barde et se mit à le mordiller entre ses petites dents sans vraiment le mordre et lui faire mal. Taliesin se mit à sourire : il savait que c'était une façon, pour la petite chatte, d'affirmer non seulement son identité, mais l'acceptation qu'elle faisait de son amitié. Il fixa son regard sur les yeux bleus de la chatte : ses yeux étaient si profonds qu'il crut qu'il allait s'y engloutir. Alors, des images défilèrent à une vitesse folle dans son esprit.

– Je sais, répondit-il. Elle me fait penser à cette fée Macha¹ des anciennes traditions irlandaises qui vient un jour proposer son aide à un paysan pauvre, mais qui n'oublie pas pour autant sa dignité, ni ses redoutables pouvoirs. Ceux qui ont eu l'audace de l'insulter en la faisant courir plus vite que les chevaux du roi alors qu'elle était sur le point d'accoucher ont été frappés du mal d'enfant. Juste revanche. Macha est douce comme le pelage de cette

1. A prononcer *Marrha*.

LA FILLE DE MERLIN

petite chatte, mais, sous le pelage, il y a des griffes, et personne ne peut échapper au cri de malédiction lancé par Macha lorsque sa colère atteint l'insupportable... Donc, si tu le veux bien, cette petite chatte portera le nom de Macha.

Il se tut. La jeune femme le regarda avec un certain étonnement, puis fixa son attention sur l'animal qui continuait à mordiller le doigt du barde. Elle sourit.

— Eh bien, dit-elle, cette petite chatte se nomme Macha... Puisse ce nom la protéger de tout mauvais sort, de toute maladie, et aussi te protéger, toi...

— Et que ce nom sacré soit le nom secret de ton âme, jeune fille, conclut Taliesin.

Ils poursuivirent leur route en silence, Macha toujours blottie contre le ventre du barde, la jeune femme plus attentive que jamais à la marche régulière du cheval Melygan qui les entraînait au milieu des bois, sur le sommet des collines, dans le creux des vallées où coulaient de timides ruisseaux. La chaleur devenait plus forte au fur et à mesure que le soleil montait dans le ciel. Des nuages sombres apparurent du côté de l'ouest, mais ils s'éparpillèrent en longs filaments gris qui furent bientôt absorbés dans les tourbillons d'un vent lointain. Mais Taliesin, dans sa continuelle évocation nostalgique des rivages frais de la Cambrie, se sentait mal à l'aise.

Il ne retrouva sa sérénité qu'au milieu de la journée, lorsqu'ils se furent arrêtés dans une auberge entourée de grands arbres, à l'orée d'un village dont les toitures de tuiles rouges semblaient décupler la lumière reçue et la renvoyer aux quatre coins de l'univers. Dans la salle de cette auberge, vaste mais assez obscure, il faisait frais. Ils s'étaient installés à l'une des trois tables d'hôte et avaient commandé de quoi manger et boire. Taliesin appréciait le vin du pays et le trouvait parfumé, plus réconfortant que la bière qui était la boisson quotidienne de son pays. Mais, par contre, il trouvait surprenante la nourriture qu'on leur servait : habitué qu'il était à la viande bouillie, il répugnait quelque peu à manger ce qui était rôti au contact direct de la flamme. Il lui semblait mâcher du charbon et il y trouvait un goût de

LA FILLE DE MERLIN

fumée qui ne lui plaisait guère. Il pensait que cette façon de cuire la viande ne parvenait qu'à la dessécher, ce qui incitait à avaler force rasades de vin. Après tout, se disait-il, c'était une façon comme une autre d'encourager les clients de l'auberge à consommer davantage de boissons, pour la plus grande satisfaction du tavernier.

En dehors du barde et de la jeune fille, il n'y avait que deux paysans attablés un peu plus loin. Tout était calme, et Taliesin, quelque peu échauffé par le vin qu'il avait bu pour se rafraîchir, se sentait maintenant flotter sur des nuages roses. Il regardait sa compagne de voyage manger de bon appétit, et la petite chatte Macha se promener sur la table, respirant largement les odeurs des rôtis en retroussant son nez sombre. Il vit la jeune femme tendre à l'animal quelques parcelles de viande de volaille – ce devait être de l'oie –, mais celui-ci, après avoir reniflé consciencieusement ce qui lui était présenté, eut une moue de mépris et se retourna dignement.

– Macha veut du lait, déclara-t-elle. C'est normal, elle est encore trop jeune pour se nourrir de viande. Après tout, ce n'est qu'un bébé chat.

– Alors, dit Taliesin, demande du lait. Il faut bien qu'elle boive, elle aussi.

La jeune femme tourna la tête vers la porte qui menait aux cuisines. L'aubergiste n'était pas là. Elle l'appela. Il surgit aussitôt et s'empressa auprès d'elle pour savoir ce qu'elle désirait.

– Il me faut un peu de lait pour mon chat, dit-elle.

L'aubergiste eut l'air embarrassé.

– C'est que, répondit-il, je n'en ai pas. Nous n'avons pas l'habitude de boire du lait ici.

– Et ça ? dit la fille en montrant le fromage qu'elle était en train de manger, ce n'est pas fait avec du lait ?

– Bien sûr, dit l'homme. Avec du lait de brebis. C'est la spécialité de notre pays. Mais tout le lait est employé à fabriquer des fromages. Je t'assure que je n'en ai pas une seule goutte...

– Eh bien ! s'écria la fille avec colère, débrouille-toi pour m'en trouver tout de suite. Ce serait intolérable qu'on ne

LA FILLE DE MERLIN

puisse pas avoir de lait dans ton auberge, tavernier. Tu dois contenter tes clients. Sinon, je refuse de te payer.

– Mais puisque je te dis que nous n'avons pas de lait ici !...

– Débrouille-toi, mais je veux du lait pour ma petite chatte qui meurt de soif !... s'écria la jeune femme avec une colère qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

– Bien, bien, balbutia l'homme, je vais voir ce que je peux faire...

L'aubergiste, complètement décontenancé par le ton aigre et violent de la jeune femme, disparut par la porte des cuisines. Taliesin fixa son regard sur Macha qui, à ce moment-là, plongeait ses yeux intensément bleus dans les siens. Que voulait-elle lui dire ? Quels secrets essayait-elle de lui transmettre ? Il avança sa main vers le dos de l'animal et le caressa avec une infinie douceur. Il entendit un discret ronronnement et sentit les vibrations entre ses doigts. Il ne pouvait douter un seul instant qu'il y eût des liens entre les bêtes et les êtres humains, mais là, il se sentit en contact étroit avec Macha. Mais il savait que Macha connaissait plus de choses que lui, et il devait convenir qu'il était incapable de saisir l'intégralité du message qu'elle lui lançait en pleine figure. Pourtant, Taliesin aimait la compagnie des animaux, il aimait leur parler, il aimait écouter la voix des arbres dans les forêts, et souvent il s'appuyait le dos sur le tronc d'un chêne en écoutant le chant d'un oiseau perdu dans les frondaisons qui le retranchaient bien loin de tout regard humain. Il n'avait jamais participé à une chasse, jugeant cela comme indigne d'un être raisonnable ; il n'avait jamais tué un seul animal parce que, pour lui, un animal était aussi respectable qu'un homme et qu'il avait le même droit de vivre sur la terre et, à la réflexion, bien qu'il dût s'en défendre, manger de la viande lui était intolérable. Il se coupa une tranche de pain et y étala une bonne couche de ce fromage de brebis qui lui semblait le plus délicieux qu'il eût jamais mangé. Mais la chaleur du vin prenait possession de sa conscience, et il commençait à ne plus très bien distinguer qui était en face de lui. Qui était cette petite chatte aux yeux bleus ? Qui était cette fille sans nom qui

LA FILLE DE MERLIN

imposait avec tant d'audace et de ténacité son indiscutable et tyrannique autorité sur tous ceux qu'elle rencontrait ?

Elle mangeait son fromage avec son pain et buvait de petites gorgées de vin. Taliesin, tout en trouvant savoureux le fromage, buvait des coupes pleines de ce vin généreux dont le parfum l'envoûtait. Il lui parut qu'il y avait des siècles qu'il errait sur la terre à la recherche de l'épée d'Arthur afin de la remettre dans le lac où elle avait été plongée. Le monde qui s'offrait à lui était si éloigné de son univers onirique qu'il en venait à douter de son existence, et il se contentait de caresser le poil soyeux de Macha qui lui répondait par un doux ronronnement, lequel se répercutait dans tout le corps du barde. Son malaise avait totalement disparu. Il était au cœur même d'un jardin des délices. En fait, il était ivre.

Deux aubergistes firent irruption dans la salle, accompagnés de deux femmes, assez jeunes, identiques, aussi dodues l'une que l'autre. Taliesin eut l'impression que c'étaient des jumelles tant leurs visages, leurs vêtements, leur corpulence et leur démarche étaient semblables.

— Voilà, dirent les deux aubergistes d'une même voix, nous n'avons pas de lait, mais cette femme vient d'avoir un enfant et elle l'allait. Si tu le permets, elle va te donner de quoi abreuver et rassasier ton chat. Je pense que le lait de femme est aussi bon que celui de la vache ou de la brebis.

Taliesin trouva fort étonnant que les deux aubergistes fissent allusion à une femme alors qu'il en voyait deux devant lui. Cependant, il se garda bien de faire une réflexion à ce sujet et termina le contenu de sa coupe. Il vit alors les deux femmes prendre une écuelle, sortir un de leurs seins, le gauche, remarqua-t-il, et, après l'avoir massé, faire gicler un jet blanchâtre. Et le plus ahurissant pour lui fut de constater que deux petites chattes se précipitaient ensemble sur les deux écuelles et lapaient avec délices, et en ronronnant, le lait jailli des mamelles de ces femmes. Mais c'en était trop pour lui : sa tête s'inclina et il s'endormit d'un seul coup sur ses deux bras repliés sur la table.

Lorsqu'il reprit sa lucidité, il constata qu'il était assis sur le devant du char, à côté de la jeune femme et que le char

LA FILLE DE MERLIN

roulait à grande allure sur une grande route au milieu de prairies et de vergers.

– Où sommes-nous ? demanda-t-il d'une voix mal assurée. Elle se tourna vers lui et éclata d'un rire sonore.

– Sur la route, tu le vois bien, dit-elle, le long du fleuve Garonne. Dois-je te rappeler que nous allons vers Rhedae, puisque tu n'as pas l'air de t'en souvenir ?

– Oui, oui, mais que m'est-il arrivé ?

– Il y a, reprit-elle, que tu as trop forcé sur le vin et que tu t'es endormi. Nous avons eu toutes les peines du monde, l'aubergiste et moi, à te faire marcher et à t'installer sur le char. Enfin, nous n'avons pas perdu de temps, c'est le principal. Comment te sens-tu ?

– Bien, bien. Mais je crois que je me méfierai la prochaine fois.

Les pensées du barde se faisaient plus nettes, mais un sentiment de honte l'envahit à l'idée qu'il avait donné le spectacle d'un homme ivre mort. Il se secoua. Il vit la petite chatte sur les genoux de la fille et sourit à l'évocation d'une Macha *double* lapant du lait de femme dans *deux écuellenes*. Il remarqua aussi qu'il faisait plus frais et que le soleil venait de disparaître à l'horizon, derrière eux. Il avait dû dormir longtemps et très profondément puisque les cahots de la route ne l'avaient même pas réveillé. Il mesura alors toute la singularité de sa situation : il s'était lancé dans une aventure impossible, retrouver une épée emblématique dérobée au profit d'un Franc ambitieux et sanguinaire, et cette recherche, il l'accomplissait en compagnie d'une jeune femme qui refusait de dire son nom et qui était pourtant du même pays que lui. Et pourquoi cette inconnue avait-elle insisté pour le conduire là où il devait aller ? Pourquoi prenait-elle ainsi soin de lui, jusqu'à supporter son pitoyable comportement ?

Ils croisèrent plusieurs chariots de paysans, les uns chargés de fruits, surtout de pommes et de prunes, les autres transportant des rondins de bois. La lumière devenait de plus en plus faible et le vent avait fraîchi.

– Il serait peut-être temps de trouver un gîte pour cette nuit, murmura le barde.

LA FILLE DE MERLIN

– Oui, répondit la fille, mais je n’ai pas vu une seule auberge dans ces parages.

– Alors, demandons l’hospitalité dans une ferme. Chez nous, il y a toujours une place réservée pour le voyageur. J’espère qu’il en est de même ici.

Un peu plus loin, ils aperçurent, sur leur gauche, à l’écart de la route, un ensemble de maisons nichées sous la pente d’une colline. La jeune femme ralentit l’allure de son cheval et, le faisant obliquer, l’engagea dans un chemin de terre qui menait aux maisons. Parvenus devant l’une d’elles, ils virent un homme qui conduisait une vache dans un bâtiment qui devait être une étable. Devant la maison principale, on pouvait remarquer des instruments en fer, des socs de charrue, des chaînes, des cercles et une grande enclume. Par la porte, qui était ouverte, on distinguait la lumière d’un feu assez violent. Taliesin en conclut que l’homme devait être un forgeron. Quant à la jeune femme, après avoir arrêté son cheval, elle déposa Macha sur les genoux du barde et sauta lestement à terre.

A cet instant, un chien surgit hors de la maison, se précipita vers la jeune femme et se mit à aboyer rageusement. La petite chatte, en entendant ces aboiements, frémit de tout son corps et ses poils se hérissèrent. Elle grimpa en plantant ses griffes dans le vêtement du barde jusqu’à son cou et là, persuadée d’avoir trouvé un refuge inviolable, elle se blottit sur son épaule, les yeux obstinément fixés sur l’ennemi.

– Tout doux, tout doux, disait la jeune femme au chien. Nous ne sommes pas venus pour faire du mal...

L’homme sortit de l’étable. Son visage était encadré d’une barbe très noire et ses cheveux étaient en broussailles. Il paraissait peu aimable, et il ne fit aucun geste pour calmer le chien.

– Qu’est-ce que c’est ? grommela-t-il. Qu’est-ce que vous voulez ?

– Simplement demander l’hospitalité pour cette nuit, répondit tranquillement la jeune femme qui paraissait se désintéresser du chien. Nous avons de quoi payer, rassure-toi.

LA FILLE DE MERLIN

– Vous n’êtes pas d’ici ? reprit l’homme d’un ton plus agressif.

– Non, nous sommes de Bretagne.

– Eh bien, retournez-y !...

La jeune fille s’avança vers lui et le chien se mit à aboyer plus fort, mais il ne s’approcha pas d’elle, probablement impressionné par l’indifférence qu’elle manifestait à son égard.

– Tu n’es guère aimable, homme, reprit-elle. Chez nous, quand un voyageur vient demander l’hospitalité, d’où qu’il vienne, on la lui accorde, même sans recevoir quoi que ce soit en échange. Or, je te le répète, nous te paierons largement, et d’avance.

– Je n’aime pas les étrangers !... répondit l’homme avec obstination.

– Dommage, dommage... Tu ne sais pas ce que tu perds...

La jeune femme s’était mise à rire, et Taliesin qui observait la scène en silence la vit se livrer à un curieux manège. Elle avait posé sa main sur sa poitrine et l’avait glissée par l’échancrure de sa robe rouge. Très calme, mais d’une façon manifestement provocatrice, elle se massa le sein gauche en insistant même sur la pointe qui s’était durcie, et ce pendant un bon moment. L’homme ne pouvait pas ne pas se rendre compte de ce qu’elle faisait. Son regard changea tout à coup, devint d’une fixité totale, et il y eut une lueur de convoitise incontestable dans ses yeux.

– Bon, bon, dit-il d’une voix moins arrogante. Je vous donnerai à souper et vous coucherez dans ma grange. Je vis seul ici, et je n’ai pas de place dans ma maison.

Et, après avoir parlé ainsi, il se décida à faire taire son chien. La jeune femme se retourna vers Taliesin et lui adressa un sourire de triomphe qui se voulait complice. « Décidément ! pensa-t-il, cette fille est très forte. Mais quel jeu joue-t-elle ? » Alors il descendit lui-même du char, la petite chatte toujours blottie sur son épaule, et qui semblait bien décidée à ne pas quitter l’abri protecteur qu’elle s’était procuré instinctivement.

LA FILLE DE MERLIN

La jeune femme détela le cheval et entreprit de le soigner, l'étrillant et le brossant, puis lui donnant de l'eau à boire, avant de l'emmener dans l'étable. Là, elle donna à Melygan une bonne ration d'avoine dans un panier qui était soigneusement rangé dans le char. Il faisait complètement nuit lorsqu'elle alla rejoindre Taliesin qui se trouvait déjà dans la maison.

Il n'y avait qu'une seule pièce, mais elle était très vaste. Dans la première partie, près de la porte, il y avait effectivement une forge où brûlait un feu de bois qui répandait à la fois une forte chaleur et une lumière suffisante pour éclairer l'ensemble de la salle. De l'autre côté, il y avait un lit et quelques meubles et, au milieu, une table avec des trépieds en bois. Elle s'assit à côté du barde. Macha s'était mise sur la table, mais restait prudemment près de Taliesin, prête à sauter, à la moindre alerte, de nouveau sur son épaule.

Le forgeron n'était guère bavard et sa mine était toujours aussi renfrognée. Néanmoins, il leur servit une abondante soupe de légumes et du fromage que Taliesin trouva excellent. Par contre, le vin qu'il leur versa était aigre, désagréable, ce qui dispensa le barde d'en abuser. Mais Macha eut droit à du lait de vache tout frais qu'elle lapa avec délices avant de se poulécher et de faire une toilette minutieuse. Et quand le moment fut venu de dormir, Taliesin et sa compagne de voyage allèrent s'installer dans la grange.

La jeune femme s'étendit dans la paille, dans un des angles et Taliesin dans l'angle opposé. La petite chatte alla de l'un à l'autre et finit par fixer son choix sur sa maîtresse. Taliesin ferma les yeux. Son sommeil de l'après-midi n'avait pas eu raison de sa fatigue et il était tout heureux de pouvoir dormir à nouveau à l'abri tant du froid de la nuit que de la chaleur du jour. Et il n'eut aucune difficulté à glisser doucement dans le monde irréel du silence et du songe.

Il en fut tiré brutalement par un miaulement de chat et par le bruit d'un coup. Il se leva d'un bond. La lumière de la lune était telle qu'on y voyait presque comme en plein jour. A l'autre bout de la grange, il aperçut la jeune femme debout et il se précipita vers elle.

LA FILLE DE MERLIN

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

– Rien de grave, répondit-elle tranquillement. Je viens d'assommer le forgeron. Il a essayé de me violer, ce truand de bas étage, mais je me méfiais. J'avais laissé un gourdin à la portée de ma main et je crois que je ne l'ai pas raté.

Taliesin aperçut une forme humaine étendue sur le sol de terre battue. Il s'agenouilla et se mit à tâter la tête du forgeron. Il y découvrit une énorme bosse au-dessus du front. Mais il fut rassuré en constatant que l'homme évanoui respirait régulièrement.

– Effectivement, dit-il, tu ne l'as pas raté !... Il en a pour un moment avant de refaire surface !... Mais avoue que tu as été bien imprudente. J'ai remarqué ton manège devant lui. C'était pour la bonne cause, j'en conviens, mais tu lui as donné quelques raisons d'espérer. Il ne faut pas jouer avec le feu.

– Bah ! fit la jeune femme, je connais les hommes. Ils sont tous comme ça, prêts à s'échauffer au moindre signe mais en réalité plus fanfarons, plus lâches et plus serviles que tous les esclaves du monde. Il a bien mérité ce qui lui est arrivé. Et nous, nous avons bien mérité le repas qu'il nous a servi.

– En attendant, dit le barde, il serait souhaitable de nous en aller tout de suite. Quand il se réveillera, il va amener tout le village et nous risquons d'avoir des ennuis autrement plus sérieux.

– Tu as raison, répondit la fille, il vaut mieux partir tout de suite. La lumière de la lune nous sera favorable. Occupe-toi de Macha et de nos affaires. Moi, je vais atteler Melygan.

Ils étaient de nouveau sur la route, complètement déserte en cette nuit que les loups devaient parcourir de part et d'autre des montagnes qu'on devinait à droite et à gauche. La lumière de la lune suscitait des ombres fantastiques autour d'eux, mouvantes, désordonnées, selon la direction que prenait cette route très ancienne où se voyaient encore les pavés abandonnés par les conquérants romains. Et ces ombres racontaient d'étranges histoires venues du fond des âges. Taliesin et la fille sans nom roulaient dans ce char, en

LA FILLE DE MERLIN

pleine nuit lunaire, à l'allure rapide du cheval Melygan et, entre eux, une petite boule de poils, qui avait maintenant nom Macha, dormait dans la chaleur de l'un et de l'autre. Des images et des paroles surgissaient du ciel : *Voyage au bout de la Nuit...* L'expression hantait le barde Taliesin. Puis une autre venait se glisser dans son esprit : *les grands cimetières sous la lune*. Pourquoi ces mots s'imposaient-ils à lui avec tant de force ? Taliesin décrochait du temps et de l'espace. Il était entre ciel et terre dans un univers où l'on ne pouvait connaître le passé qu'en prédisant l'avenir et ne connaître le futur qu'en remontant les pentes raides de l'Histoire. Histoire ou Rêve ? Pour lui, c'était la même chose : le rêve de Dieu s'incarnant dans l'Histoire. A moins que ce ne fût l'Histoire alimentant le rêve de Dieu...

Et soudain, il lui revint en mémoire un texte chrétien qu'il avait lu autrefois, un récit étrange qu'un moine chrétien lui avait fait connaître, *le Voyage de Thècle et de saint Paul*. Ah ! oui... cet apôtre qui n'avait vu le Christ que par une illumination sur le chemin de Damas et qui avait été le véritable fondateur de la religion chrétienne... Et Thècle ? Femme vertueuse, *chaste*, mais bien entendu secrètement amoureuse de Paul. Et Paul, le Juif citoyen romain de culture hellénique ? Après avoir vitupéré contre l'*adultère*, c'est-à-dire le désir trop violent que peuvent ressentir deux époux l'un envers l'autre, après s'être institué chantre officiel de la virginité librement consentie, n'avait-il pas éprouvé des désirs coupables envers Thècle ? Les mauvais souvenirs qu'il avait de son épouse légitime, puisqu'il était marié, ne lui avaient-ils pas laissé un goût amer, provoquant du même coup sa tendance à vouloir éloigner et même exclure les femmes du sacré ? Et pourtant, Thècle était sa fidèle compagne dans cette course effrénée vers la conversion du monde... Taliesin ne comprenait plus. Taliesin n'était qu'un horrible païen. Et Taliesin savait qu'il ne pourrait jamais rester chaste si la promiscuité qu'il partageait avec la jeune femme sans nom se prolongeait encore...

Il se rappela ce qu'il chantait autrefois à la cour des rois et des chefs de la Bretagne. Il se rappela les coupes d'hydromel

LA FILLE DE MERLIN

qu'il avait vidées en compagnie des plus nobles défenseurs de cette Bretagne qui s'écroulait aujourd'hui devant les hordes des Germains, qu'ils fussent Francs, qu'ils fussent Goths, qu'ils fussent Burgondes ou qu'ils fussent Saxons. Il se rappela son enfance auprès d'Elffin, fils de Gwyddneu, son père adoptif. Il se rappela les longues errances qu'il avait accomplies autour du Mont des Aigles, dominant la mer et l'île de Môn où les druides avaient été autrefois massacrés par les légions romaines. Taliesin avait envie de vomir.

Il tenta de se ressaisir. Il jeta un coup d'œil sur sa compagne. Imperturbable, elle tenait les rênes et maintenait le cheval Melygan à une allure convenable. Des oiseaux de nuit traversaient la route en rase-mottes. Il revit la jeune femme se tripotant son sein devant le forgeron. L'image de Keridwen, sa deuxième mère qui, après avoir accouché, l'avait enfermé dans un sac de peau qu'elle avait abandonné aux flots de la mer, s'imposa à son esprit. Qui était-il donc, lui, Taliesin, si cérémonieusement appelé « chef des bardes de l'ouest » ?

Il n'en savait plus rien. Les soixante années de sa vie ne lui avaient rien appris. Il n'était qu'un enfant perdu dans des sentiers qui ne menaient nulle part. Seules, les bêtes sauvages le consolaient de sa solitude. Au fait, quelle différence y avait-il entre une bête sauvage et une bête dite « domestique » ? Il mit sa main sur le dos de Macha et celle-ci réagit aussitôt : elle émit un timide ronron qu'il entendit malgré le bruit des roues du char sur la route, et il sentit qu'elle se serrait plus étroitement contre lui. Il eut envie de pleurer. Pourquoi ? Oui, pourquoi tout cela, pourquoi la vie, pourquoi la souffrance, pourquoi l'amertume, pourquoi la vieillesse, pourquoi la mort ? *Mon Dieu, qui que tu sois, donne-moi une raison de vivre, une seule, une seule explication, une seule porte sur l'inconnu.*

Ils erraient dans la nuit. Mais bientôt la nuit commença à s'éclaircir. Du côté de l'orient, en face d'eux, des lueurs roses d'abord très pâles sillonnèrent la crête des collines. Il faisait toujours aussi frais et Taliesin frissonnait au vent qui

LA FILLE DE MERLIN

le frappait en plein corps. Quand donc cette nuit de folie prendrait-elle fin ? Il se mit à souhaiter la violence des rayons du soleil au milieu de la journée dans un pays qui n'était pas le sien. Il ne savait même plus quel était son pays. Il se souvint d'avoir chanté ces vers devant les rois de Bretagne :

*« Mon pays d'origine
est la région des étoiles d'été.
Jean le Prophète
m'appelait l'Homme de la Mer,
mais les rois de l'avenir
m'appelleront Taliesin... »*

Quelle prétention !... Il eut soudain honte de ce qu'il avait dit autrefois, aussi fortement que d'avoir succombé à l'ivresse devant cette fille qu'il ne connaissait pas mais qui semblait le connaître. Il eut envie de sauter au bas du char et de s'enfuir en hurlant dans les buissons. Mais sa main sentit le pelage de Macha et il comprit qu'elle souhaitait qu'il restât avec elle, près d'elle, pour la protéger, certes, mais aussi pour lui apprendre ce qu'il ne savait pas encore...

Le soleil venait de surgir, énorme, monstrueux, tentaculaire, étendant ses rayons jusqu'aux confins de l'univers, le retenant prisonnier dans un étau douloureux qui, il le savait, ne pourrait jamais être desserré. Taliesin avait mal. Mal de vivre. Combien d'hommes qu'il avait côtoyés, estimés, aimés, étaient morts à présent, et pourrissaient lentement dans les limbes de la terre ? Pourquoi vivait-il, lui, le *pennbardd* de l'île de Bretagne, peut-être le dernier témoin de la grandeur d'un songe définitivement enfoui dans les marécages de l'oubli ?

— Il faut que je me baigne, dit soudain la jeune femme. Je me sens très sale.

Taliesin se sentait lui aussi très sale, mais il n'avait aucune envie de se laver. L'eau qu'il répandrait sur son corps viendrait d'ailleurs et ne pénétrerait pas sa chair. S'il voulait se purifier, c'était en expulsant de son corps tout ce qu'il y avait de malsain, de morbide, de pourri. Lui seul pouvait se laver de lui-même. Il ne répondit pas. La jeune femme avait

LA FILLE DE MERLIN

fait ralentir le cheval et avait engagé le char dans un chemin creux qui aboutissait au fleuve. Là, le rivage s'incurvait, formant une petite crique à l'abri des courants et des remous.

Dès que le char fut immobilisé, la jeune femme sauta à terre et se dépouilla de ses vêtements. Elle se précipita dans l'eau, commença à barboter et s'engagea vers le milieu du fleuve, et là, elle plongea et se mit à nager. Taliesin admira son impudeur et jugea que cette impudeur était tout simplement l'affirmation de son être, l'affirmation de son identité : elle était femme et n'avait aucune honte de l'être. Et quand il le fallait, elle savait parfaitement se défendre, elle l'avait prouvé cette nuit même en assommant le forgeron qui voulait la contraindre par la force. Taliesin se sentait animé d'une grande tendresse pour cette inconnue, ce qui n'excluait nullement le désir qu'il avait d'elle. Que se passerait-il s'ils continuaient ce voyage, ce voyage de Thècle et de saint Paul ? Mais c'était plutôt un voyage à l'envers. Non, Taliesin n'était pas saint Paul et la fille n'était pas Thècle. Taliesin n'était pas chrétien. La fille n'était pas chrétienne. Mais tous deux avaient la certitude qu'un Dieu, perdu quelque part dans l'immensité de l'univers, mesurait leurs gestes et pesait leurs paroles afin de vérifier s'ils étaient capables d'accéder à un état supérieur.

La fille continuait à nager dans les courants du fleuve. Le barde se décida quand même à se laver. Il enleva ses vêtements et se trempa dans l'eau. Mais il n'y resta pas longtemps. En sortant de l'eau, il se mit à trembler. Il ne supportait pas que son dos fût mouillé. Il s'essuya soigneusement et se rhabilla le plus vite possible. Puis il sortit sa harpe de son sac et ses doigts s'agitèrent sur les cordes. Taliesin avait envie de sourire.

Il ne s'était pas aperçu que la fille était devant lui, entièrement nue, et qu'elle l'écoutait, les yeux dans le vague. Son regard s'attarda sur la zone ombreuse qui délimitait le bas de son ventre. Il avait envie de cette fille. Mais jamais il n'aurait tenté quoi que ce fût pour l'obtenir. Quand elle remarqua le trouble que la vue de son pubis provoquait sur le barde, elle enfila sa robe rouge et son manteau noir, et

LA FILLE DE MERLIN

elle vint s'asseoir auprès de lui. Il cessa de jouer avec ses cordes, posa la harpe sur le sol et la fixa droit dans les yeux.

– Ecoute, lui dit-il, cette comédie a assez duré. On se dit tout ou bien on continue à faire semblant de croire que les petits garçons naissent dans les choux ?

Elle se mit à rire. La petite chatte vint vers elle et s'imposa sur ses genoux.

– Tu as raison, dit-elle. Nous commençons à nous habituer l'un à l'autre, nous pouvons donc lever certains voiles obscurs.

Elle parut réfléchir quelques instants.

– Voilà. Moi, je te connais bien, barde Taliesin, même si je ne t'avais jamais rencontré auparavant. Mais c'est moi qui t'intrigue. Que veux-tu savoir au juste ?

– Quel est ton tom ?

– Encore ta manie d'affubler les êtres de noms qui ne veulent rien dire !... Eh bien ! au risque de te choquer, je n'ai pas de nom.

– Comment cela ?

– Oui, je te l'affirme, je n'ai pas de nom. Mon père ne m'en a pas donné.

– Et qui est donc ton père ?

– Merlin, barde Taliesin. Je suis la fille de Merlin le Prophète, que tu as bien connu, puisque tu es l'un de ses disciples...

La stupéfaction qui s'abattit sur le barde fut telle qu'il resta bouche bée devant elle à la regarder. Le vent qui s'était levé faisait frémir sa chevelure noire frisée. Elle souriait, sans doute heureuse d'avoir provoqué cette réaction en lui.

– Tu mens, dit-il enfin. Merlin n'a pas eu de descendants, hormis ses disciples.

– Si, reprit-elle, il a eu une fille, et c'est moi. Dans sa jeunesse, il est tombé follement amoureux de ma mère, une devineresse. Ils se sont aimés avec passion pendant quelque temps, mais le destin du prophète exigeait qu'il fût libre de toute attache sentimentale. Quand il est parti, ma mère était enceinte. Il a construit pour elle un manoir et une tour

LA FILLE DE MERLIN

de cuivre qu'il a frappée de magie. Cette tour de cuivre devait servir à déterminer le courage et la valeur des guerriers qui tenteraient d'y attacher leurs chevaux, épreuve suprême, épreuve sacrée que peu d'hommes ont réussie. Ma mère a été la gardienne de cette Tour de Cuivre, et quand elle est morte, c'est moi qui ai rempli cet office.

– J'ai entendu parler de cette Tour de Cuivre, intervint Taliesin. Et je sais qu'elle était gardée par une jeune fille qu'on appelait la Demoiselle de la Cime.

– C'était moi. On m'appelait ainsi parce que la Tour de Cuivre était au sommet d'une montagne. Mais les temps du malheur et de la violence sont venus. Les maudits Saxons ont déferlé sur le pays. Ils ont pillé et incendié mon manoir, ils ont détruit la Tour de Cuivre. Ils m'ont humiliée, ils m'ont meurtrie, ils m'ont violée, mais j'ai cependant pu m'enfuir avec mon cheval Melygan et l'or que ma mère avait dissimulé dans un endroit connu de moi seule.

– Mais pourquoi Merlin n'a-t-il pas voulu te donner un nom ?

– Lorsqu'il est parti, il a dit à ma mère qu'elle donnerait naissance à une fille, mais que cette fille n'aurait pas d'autre nom que celui que lui donnerait plus tard, bien plus tard, un homme qui serait son compagnon, au cours d'un voyage aventureux, à la recherche d'un objet sacré...

La jeune femme leva les yeux vers le ciel. Le soleil qui montait lentement devenait plus chaud. Taliesin se tenait immobile, contemplant l'étrange silhouette de la fille de Merlin. La petite chatte qui jouait dans l'herbe leva la tête vers lui et il vit dans ses yeux toute la pureté du ciel.

– Mais comment es-tu venue ici ? reprit le barde.

– Merlin n'est pas mort, répondit-elle. Mon père est quelque part dans une tour d'air invisible, au milieu d'une forêt. Et, de là, il me parle parfois. J'entends sa voix à travers les souffles du vent, à travers le frémissement des arbres. Or, un jour que je m'endormais au pied d'un chêne, il m'a révélé qu'on venait de dérober *Caledfwlch*, l'épée flamboyante du roi Arthur, pour la remettre à un chef des Francs en lutte contre son père. Il m'a dit que le nom de cet

LA FILLE DE MERLIN

homme était Chramm, fils de Clotaire, et que je devais tout mettre en œuvre pour lui reprendre l'épée afin de l'enfouir à tout jamais dans un lieu secret. Jamais plus, m'a-t-il affirmé, cette épée ne doit servir aux ambitions des hommes, jamais plus cette épée ne doit servir à donner la mort. C'est une épée de foudre, et cette foudre est la lumière divine. Elle doit donc rester cachée jusqu'au jour où Arthur surgira de sa dormition. Alors, il la brandira de nouveau face au monde entier, non pas pour faire la guerre, mais dans le but d'assurer enfin la fraternité universelle des êtres et des choses. Comprends-tu pourquoi je suis ici, pourquoi j'ai tenu à t'accompagner vers le Razès ?

La jeune femme s'approcha du barde et posa la main sur son bras.

– Toi aussi, tu cherches l'épée. Toi aussi, tu sais tout cela, murmura-t-elle.

– Oui. Et nous retrouverons l'épée.

Ils demeurèrent silencieux un long moment. Taliesin sentait des ondes fantastiques passer à travers son bras et envahir tout son corps. Dans l'immobilité des statues, le barde et la fille de Merlin échangeaient un serment totalement imprononçable qui ne pourrait plus jamais être rompu. Puis ils marchèrent dans l'herbe, jusqu'au bord de l'eau. Taliesin avait repris sa harpe et jouait une mélodie d'autrefois que la jeune femme écouta, les yeux fermés, plongée dans un rêve qui devait la mener jusqu'aux plus profonds abysses.

– Il y a encore quelque chose, dit-elle tout à coup.

– Quoi donc ? demanda le barde en posant sa harpe.

– C'est à toi de me donner mon nom.

Taliesin alla de nouveau vers elle et lui posa doucement sa main droite sur la tête.

– Gwendolyn... dit-il simplement.

Il n'avait pas réfléchi. Le nom lui avait échappé, comme s'il avait surgi d'un autre monde. La fille de Merlin sourit.

– Je suis donc Gwendolyn pour l'éternité, dit-elle encore. Mais, à présent, il nous faut partir.

C'est une colline qui surplombe une vallée profonde, une colline dont les roches ont été brûlées, calcinées même, depuis des siècles par le soleil des étés torrides qui s'abat sur ce pays et pénètre au cœur de la terre, réveillant d'étranges monstres qui se répandent ensuite pendant la nuit, rampant et s'infiltrant partout où des ombres propices les dissimulent. Une tour se dresse, orgueilleuse, perçant le ciel sans nuages. Entre des murailles de pierre, s'étalent des maisons aux toitures qui étaient autrefois rouges, mais que la violente lumière du jour a pâlies. Plus loin, vers l'est et le sud, des montagnes forment un demi-cercle qui s'interrompt brusquement par la grande ouverture qui s'évase en direction du couchant. C'est le milieu de la journée, et l'air, en cet automne attardé, est chargé d'effluves torrides.

GWENDOLYN arrêta Melygan devant un édifice surmonté d'une longue croix de bois, en un endroit ombragé par plusieurs platanes dont les feuilles commençaient à jaunir. Pendant que la jeune femme s'occupait de son cheval et que Macha s'étalait sur le siège du char, Taliesin, qui s'était glissé à terre, étira ses membres engourdis et fit les cent pas. La fraîcheur des arbres lui fit grand bien, car il avait souffert toute la dernière partie du trajet, surtout sur le chemin poussiéreux harcelé par les rayons implacables du soleil qui serpentait sur les flancs de la colline et qui aboutissait à la forteresse de Rhedae.

L'étonnement du barde et de sa compagne de voyage avait été grand en constatant que les portes de la forteresse n'étaient pas gardées et qu'à l'intérieur, tout paraissait vide et abandonné, comme après un siège hâtivement levé. La plupart des maisons présentaient des portes fermées et quelques-unes seulement paraissaient occupées. Mais on n'y voyait s'affairer que des femmes. Où était donc l'armée

LA FILLE DE MERLIN

que le chef Chramm était censé avoir rassemblée dans le Razès ? Taliesin eut le pressentiment qu'il s'était produit un événement imprévu et qu'il lui faudrait encore errer sur les routes de la Gaule avant de retrouver celui qui devait détenir à présent l'épée d'Arthur. Mais il s'était bien gardé de faire part de ses craintes à Gwendolyn. Pour l'instant, il s'agissait de se reposer, puis de s'informer auprès de ceux qu'ils rencontreraient.

Alors qu'il s'asseyait sur le rebord d'un mur de pierres sèches, le barde vit tout à coup surgir un homme de l'édifice surmonté d'une croix. Il était vêtu comme un prêtre et sa tête portait les marques d'une tonsure à laquelle il n'était pas accoutumé. L'homme, qui devait être âgé d'une quarantaine d'années, le regarda un bon moment, examina le char et la jeune femme, puis il s'approcha, le visage souriant.

— Vous êtes étrangers, je suppose, dit-il en mauvais latin, et vous êtes fatigués par votre voyage. Venez donc vous reposer et vous rafraîchir dans ma demeure. Je ne peux vous offrir que ce que j'ai, mais ce sera de bon cœur, croyez-moi.

Le barde, à l'accent assez rude de l'homme, jugea qu'il devait être originaire de Germanie. Il ne répondit rien, mais il fit un geste amical de sa main droite. Quant à Gwendolyn, elle attacha le cheval à un arbre par le licol et elle prit Macha dans ses bras.

— Certes, dit-elle. Nous acceptons avec joie ton invitation.

Le prêtre leur fit signe de le suivre et il entra dans une petite maison basse qui se cachait derrière le sanctuaire. Ils se retrouvèrent dans une salle très sombre, dans un recoin de laquelle on voyait une table et des bancs. Taliesin fut saisi par la fraîcheur qui y régnait, et il se sentit tout à coup bien mieux après cette pénible route accomplie en plein soleil. Gwendolyn et lui s'assirent côte à côte sur l'un des bancs. Le prêtre alla chercher une cruche de terre cuite et des coupes qu'il disposa sur la table, puis il prit place lui-même en face d'eux. Il remplit tranquillement les coupes d'un liquide brun foncé que le barde reconnut à l'odeur comme étant du vin.

LA FILLE DE MERLIN

– Prenez et buvez, dit encore le prêtre.

Taliesin se souvint qu'il avait entendu des paroles identiques au cours des cérémonies chrétiennes auxquelles il avait souvent assisté. Il sourit et murmura intérieurement : *car ceci est mon sang qui sera versé pour le salut des hommes*. Le prêtre leva alors sa coupe et les invita ainsi à faire de même. Ils burent, et le barde, qui avait pris soif pendant toute la matinée, fut fort aise de se réconforter, se promettant d'ailleurs de ne pas se laisser prendre au piège que cet excellent breuvage lui tendait. Quant à la petite chatte, tout étonnée mais curieuse d'observer ce qui l'entourait, elle allait et venait sur la table, demeurant cependant avec prudence à courte distance de Gwendolyn et du barde.

– D'où venez-vous, mes amis ? demanda le prêtre lorsqu'ils se furent abreuvés.

– De Bretagne, répondit Taliesin, de l'île de Bretagne, pour être plus précis. Je suis un barde dans mon pays, et cette jeune femme qui m'accompagne chante et danse au son de ma harpe pour le plaisir de ceux qui nous accueillent.

– Et comment se fait-il que vous vous soyez égarés dans cette région si éloignée de votre île ? reprit le prêtre.

– Nous avons dû fuir notre pays à cause des Saxons. Depuis, nous errons en Gaule, et nous espérons que le seigneur Chramm nous prendrait à son service pour égayer ses repas et ses soirées. On nous avait dit qu'il se trouvait ici et qu'il y réunissait des troupes, mais je m'aperçois qu'il n'y a plus personne dans cette forteresse.

– C'est exact. Chramm et ses troupes ont quitté Rhedae il y a trois jours. Ils vont rejoindre le gros de son armée en Auvergne, car Chramm espère toujours conquérir le royaume des Burgondes pour ensuite mieux imposer sa supériorité en face de son père Clotaire, le petit roi de Soissons. Et ce n'est pas moi qui me plaindrai de son départ !...

Taliesin remarqua qu'en prononçant ces paroles, le prêtre avait manifesté une intense expression de mépris, pour ne pas dire de violence.

– Il me semble, dit-il, que tu n'as pas l'air d'apprécier Chramm.

LA FILLE DE MERLIN

— En effet, répliqua sèchement le prêtre. Je sais que mon attitude n'est pas conforme à ce qu'on attend d'un chrétien, encore moins d'un homme consacré, mais je ne peux m'empêcher de rejeter ce personnage et tous les Francs qui l'entourent.

Il se mit à remplir de nouveau les coupes de ses hôtes et sembla un instant chercher ses mots afin de leur justifier son attitude.

— Voyez-vous, dit-il enfin, vous êtes des Bretons, tous deux, et vous pourrez facilement me comprendre, du moins, je le pense. Les Saxons sont venus dans votre île, ont massacré les vôtres et ont établi leur domination sur ce qui était votre patrie. Eh bien, sachez que j'appartiens au peuple des Wisigoths, un peuple noble et fier. Mes aïeux ont quitté les froids rivages de la Germanie pour aller vers le soleil. Ils sont arrivés ici, non pas en conquérants mais en amis, et ils ont reçu un accueil chaleureux de la part des Gaulois de cette région qui, bien avant, avaient également accueilli les Romains. Nous avons formé avec eux un royaume qui se développait dans la paix et dans l'aisance, à la satisfaction de tous. Mais il a fallu que des hordes de Francs, poussées par l'implacable Clovis, cet assoiffé de sang et de pouvoir, vinssent bouleverser ce que nous avions patiemment établi. Ils ont envahi notre royaume, massacré ses habitants et établi sur nous une domination tyrannique. Il nous est arrivé la même chose qu'à vous-mêmes.

Il vida sa coupe de vin.

— Vous comprenez sans doute, reprit-il, les raisons de mon ressentiment envers les Francs, et aussi pourquoi je me réjouis du départ de Chramm et de ses soudards.

— Tout à fait, répondit Taliesin. Les Bretons ont été les victimes de la même injustice. Mais, dis-moi, ami, où est donc allé exactement ce Chramm ?

— Chramm est l'un des petits-fils de Clovis et, comme son grand-père, il a une ambition démesurée : il s'est mis dans la tête de dominer la Gaule à lui tout seul, la Gaule et les pays voisins. Pour cela, il est prêt à tout, faisant assassiner ceux qui le gênent, trahissant les uns puis les autres,

LA FILLE DE MERLIN

s'alliant avec ceux qui peuvent lui être utiles sur l'instant et les abandonnant ensuite, commettant les pires exactions envers les populations dont il a la charge, se révoltant contre son père. Et j'en passe... Il est vrai que cette attitude est coutumière chez les rois des Francs ! Clovis a donné l'exemple, et tous ses descendants se déchirent et se massacrent sans pitié.

— Mais, présentement, insista le barde, où est allé Chramm ?

— Il est parti rejoindre le gros de ses troupes chez les Vellaves et les Arvernes. Certains se trouvent à Anicium, qu'on appelle maintenant Le Puy et qui est une antique ville sainte consacrée à la Vierge, d'autres à Suessio, qu'on commence à nommer Saint-Paulien, à l'emplacement d'un camp longtemps occupé par les Romains, et d'autres sont répartis à travers toute l'Auvergne, le long de la rivière d'Allier, notamment dans la ville de Brioude et dans la forteresse d'Auzon.

— Est-ce loin d'ici ? demanda Taliesin.

— Assez loin vers le nord, et le chemin qui y mène est pénible. Il faut franchir des montagnes pour y parvenir, et bientôt, ces montagnes seront recouvertes de neige.

— Combien de temps nous faudrait-il pour gagner Anicium ?

— Décidément ! s'écria le prêtre dans un éclat de rire, il faut que tu aies de bonnes raisons pour vouloir avec tant d'obstination rejoindre Chramm le plus vite possible... Eh bien, sache que quatre ou cinq jours sont nécessaires pour aller d'ici à Anicium.

Le barde garda le silence, but la moitié du contenu de sa coupe et regarda Gwendolyn avec attention. La jeune femme comprit, à son regard, quelle était l'interrogation qu'il lui transmettait, et elle lui répondit par un hochement de tête affirmatif.

— C'est vrai, reprit-il alors, nous avons de bonnes raisons pour rejoindre Chramm le plus vite possible. Dis-moi, saurais-tu par hasard si, ces jours derniers, un Saxon du nom de Glastein est arrivé à Rhedae ?

LA FILLE DE MERLIN

– Je ne connais pas le nom de cet homme, répondit le prêtre, mais effectivement, un Saxon est arrivé il y a cinq jours et est allé trouver immédiatement Chramm. Est-ce à cause de cela que tu cherches à rejoindre le chef franc ?

– Oui. Ce maudit Saxon a dérobé une chose très précieuse qui nous appartient, à nous les Bretons, et il est venu l'apporter à Chramm avec lequel il a conclu un accord. C'est pour tenter de reprendre cette chose que nous sommes ici, cette jeune femme et moi.

– Je comprends, dit le prêtre, et j'approuve entièrement votre obstination. Malheureusement, je ne sais guère comment je pourrais vous aider...

Il se leva brusquement.

– En tout cas, s'écria-t-il, je manque à tous mes devoirs. Je ne vous ai pas demandé si vous aviez faim. Je vous prie de me pardonner. Je n'ai pas beaucoup de provisions mais, si vous n'êtes pas difficiles, j'ai quand même de quoi vous rassasier.

Il alla dans le recoin le plus sombre de la salle et en revint avec une grosse boule de pain et des petits fromages de chèvre qu'il disposa sur la table. Il alla ensuite chercher des couteaux. Gwendolyn et Taliesin se coupèrent des tranches de pain et mangèrent avec appétit. La chatte eut droit à du lait de chèvre à demi caillé que le prêtre, sur la demande de la jeune femme, avait versé dans une écuelle. Taliesin sentit ses fatigues s'estomper et une sorte de langueur teintée de mélancolie s'empara de lui.

– Etes-vous chrétiens ? demanda le Wisigoth à brûle-pourpoint.

Le barde sursauta et le regarda avec étonnement. Il ne comprenait pas cette question brutalement posée après une longue période pendant laquelle le prêtre n'avait manifesté que de l'indifférence sur ce sujet.

– Non, répondit-il simplement.

– J'aime mieux cela, dit alors le prêtre. En effet, si vous étiez chrétiens, comme la plupart des Bretons, vous seriez des adeptes de Rome, comme le sont, du moins en apparence, les Francs, depuis que Clovis s'est converti. Or, je

LA FILLE DE MERLIN

suis wisigoth, moi, et je mets un point d'honneur à suivre les enseignements que nous a dispensés l'évêque Ulfila, lui-même disciple du sage Arius. Tant que je pourrai affirmer ma foi, je continuerai à m'opposer aux doctrines qui nous sont venues de Rome et que les Francs veulent nous imposer par la force. Il faut dire que Clovis savait ce qu'il faisait quand il s'est fait baptiser à Reims. Lui-même et tous les Francs, ces barbares du Nord, étaient encore idolâtres, et je crois bien qu'ils le sont restés en réalité. Il fallait seulement donner des gages aux évêques gaulois, ces fidèles de Rome, car c'était la seule façon d'assurer un quelconque pouvoir sur l'ensemble de la Gaule. Ce qui permettait à Clovis de nous envahir au nom de la doctrine romaine pour nous obliger à nous convertir.

Il y avait beaucoup d'amertume dans la voix du prêtre wisigoth. Taliesin savait que les Goths, qu'ils fussent de l'est ou de l'ouest, avaient embrassé la foi chrétienne vue et vécue à travers les spéculations d'un prêtre d'Orient nommé Arius. Il savait que cette doctrine d'Arius, qu'on appelait l'*arianisme*, avait suscité d'âpres discussions dans les différents conciles, notamment dans celui de Nicée, et qu'elle avait été rejetée par la papauté. Mais il ne connaissait que peu de chose à ce sujet, et il décida de profiter de l'occasion pour en apprendre davantage.

— S'il est vrai que je ne suis pas chrétien, commença-t-il, je n'en ai pas moins une profonde estime pour cette religion, et j'ai de nombreux amis chrétiens avec lesquels j'entretiens d'excellents rapports, qu'ils soient prêtres, moines ou simples fidèles. Je ne suis pas un druide, mais un barde, et en tant que tel, j'appartiens à la classe sacerdotale. Chez nous, le barde est dépositaire de la Tradition, et sa fonction est de la transmettre dans le respect des opinions de chacun. Or, selon notre Tradition, les âmes sont immortelles, la mort n'est que le milieu d'une longue vie et nous adorons un Dieu unique, créateur de l'univers et de tous les êtres, un Dieu ineffable, incommunicable, omniprésent, auquel nous donnons parfois de multiples visages et différents noms pour mieux le faire comprendre aux humains.

LA FILLE DE MERLIN

– Dans ces conditions, intervint le prêtre, nous pouvons parfaitement nous comprendre, car nous aussi nous adorons un Dieu unique, tandis que les adeptes de Rome s'obstinent à prétendre qu'il y a trois personnes divines, indépendantes les unes des autres et pourtant réunies en un seul être, ce qui est une absurdité.

Taliesin sourit. Visiblement, le Wisigoth était empêtré dans un paradoxe, celui du *trois en un* que lui-même, tout en ne partageant pas la foi chrétienne, admettait d'autant plus que l'enseignement druidique en faisait la base de toute spéculation d'ordre spirituel. Mais il se garda bien d'insister sur ce point, voulant en savoir davantage sur la doctrine d'Arius, et pour ce faire, il préféra faire une remarque apparemment innocente :

– Je dois t'avouer, dit-il, que je ne vois guère de différence entre ce que l'on appelle *arianisme* et le christianisme tel qu'il est prêché par les Romains.

– C'est pourtant la nuit et le jour ! s'écria le prêtre.

– Mais pour moi, ricana Taliesin, c'est plutôt la nuit que le jour !...

– J'admets que ce n'est pas facile, et je vais remonter aux sources. Tout repose sur les Ecritures. C'est donc Dieu, celui que les Juifs appellent Iaveh, qui est le créateur unique de l'univers et des êtres. Avant la Création, rien n'existait. Réfléchis bien au sens réel du verbe *exister* : c'est littéralement *se tenir hors de*. Cela n'a rien à voir avec *être* qui marque simplement un état permanent. Or, avant la Création, Dieu *était*, c'est-à-dire qu'il constituait à lui seul un état permanent, puisqu'il est éternel, sans commencement ni fin. Or, un jour, ce Dieu *étant* éternel, déçu par le comportement absurde des créatures qu'il avait fait *exister*, a décidé de créer un homme qui porterait en lui sa lumière divine. Ainsi est né Jésus, le *Christ* que les Juifs appellent *Messie*. Jésus est donc *le Fils* par rapport au Père créateur. Mais le Dieu Père a besoin d'un intermédiaire pour féconder Marie, et ce sera une de ses émanations, l'*Esprit Saint* qui va *adombrer* la Vierge.

– Je te suis parfaitement, intervint le barde. Mais où veux-tu en venir ?

LA FILLE DE MERLIN

– Voici. Les premiers Chrétiens en ont conclu que Dieu était formé de trois personnes en parfaite égalité, le Père, invisible et absolu, le Fils, visible et relatif, l'Esprit Saint, lien subtil et spirituel entre les deux autres. C'est le dogme de la Trinité, tel qu'il a été accepté par le concile de Nicée, et que les fidèles de Rome veulent imposer à tout le monde chrétien.

– Mais où est le problème ? demanda encore Taliesin.

– C'est une absurdité !... s'écria le prêtre. En effet, comment admettre que l'*Etant* soit à égalité avec deux *Existants* qu'il a lui-même créés ? C'est pourquoi, le père Arius a corrigé cette erreur par une autre formule : le seul vrai Dieu est le Père, qui est non engendré, et qui a donc la suprématie sur le Fils, engendré, et l'Esprit Saint, simple émanation du Père. Et cette proposition a le mérite d'être d'une logique implacable.

Taliesin réprima une forte envie de rire : chaque fois qu'on lui parlait de logique, surtout implacable, à propos d'une proposition théologique, il se hérissait intérieurement et parfois, devant des interlocuteurs qu'il ne prisait guère, il explosait en sarcasmes tous plus venimeux les uns que les autres. Ainsi avait-il agi autrefois, à la cour de Maelgwn Gwynedd, devant Heinin et les bardes du roi dans la forteresse d'Aberffraw, lorsque ceux-ci entamaient des discussions aussi passionnées que futiles sur l'origine du monde. Mais il n'avait, en ce moment même, aucune envie de railler ou de mépriser celui qui les avait si généreusement invités à partager le pain et le vin. De plus, il se rendait parfaitement compte que la thèse d'Arius était un véritable coup de pied dans la fourmière laborieusement édifiée par les Pères officiels de l'Eglise.

– Pourquoi pas ? se contenta-t-il de dire.

– N'est-ce pas ? poursuivit l'autre, encouragé par son apparent acquiescement. Mais cela n'a pas été du goût des adeptes de Rome qui veulent toujours avoir le dernier mot en matière dogmatique. Au concile de Nicée, les thèses d'Arius ont été condamnées injustement, et les Romains ont fait prévaloir leur *credo* : Jésus est le Fils de Dieu,

LA FILLE DE MERLIN

engendré mais non créé, et surtout *consubstantiel au Père*. C'est ainsi qu'Arius et ceux qui partageaient ses opinions ont été chassés du concile et mis à l'écart de l'Eglise.

– Au fond, dit rêveusement Taliesin, c'est une simple querelle de mots...

– Je ne te le fais pas dire !... La réaction ne s'est pas fait attendre. On s'est aperçu que le terme latin *consubstantialem*, qui se dit en grec *homoousion*, n'apparaît jamais dans les Ecritures. Et au concile de Constantinople, on en est venu à une autre formulation : Jésus est *semblable* au Père, ce qui peut être accepté par tous, mais qui est fort imprécis. C'est en tout cas ce qu'enseignait notre maître Ulfila. Mais sous prétexte que le latin *similem* ne correspond pas tout à fait au grec *homoion*, et sous l'influence de l'empereur Théodose, on a tout remis en question pendant un autre concile tenu à Constantinople, et on a érigé le symbole de Nicée en article de foi. Voilà pourquoi nous sommes rejetés, et parfois même persécutés par nos frères chrétiens.

– Je n'ai pas à prendre parti dans cette querelle, dit le barde, mais je m'insurge contre toute intolérance d'où qu'elle vienne. J'estime que tu as parfaitement le droit d'affirmer ta confiance dans la doctrine d'Arius.

Il y eut un grand silence. La chatte Macha s'était blottie contre la poitrine de Gwendolyn. Le prêtre wisigoth était allé chercher une nouvelle cruche de vin et servit copieusement ses hôtes. Taliesin, qui avait soif, but le contenu de sa coupe très lentement et à petites gorgées, ayant toujours présent à l'esprit ce qui lui était arrivé dans l'auberge, après avoir quitté Gavaudun. Contrarié par le fait que Chramm avait plusieurs jours d'avance sur eux, il cherchait en lui-même le moyen de gagner du temps et de récupérer l'épée flamboyante d'Arthur avant que le chef franc ne pût diriger et justifier quelque expédition sanguinaire.

– Fort bien, dit-il, j'ai appris beaucoup de choses en parlant avec toi, ami, mais nous devons songer à partir et à prendre le chemin qui mène vers l'Auvergne.

– Il se fait tard, répondit le prêtre, et il serait inutile que vous preniez la route maintenant. Vous n'iriez pas loin

LA FILLE DE MERLIN

avant la tombée de la nuit. Restez à Rhedae et partez demain matin de bonne heure, cela vaudrait bien mieux. Cependant, je dois t'avertir que je n'ai pas de place pour vous loger, car je n'ai que cette salle pour demeure. Par contre, je sais où vous pouvez aller et où vous serez très bien reçus.

Il quitta sa place et fit signe à Taliesin de l'accompagner à la porte. Une fois dehors, il tendit la main vers une bâtisse assez épaisse, en pierres blanches et surmontée d'une toiture rougeoyante qui se dressait à l'extrémité de la colline, du côté du couchant.

— Là-bas, dit-il au barde, c'est ce qu'on appelle la villa Béthanie. Tu sauras toujours assez tôt pourquoi cette demeure porte un nom qui fait référence à l'Évangile. On te l'expliquera en détail.

En prononçant ces mots, le Wisigoth éclata d'un rire sonore. Il secoua ensuite la tête comme s'il voulait chasser quelque idée saugrenue.

— Ce qui est certain, continua-t-il, c'est que cette maison appartient à une femme à moitié folle qui pourra vous assurer à tous deux le gîte et le couvert. Il s'agit d'une Juive que l'on ne connaît guère que sous le nom de Myrrha, mais l'on sait que sa famille s'est installée dans le pays il y a très longtemps. Cette Myrrha est très riche, mais nous avons tous de bons rapports avec elle, et elle ne sait quoi faire lorsqu'on lui demande un service. Sa maison, qu'elle a fait construire elle-même il y a quelques années, est assez vaste pour abriter une dizaine de personnes. Cependant, elle vit seule en compagnie d'une servante. Allez donc la trouver, et elle vous hébergera sans problème. Il n'y a qu'un seul défaut : cette femme est complètement folle et elle vous débitera des sornettes que vous devrez écouter, ou faire semblant d'écouter, quelles que soient vos croyances et vos opinions.

— Toute ma vie, dit le barde, je me suis efforcé d'écouter attentivement ceux qui me parlaient, et surtout de les comprendre, ceux qu'on considérait comme fous aussi bien que ceux qu'on reconnaissait comme sages, car je me suis

LA FILLE DE MERLIN

toujours posé la question de savoir où finit la sagesse et où commence la folie.

Le prêtre fronça les sourcils, comprenant que son interlocuteur venait, sans en avoir l'air, de lui donner une leçon. Il tenta de se rattraper.

– Tu as sans doute raison, admit-il, mais il y a cependant des incohérences qui sont difficiles à accepter. Ce que raconte Myrrha à ceux qui veulent bien entendre tient du délire le plus extrême. Ou bien, si tu le préfères, cela tient à son imagination.

– J'aime mieux ce terme, dit le barde. Mais as-tu jamais réfléchi que ce qui est imaginaire aujourd'hui peut devenir réel un jour prochain ?

L'autre ne répondit pas. Les arguments de Taliesin l'atteignaient en plein dans ses convictions les plus intimes et, visiblement, il n'avait pas l'habitude de se faire contrer aussi fermement bien que fort courtoisement par ceux qu'il fréquentait. En fait, il s'apercevait qu'il ne s'était jamais posé de questions, se contentant d'affirmer ce qu'on lui avait appris dans sa jeunesse et ne mettant nullement en doute l'autorité des maîtres qui s'étaient imposés à lui. Il soupira longuement.

– Pourquoi ne t'es-tu pas converti au christianisme ? demanda-t-il, après quelques instants de réflexion.

– A quel christianisme ? répondit immédiatement le barde avec une ironie très perceptible. A celui de Rome ou à celui que tu professes ?

– N'est-ce pas le même ?

– D'après ce que je viens d'entendre, tu ne partages pas tout à fait les convictions romaines ! continua Taliesin avec délectation.

Visiblement, le prêtre n'en pouvait plus. Il ferma les yeux, comme s'il se rendait. Taliesin comprit qu'il était allé trop loin et qu'il lui fallait faire la paix.

– Allons, dit-il en souriant, tout cela n'est pas grave. J'ai la manie de discuter sur tout et sur rien. Mais sache que je me ferai chrétien seulement le jour où tous les Chrétiens se mettront d'accord entre eux sur leurs doctrines et leurs traditions.

LA FILLE DE MERLIN

Ils prirent congé du prêtre wisigoth et, après que Gwendolyn eut détaché le cheval, ils se dirigèrent vers la maison qu'on appelait la villa Béthanie. Elle était vaste, imposante, construite en belle pierre blanche, avec de nombreuses fenêtres. Une allée bordée de cyprès conduisait à la porte d'entrée. Taliesin s'y engagea, suivi par Gwendolyn qui portait toujours Macha contre sa poitrine.

Une femme apparut sur le seuil, petite mais râblée, le visage un peu ridé, la chevelure grise tressée, qui paraissait avoir une cinquantaine d'années. Taliesin jugea que ce devait être la servante. Elle regarda les arrivants l'un après l'autre.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix chantante.

— Nous aimerions demander à Myrrha si elle peut nous héberger cette nuit, répondit Gwendolyn.

La femme garda le silence, se retourna et disparut à l'intérieur de la maison. Quelques instants plus tard, une autre femme surgit sur le seuil, beaucoup plus grande, beaucoup plus jeune, vêtue d'une longue robe jaune safran, et dont la longue chevelure brune retombait en frémissant sur son dos jusqu'à la taille. Son visage, aux traits fins et harmonieux, reflétait une teinte presque mordorée, et ses yeux, profonds et brillants, étaient très noirs. Elle souriait.

— Soyez les bienvenus dans la villa Béthanie, dit-elle d'une voix douce, qui que vous soyez et d'où que vous veniez. Myrrha se réjouit toujours lorsque des étrangers lui font l'honneur de lui demander l'hospitalité...

Taliesin demeura bouche bée devant cette apparition surprenante. En un instant, il imagina qu'une fée, une femme de l'Autre Monde, venait de surgir d'un tertre ombreux et se mettait à marcher le long des rivages d'un pays sans nom.

Ce fut encore Gwendolyn qui intervint. Elle expliqua qu'ils venaient de l'île de Bretagne, que Taliesin était un barde et qu'elle-même chantait et dansait. Cela sembla exciter l'intérêt de Myrrha, et elle les invita à entrer. Mais Gwendolyn lui répondit qu'il leur fallait d'abord s'occuper de leur cheval et de leur char. Aussitôt, Myrrha leur indiqua

LA FILLE DE MERLIN

un petit bâtiment qui se trouvait un peu à l'écart de la villa, leur disant qu'ils pouvaient y abriter le char et y faire reposer leur cheval.

Pendant que la fille de Merlin s'occupait à soigner Melygan, Taliesin, qui avait pris Macha dans ses bras, s'avança sur le bord de la falaise, le long du mur d'enceinte, là où l'on dominait un immense paysage sur lequel le soleil descendait lentement. Il faisait bon, maintenant, et une brise légère, chargée des senteurs les plus diverses, caressait le front et le visage du barde. A cette grande quiétude qui s'imprégnait en lui succéda soudain une étrange impression : Taliesin sentit le temps s'effacer devant lui, ouvrant largement l'espace sur des images qui étaient peut-être enfouies dans sa mémoire mais qui se projetaient cependant dans des siècles à venir. Il entendait des bruissements, reconnaissait des bribes de paroles dans des langues qui n'existaient pas ; il allait sur des sentiers qui se perdaient à travers d'épais massifs de fleurs odorantes, il voyait une tour qui surplombait la vallée à un endroit où il n'y avait pourtant rien, il apercevait de grands bâtiments derrière lui, dont les pierres étaient parfois effondrées et gisaient en tas lamentables sur un sol revêtu de pavés disjoints. Il tenta de se ressaisir, mais l'impression qui le traversait était plus forte, plus aiguë que sa volonté de revenir à la réalité présente. Taliesin flottait au gré des vents entre des nuages qui le déposèrent bientôt sur des gazons fraîchement tondus où il s'étendait et sombrait dans des songes immémoriaux.

Il sentit que Macha lui mordillait les doigts. Il aperçut Gwendolyn qui venait de sortir de l'écurie et il se dirigea vers elle. Dans la lumière solaire qui faiblissait, elle paraissait encore plus mystérieuse, plus irréelle même, avec sa robe rouge échancrée et son manteau noir à moitié défait qui dénudait ses épaules blanches. Taliesin s'avançait, comme attiré par la magie qui émanait de la fille de Merlin. Il avait envie de lui passer la main dans sa chevelure noire frisée et de lui griffer la nuque. Quand il fut auprès d'elle, l'odeur de sa transpiration le pénétra jusqu'au plus profond de son être. Magicienne... Ensorceleuse... Oui, la fille de Merlin et

LA FILLE DE MERLIN

de la devineresse inconnue ne pouvait être que magicienne. Mais quels sortilèges issus de l'aube des temps lançait-elle sur lui ?

— Nous y allons ? demanda-t-elle.

Ils prirent leurs sacs et se dirigèrent vers la porte de la villa Béthanie. Au moment d'entrer, ils hésitèrent, mais la voix de leur hôtesse retentit comme une mélodie entendue au cours d'un songe :

— Venez, disait-elle, venez et prenez place auprès de moi.

Elle était à demi allongée sur une sorte de couche recouverte de fourrures blanches sur laquelle elle dessinait une silhouette à la fois lascive et hiératique, ce qui était peut-être la même chose. La salle dans laquelle ils se trouvaient était assez petite, mais les murs étaient recouverts de tapisseries colorées et l'on y voyait des coffres ouvragés en bois précieux. Myrrha fit asseoir le barde à sa gauche et Gwendolyn à sa droite. Immédiatement la petite chatte s'engagea sur les fourrures et se mit à ronronner de contentement.

Il y eut un long silence qui ne fut interrompu que par l'arrivée de la servante. Elle apportait une œnoché finement ciselée et gravée, ainsi que des coupes en argent qu'elle remplit avec le contenu du vase et qu'elle tendit au barde, à la jeune femme et à sa maîtresse.

— Je bois à votre venue, étrangers, dit celle-ci en élevant sa coupe au-dessus de sa tête.

— Nous boirons à ta prospérité, lui répondit Gwendolyn en élevant sa propre coupe.

Taliesin trempa ses lèvres dans le breuvage et sentit qu'il s'agissait d'un vin miellé auquel on avait mêlé divers aromates. Il en huma le parfum capiteux avant d'en avaler de petites gorgées et ne put s'empêcher de marquer sa satisfaction par un profond soupir. Ce genre de boisson était absolument nouveau pour lui, habitué qu'il était au rude hydromel de Cambrie et aux bières amères qu'on trouvait dans toute la Bretagne, et, tout en se promettant d'être prudent, il se réjouissait de savourer ce qu'on lui offrait ainsi avec tant de grâce et de bienveillance.

LA FILLE DE MERLIN

– Eh bien, dit l'hôtesse après avoir bu, si vous le voulez bien, et si ce n'est pas indiscret, me raconterez-vous qui vous êtes et ce que vous faites dans ce pays ?

Taliesin prit la parole et, avec beaucoup de concision, il entreprit de lui conter dans quelles circonstances il avait quitté l'île de Bretagne, son séjour en Armorique dans les ermitages de Kado et de Gildas, son voyage vers le sud de la Gaule et sa rencontre fortuite avec Gwendolyn avant d'arriver à Gavaudun. Il hésita cependant à dévoiler quel était le but exact de ce voyage en un pays qui leur était inconnu à tous deux, mais, comme il interrogeait la fille de Merlin du regard, celle-ci l'encouragea par un signe de tête à justifier leur errance, et par conséquent leur présence dans la forteresse de Rhedae. Myrrha avait écouté attentivement le récit du barde, et quand il eut terminé, après avoir fermé les yeux un instant, elle murmura :

– Cela fait presque cinq cents ans que mon peuple cherche à retrouver le Chandelier à sept branches, celui que les Romains nous ont dérobé avant de détruire le Temple de Jérusalem...

Elle s'était renversée un peu plus sur les fourrures et Taliesin s'aperçut que sa robe fendue sur le côté s'était écartée et laissait apparaître non seulement son mollet, mais également sa cuisse gauche, assez haut, toute bronzée par le soleil, lisse et onctueuse comme une crème épaisse au-dessus d'une jarre remplie de lait frais. Elle avait parlé d'une voix très douce, mais très triste, et ses yeux, qui s'étaient tournés vers le barde, eurent d'étranges reflets de lumière noire.

– Es-tu vraiment juive ? demanda Taliesin.

– Oui, répondit-elle. Mes ancêtres ont quitté la Judée pour fuir les Romains qui nous persécutaient, et ils ont abordé quelque part sur la côte. Ils y ont été très bien accueillis et sont venus s'installer à Rhedae. Je suis la dernière descendante d'une famille princière, et si je n'ai pas retrouvé le Chandelier à sept branches, je suis tout de même la dépositaire du plus grand secret de tous les temps.

LA FILLE DE MERLIN

Le barde regarda Gwendolyn et celle-ci, qui avait également tourné la tête vers lui, lui fit un clin d'œil complice. Tous deux se souvenaient des paroles du prêtre wisigoth : Myrrha était complètement folle, ou du moins, elle avait une imagination délirante.

– Comment cela ? demanda la fille de Merlin. Le plus grand secret de tous les temps ?

La Juive se leva et Taliesin regretta de ne plus voir sa cuisse onctueuse par la fente de la robe. Elle alla vers un coffre, l'ouvrit et en retira un coffret qui ressemblait à un de ces reliquaires que le barde avait souvent remarqués dans les monastères où il avait séjourné. Elle fouilla sous le corsage de sa robe, fit apparaître un collier d'or au bout duquel pendait une petite clef et, avec cette clef, elle se mit en devoir de faire jouer la serrure du coffret. Elle en souleva le couvercle et brandit bientôt trois rouleaux de parchemin. Elle déroula l'un d'eux et le mit sous les yeux de Taliesin. Celui-ci reconnut aussitôt un texte en caractères hébraïques, mais il haussa les épaules, car il savait qu'il était incapable de le déchiffrer et de le lire.

– Voici, dit Myrrha. Si tu connaissais la langue de notre peuple, tu découvrirais ce secret.

– Explique-toi, insista Taliesin, tu excites notre curiosité !...

Elle remit le rouleau dans le coffret et s'étendit à nouveau sur les fourrures, mais en repliant les jambes sous elle, ce qui priva le barde de la vue qu'il espérait. Elle ferma les yeux, respira longuement et commença un surprenant récit.

– C'est une longue histoire, dit-elle. Lorsque mes ancêtres sont venus s'installer ici, ils ont retrouvé une autre famille noble de notre peuple, mais cette fois originaire de Galilée, la famille de Marie de Magdala.

Gwendolyn, qui s'était vautrée sur la fourrure et qui y trouvait sûrement un certain plaisir sensuel, se redressa d'un bond et se tint assise.

– Comment ? s'écria-t-elle. La famille de la Pécheresse repentie ?

La Juive éclata d'un grand rire sonore.

LA FILLE DE MERLIN

– Es-tu chrétienne ? demanda-t-elle à la fille de Merlin.
– Non pas, Dieu m'en garde ! s'écria Gwendolyn sans hésiter.

– Je t'en félicite, reprit Myrrha. Mais alors, pourquoi parles-tu de la *Pécheresse repentie* ?

– Pardonne-lui, intervint Taliesin, elle utilise la formulation habituelle chez les Chrétiens. N'oublie pas que la plupart de nos compatriotes sont chrétiens et que nous avons tous été élevés et instruits dans le voisinage des monastères. Personnellement, à propos de Marie de Magdala, je préférerais employer le mot *prostituée*.

Myrrha jeta un regard glacial sur le barde et celui-ci en ressentit comme une douloureuse morsure dans sa chair.

– Mais je sais ce que je dis, ajouta-t-il. Je sais que le mot *prostituée* n'a pas le même sens chez vous que chez nous. Si j'en crois tous les textes de votre tradition, c'est en sacrifiant à la Grande Déesse que l'on se prostitue, et non pas en offrant son corps au premier venu moyennant un salaire !...

– Je vois que tu saisis les nuances, dit Myrrha dont le visage s'éclaira d'un large sourire, et que tu sais parfaitement de quoi il s'agit. Effectivement, le peuple juif a toujours privilégié le culte du Dieu mâle, en l'occurrence Iaveh, le terrible Dieu des Armées. Mais le peuple juif s'est toujours trouvé au milieu de tribus qui, depuis des temps immémoriaux, rendaient un culte à la Déesse des Commencements, et il a toujours hésité à reconnaître comme divinité suprême un dieu mâle ou une déesse femelle. Cela a été l'objet de nombreuses querelles, de nombreuses apostasies, de nombreux déchirements. Bref, jamais le culte de la Déesse n'a cessé de hanter nos mémoires, et cela jusqu'à l'époque de celui que les Chrétiens appellent le Christ, autrement dit le fils de Myriam, Jésus le Nazôréen...

Myrrha se redressa sur son séant, replia ses jambes et saisit ses genoux entre ses mains, rassemblant ainsi les plis du bas de sa robe dans un geste éminemment pudique. Taliesin se demanda quel vêtement elle portait *dessous*, et même si elle portait quelque chose.

LA FILLE DE MERLIN

– Mais il faut insister, reprit-elle, sur le fait que Marie de Magdala était l'une des premières, sinon la première, des disciples du Nazôréen. Il faut aussi reconnaître que sa richesse était immense, et que c'est elle qui a permis au Nazôréen et à ses adeptes de vivre sans travailler pendant au moins trois années.

– Ce que tu viens de dire, s'écria Taliesin en riant, prouve au moins que tu es juive !...

– Ce n'est pas si sûr. Tu vas entendre d'autres arguments et, comme tu n'es ni chrétien, ni juif que je sache, tu ne pourras pas les considérer comme des racontars !...

– Ecoute, Myrrha, personne ne sait qui est Marie de Magdala, la *Magdaléenne*, ou encore la *Madeleine*, comme disent les Chrétiens. Dans les Evangiles, il y a trois femmes qui peuvent prétendre à ce nom : celle qui a le projet de tenter Jésus dans la maison de Simon, celle qui est dite sœur de Marthe et de Lazare à Béthanie, et celle qui, selon le récit de Jean, est la première à voir le Christ ressuscité, qu'elle ne reconnaît d'ailleurs pas, ni à son aspect, ni à sa voix, et qu'elle prend pour le jardinier. Comment comprendre la moindre chose dans ce fatras dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est incohérent ?

Myrrha prit un air très sévère et son front se plissa. Gwendolyn la regardait avec une sorte de fascination qui frisait l'indécence. Pour un peu, elle aurait passé ses bras autour de la Juive et se serait serrée contre elle. Ce fut du moins ce que perçut Taliesin de cette scène dramatique, au sens exact du terme, qui se déroulait sous ses yeux pendant que lui-même tentait une discussion qui était, sinon théologique, du moins axée sur des spéculations métaphysiques d'une portée impossible à atteindre pour le commun des mortels. Mais Taliesin se sentait de taille à affronter n'importe quel adversaire de sa pensée intérieure. La Juive ne s'y trompa pas, sachant qu'elle avait trouvé dans le barde breton un interlocuteur à sa mesure. Elle se mit à sourire, et son sourire fut chargé d'ambiguïté.

– L'incohérence que tu dénonces, dit-elle, est le seul fait des Chrétiens qui suivent la règle romaine. Ils ne

LA FILLE DE MERLIN

reconnaissent que quatre Evangiles, qu'ils appellent *canoniques*, c'est-à-dire *conformes aux règles officielles*. Et par quel tour de passe-passe ces règles sont-elles reconnues officielles ? C'est comme si je prenais la *Torah* à la lettre, sans me référer aux commentaires des *midrashim*, lesquels, soit dit en passant, ne sont que des interprétations humaines, donc susceptibles d'être erronées ou incomplètes.

– Tu es juive ! s'écria Taliesin, et tu te permets de mettre en doute ce que la Tradition rabbinique enseigne à ton peuple !...

– Tu n'es pas chrétien ! et tu appartiens, que tu le veuilles ou non, à la classe des Druides ! répliqua sèchement Myrrha. Or tu te permets bien des écarts avec la doctrine de tes maîtres !...

– Les maîtres, tout au moins ceux que l'on croit être des maîtres, ne sont là que pour nous guider sur un chemin. C'est aux disciples d'aller sur d'autres routes, de prendre leurs responsabilités et de partir à la recherche de la Vérité.

– La Vérité !... hurla la Juive. Je n'ai jamais su ce que c'était !...

Il y eut un instant de silence.

– Moi non plus, murmura Taliesin d'un ton plein d'amertume.

Ils se toisèrent tous deux du regard. Pendant ce temps, la fille de Merlin se demandait avec angoisse comment allait aboutir cette querelle de mots entre deux personnages qui, elle s'en doutait, ne voudraient jamais admettre la moindre infériorité l'un par rapport à l'autre. Elle jugea bon d'intervenir le plus rapidement possible.

– J'aimerais savoir, demanda-t-elle à Myrrha, comment tu peux résoudre le problème posé par cette Marie de Magdala que les textes présentent en trois personnes, comme la sainte Trinité des Chrétiens, et qui n'est peut-être en réalité qu'un seule et même entité aux multiples visages.

– C'est bien cela !... hurla la Juive. Marie de Magdala n'est qu'une seule et même personne !...

– Mais comment expliques-tu ce fatras ?

– Ce n'est pas difficile. C'est dans l'Evangile de Luc que

LA FILLE DE MERLIN

se trouve l'épisode de la *pécheresse qui se repent*. Les trois autres Evangiles reconnus par Rome sont muets sur cet épisode, mais ils le reprennent et le modifient en le plaçant à Béthanie, chez Lazare, le ressuscité par Jésus, qui est le frère de Marthe et de Marie, de toute évidence des amis et des protecteurs du prophète Jésus. Mais là, cette Marie ne se contente pas de se faire pardonner : elle transmet des pouvoirs à Jésus, des pouvoirs mystérieux, des pouvoirs sacerdotaux, car elle est *prostituée*, c'est-à-dire *grande prêtresse* du Temple de Magdala, sanctuaire galiléen de la Grande Déesse. Oui, Marie donne à Jésus l'onction sacerdotale en répandant le parfum sur ses pieds. Et Judas l'Isariote, le trésorier du groupe, le zéléteur de Iaveh, ne s'y trompe pas, qui considère Jésus comme un traître au Dieu Père, et qui décide de le livrer aux Romains pour qu'il péricule de mort ignominieuse...

– Pour une Juive, remarqua Taliesin, tu me parais connaître assez bien les textes chrétiens !...

– Et toi, fils des Druides, rétorqua Myrrha, tu me parais les connaître aussi bien que moi, et peut-être mieux encore !...

– Je n'ai jamais dit que j'étais druide ! hurla Taliesin qui commençait à s'énervier. Je ne suis pas prêtre, moi, je ne suis qu'un barde et je n'ai jamais prétendu juger les vivants et les morts !...

Taliesin eut une soudaine envie de frapper Myrrha de sa main largement ouverte. Mais la Juive avait une idée semblable à son égard et elle crispait déjà ses doigts dans l'intention de lui planter ses ongles dans la chair.

– Vous ne croyez pas que ça suffit ? intervint la fille de Merlin. J'aimerais bien entendre la suite de ce que racontait Myrrha.

– C'est juste, répondit la Juive, soudainement radoucie. Il y a donc autre chose, un autre épisode, celui qui est raconté dans l'Evangile de Jean. C'est le matin de Pâques. Marie de Magdala est venue au tombeau de Jésus et elle s'aperçoit que le tombeau est vide. Elle croit que les ennemis du Nazôréen ont emporté le corps de celui qu'elle aime

LA FILLE DE MERLIN

afin d'éviter qu'on puisse lui rendre un culte. Elle se précipite chez deux des plus proches disciples du Nazôréen, à savoir Pierre et Jean. Ceux-ci accourent et constatent que le tombeau est vide, à leur grande stupéfaction, car ils ne croyaient pas que leur Jésus pût vaincre la mort. Puis ils s'enfuient. Ils ont peur. De quoi ? Je n'en sais rien. Ce sont des lâches et des froussards. Pierre a renié celui qu'il avait choisi pour maître. C'est peut-être pour cela que le Pape de Rome se prétend son successeur. Bel héritage en vérité !... L'héritage de la lâcheté et du reniement... Bref, ceux qui se disent les apôtres du Nazôréen disparaissent. Reste Marie de Magdala, la pécheresse, comme ils disent, autrement dit la « pute ». Elle pleure, elle se lamente. C'est la seule qui aime Jésus. Oui, où est donc la soi-disant Vierge Marie, la Mère des Douleurs, la *Pieta*, comme disent ces imbéciles de Chrétiens ? Disparue !... Inexistante !... Elle est peut-être allée se consoler en faisant des pipes dans les lupanars de Jérusalem. Marie de Magdala, la pute, est la seule qui ait le courage de ses sentiments. Et elle pleure d'amour. Alors un homme lui parle, lui demande ce qu'elle cherche. Elle le lui dit. Elle ne reconnaît pas l'homme qu'elle aime, car il est transformé, métamorphosé, transcendé par l'amour universel des êtres et des choses. Elle le prend pour le jardinier. Pourquoi un jardinier ? Parce qu'un jardinier fait pousser des fleurs et des fruits sur du fumier, sur de la pourriture. Magnifique, n'est-ce pas ? Et elle le reconnaît enfin quand il l'appelle par son nom, *Myriam*... C'est la plus belle histoire d'amour que je connaisse, une histoire d'amour qui dépasse toute logique, toute dimension, toute notion du temps...

Après avoir ainsi parlé, les yeux perdus dans le vague, Myrrha se tut et tomba la face contre terre. Elle sanglotait. Taliesin et Gwendolyn se regardèrent et l'angoisse les saisit tous les deux. La fille de Merlin se pencha sur la Juive, la prit entre ses bras et se mit à la bercer doucement. Elle pleurait toujours, sa poitrine secouée de sanglots, ses longs cheveux noirs éparpillés sur la fourrure blanche. Taliesin sentit les larmes couler sur ses joues.

LA FILLE DE MERLIN

– Calme-toi, murmura-t-il, calme-toi... C'est une histoire du passé que tu nous as racontée, c'est une histoire qui n'a plus aucune réalité. Le cycle du temps est tel que chaque retour du soleil dans le milieu du ciel marque la fin d'un cauchemar et le début d'un autre rêve, tout aussi fantastique, la mort d'un amour absolu, la fuite de la vie terrestre vers des mondes qui se prolongent au-delà de l'infini mais qui se brisent parfois sur la tristesse et la mélancolie à cause de la rupture brutale qu'est la mort matérielle. Que sommes-nous sinon des rêveurs qui savons que ce sont des rêves qui nous animent, mais qui voulons croire que ce sont des réalités éternelles ? Tu viens de nous décrire ce qu'on appelle l'amour mystique...

Myrrha se redressa et regarda le barde droit dans les yeux.

– Décidément, dit-elle, tu n'as rien compris... Tu t'es tellement laissé bercer par les sermons des prêtres chrétiens que tu fermes les yeux sur les réalités essentielles. Tu ne sais même pas que l'amour divin peut très bien se révéler par le cul. Cela te choque, n'est-ce pas ? Surtout si c'est une femme qui te le dit aussi brutalement ? Eh bien, je persiste, et je le prouve. Il y a d'autres évangiles que ceux qui ont été retenus par le Pape de Rome. Si tu lisais l'Evangile de Philippe, tu y trouverais ceci : « La compagne du Sauveur était Marie de Magdala. Le Christ l'aimait plus que tous les disciples et souvent l'embrassait sur la bouche. » Tu peux être sûr qu'il ne s'en tenait pas là !... Tu penses bien qu'une femme qui donne sa bouche donne également son con et son cul. Cela te choque, petite nature ? Tu as dû pourtant en voir d'autres dans ta vie ! Et c'est une femme qui te parle, une femme qui s'exprime ainsi, hein ? Evidemment, cela n'était pas du goût des autres disciples de Jésus. Ils se plaignaient de cet excès de faveur. Que veux-tu, Jésus n'était pas originaire de Sodome. N'est-ce pas un témoignage précis ? Pourquoi les Chrétiens ne lisent-ils pas ces paroles dans leurs églises ? Auraient-ils peur de l'amour ?

Le barde ne répondit rien. La fille de Merlin s'était mise à rêver, les yeux perdus dans les airs. La lumière du jour

LA FILLE DE MERLIN

commençait à faiblir à l'intérieur de la maison. La servante apporta une lampe à huile qu'elle plaça sur un piédestal de bois massif.

– Sarah, lui dit Myrrha, tu nous prépareras à dîner.

– Oui, maîtresse, répondit la servante. Ce ne sera pas long.

Elle quitta la salle. Myrrha s'affala de nouveau sur les fourrures.

– Dis-moi, lui demanda Taliesin, crois-tu vraiment que le Nazôréen soit ressuscité ?

– Et pourquoi pas ? murmura-t-elle. Tout dépend de ce qu'on entend par *ressuscité*... Quoi qu'il en soit, après la disparition de son amant, Marie de Magdala a dû quitter Jérusalem pour échapper à la vengeance du Grand Prêtre et des membres du Sanhédrin. Pour eux, il fallait faire oublier tout ce qui s'était passé, il fallait éliminer tous ceux qui avaient été les intimes du Nazôréen pour qu'ils ne pussent témoigner. Or, la Magdaléenne était enceinte. Effrayée à l'idée que son enfant, l'enfant de Jésus, était en danger, elle s'est enfuie de Judée avec quelques membres de sa famille, avec Marthe et Lazare. Et ils ont abordé dans ce pays. Là, Marie de Magdala a donné naissance à un fils, et ce fils, plus tard, a fait souche lui aussi.

– En somme, dit le barde, tu prétends qu'il y a actuellement dans ce pays des descendants de Jésus le Nazôréen ?

– Je ne le prétends pas, je l'affirme. Et j'en ai les preuves dans ces parchemins.

– Mais alors, qui sont-ils ?

– Tu le sauras peut-être un jour.

Le visage de Myrrha s'était fermé comme si elle voulait oublier ce qu'elle venait de révéler. Elle rabattit le couvercle du coffret et fit jouer la serrure. Puis elle se leva et alla ranger le coffret où elle l'avait pris.

– Mais, reprit Taliesin, le secret que tu détiens peut bouleverser tout l'équilibre du monde chrétien. Pourquoi ne pas le divulguer ? Cela serait salutaire, il me semble. Rien ne vaut la Vérité pleine et entière...

– Toute vérité n'est pas bonne à dire, murmura Myrrha. De toute façon, les temps ne sont pas venus. Tu l'as admis

LA FILLE DE MERLIN

toi-même, barde, en me parlant de l'épée du roi Arthur. Ce n'est pas encore le moment...

Ils dînèrent dans une grande salle au milieu de laquelle brûlait un beau feu de bois. Les plats qu'on leur servait étaient simples mais succulents, les vins agréables et fruités. Et pour terminer, ils mangèrent des figues mûres et juteuses. Taliesin, qui ne connaissait guère que l'âpre saveur des pommes amères qui surgissaient des vallées de la Cambrie, s'extasiait sur le goût de ces fruits qu'il aurait volontiers cru surgir des sols chauds et sereins de cette mystérieuse île d'Avalon, la Terre des Fées, là où règne Morgane dans un éternel printemps, au milieu de ses neuf sœurs, toutes aussi belles et aussi désirables...

Pendant tout le repas, ils n'avaient parlé que de choses qui concernaient le pays de Razès. Ils n'avaient rien évoqué des étranges révélations dont Myrrha s'était faite l'interprète pendant cette longue après-midi passée sur les fourrures blanches de la salle où l'hôtesse recevait ses visiteurs. Mais Taliesin n'en pensait pas moins. Et quand il observa l'attitude de Myrrha, souriante, très décontractée, presque lascive et provocante, il se demandait pourquoi elle les avait ainsi excités par l'étonnante histoire de la Magdaléenne tout en refusant obstinément d'en dire plus sur le sujet. Quel était le but réel poursuivi par cette Juive égarée dans une région où se déchiraient les Chrétiens romains et les partisans du prêtre Arius sous l'œil ironique des quelques Germains, en l'occurrence des Francs, qui persistaient à célébrer le culte de leurs ancêtres ? Car le barde sentait confusément que la conversion des Francs à l'orthodoxie romaine n'était qu'une façade : il y avait autre chose par derrière, comme chez les Saxons, une sorte de plan maléfique qui devait viser à quelque prise de pouvoir sur le monde. Et plus que jamais, Taliesin était résolu à lutter, dans la mesure de ses moyens, contre toute forme de tyrannie et d'intolérance.

— Barde, dit soudain Myrrha, j'aimerais t'entendre jouer de la harpe...

Taliesin alla chercher le sac qui contenait sa *telyn*. Il eut beaucoup de mal à l'accorder, car les variations de

LA FILLE DE MERLIN

température que l'instrument avait subies, notamment l'extrême chaleur de la journée, en avaient faussé complètement le timbre et la sonorité. Mais il y parvint à force de patience et se mit à agiter ses doigts sur les cordes. Il improvisait. Il faisait couler des sons comme l'eau d'une cascade dans le lit d'un torrent, sans réfléchir, sans s'accrocher à la moindre pensée. La musique se glissait dans cette demi-obscurité, elle se fondait dans l'air, elle heurtait les murs et rebondissait comme des mousses d'écume ballottées par les vagues d'un océan soudain calmé après une tempête d'équinoxe.

Il était plongé dans cette écume aussi crémeuse que la peau qu'il avait entrevue de la cuisse de Myrrha quand il vit la fille de Merlin se lever et se mettre à danser devant le foyer. Il avait prétendu qu'elle chantait et dansait, mais en réalité, il n'en savait rien : il avait lancé cela au hasard afin de justifier la présence de Gwendolyn auprès de lui... Et voilà que la jeune femme prenait son rôle au sérieux et qu'elle ondulait comme un de ces fils de la Vierge qu'on voit le matin, entre deux touffes d'ajoncs, chargé de toutes les gouttes d'amour déversées par la nuit, frémir dans le vent du matin, illuminé par l'éblouissante clarté d'un soleil renaissant. Sa stupeur était grande : Gwendolyn était aussi souple qu'une feuille de roseau se balançant sur les roseaux d'un étang, et aussi belle qu'un petit oiseau noir et rouge qui vient picorer du grain dans un champ où les laboureurs ont laissé à sécher des gerbes d'or. Gwendolyn avait quitté son manteau noir et elle apparaissait ainsi dans cette robe rouge qui épousait les moindres formes de son corps long et mince ; mais Taliesin savait qu'au bas de son ventre, sa toison intime était noire, entièrement nocturne et secrète, comme le mystère de ses aisselles trempées de sueurs odorantes issues du plus profond de son être. Et cette vision, prolongée par l'image qu'il se projetait du corps nu de la fille de Merlin, contribua à faire trembler encore plus longuement, encore plus doucement, encore plus lumineusement, ses doigts sur les cordes de la harpe.

Il vit alors, parmi les ombres fantastiques suscitées par les flammes mourantes du foyer, surgir une autre silhouette,

LA FILLE DE MERLIN

celle de Myrrha. Elle s'était levée, s'était dépliée, la chevelure flottant dans la rougeur du reflet des braises qui n'en finissaient plus de mourir. Elle avait rejoint Gwendolyn et lui avait pris la main. Et toutes deux dansaient, effleuraient le sol, sautaient dans l'air embué de fumée, se séparaient, se rattrapaient, se faisaient face, se tournaient le dos, s'élançaient à la rencontre l'une de l'autre sans jamais se heurter, retombaient sur de molles nuées de vapeurs. Taliesin ne savait plus ce qui se déroulait devant lui. Il pensa à cette histoire qu'on lui avait racontée, celle de Salomé, fille d'Hérodiade, exécutant la danse des sept voiles devant Hérode, ce roi sénile au sexe endormi, et se présentant enfin devant lui dans l'obscène nudité de ses voiles retirés un par un, dans le but de presser ses lèvres vibrantes sur les lèvres mortes du prophète Jean le Baptiste dont elle avait demandé la tête parce qu'il avait refusé son amour. Mais qui donc était Salomé, Myrrha ou Gwendolyn ?

Non, il ne s'agissait pas de Salomé. Taliesin se souvenait. C'était à la cour de Rheged, auprès du roi Uryen. Il y avait eu festin. L'hydromel avait coulé dans les cornes à boire, dans les coupes d'argent, dans les coupes d'or. Il avait chanté lui-même la gloire du royaume de Bretagne et il s'était assis à l'écart, l'esprit embrumé par les senteurs de la bière, faisant retentir dans sa mémoire les harmonies qu'il venait de répandre sur tous ceux qui se trouvaient là, les fiers guerriers, avachis, incapables de comprendre le moindre chant, de murmurer la moindre prière, abrutis, assommés, liquéfiés dans leur torpeur de mâles satisfaits de leur condition. Il se souvenait. Morgane s'était avancée devant les tables. Elle avait toisé fièrement ces hommes dont les torques d'or scintillaient comme des étoiles à la lumière tremblante des torches de résine. Et Morgane s'était mise à danser.

Seule, au milieu de l'immense salle de la forteresse royale. En fait, seule au milieu du désert. D'un seul coup, les cris, les rires et les bruits avaient cessé. Tous fixaient leurs yeux exorbités sur cette femme irréelle qui ne frôlait même pas le sol et qui s'élançait ainsi sur les nuages. Dans le silence,

LA FILLE DE MERLIN

dans une profonde musique intérieure, Morgane dansait. Seule. Solitaire parmi les loups qui la guettaient, étonnés, exacerbés, subjugués. Et, au fur et à mesure qu'elle dansait, elle laissait tomber l'un de ses vêtements, dénudant ses seins, ses reins, ses fesses, puis son ventre. Elle fut entièrement nue devant les guerriers anéantis par tant de beauté et d'impudeur, avec seulement une chaîne de cuivre rouge autour du cou et un bracelet d'argent à sa cheville gauche. Elle leva cette jambe très haut, dévoilant ainsi, dans l'ombre de sa toison, la mystérieuse blessure féminine ouverte entre ses cuisses. Alors, elle s'était écriée d'une voix puissante : « Vous n'êtes que des porcs ! Vous n'avez tous qu'une seule envie, bondir sur moi et me prendre, n'est-ce pas ? Mais si vous le faisiez, c'est moi qui vous prendrais, c'est moi qui vous engloutirais, c'est moi qui vous anéantirais !... » Et, en un instant, elle s'était rhabillée, s'était précipitée vers la porte et avait disparu dans la nuit. Morgane... C'était autrefois, à la cour du roi Uryen. Mais qui donc était Morgane, Myrrha ou Gwendolyn ?

Plongé qu'il était dans sa mémoire, Taliesin ne s'était pas aperçu que les deux femmes avaient cessé de danser et qu'elles s'étaient étendues, l'une à côté de l'autre, sur les fourrures blanches. Il effleura encore quelques cordes de ses doigts et fit résonner doucement mais longuement son dernier accord. Puis il posa sa *telyn* et fit quelques pas.

– Il serait temps d'aller dormir, dit-il. Il faut que nous repartions très tôt demain matin.

– C'est juste, répondit Myrrha en se levant d'un bond. Je vais vous conduire.

Elle prit une lampe à huile et les invita à la suivre. Après avoir traversé plusieurs pièces, toutes meublées avec soin, ils entrèrent dans une petite chambre aux murs recouverts de tapisseries de laine bourrue. Dans le fond, sous une sorte de baldaquin aux voiles multicolores, il y avait un lit qui paraissait très confortable.

– Tu dormiras ici, dit Myrrha au barde. Je crois que tu t'y reposeras en toute tranquillité. Quant à la jeune femme, elle partagera ma chambre, si elle le veut bien.

LA FILLE DE MERLIN

— Certainement, répondit Gwendolyn.

La Juive alluma une chandelle et, après avoir souhaité une bonne nuit à Taliesin, elle entraîna la fille de Merlin avec elle derrière une porte masquée par une lourde tenture. La petite chatte était restée avec le barde, qui commença à examiner le lit : il vit ainsi qu'il comportait des draps sous les couvertures. Il s'en réjouit, car depuis le début de son voyage, il avait toujours couché sur des lits de fortune, ou sur des paillasses, quand ce n'avait pas été à même le sol. Il se déshabilla donc entièrement, souffla la chandelle et s'étendit entre les draps, savourant avec satisfaction le frais contact de l'étoffe de lin contre sa peau nue. Quant à Macha, elle explora consciencieusement toute la surface du lit afin de trouver une place qui pût lui convenir ; et quand elle eut fait son choix, elle se mit à pédaler en ronronnant doucement.

Taliesin se sentait fatigué. Des images incohérentes tournoyaient dans sa tête. L'incroyable histoire de la Magdaléenne, racontée par Myrrha, prenait forme, mais de façon fragmentaire. Qui était donc cette Myrrha ? Peut-être une nouvelle incarnation de celle qu'avait aimée le Nazôréen... Pourquoi s'acharnait-elle à ne pas dire qui étaient les descendants de celui qu'on appelait le Christ ? Mais, après tout, le prêtre wisigoth avait sans doute raison : Myrrha était complètement folle. Elle meublait sa solitude – et son orgueil, vraisemblablement – en racontant, à elle-même comme aux autres, des fables invraisemblables surgies de sa seule imagination. Le barde se disait qu'il pourrait bien bâtir là-dessus une vaste épopée digne de celles qu'il avait déjà chantées. Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas aller encore plus loin, puisque le réel et l'imaginaire, selon lui, n'étaient que les deux visages contradictoires de la vie terrestre ?

Le sommeil l'engourdissait lentement. Il aurait aimé que Gwendolyn fût étendue contre lui. Il aurait respiré son odeur de femelle et aurait ainsi sombré dans l'oubli total du monde, accomplissant une sorte de retour dans le sein maternel. Le sein de qui ? De Keridwen ou de celle d'avant, celle dont il ne connaissait même plus le nom. Les images

LA FILLE DE MERLIN

les plus folles se bousculèrent devant lui. La lumière de la lune, qui pénétrait à flots par la fenêtre, rendait encore plus vive sa perception des choses invisibles. Il vit briller les yeux bleus de Macha et se demanda quelles sortes de rêves traversaient l'esprit de la petite chatte. Il était sûr que Macha était dépositaire de secrets ignorés des humains. Et, tout à coup, il se sentit glisser dans les vagues déferlantes du sommeil.

Il se réveilla brusquement. Dans le songe où il évoluait comme un oiseau blanc, hors du temps et de l'espace, il avait entendu un long gémissement qui était peut-être de souffrance. Quand elle sentit qu'il venait d'émerger de la nuit, la petite chatte, qui était allongée sur sa poitrine, se mit à ronronner de nouveau. Dans un geste de tendresse qu'il ne pouvait contenir, il sortit sa main hors du lit et caressa doucement le dos soyeux de l'animal dont le ronron devint plus fort et plus rapide. Tout était calme dans cette chambre baignée de lune. Il avait rêvé. Mais, quelques instants plus tard, ce furent des gémissements plus sonores et surtout multiples qui jaillirent dans la nuit, provenant de la pièce voisine, à peine étouffés par la tenture qui occupait l'embrasure de la porte. Taliesin ne put s'empêcher de tressaillir et il se redressa, prêt à bondir hors de son lit. Macha, elle, avait déjà sauté sur le sol et glissait silencieusement en direction de la porte.

Taliesin tendit l'oreille. Aux gémissements succédaient maintenant des halètements de plus en plus rythmés, comme des feulements de bêtes sauvages dans les fourrés obscurs d'une forêt. Le barde hésita, puis il se décida à agir. Il se déplaça, se mit debout et, en frissonnant sous la fraîcheur de l'air, mais en évitant de faire le moindre bruit, il s'avança jusqu'à la porte. Là, il souleva la tenture et passa la tête de l'autre côté.

Le spectacle qui envahit son regard était édifiant. En pleine lumière lunaire, sur un grand lit apparemment bouleversé par d'innombrables reptations, les deux femmes râlaient en s'étreignant furieusement, la tête de l'une entre les cuisses de l'autre. Ainsi Gwendolyn était une tribade, il aurait pu s'en douter auparavant, en particulier lorsqu'il

LA FILLE DE MERLIN

avait remarqué son comportement envers les deux filles de Critognat à Gavaudun, ou encore durant cette dernière soirée, en la voyant danser avec Myrrha. Et Taliesin ne put s'empêcher d'admirer la beauté de ces deux corps si harmonieux dans leur nudité farouche, unis par une intense et étrange pulsion qui devait remonter du fond des âges. A ce moment-là, la tête de Gwendolyn émergea des cuisses mordorées de Myrrha, les yeux grands ouverts. Malgré la frénésie qui l'agitait, la jeune femme ne fut pas longue à s'apercevoir que Taliesin les observait.

– Viens avec nous !... murmura-t-elle dans un souffle.

Quand Taliesin reprit conscience, il faisait grand jour. Une violente odeur de sueur et de cyprine envahit ses narines. Où était-il ? Il s'assit et, dans une hébétude presque complète, il vit qu'il se trouvait serré, prisonnier en quelque sorte, entre les deux jeunes femmes, couchées sur le dos, les seins et le ventre inondés à présent par les flots dorés du soleil matinal. Elles dormaient d'un sommeil innocent et paisible, respirant régulièrement, la main de l'une crispée dans la main de l'autre par-derrière son propre dos, les chevelures éparpillées, la peau frémissante sous les vagues mourantes de leur rêve. Il aperçut aussi Macha sur un coussin, non loin du lit. Elle interrompit la toilette qu'elle était en train d'opérer et le regarda fixement avec une ironie complice. Il se demanda avec une certaine angoisse dans lequel de ces deux ventres négligemment offerts il avait répandu sa semence.

Certains sommets des montagnes sont déjà recouverts de neige, mais c'est encore l'automne dans les vallées. Les forêts sont denses lorsque les versants sont tournés vers le nord ou vers l'ouest, mais ils sont dénudés, consistant en maigres prairies, en direction du sud et de l'est. Dans les creux, les torrents sont presque à sec, car il n'y a guère eu de grandes pluies depuis le printemps dernier. Les chemins sont parfois encombrés d'éboulis, ce qui ne facilite pas le roulement des chars. Il n'y a pas de nuages dans le ciel. Le soleil brille sur des sommets arrondis, dont les bords masquent de profonds cratères, signe que des feux invisibles dorment sournoisement sous la surface de la terre, prêts à surgir à tout moment et à exploser en gerbes triomphales. C'est un jour comme un autre, sur des chemins de montagne...

DEPUIS qu'ils avaient quitté le Razès, Taliesin et la fille de Merlin n'avaient pas échangé une seule parole. Gwendolyn surveillait imperturbablement les pas du cheval Melygan, s'arrêtant de temps à autre pour laisser celui-ci se reposer, remontant ensuite sur le char et reprenant la route, tandis que Taliesin, indifférent aux paysages qu'ils traversaient, somnolait, et même dormait franchement, dodelinant de la tête, ballotté qu'il était par les cahots, mais immuablement figé dans son silence. La chatte Macha, elle, allait de l'un à l'autre, se cachant dans les plis de la robe de Gwendolyn ou se juchant parfois sur l'épaule du barde, par curiosité sans doute, mais surtout pour se garder des dangers éventuels qui pourraient surgir derrière certains détours du chemin.

Le matin, ils étaient partis plus tard que prévu. Taliesin s'était levé le premier, laissant les deux femmes endormies dans leurs rêves embués de troubles vapeurs. Quand, tous les trois, ils s'étaient retrouvés autour de la table, et tandis que la servante Sarah avait apporté nourriture et boisson,

LA FILLE DE MERLIN

aucun d'entre eux n'avait fait la moindre allusion à ce qui s'était passé pendant la nuit. Le barde n'était d'ailleurs pas loin de penser que tout n'avait été qu'illusion, pure expression onirique de son imaginaire et du désir réel qu'il avait de la fille de Merlin. Pourtant, à regarder les deux femmes, leurs yeux battus, leur visage quelque peu fatigué, il en arrivait à sentir sous ses doigts les corps qu'il avait longuement caressés, il en arrivait à sentir cette intense et tenace odeur de femelle en rut qui émanait de tout leur être. Mais il n'avait rien dit, rien laissé paraître de ce qu'il pensait ou de ce qu'il évoquait. Au moment du départ, ils s'étaient embrassés chastement tous les trois comme si de rien n'était et, avec la petite chatte, Gwendolyn et Taliesin étaient remontés sur le char, se contentant d'un signe de la main lorsque le véhicule, en s'éloignant de la villa Béthanie, s'était enfoncé dans l'ombre des maisons de Rhedae pour disparaître ensuite sur les flancs de la colline.

Si, Myrrha avait dit quelque chose avant qu'ils ne prisent congé. « C'était très beau... » avait-elle murmuré en fuyant leur regard. Puis elle avait ajouté : « Quand vous serez à Anicium, demandez la maison de Porphyre. Allez-y et dites à la femme qui vous accueillera que c'est moi qui vous ai envoyés. Cette femme, je la connais très bien. Elle n'est pas de mon peuple, mais du vôtre. C'est une Gauloise du nom de Sirona. Dites-lui ce que vous cherchez, vous pouvez avoir confiance en elle autant qu'en moi, et je sais qu'elle vous aidera. » Et Taliesin se souvenait qu'il avait vu quelques larmes couler sur les joues de Myrrha.

Pendant la journée, ils avaient parcouru une longue distance à travers une succession de plaines et de vallées. Puis le chemin était devenu plus étroit, plus tortueux également au fur et à mesure qu'ils allaient vers le nord et que les montagnes devenaient plus hautes. Et le soir était presque complètement tombé lorsqu'ils débouchèrent sur une route beaucoup plus large et qui était pavée. Ils commençaient à s'inquiéter, ne sachant pas où ils passeraient la nuit, se résignant même à dormir à la belle étoile, dans quelque recoin abrité, mais ils aperçurent, à l'entrée d'un village, les vastes bâtiments

LA FILLE DE MERLIN

d'une auberge, devant lesquels étaient stationnés un grand nombre de chariots remplis de marchandises diverses.

La fille de Merlin n'hésita pas. Elle trouva une place pour ranger le char, et tandis qu'elle s'occupait à soigner le cheval, Taliesin, la petite chatte sur son épaule, alla négocier leur séjour dans l'auberge. Après une discussion assez serrée, parce que l'aubergiste prétendait que tout était plein, il obtint, pour un prix qu'il jugea exorbitant, une chambre au premier étage, dans laquelle il alla déposer leurs affaires. Puis il redescendit dans la grande salle de l'auberge, où Gwendolyn le rejoignit bientôt.

Il y avait effectivement beaucoup de gens dans cette salle, occupés à boire ou à manger, et l'atmosphère était fort bruyante. Le barde et la fille de Merlin purent cependant s'installer au bout d'une table où avaient déjà pris place une dizaine d'hommes âgés de vingt à quarante ans. Ces hommes saluèrent les deux arrivants et se serrèrent pour leur laisser un peu plus d'espace. Et la conversation s'engagea bientôt entre eux.

Bien sûr, comme on avait remarqué leur accent, on leur demanda qui ils étaient et de quel pays ils venaient. Taliesin leur répondit qu'il était barde errant, que sa compagne chantait et dansait, et qu'ils avaient quitté l'île de Bretagne pour voyager à travers la Gaule tout en vivant de leur art lorsqu'on voudrait bien les recevoir dans la maison des chefs ou simplement chez quelque riche bourgeois féru de musique et de poésie. Les autres leur dirent alors qu'ils étaient des marchands et qu'ils revenaient du sud avec de grandes provisions de vins pour les revendre dans leur pays, en Auvergne. Du même coup, Taliesin apprit que la grande route sur laquelle ils avaient débouché était la célèbre Voie Regordane, un antique chemin qui avait été aménagé par les Romains, et qui constituait à peu près l'unique liaison entre les régions du sud de la Gaule et les vallées du nord dont les rivières convergeaient toutes vers le grand océan.

— Nous empruntons souvent cette route, dit l'un des marchands, car nous faisons le commerce entre la cité de Nîmes et celle de Clermont. Nous apportons dans le sud les

LA FILLE DE MERLIN

produits de nos terres, du blé, des fromages, des lentilles, et nous revenons avec les produits du sud, en particulier de l'huile et du vin.

Ils levèrent tous leurs coupes de vin à leur rencontre, se souhaitant mutuellement bonheur et prospérité. Le barde qui, par nature, était d'un tempérament sociable, toujours soucieux d'établir de bons rapports avec ceux qu'il rencontrait, mais qui ne manquait jamais une occasion de s'informer sur la situation du pays où il se trouvait, réussit à poser d'habiles questions sur les troupes franques, sur leur nombre, sur leurs mouvements, et il insista longuement sur le chef Chramm dont on lui avait vanté les mérites aussi bien dans l'île de Bretagne que dans les territoires de la Gaule. Ce fut le plus âgé des marchands, celui qui était vraisemblablement le patron, qui lui répondit.

– En vérité, dit-il, ceux qui t'ont dit du bien de Chramm ne le connaissent pas. Nous, nous l'avons subi et nous savons à quoi nous en tenir.

– Comment cela ? demanda Taliesin en jouant les innocents. N'est-il pas fils de roi ?

– Cela ne suffit pas pour n'avoir que des qualités !... Oui, c'est l'un des fils du roi Clotaire, et celui-ci l'a envoyé en Auvergne comme gouverneur, ou plutôt comme duc, car il avait tout pouvoir sur les comtes qui sont habituellement les administrateurs du roi, chez les Francs. Il s'est conduit comme un tyran, disposant à son gré des personnes et des biens, pressurant le peuple d'impôts injustes, faisant tuer sans scrupules ceux qui s'opposaient à lui. Bref, il s'est montré si cruel et si peu soucieux des lois que son père, alerté par les plaintes du peuple, l'a relevé de ses fonctions. Et pourtant, le roi Clotaire n'est pas un modèle de vertu, ni de justice...

– Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ce Chramm est toujours dans votre pays et pourquoi il y réunit des troupes.

– L'orgueil ! la soif du pouvoir ! le mépris de ses parents !... Au lieu d'obéir aux ordres de son père, Chramm s'est révolté ouvertement contre lui. Il s'est allié à son oncle,

LA FILLE DE MERLIN

le roi Childebart de Paris, dans le but de partager avec lui le royaume de Clotaire. Belle famille, en vérité !... Chramm se prend pour le maître du monde, et de plus, il est excité par son beau-père Willichaire, un autre ambitieux sans scrupules ! Willichaire a même essayé de s'emparer par les armes du royaume des Burgondes, mais son expédition a échoué. Voilà pourquoi tout ce beau monde se retrouve chez nous, en Auvergne.

On leur servit le souper. Taliesin réfléchissait, assez inquiet de ce qu'il venait d'entendre. Il ne serait sans doute pas facile d'approcher Chramm, et surtout de lui reprendre l'épée que Glastein lui avait nécessairement remise. Pourtant, sa résolution était si forte qu'il se sentait prêt à toutes les éventualités pour accomplir cette mission dont il s'était chargé. Et il ne faisait aucun doute que la fille de Merlin n'eût cette volonté farouche de faire aboutir coûte que coûte leur projet commun.

Le patron des marchands, que les autres appelaient Gerphagnon, se lança alors dans une description détaillée des exactions dont s'était rendu coupable Chramm, et des misères que son peuple avait endurées à cause de lui.

– En somme, dit Taliesin, nous, les Bretons, nous avons subi le même sort que vous. Nous aussi, nous avons été envahis par les Romains et, lorsque nous avons retrouvé notre indépendance, ce sont les Saxons maudits qui sont venus nous assaillir. Ils se conduisent en tyrans, comme les Francs, et mes compatriotes souffrent des mêmes injustices que les tiens.

– Hélas !... s'écria Gerphagnon. Et tout cela au nom de Jésus-Christ ! Car les Francs prétendent agir pour instaurer sur terre le royaume de Dieu dans le respect de la vraie religion !...

Ils se turent un long moment, absorbés par leur repas. Tout autour, le brouhaha était dense. La salle était entièrement remplie de convives, tous des voyageurs, des marchands en majorité, qui parcouraient ainsi la Voie Regordane dans les deux sens. Cette auberge devait être une étape obligatoire pour eux et, visiblement, ils se connaissaient tous plus ou

LA FILLE DE MERLIN

moins, ayant eu maintes occasions de se rencontrer au long de leur parcours.

– Et quelle sera votre prochaine étape ? demanda soudain Gerphagnon.

– A vrai dire, je ne sais pas trop, répondit le barde. Tout dépendra du temps que nous mettrons sur ces chemins de montagne. Mais nous voulons aller jusqu'à Anicium.

Le marchand passa sa main dans ses cheveux qui commençaient à grisonner.

– Ecoute, dit-il, je sais que je n'ai pas de conseil à te donner, mais je vais quand même t'en donner un. Ces chemins de montagne ne sont pas très sûrs. Pendant de longues heures, on ne rencontre ni ville, ni village, ni même la moindre habitation isolée. Ce sont des endroits propices aux embuscades. Les montagnes servent de refuges à des brigands de toute espèce qui se jettent à la moindre occasion sur les voyageurs sans défense. Il est dangereux de voyager seul. Aussi vais-je te faire une proposition : comme nous passons à Anicium nous-mêmes, joins-toi à nous avec ta compagne. Nous sommes nombreux et cela fait hésiter les pillards. D'ailleurs, si par hasard nous étions attaqués, nous saurions nous défendre. Qu'en penses-tu ?

Taliesin jeta un rapide coup d'œil vers Gwendolyn, qui lui fit un signe de tête.

– Je crois que tu as raison, répondit-il. Il vaut mieux être prudent. Nous acceptons volontiers ta proposition et nous t'en remercions

Ils terminèrent leur repas en buvant une dernière coupe de vin, puis ils se souhaitèrent une bonne nuit. Taliesin et Gwendolyn montèrent jusqu'à la chambre où la chatte avait été enfermée ; mais la fille de Merlin avait pris soin d'apporter une écuelle remplie de lait, et Macha exprima son contentement en se frottant à leurs jambes avant de se mettre à laper le savoureux liquide en ronronnant discrètement.

Le barde et la jeune femme restèrent debout, l'un en face de l'autre, comme s'ils se trouvaient soudain étrangers, obstinément muets et fixant tous deux leurs yeux sur la petite flamme de la lampe à huile. Finalement, ce fut Taliesin

LA FILLE DE MERLIN

qui se décida à rompre un silence qui devenait intolérable.

– Bon, dit-il. Tu vas prendre le lit et je dormirai sur le plancher, enroulé dans une bonne couverture. J'ai l'habitude.

– Ne sois pas stupide, répondit-elle. Nous partagerons le lit.

Elle s'approcha de lui.

– Ecoute, reprit-elle, il faut que nous mettions les choses au point entre nous. Je suis une femme, Taliesin, une femme fière de l'être et qui a toujours affirmé qui elle était. Et, en tant que femme, j'ai des besoins de femme, des besoins de contacts physiques autant que de tendresse et d'amour.

– Je m'en suis aperçu !... soupira le barde.

Gwendolyn se mit à rire doucement mais Taliesin savait que ce n'était pas par moquerie. Elle exprimait l'inexprimable. Il vit dans ses yeux ô combien féminins ! une étonnante lumière qui surgissait du fond de la nuit, de la nuit des origines, lorsque tout était confondu dans l'éternel Chaos, comme l'éclosion d'un mystère qu'il était incapable de cerner tant il était immense et dépassait les pouvoirs de l'être humain. Il se souvint d'avoir vu une semblable lumière dans les yeux de Merlin. Décidément, Gwendolyn était bien la fille de Merlin, aussi impénétrable que l'Enchanteur, aussi déroutante que ce dernier l'était lui-même, aussi dévoreuse également, aussi terrible et inexorable peut-être. Le sortilège était là, il l'imprégnait, mais Taliesin n'en ressentait aucun mal, aucune souffrance, seulement une joie indicible qui n'avait plus aucun lien avec ce qu'on appelait communément le plaisir.

Des flots d'images déferlèrent sur lui. La tempête !... Le sortilège !... A la cour du roi Uryen, lorsque Morgane avait dansé devant les guerriers avec tant d'impudeur et tant d'obscénité, le barde avait quitté la grande salle du palais et s'était élancé à sa recherche. Il l'avait retrouvée dans une anfractuosité des remparts, là où d'ordinaire les gardes s'abritaient lorsqu'il pleuvait. Mais la nuit était sereine. Les étoiles scintillaient de toutes leurs flammes dans un univers en perdition où la terre était prête à basculer derrière les sombres vapeurs des constellations mortes. Il s'était approché de Morgane et s'était aperçu qu'elle pleurait. Il était

LA FILLE DE MERLIN

allé encore plus près, il l'avait serrée contre lui, il avait passé sa langue contre les joues de la femme, il avait léché ses larmes, il avait bu ce qui coulait de ses yeux. Elle avait gémi. Alors, il avait léché et bu les pleurs qui coulaient de son ventre. Elle avait hurlé, et les loups de la montagne lui avaient répondu dans le vent qui venait du nord. Désormais prisonnier d'un sortilège qui n'avait pas de fin, il s'était englouti en elle, à en mourir. Ou plutôt à reprendre vie dans le soleil qui éclatait en myriades de parcelles brûlantes à travers l'univers. Mais ce n'était pas Morgane qui était en face de lui, c'était Gwendolyn, la fille de Merlin, à qui il avait donné son nom et sur laquelle il avait droit de création.

— Oui, reprit-elle d'une voix très douce, oui, je suis une femme, de tout mon corps et de toute mon âme. Tu sais maintenant que je peux me fondre aussi bien dans une femme que dans un homme. Tu sais que j'ai besoin de toucher l'*autre* et que l'*autre* me touche, peu importe s'il est homme ou femme. Mais je suis *libre*, Taliesin, et je veux rester une femme libre. Jamais je n'accepterai d'être dépendante d'un homme ou d'une femme, quelles que soient les qualités et quels que soient les attraits de cet *autre*. Pardonne-moi de te dire cela, mais je ne peux pas être une femme soumise à l'autorité d'un *autre*. Je sais que tu me comprends.

— Oui, je te comprends, Gwendolyn. Tu es la Femme telle que je l'ai cherchée toute ma vie. J'ai cru parfois la découvrir au détour d'un chemin, dans une clairière au milieu de la forêt. Mais ce n'était pas elle. Je le regrette, mais c'est ainsi...

Gwendolyn mit sa main droite sur le poignet gauche de Taliesin, et ses doigts s'incrustèrent profondément dans sa chair. Le barde ne résista pas. Il sentit l'étreinte et la reçut comme une offrande venue du plus lointain. Elle le regarda avec une intensité accrue.

— Je suis libre d'aimer qui je veux et quand je veux, murmura-t-elle. Je ne te posséderai jamais, mais tu ne me posséderas jamais. Cela dit, tu as envie de moi, et j'ai envie de toi. Qu'est-ce qui nous empêche de nous aimer ?

Il ne répondit rien. Mais ils firent l'amour toute la nuit.

LA FILLE DE MERLIN

Le lendemain, comme il en avait été convenu, Taliesin et Gwendolyn se joignirent aux marchands et partirent sur la Voie Regordane en direction du nord. Le convoi comportait une vingtaine de chariots lourdement chargés, tirés chacun par deux chevaux. Ils roulaient en file, serrés les uns derrière les autres, et le char de la fille de Merlin était presque en tête, immédiatement après le chariot que menait Gerphagnon. Melygan était fringant, au mieux de sa forme, et il semblait tout heureux de se retrouver au milieu d'autres chevaux. Quant à Macha, elle s'était blottie entre le barde et Gwendolyn et elle observait avec attention tout ce qui se passait.

Le temps était beau bien que l'air fût encore très frais à cette heure matinale. Une brume légère montait parfois des petites vallées qui se dessinaient de part et d'autre des montagnes. Sur certains pitons rocheux, on apercevait les murailles de quelque forteresse ou de quelque poste de garde. Chaque fois que la route franchissait un torrent sur un pont, il fallait s'arrêter. Des hommes en armes venaient s'informer de la nature du convoi, et chaque fois, Gerphagnon, en tant que chef de la troupe, devait leur verser quelques pièces de monnaie. Alors, le convoi s'engageait sur le pont, surveillé jusqu'au dernier chariot par les hommes d'armes.

— J'ai l'impression, dit Taliesin à Gerphagnon, que le prix de tes marchandises est alourdi par toutes les taxes que tu dois acquitter pendant le voyage...

— A qui le dis-tu ! s'écria le marchand. Cela finit par doubler le prix d'achat !... Et encore, s'il n'y avait que ces droits de *tonlieu* à payer, ce ne serait rien. Après tout, cet argent sert à entretenir les routes et à les surveiller, et ce sont des agents du roi qui le perçoivent. Telle est la loi. Mais il faut aussi satisfaire certains seigneurs sans scrupules qui, sous prétexte de garantir notre sécurité, nous font payer le passage sur leurs terres. Et crois-moi, cela, c'est à leur profit...

— Alors, pourquoi vous laisser faire ?

Gerphagnon éclata d'un rire qui sonnait faux.

— Facile à dire ! marmonna-t-il. Ces petits chefs sont de véritables brigands. Si nous ne leur donnions pas quelque

LA FILLE DE MERLIN

cadeau, de l'argent ou des marchandises, ils s'arrangeraient pour nous faire attaquer par leurs propres hommes !...

– En somme, ils vous rançonnent.

– Exactement. Du reste, tu verras bientôt comment cela se passe dans les endroits les plus éloignés des villes. Ce sont les petits seigneurs retranchés bien à l'abri dans leurs forteresses qui font la loi, et non le roi ou ses représentants...

La journée se passa sans incident. Après avoir sacrifié, en pleine montagne, aux usages imposés par un de ces petits chefs dont avait parlé Gerphagnon, la troupe trouva refuge, pour la nuit, dans l'enceinte d'une villa romaine. Les marchands connaissaient bien le propriétaire de la villa et avaient l'habitude d'y être hébergés. D'ailleurs, Gerphagnon était en affaires avec lui, lui apportant du vin et achetant des fromages de chèvre qu'il revendrait ensuite dans son pays.

Le maître des lieux avait mis à leur disposition une vaste grange pour y dormir. Et tandis que la nuit devenait très sombre, ils se réunirent dans la cour, devant les écuries, autour d'un grand feu qu'on avait allumé, afin d'y manger et d'y boire tranquillement. Et quand ils eurent terminé leur sobre repas, quelqu'un demanda à Taliesin s'il voulait bien leur chanter un chant de son pays et terminer ainsi cette fraternelle veillée avant d'aller se coucher.

Le barde répondit qu'il le ferait avec plaisir. Il se leva et rentra dans la grange où il avait déposé sa harpe. Une fois de plus, il eut beaucoup de mal à accorder son instrument ; mais quand il eut réussi, il se plaça près du feu qui s'éteignait lentement derrière lui.

– J'aimerais, dit-il, chanter un chant à la gloire d'un roi qui fut mon maître et qui a été un des plus nobles et des plus courageux compagnons du roi Arthur.

Ils firent tous silence et l'on n'entendit plus guère, dans cette cour, que le grésillement des dernières braises. Les doigts de Taliesin effleurèrent les cordes de sa *telyn* et, pendant quelques instants, il fit seulement entendre sa musique. Alors, quand il jugea qu'il avait suffisamment plongé ses auditeurs dans l'ambiance du passé, il commença à chanter :

LA FILLE DE MERLIN

« Oh ! ce bruit ! est-ce la terre qui tremble ?
Est-ce la mer qui déborde
de ses rivages coutumiers
jusqu'aux pieds des hommes ?
Ce gémissement dans la vallée,
n'est-ce pas Uryen qui frappe ?
Ce gémissement sur la montagne,
n'est-ce pas Uryen qui triomphe ?
Ce gémissement sur la colline,
n'est-ce pas Uryen qui broie ?
Ce gémissement dans la forteresse,
n'est-ce pas Uryen qui le fait pousser ?
Gémissement dans le chemin,
Gémissement dans la plaine,
Gémissements dans tous les ravins...
Il n'est personne qui puisse les faire taire,
il n'est point de refuge contre Uryen,
il n'est point de famine
pour ceux qui pillent en sa compagnie.
Quand il combat, vêtu de son armure
émaillée d'azur étincelant,
sa lance bleue est la main de la mort
au carnage des ennemis.
Gémissement sur la montagne,
gémissement dans la plaine,
gémissements dans toutes les vallées...
Ah ! jusqu'à ce que je défaille de vieillesse,
jusqu'à la rude angoisse du trépas,
jamais je n'aurais de joie
si je ne célébrais Uryen... »

Il avait chanté en langue bretonne, mais les marchands avaient écouté avec un profond respect et une certaine mélancolie provoquée à la fois par l'étrangeté de cet air et par le son rauque de la voix du barde qui, tout au long de cet éloge qui lui rappelait tant de souvenirs, s'était laissé aller à une grande tristesse. Et quand il eut terminé son chant et égrené ses derniers accords sur les cordes de sa harpe, ils l'applaudirent tous avec enthousiasme.

LA FILLE DE MERLIN

Ensuite, après avoir soigneusement éteint le feu afin d'éviter tout risque d'incendie, ils gagnèrent la grange et s'y installèrent. Taliesin et Gwendolyn s'enroulèrent tous deux, corps contre corps, partageant et échangeant ainsi leur chaleur, dans une couverture de laine. Et, après que la petite Macha se fut glissée, bien à l'abri entre le cou et l'épaule du barde, ils sombrèrent bientôt dans un profond sommeil qui dura jusqu'au matin.

Le voyage de cette nouvelle journée se déroula de la même façon que celui du jour précédent. Le convoi ne franchit qu'un seul pont, et l'on n'eut à payer le passage qu'une seule fois aux agents du fisc royal. Par contre, Gerphagnon dut parlementer à trois reprises avec des bandes de soudards qui cherchaient à tirer le maximum d'avantages de la riche cargaison des chariots. Mais Gerphagnon était un habile négociateur et, comme ses interlocuteurs avaient fini par le connaître, il réussit à abaisser la somme d'argent demandée par les deux premières bandes et s'en tira avec quelques fromages de chèvre pour la troisième.

Au fur et à mesure qu'ils s'avançaient vers le nord, le paysage changeait et devenait plus austère. La végétation n'était plus tout à fait la même. Les chênes verts, qui avaient provoqué l'admiration de Taliesin, avaient laissé place aux grands chênes rouvres que le barde connaissait bien, et dont les feuilles commençaient à prendre une teinte rouillée. Il y avait aussi des bouleaux et des frênes, quelques hêtres par endroits, et surtout des pins en grande quantité, mais d'une espèce que Taliesin ne connaissait pas. Ces pins étaient très droits, très hauts, et leurs troncs étaient rougeâtres, ce qui contrastait avec les pins de Cambrie, tordus par les vents du large, ou encore avec les pins parasols qu'il avait remarqués au milieu des cyprès dans le Razès.

Les montagnes avaient également une autre allure. D'abord, leurs sommets devenaient de plus en plus hauts et la surface apparente en était râpée, couverte de prairies à l'herbe courte, brûlée par le soleil de l'été qui persistait à briller de tous ses feux. Il n'y avait plus de champs cultivés, seulement des jachères et de grandes étendues broussailleuses

LA FILLE DE MERLIN

d'où émergeaient de grandes bruyères mauves en taches lumineuses qui se prolongeaient parfois comme de véritables draperies brodées. Les ravins étaient profonds, encombrés d'éboulis où se mêlaient les roches grises, les roches rouges et des roches très noires qui paraissaient d'une exceptionnelle dureté. C'était un paysage qui pouvait, par certains aspects, ressembler à celui qu'on voyait dans les montagnes de Cambrie, mais il y avait quelque chose en plus, quelque chose d'indéfinissable qui faisait sentir à Taliesin qu'il était très loin de sa patrie, dans les brumes et les senteurs humides du Mont des Aigles.

Il y avait aussi un net changement de température. La chaleur violente du sud, qui avait tant accablé le barde entre Gavaudun et Rhedae, avait laissé place à une tiédeur agréable qui, selon les orientations de la route, avait tendance à se muer en fraîcheur. Mais Taliesin ne s'en plaignait pas, bien au contraire. Il respirait à pleins poumons, savourant les senteurs les plus diverses qui émanaient des fleurs et des buissons, et qu'un vent léger balançait dans les vallées sinueuses et parfois obscures qu'ils suivaient depuis le matin. Le barde se sentait revivre, même s'il somnolait de temps à autre, apaisé par le calme de la petite chatte qui avait élu domicile sur ses genoux et qui semblait elle aussi tout à son aise dans une ambiance à la mesure de son tempérament.

Le soir, alors que la nuit tombait déjà, ils s'arrêtèrent devant une auberge toute proche de la route et y demandèrent le gîte et le couvert. Taliesin, qui sentait son appétit renaître depuis que la température avait baissé, se régala d'une excellente potée aux choux qu'on leur servit. Puis, le repas étant terminé, chacun se retira dans sa chambre. Taliesin et Gwendolyn se retrouvèrent seuls pour la première fois depuis deux jours. La jeune femme déposa sur le sol l'écuelle de lait qu'elle avait fait préparer pour Macha et, sans plus attendre, elle se précipita sur le barde et l'étreignit avec une sorte de fureur sauvage.

— Je n'en pouvais plus ! murmura-t-elle dans un souffle. J'avais une envie folle de me serrer contre toi...

LA FILLE DE MERLIN

Il l'entoura de ses bras, puis il passa les doigts de sa main droite dans les cheveux frisés de Gwendolyn. Il la sentit frémir.

– Tu sais, dit-elle encore, je n'ai jamais pu supporter qu'un homme me passe la main dans les cheveux, cela éliminait tout désir, toute attente... Sans doute parce que, pour moi, c'était une prise de possession, et que je la refusais.

Elle le regarda avec intensité. Il crut qu'il allait plonger dans ses yeux et s'y faire engloutir. Il se souvint du moment – c'était aux calendes de mai – où on l'avait recueilli sur la mer, flottant entre deux eaux, dans un sac de peau.

– Continue, murmura-t-elle, prends mes cheveux dans tes doigts, tords-les, fouille ma tête, modèle-moi, fais de moi ce que tu veux...

Il ne se força guère à obéir. Elle gémit, puis elle se souleva vers lui et ils unirent leurs lèvres pendant un long moment. Alors, elle recula légèrement et le regarda en souriant.

– Je ne sais pas ce qui m'arrive... reprit-elle. C'est la première fois que je ressens cela. Je ne comprends pas, mais c'est magnifique.

– Moi aussi, répondit doucement Taliesin, je ne sais pas ce qui se passe. Il aura fallu mon âge pour atteindre une telle plénitude. Oui, je suis comme toi : j'ai toujours voulu préserver ma liberté, je n'ai jamais voulu m'attacher à une femme, même si je croyais cette femme unique dans ma vie. C'était sans doute par lâcheté, pour ne pas être déçu, et surtout, je l'avoue, pour ne pas souffrir s'il y avait séparation, ce qui arrive forcément, hélas !... Et pourtant, dès que je t'ai vue, j'ai senti qu'il y aurait quelque chose d'ineffable entre nous.

– Oui, il en a été de même pour moi. Et pourtant, j'étais furieuse lors de notre rencontre, furieuse que tu me voies nue, les jambes ouvertes sur mon sexe. Je voulais te griffer, je voulais te mordre. Mais je savais que j'avais envie de toi...

Elle détourna la tête.

– C'est fou ! reprit-elle, c'est complètement fou, mais c'est ainsi...

– Tu sais, murmura Taliesin en lui caressant les épaules, j'ai bien connu ton père, je n'ai pas été son disciple, mais

LA FILLE DE MERLIN

son compagnon un certain temps. J'avais le même âge que lui, tu sais. Oui, Gwendolyn, j'ai l'âge d'être ton père...

– Tais-toi !... s'écria-t-elle. Ce n'est pas parce que tu m'as donné mon nom qu'il faut te croire mon père !... Il n'y a qu'une chose qui compte pour moi : je crois que je t'aime !...

– Moi aussi, je t'aime ! répondit-il d'une voix sourde.

Elle l'entraîna avec force et, sous le regard en apparence indifférent de Macha, ils s'effondrèrent sur le lit.

Le voyage du lendemain fut plus long et plus pénible pour les chevaux que ceux des jours précédents, car la route montait sans arrêt pour atteindre des hauteurs qu'ils n'avaient pas encore éprouvées. A l'horizon, sur certains sommets éloignés, on distinguait de la neige. Les pentes devenaient raides et la végétation semblait enfouie dans les vallées. Quant à l'air, il était de plus en plus froid, à tel point que chacun dut se couvrir d'un manteau ou d'une couverture. Et, vers le milieu de l'après-midi, ils débouchèrent sur un vaste plateau battu par les vents où l'on ne remarquait guère que des terrains incultes hérissés de rochers sombres et parsemés d'éboulis de cailloux qui semblaient avoir été abandonnés là par les reflux de quelque cataclysme d'autrefois.

A la vue de cette étendue désolée, Taliesin sentit monter en lui une angoisse irrésistible. Dans quel pays de fin de monde se trouvait-il ? Y avait-il quelque chose aux extrémités de ce plateau, et surtout avait-il des extrémités ? Il eut soudain atrocement peur qu'un vide sans fond s'ouvrît tout à coup devant eux, les précipitant dans les régions les plus obscures du néant. Brusquement, comme cela lui arrivait fréquemment en pareil cas, des bribes de poèmes affluèrent dans son esprit, sans aucun ordre, d'une façon incontrôlable et incontrôlée, chaotique même, à l'unisson de ce désert stérile qui s'offrait à ses regards inquiets. Ce furent des phrases qu'il avait composées autrefois : *Sais-tu où se trouve la nuit guettant le passage du jour ?* Ou encore : *Sais-tu qui soulevait la montagne avant la chute des éléments ? Sais-tu ce qui supporte la structure de la terre habitée ?* A ces interrogations

LA FILLE DE MERLIN

sans réponses succéda une série d'images surgies du passé : *Bien que petit et modeste en mon comportement, j'étais grand dans le sanctuaire des hauteurs...* Puis ce fut presque un cri de terreur : *Lors je me suis enfui sous la semblance d'une corneille, je me suis enfui sous l'aspect d'un corbeau au langage prophétique...* Et brutalement, tout bascula.

D'autres phrases qui n'étaient pas de lui s'imposèrent : *Je suis le Ténébreux, le Vêuf, l'Inconsolé, le Prince d'Aquitaine à la tour abolie.* Mais qui était donc ce Prince d'Aquitaine ? Était-ce lui, parce qu'il avait passé quelques jours dans cette province ? Il n'était plus maître de sa pensée ; celle-ci débordait, inondait les rivages, fracassait les digues qui protégeaient les villes construites au ras de la mer. Et il y eut une phrase qu'il tourna et retourna sans la comprendre : *La treizième revient, c'est encor la première...* Il saisit la main de Gwendolyn et celle-ci la lui serra tendrement. Son angoisse disparut d'un seul coup et, de son autre main, il caressa le dos soyeux de Macha, toujours blottie contre lui.

Après avoir traversé ce plateau qui paraissait interminable tant il était monotone et secoué de tourbillons froids, comme si l'hiver s'était brusquement déversé sur la terre, la route commença à s'enfoncer entre deux pentes légèrement incurvées sur lesquelles réapparaissait une timide végétation. D'abord, ce furent des touffes de genêts et des genévriers isolés dont les silhouettes décharnées faisaient penser à des fantômes ; puis ce furent des frênes au feuillage jauni et des pins aux troncs plus rougeâtres que jamais parmi des amoncellements de ronces dévoreuses ; enfin ce furent des chênes dont les glands brillaient dans les derniers rayons du soleil et des hêtres dont les faines attendaient d'être cueillies. Taliesin eut l'impression de quitter l'enfer, car pour lui, l'enfer n'était pas dévoré par les flammes, mais figé dans la glace éternelle. Le fond de la vallée devait être humide, irrigué par des sources vives qui jaillissaient de la roche, et plus l'allure du convoi s'accélérait dans la descente, bien que le soleil fût sur le point de disparaître au loin, derrière les montagnes, plus le barde sentait son corps se réchauffer, et il ne fut plus mordu par le vent aigre qui balayait le plateau.

LA FILLE DE MERLIN

Brusquement, alors que la route décrivait un large cercle autour d'une pente plus escarpée que les autres, Taliesin aperçut une large vallée de forme arrondie, comme un cirque entouré de montagnes et ponctuée par deux pitons rocheux, dont l'un était mince et quasi squelettique, et l'autre plus charnu, plus épais, avec de nombreuses habitations dispersées sur ses flancs. Gerphagnon se retourna vers le barde et la fille de Merlin.

— Voici Anicium, leur cria-t-il, car il fallait couvrir le bruit des roues sur les pavés disjoints. Mais à l'heure actuelle, nous l'appelons plus volontiers Le Puy. Du temps des Romains, ce n'était pas le chef-lieu du peuple des Vellaves : ils avaient préféré s'installer à Ruessio, un peu plus au nord, dans une plaine où il était plus facile d'établir un camp. Mais Anicium a toujours été un sanctuaire très connu et très fréquenté lorsque nos ancêtres pratiquaient la religion des druides, et cela est resté dans la mémoire des gens du peuple vellave. Ils sont peut-être devenus chrétiens, mais ils ont fait de ce lieu leur nouvelle capitale, aussi bien politique que religieuse. C'est là que résident maintenant le comte et l'évêque.

Ils continuèrent un long moment à descendre vers la ville et durent s'arrêter à la grande entrée fortifiée où se tenaient rassemblés de nombreux hommes d'armes. Gerphagnon paya le droit d'entrée exigé par l'administration royale, et le convoi s'avança dans une rue bordée de maisons bâties en pierres noires, serrées les unes contre les autres, certaines assez hautes, et toutes recouvertes d'une toiture en tuiles rondes et rouges.

— Nous sommes donc arrivés, dit encore Gerphagnon. Pour nous, il nous reste encore du chemin à faire pour regagner notre établissement à Brioude, à une journée de route vers le nord-ouest. Mais, demain, c'est le jour du marché ici, au Puy, et c'est une bonne occasion de vendre nos marchandises et, selon les circonstances, d'en acheter d'autres que nous vendrons à Brioude et dans la région. Nous avons l'habitude de loger dans une auberge, au bas de la ville. Viendrez-vous avec nous ?

LA FILLE DE MERLIN

– Je te remercie, répondit Taliesin, mais nous devons nous rendre à la maison de Porphyre.

– La maison de Porphyre ! s'exclama le marchand. Voilà qui est bien !... Porphyre est certainement l'homme le plus riche de cette ville. C'est un Grec, qui a épousé la patricienne Sirona, une femme magnifique, soit dit entre nous, et qui appartient à l'une des plus anciennes familles sénatoriales du pays. Porphyre fait du commerce de tout, il fait des affaires, comme on dit, et il a amassé une fortune considérable. Il est souvent absent pour s'occuper de ses entreprises, et pendant ce temps, son épouse Sirona dépense ce qu'il gagne. C'est souvent comme ça dans cette bonne société !... Mais attention, Sirona est une femme cultivée, agréable et d'une intelligence remarquable. Tu l'as déjà rencontrée ?

– Non, jamais, mais on nous a recommandé d'aller la voir. Elle est, paraît-il, de bon conseil et elle peut nous introduire auprès de ceux qui apprécient la musique et les chants.

– C'est exact. Tu peux compter sur elle.

– Est-ce que tu sais où se trouve sa demeure.

– Pour sûr ! s'écria Gerphagnon en éclatant de rire. Ici, tout le monde la connaît. C'est la plus vaste et la plus belle maison de tout Anicium...

Il leva la main et fit signe au convoi de s'arrêter.

– Vois-tu cette grande église sur la pente, là haut ? reprit-il. La maison de Porphyre et de Sirona se trouve juste en dessous.

Taliesin examina la pente que lui désignait Gerphagnon et remarqua la grande église qui se dressait au-dessus d'un groupe de maisons toutes aussi serrées que celles qui bordaient la rue. Puis son regard alla plus loin et s'arrêta sur le maigre piton rocheux qui se dressait de l'autre côté de la ville. Le marchand comprit sa muette interrogation.

– Ce que tu vois là-bas, c'est ce qu'on appelle le Mont Aiguilhe. Il paraît que c'est un ancien volcan, ou plutôt une cheminée de volcan, comme disent les savants. Autrefois, il y a bien longtemps, à ce qu'on raconte, cette cheminée crachait des flammes et de la boue brûlante surgies du centre

LA FILLE DE MERLIN

de la terre. C'est sans doute pour conjurer ce danger qu'on a construit à son sommet une chapelle dédiée à saint Michel, car on sait bien que saint Michel est le vainqueur du terrifiant dragon des profondeurs, celui qu'on appelle le grand Satan, ou encore le diable.

De la main, Gerphagnon désigna au barde la pente où se dressait la grande église.

— Cette autre montagne, qu'on appelle le Rocher Corneille, c'est également un volcan, paraît-il, mais le vent et les pluies n'ont pas emporté ce qui entourait la cheminée. C'est pourquoi on a pu bâtir des maisons sur cette pente qui fait face au soleil. Mais il me semble qu'on a voulu aussi se protéger du feu infernal par un grand sanctuaire en l'honneur de la Vierge Marie. Et souvent, on y organise de grandes cérémonies.

— C'est bien, dit Taliesin. Il ne nous reste plus qu'à te remercier d'avoir bien voulu nous accepter dans ta troupe. Le voyage a été excellent grâce à vous tous.

— Votre compagnie à tous les deux a été un véritable plaisir, assura le marchand. Si tu vas jusqu'à Brioude, ne manque pas de venir me voir. De toute façon, nous serons demain sur le marché. Peut-être nous rencontrerons-nous...

Taliesin et Gwendolyn prirent alors congé de Gerphagnon et des autres marchands de sa troupe, et ils se souhaitèrent mutuellement bonne chance. Et tandis que le convoi s'ébranlait vers l'autre extrémité de la ville, Gwendolyn fit engager Melygan dans une rue qui montait assez durement et qui était très étroite, tout juste suffisante pour laisser le passage au char.

Ils parvinrent cependant sans encombre sur une petite place, non loin de la grande église, au long de laquelle s'étaient les bâtiments d'une demeure somptueuse, et ils remarquèrent tout de suite une grande porte cochère qui devait donner sur une cour intérieure. Gwendolyn fit arrêter le cheval. Taliesin descendit du char et alla jusqu'au portail. Là, il souleva un lourd marteau métallique ouvragé fixé dans le bois et en donna plusieurs coups qui se répercutèrent longuement dans l'ombre qui commençait à

LA FILLE DE MERLIN

s'appesantir au-dessus d'eux. Quelques instants plus tard, le lourd portail s'ouvrit et une jeune femme vêtue de noir apparut et demanda ce qu'il désirait. Taliesin lui répondit que sa compagne et lui-même étaient envoyés par Myrrha de Rhedae et qu'ils apportaient son salut à la dame de ces lieux.

La jeune femme en noir, qui ne pouvait être qu'une servante, répondit qu'elle allait prévenir sa maîtresse, et elle les fit entrer dans une vaste cour pavée, que Melygan, sans doute heureux de trouver un logis, se mit à marteler de ses sabots, faisant jaillir des gerbes d'étincelles dans cette demi-obscurité. Bientôt, à la porte du bâtiment principal, une femme d'une trentaine d'années apparut et vint vers eux. Elle était grande, mince et élancée, drapée dans une robe de soie blanche et noire bordée de fils d'or, avec des cheveux d'un blond très pur rangés en tresses sur le sommet de la tête. Son visage aux traits fins arborait un large sourire.

– Soyez les bienvenus, puisque vous venez de la part de Myrrha, leur dit-elle.

Gwendolyn descendit du char et lui rendit son salut.

– Vous êtes ici chez vous, continua la jeune femme blonde. Myrrha est ma plus fidèle amie et je ne saurais rien lui refuser.

Taliesin se mit à rire intérieurement, se disant que si cette Sirona était l'amie la plus fidèle de Myrrha, il risquait de se passer certaines choses entre elle et la fille de Merlin. Mais il garda son sérieux et salua courtoisement celle qui se présentait comme leur hôtesse.

– Mais nous reparlerons de tout cela plus tard, reprit Sirona. Il se fait tard et vous devez être fatigués par votre voyage. Les chemins de montagne sont pénibles. Je vais donner des ordres pour qu'on s'occupe de votre cheval et je vais moi-même vous conduire à votre chambre. Je n'avais pas encore dîné, et vous partagerez mon repas. Ce sera une grande joie de bavarder avec vous.

Les lumières de l'aube sont pâles, ce matin, et il demeure encore de nombreux recoins obscurs dans le dédale des rues et des ruelles de la ville d'Anicium, perchée sur le flanc d'une montagne qui recèle un feu secret, un feu que l'on craint toujours de voir éclater triomphalement et brûler le monde dans des tourbillons de flammes, de fumées et de cendres chaudes. C'est pourtant un matin comme les autres, à cette différence que sur certaines places de la ville, le bruissement des voix et des cris témoigne d'un grand rassemblement d'hommes et de femmes à l'occasion du marché. Il n'y a pas un seul nuage dans le ciel, et tout est calme aux environs, dans ce vaste cirque borné par des montagnes aux pentes arrondies.

TALIESIN et Gwendolyn se reposèrent plus longuement le lendemain matin, oubliant ainsi les fatigues qu'ils avaient accumulées depuis plusieurs jours. Ce fut la servante vêtue de noir qui les réveilla en leur apportant nourriture et boisson. Elle n'avait pas oublié une écuelle de lait pour Macha, et la petite chatte se régala en ronronnant tandis que le barde et la fille de Merlin se restauraient. Un peu plus tard, la servante revint pour leur demander s'ils désiraient autre chose et les informa qu'ils pouvaient aller se baigner dans la piscine chauffée qui se trouvait plus bas, dans un bâtiment annexe. Puis elle sortit, emportant avec elle les reliefs du repas, et Taliesin ne put s'empêcher de regarder la façon dont elle tortillait des fesses en marchant.

— Elle te plaît, hein ? dit brutalement Gwendolyn, dès que la porte se fut refermée. Si tu le veux, on la rappelle et on l'invite à venir avec nous dans le lit.

Taliesin se tourna vers elle et la regarda fixement. Où voulait-elle en venir ? Elle soutint son regard avec une

LA FILLE DE MERLIN

intensité qui frisait l'insolence, ou tout au moins empreinte d'une certaine forme de perversité. A moins que ce ne fût qu'une simple provocation de sa part, avec l'intention de sonder les sentiments profonds qu'il prétendait éprouver envers elle. Elle devina les questions que le barde se posait.

– Je ne pense qu'à ton épanouissement, murmura-t-elle. J'ai cru remarquer que tu t'intéressais à cette fille. Je te le répète, si je t'ai fait cette proposition, c'est en tout bien tout honneur, pour ton épanouissement...

– Et aussi pour le tien ! s'écria Taliesin avec ironie. J'ai également cru remarquer que cette fille excitait ton intérêt, pour ne pas dire autre chose...

Elle éclata d'un grand rire sonore.

– J'avoue, admit-elle. Elle aurait sûrement bien contribué à notre épanouissement, à toi comme à moi, car elle me plaît bien.

– Nous avons autre chose à faire, marmonna le barde.

– Tu as raison, conclut-elle. N'en parlons plus et allons prendre un bain. Nous en avons bien besoin, il me semble.

En se rendant à la piscine, ils purent se rendre compte de la richesse incomparable de la demeure de Porphyre. Ce n'était que suite de salles vastes et lumineuses, dont les murs étaient tous recouverts de tapisseries chatoyantes représentant des scènes de chasse, toutes empruntées aux légendes grecques, et de longs corridors qui donnaient sur un jardin particulièrement soigné, où se voyaient des arbustes, des fleurs et des massifs de toute nature et de toute provenance. Les péristyles étaient en marbre, les portes intérieures en bronze, et dans les moindres recoins, on avait placé des statues, quelques-unes, les plus banales, en pierre calcaire, d'autres en grès rouge ou en marbre d'Italie, les plus élaborées et les plus originales. Quant à la piscine, construite sur le plan des thermes de l'époque impériale romaine, elle était, sinon spacieuse, du moins parfaitement confortable et décorée avec le meilleur goût.

Le barde et la fille de Merlin se baignèrent avec délices et revinrent ensuite s'habiller dans leur chambre. Gwendolyn avait remis sa robe rouge qui lui laissait les épaules

LA FILLE DE MERLIN

découvertes, et son manteau de soie noire qui semblait prolonger jusqu'à ses mollets sa chevelure sombre tout en découvrant, par endroits, à cause des fentes, des zones de peau blanche laiteuse. Elle avait également mis autour de son cou un collier composé de grosses perles d'ambre qui la faisait rayonner de lumière solaire, et à sa cheville gauche une chaîne de cuivre rouge torsadée. Ainsi, elle était plus belle et plus désirable que jamais, et Taliesin ne se lassait pas de l'admirer, se disant en lui-même qu'il n'avait jamais rencontré jusqu'alors de femme plus éclatante, plus surprenante, et aussi, il se l'avouait, plus inquiétante.

La maîtresse des lieux les reçut non pas dans l'*atrium*, comme il était d'usage dans les familles sénatoriales de la Gaule romaine, mais dans une sorte d'alcôve discrète, meublée de coffres en bois sculpté et de trois lits recouverts de fourrures de couleur fauve. Sur de petites tables, des brûle-parfum répandaient dans l'air des fumées translucides et des odeurs exotiques qui incitaient à la rêverie. Taliesin pensait que, s'il s'allongeait sur un de ces lits, il ne tarderait pas à sombrer dans un sommeil sans orages.

– Approchez, mes amis, leur dit Sirona lorsqu'elle les vit. Venez vous installer en face de moi. Nous serons à l'aise pour parler.

Après leur avoir demandé s'ils avaient passé une bonne nuit et s'ils avaient obtenu tout ce qu'ils désiraient, elle entra dans le vif du sujet.

– Voyez-vous, commença-t-elle, j'ai beaucoup réfléchi sur ce que vous m'avez raconté hier soir, et surtout sur l'importance de la mission que vous avez décidé d'accomplir. Il va sans dire que j'approuve entièrement votre résolution. Mais, ce matin, je viens d'apprendre certaines nouvelles qui ne constituent pas un empêchement pour vous, et qui cependant sont susceptibles de modifier vos plans.

– Est-ce grave ? demanda Gwendoline.

– Cela dépend pour qui, répondit Sirona. On vient en effet d'annoncer la mort de Childebart, fils de Clovis, le roi franc de Paris. Or, si vous vous intéressez à Chramm, la nouvelle est d'importance, puisque vous savez que celui-ci

LA FILLE DE MERLIN

avait conclu un pacte avec son oncle dans le but de conquérir le royaume de son père Clotaire.

– Cela ne change pas grand-chose, intervint Taliesin.

– Oh ! si... reprit Sirona. Car le roi Clotaire vient d'envahir les terres de son frère défunt et il se proclame son seul héritier puisque Childebert n'a pas de fils légitime. Et Clotaire en a profité pour chasser sa veuve Ultrogotha et ses deux filles. Il ne veut pas d'histoire !...

Le barde se mit à réfléchir. En fait, il n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait chez les Francs et, tout en imaginant les intrigues qui se nouaient entre les fils de rois pour s'assurer le pouvoir, il se persuadait de plus en plus du danger représenté par les peuples germaniques. Non contents d'avoir soumis la plus grande partie de l'île de Bretagne, ils visaient maintenant à reconstituer à leur profit l'empire romain dont ils se prétendaient chacun les héritiers légitimes. Que de guerres et de malheurs en perspective !... Oui, il fallait coûte que coûte récupérer l'épée d'Arthur avant que quiconque pût s'en servir pour justifier les pires exactions... Sirona, après avoir respecté la méditation de Taliesin, reprit la parole :

– Il est évident que le roi Clotaire s'est hâté d'envahir les domaines de son frère avant que son fils Chramm ne puisse réagir, lui qui espérait succéder à son oncle Childebert. C'est aussi une façon de montrer au chef Kanao de Bretagne, l'allié de Chramm, qui est le véritable maître du jeu. Clotaire déteste Chramm et fera tout pour l'éliminer. Or Chramm est très affaibli, il est en très mauvaise posture depuis que son beau-père Willichaire a échoué dans son expédition contre les Burgondes, et il cherche désespérément des appuis chez ses frères.

– Et quelle est leur attitude ?

– Pour le moins incertaine et douteuse... Chramm a quatre frères, Caribert, Gontran, Chilpéric et Sigebert, qui sont aussi ambitieux que lui. Ils se méfient tous les quatre les uns des autres, mais encore plus de Chramm, et ils se surveillent. C'est pourquoi, afin de répondre à l'invitation de Chramm, ils sont en route pour le retrouver et discuter

LA FILLE DE MERLIN

avec lui. Il n'y a que Gontran à avoir refusé de venir, du moins pour l'instant. Voilà en tout cas ce que j'ai appris ce matin même.

– Sais-tu où et quand aura lieu cette rencontre ?

– Dans la forteresse d'Auzon, à deux lieues de Brioude, répondit Sirona, et probablement dans trois ou quatre jours.

Taliesin regarda Gwendolyn. Celle-ci fronçait les sourcils, hésitant à intervenir.

– Qu'en penses-tu ? demanda le barde.

– Je suis d'avis d'aller nous-mêmes dans cette forteresse d'Auzon au moment de la rencontre entre Chramm et ses frères. Ce genre de réunion, même en cas d'après discussions, est toujours prétexte à fêtes et divertissements. Jouons le jeu jusqu'au bout et présentons-nous comme tu l'as dit, en tant que barde et chanteuse désirant se mettre au service des grands de ce monde... Ainsi, nous serons dans la place, officiellement, et donc, nous serons en mesure de savoir où l'on garde l'épée. Et nous guetterons l'occasion...

– Cela me paraît une excellente solution, dit alors Sirona, mais il y a un problème : vous ne pourrez pas être admis auprès de Chramm si vous n'êtes pas introduits par quelqu'un qui ait toute la confiance des chefs francs. Si vous vous présentez seuls, vous serez refoulés, c'est inévitable.

La servante en noir, qui avait excité les envies de Taliesin et de Gwendolyn, entra dans la pièce, apportant un flacon et des coupes en argent qu'elle remplit d'un liquide doré.

– Tenez, dit Sirona à ses hôtes, voici du vin miellé qui vient d'Ibérie. Il est suave et savoureux, et je ne doute pas que vous l'appréciez...

Taliesin mit la coupe à ses lèvres et huma le parfum délicat qui émanait du liquide. Il en absorba une petite gorgée, se promettant une fois de plus de ne pas succomber à la tentation. Il trouva le vin délicieux, d'un goût subtil qui lui était parfaitement inconnu. Quant à Gwendolyn, elle sembla elle aussi ravie de cette boisson si douce aux senteurs de musc.

Sirona les regarda l'un et l'autre avec une curiosité amusée. Ils formaient en effet un étrange couple, ce barde aux

LA FILLE DE MERLIN

cheveux presque blancs et cette jeune femme si frisée et si brune dont le regard flamboyant ne pouvait que susciter l'admiration, quand ce n'était pas un certain envoûtement auquel nul n'aurait voulu échapper. Elle éprouvait à leur égard une sympathie qui ne faisait que croître au fur et à mesure qu'elle conversait avec eux, et elle se promettait de les aider du mieux qu'elle pourrait dans l'accomplissement de leur délicate mission.

– Je crois que j'ai une idée, dit-elle enfin. J'ai beaucoup de relations parmi les chefs francs comme parmi les nobles de ce pays, mais je ne suis qu'une femme. Si je m'avisais de vous introduire auprès de Chramm, on ne me prendrait pas au sérieux et l'on me répondrait que je me mêle de ce que je ne connais pas. Mais j'ai un jeune cousin qui est au mieux avec l'entourage immédiat de Chramm. On l'écouterà, lui, et vous serez acceptés sans difficulté.

Elle acheva de boire le contenu de sa coupe et reprit :

– C'est encore un jeune homme. Il n'a pas tout à fait dix-huit ans. Son nom est Georgius Florentius Gregorius, mais nous l'appelons Grégoire. Son père, qui était mon cousin germain, était fils du sénateur Georgius, et il avait un frère illustre, Gall, qui est mort récemment, mais qui était évêque d'Auvergne. Sa mère est d'une famille tout aussi célèbre. L'un des oncles de Grégoire est le duc Gondolf, et l'autre, malheureusement disparu, est Nizier, qui a été archevêque de Lyon. Grégoire a été éduqué auprès de Nizier, à Lyon, puis auprès de Gall, à Clermont, et il se destine à la prêtrise. Il se trouve actuellement au monastère de Brioude. Si je lui demande de vous accompagner à Auzon, il le fera sans hésiter. Et personne ne songera à l'éconduire, tant la renommée de sa famille est grande.

– Voilà qui me semble parfait, dit Taliesin. Assurément, nous irons sans tarder rejoindre ton jeune cousin.

– Attendez. J'ai une proposition à vous faire : je partirai avec vous demain pour Brioude et je convaincrai moi-même Grégoire de vous accompagner à Auzon. Si vous acceptez ma présence, bien entendu...

– J'espère que tu n'en doutes pas ! s'écria la fille de Merlin.

LA FILLE DE MERLIN

Sirona se leva. Sa longue robe se déroula harmonieusement le long de ses jambes. Elle était vraiment grande, cette femme blonde au visage épanoui. Elle donnait l'impression d'être une sorte de reine dans un royaume de féerie.

— Bien, dit-elle encore. Je dois maintenant m'occuper des affaires de cette maison. Pour le déjeuner, je reçois un jeune homme qui vient d'Italie. C'est le fils d'un des correspondants de mon mari. Je ne l'ai jamais vu, mais on m'en a dit grand bien. Il est né en Vénétie et a fait ses études à Ravenne. Il est poète, m'a-t-on assuré, et je suis sûre qu'il pourra dialoguer avec notre barde. Sachez qu'il se destine également à la prêtrise. Alors, soyez à l'heure pour le repas. Mais, pour l'instant, allez vous reposer ou, si vous le préférez, visitez notre ville, particulièrement cette belle église qui est juste à côté.

Ils choisirent de sortir. Une fois sur la place, devant la maison de Porphyre et de Sirona, ils se dirigèrent vers la grande église dont les hauts murs étaient bâtis en pierres noires et rouges. Taliesin examina soigneusement la base de l'édifice, et il s'accroupit pour mieux voir. Et soudain, il se mit à rire.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Gwendolyn, étonnée. Le barde se releva et reprit son air sérieux.

— Vois-tu, répondit-il, je ne peux m'empêcher de rire en regardant des sanctuaires chrétiens parce que je pense à ce que racontent les Chrétiens eux-mêmes : selon eux, c'est le Christ qui a tout appris au monde. Avant lui, il n'y avait que d'affreux *païens*, comme ils disent, qui croyaient à des *idoles*, autrement dit à des *démons*. Alors, pourquoi utilisent-ils, pour bâtir leurs églises, non seulement les emplacements des anciens temples, mais les matériaux mêmes de ces temples disparus, ou détruits systématiquement par les apôtres de la nouvelle religion ? Les murs de cette église sont faits avec des pierres sur lesquelles sont sculptées des scènes à faire frémir les bons chrétiens. On y reconnaît tous les dieux des Romains et des Grecs, et, en cherchant bien, on y trouverait sans aucun doute l'image du dieu gaulois

LA FILLE DE MERLIN

cornu, celui qu'ils appelaient Kernunnos, et qui est bizarrement devenu « saint » Korneli en Bretagne !...

Gwendolyn examina soigneusement les grosses pierres taillées qui constituaient la base de l'édifice. Elle constata que certaines d'entre elles présentaient des gravures qui apparaissaient plus ou moins nettement selon l'angle dans lequel on se plaçait pour les regarder. Et elle s'accroupit à son tour pour en faire une sorte d'inventaire.

– Tu as raison, dit-elle en se relevant. Ce sont des pierres *païennes* qui soutiennent ce sanctuaire chrétien.

– D'ailleurs, reprit le barde, ce n'est pas un hasard si cette église est dédiée à la Vierge Marie, la Mère de Dieu. Le nom ancien de cette ville, celui que les Chrétiens veulent absolument remplacer par « Le Puy », c'est *Anicium*, autrement dit le « temple d'Anna ». Or, qui est cette Anna, que redécouvrent en ce moment les Armoricaïns, cette Anna que les Chrétiens disent être non pas la Vierge Marie, mais la mère de celle-ci, donc la grand-mère du Christ ? C'est tout simplement celle que nous appelons Dôn dans notre tradition, celle que les Irlandais nomment Anna ou Dana, celle que les Scythes appelaient Tanaüs, celle que les Sémites appelaient Tanaït. C'est la Mère universelle, c'est la Déesse des Commencements, c'est la Femme éternelle...

Taliesin se tut brusquement. La phrase qu'il avait entendue, la veille, dans sa somnolence pendant la traversée du plateau froid et désolé qui avait précédé leur descente sur *Anicium*, lui traversa de nouveau l'esprit : *la treizième revient, c'est encor la première...* Oui, c'était bien cela, c'était la Déesse des Commencements dans ses multiples métamorphoses et sous tous les noms qu'on voulait lui donner... Et ce depuis l'aube des temps. Il se sentit en pleine harmonie avec ce qui l'entourait, prêt à entonner un chant à la gloire de la divinité ineffable et invisible dont la lumière noire l'inondait jusqu'au plus profond de lui-même.

– Entrons dans l'église, dit-il.

Ils cherchèrent l'entrée et la découvrirent sur la façade tournée vers le couchant. Lorsqu'ils furent à l'intérieur,

LA FILLE DE MERLIN

l'obscurité les engloutit un instant dans l'aveuglement le plus total. Ils s'avancèrent lentement et en silence dans une vaste nef et s'habituerent peu à peu à cette pénombre traversée de temps à autre par quelque rayon surgi d'une étroite fenêtre. Taliesin ne savait pas prier, et ne cherchait même pas à le faire. Il se contentait d'être au milieu d'un sanctuaire, quel qu'il fût, et d'en ressentir les ondes pour se mettre en résonance avec les frémissements qui semblaient émaner de la pierre. Gwendolyn, pour sa part, regardait de tous ses yeux ce lieu de culte si nouveau pour elle mais qui évoquait cependant dans sa mémoire d'étranges et impalpables réminiscences.

Tout à coup, elle saisit le bras du barde.

— Regarde, à gauche, murmura-t-elle.

Taliesin tourna la tête. Agenouillé sur le sol pavé, un homme vêtu d'une robe noire de moine se trouvait en attitude de recueillement absolu, les mains jointes, le visage tendu vers un objet ou un être qu'il devait être le seul à visualiser. Cette attitude lui donnait un aspect qui pouvait être terrifiant car, dans la pénombre de cette église, il s'intégrait parfaitement au minéral. Était-il un homme ou un monstre ? Son immobilité en faisait une statue.

Taliesin et Gwendolyn le dépassèrent, s'avançant vers l'autel sur lequel vacillait la faible flamme d'un cierge. Alors, le moine bougea, du moins sa tête, qui se braqua littéralement sur la fille de Merlin, lui lança un véritable regard de rapace prêt à fondre sur sa proie. La jeune femme se sentit brûlée et se retourna. Elle vit une lueur de désir fou dans les yeux de ce personnage figé sur le sol. Elle frissonna, mais elle fut envahie d'un trouble profond que le barde ne fut pas sans remarquer. Il entraîna sa compagne un peu plus loin et, découvrant une petite porte, il la poussa. Ils se retrouvèrent au-dehors.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-il.

Elle chercha ses mots, comme si elle surgissait brutalement d'un monde utérin où elle s'était attardée, paralysée par des vibrations qui se répandaient en vagues de sang dans tout son corps.

LA FILLE DE MERLIN

– Ce moine... dit-elle enfin. Il était plongé dans ses prières, il souffrait... Tu as vu son visage ravagé. Il était torturé, assurément, mais lorsqu'il m'a vue, j'ai l'impression que ses tortures ont augmenté. Il voulait se précipiter vers moi, c'est évident, pour me pénétrer. Il devenait fou de désir, mais s'il ne l'a pas fait, c'est parce que tu étais là.

Taliesin regarda la jeune femme avec inquiétude. Qu'avait-elle encore dans la tête ? Il connaissait maintenant sa sensualité dévorante, et il pouvait facilement imaginer comment elle perdrait toute retenue devant un homme qui manifesterait une violente attirance envers elle. Il décida de la provoquer.

– Eh bien, dit-il nonchalamment, retourne toute seule dans l'église.

– Pourquoi pas ? répondit-elle. Ainsi, je pourrai voir s'il réussit à vaincre sa peur du péché. Car c'est un grave péché de faire l'amour chez les Chrétiens, et c'est encore plus grave pour un moine qui a fait vœu de chasteté. Tu ne peux pas savoir combien cela m'excite !... Et s'il osait me prendre dans l'église même ?

Elle se dirigea vers la porte, mais parvenue là, elle s'arrêta, hésita, puis se retourna et revint vers Taliesin qu'elle entourait de ses bras.

– Pardonne-moi, lui dit-elle. C'est vrai que cela m'a troublée. Je me laisse trop souvent aller à mes impulsions. Allez ! partons d'ici et n'en parlons plus.

Ils errèrent un certain temps dans les rues de la ville, autour de la grande église, descendirent la pente et échouèrent bientôt sur une place envahie d'une foule bruyante. Le marché battait son plein. Ils passèrent devant des éventaires garnis des produits les plus divers, fruits, légumes, fromages, gibier et viandes de toute nature. Mais ils ne purent, au milieu de tout ce monde, retrouver Gerphagnon et ses compagnons. Après quelques arrêts devant des éventaires qui provoquaient leur intérêt, ils remontèrent vers la maison de Porphyre.

Ils virent la cour intérieure passablement encombrée. Il y avait là, en effet, trois chariots remplis de marchandises que

LA FILLE DE MERLIN

des serviteurs étaient en train de décharger avant de les remiser sous un hangar, et aussi un char dont la caisse et les bras étaient richement ornés d'étoffes bariolées. Un jeune homme blond, au visage qui exprimait tant la dureté que la rigueur, se tenait près du char et donnait des ordres d'une voix très sèche. Taliesin comprit que ce devait être l'invité qu'attendait Sirona, et son impression première fut que ce personnage était désagréable au plus haut point.

Sirona apparut sur le seuil et s'avança vers le jeune homme qu'elle salua avec amabilité. Puis, apercevant le barde et sa compagne, elle leur fit signe d'approcher. Ils la rejoignirent et se trouvèrent ainsi face au nouvel arrivé.

— Mes amis, leur dit-elle, je vous présente ce jeune homme dont je vous ai parlé ce matin et qui nous vient de Ravenne. Il se nomme Venance Fortunat et il a tenu, de la part de son père, à nous honorer de sa visite et à nous apporter des marchandises d'Italie avant de reprendre la route vers Lyon où il est attendu.

L'épouse de Porphyre continua en présentant Taliesin et Gwendolyn comme un barde et une chanteuse de l'île de Bretagne, accomplissant un voyage à travers la Gaule pour s'informer des usages et des coutumes d'un pays où se côtoyaient chaque jour des Gaulois, des Romains, des Francs et d'autres peuples de la Germanie. Taliesin et Gwendolyn saluèrent l'invité de Sirona qui leur rendit leur salut mais le barde s'aperçut tout de suite qu'il le faisait à contrecœur et que son visage s'était fermé, affichant ouvertement une franche hostilité.

Cependant, comme c'était maintenant l'heure du repas, la maîtresse des lieux les conduisit dans la grande salle où tout avait été préparé. Chez Sirona, on mangeait à la mode romaine, à demi allongé sur des lits, les coudes appuyés sur les bras de la couche, munis de coussins recouverts de soieries précieuses. Taliesin jugeait que cette coutume était le signe d'une complète décadence, mais il se garda bien de faire la moindre réflexion à ce sujet. Il n'avait aucune raison de se moquer de cette hôtesse qui ne savait quoi entreprendre pour leur rendre service à Gwendolyn et à lui-même.

LA FILLE DE MERLIN

Par contre, il se promettait bien de rabattre son caquet à ce Venance Fortunat qui paraissait si sûr de lui et surtout d'une étroitesse d'esprit évidente.

Ils s'installèrent donc dans cette salle, somptueusement drapée de tentures de couleurs vives, sur les lits qui leur avaient été préparés, autour de leur hôtesse. Taliesin remarqua que le nouvel arrivant était tout à fait à l'aise dans cette ambiance qui devait lui être coutumière, et son animosité envers lui ne fit que s'accroître. Mais, en fin stratège qu'il était, habitué à des joutes sans merci contre les autres bardes de son pays, il savait qu'il ne fallait jamais dévoiler ses arrière-pensées avant de connaître celles de ses adversaires, et ce pour mieux mettre au but les flèches acérées qu'il leur destinait. Et il attendit donc le moment propice.

Celui-ci ne tarda guère. Tandis que les servantes – elles étaient quatre, y compris celle qui, vêtue de noir, avait tant attiré l'attention de Taliesin et de Gwendolyn – leur apportaient les plats et les coupes remplies de vin, la conversation, après l'échange des amabilités qu'on se croit obligé d'exprimer en pareilles circonstances, tourna autour des études et de l'activité du jeune homme.

Désireuse d'être agréable au fils d'un des plus importants correspondants de son mari, Sirona commença par s'enquérir des disciplines qu'il venait d'étudier, et comme il lui avait fait un bref exposé des matières dispensées par ses maîtres, elle lui demanda comment il espérait concilier sa vocation sacerdotale et l'art poétique qui, selon elle, relevait plutôt du monde profane.

– Pour moi, répondit vivement Fortunat, je ne conçois la poésie que si elle chante la gloire de Dieu. Il n'y a donc aucune contradiction entre ma vocation sacerdotale et la moindre composition poétique. J'espère que le barde breton pense la même chose que moi.

– Parfaitement, dit Taliesin, à cette différence près que je ne suis pas chrétien.

– Ah ! fit le jeune homme avec étonnement, je croyais pourtant que les Bretons avaient tous adhéré à la foi de l'Évangile...

LA FILLE DE MERLIN

– Presque tous. Ils ont même apporté cette foi en Armorique.

– Ce n'est pas ce qu'ils ont fait de mieux, remarqua Fortunat avec amertume.

Ce fut au tour de Taliesin d'être étonné. Il ne comprenait pas le sens de cette réaction qui paraissait spontanée et sincère.

– Comment cela ? fit-il. Tu devrais au contraire te réjouir non seulement de leur foi, mais surtout de leur zèle à la répandre autour d'eux !...

– Je devrais, évidemment, répondit Fortunat, à condition que la foi des Bretons ne soit pas entachée d'hérésie. Mes maîtres à penser sont saint Augustin et saint Prosper d'Aquitaine. Sais-tu qu'Augustin a lutté toute sa vie contre le Breton Pélage qui a répandu tant de sottises dans le monde, aussi bien chez les autres peuples que parmi tes compatriotes ?

– Oui, répondit Taliesin en riant. Il nous a même méprisés et injuriés, nous autres, les Bretons, en nous traitant de mangeurs de bouillie !...

– Ce n'est qu'un détail, reprit Fortunat. Il avait ses raisons pour lutter ainsi contre les idées qui circulaient chez vous. Saint Prosper d'Aquitaine l'a bien compris, lui qui, dans ses poèmes, lance des imprécations contre la doctrine de Pélage qui est, selon lui, « *Dogma quod antiqui satiatum felle draconis – Pestifero vomuit coluber sermone Britannus* ». Dois-je te traduire ces vers écrits en pur latin ?

– C'est inutile, je comprends beaucoup de langues, mais je traduirai quand même pour notre hôtesse et pour cette jeune femme. Prosper d'Aquitaine traite la pensée de Pélage comme « une doctrine imprégnée du fiel de l'antique dragon, vomie par le serpent mortel de la Bretagne ». Merci pour nous !... Et d'ailleurs, il en rajoute. Il dit encore que cette doctrine est « *Vasa irae, et morbi flatus, et semina mortis* », « un vase de colère, un souffle pestilentiel, et une semence de mort ». Il précise aussi que cette « semence » est « *Lingua pro-cax cum verbis fundit ineptis* », autrement dit « une ineptie répandue par une langue insolente ». Encore merci pour nous...

LA FILLE DE MERLIN

Pendant que parlait Taliesin, Venance Fortunat avait rougi, comprenant que le *barbare* qui lui faisait face disposait d'une grande connaissance des lettres latines. Tout imbu qu'il était de ses études à Ravenne, où se trouvaient les meilleures écoles du temps, il était fort surpris de découvrir un adversaire, qui n'était ni romain, ni chrétien, aussi savant que lui et qui ne se laisserait pas impressionner par sa culture fraîchement acquise.

— Il me semble que, bien que tu ne sois pas chrétien, dit-il en hésitant, tu t'es longuement intéressé aux Pères de l'Eglise et à la poésie de nos maîtres chrétiens.

— Je suis barde, répondit fièrement Taliesin, donc dépositaire de la Tradition, non seulement celle de mon peuple, mais de celle qui appartient à l'humanité tout entière.

Tout à coup, Taliesin se rendit compte de l'énormité de ce qu'il venait de prononcer. Lui, dépositaire de la tradition du monde entier ? Ce n'était que plaisanterie, à moins que ce ne fût de l'orgueil. Il lui revint en mémoire les paroles d'un de ses chants : *« Je suis l'instructeur de tout l'univers et le serai jusqu'au Jugement, sur la face de la terre. J'ai été en une demeure périlleuse, au-dessus du cercle du Zodiaque, et je continue d'évoluer entre trois éléments. Il n'y a pas de merveille au monde que je ne puisse révéler... »* A cette évocation, il se sentit mal à l'aise. Pourtant, que serait le Poète s'il n'exagérait pas, s'il n'avait pas cet orgueil qui le poussait à prétendre qu'il avait la puissance de créer des mondes ? Il remua ses mains de façon à étirer ses doigts. Oui, ses doigts étaient très fins, très longs, capables de faire surgir les sons les plus extraordinaires sur les cordes de sa harpe, capables de palper les choses et les êtres, capables de caresser une femme pendant des heures... Alors, comme provoqué par une pulsion dont il ne connaissait pas l'origine, il se mit à chanter un chant qu'il avait composé autrefois :

*« Longs et blancs sont mes doigts.
Il y a longtemps que j'étais pasteur.
J'ai erré longtemps sur la terre
avant d'être habile dans les sciences.*

LA FILLE DE MERLIN

*J'ai erré, j'ai marché,
j'ai dormi dans cent îles,
je me suis agité dans cent villes... »*

Il y eut un grand silence. Après avoir en quelque sorte fait amende honorable à propos de son orgueil, le barde de Cambrie se demandait quelle serait la réaction du jeune élève des écoles de Ravenne. Et celui-ci se tournait et retournait l'esprit afin de savoir comment il allait reprendre la conversation à son avantage. Il fit appel à toutes les subtilités du raisonnement dialectique dont on lui avait expliqué le fonctionnement et les règles essentielles.

– J'aime beaucoup ce poème, dit-il, car il exprime, me semble-t-il, ta recherche personnelle de Dieu. Car si l'on ne découvre pas Dieu au bout de ce long chemin qu'est la vie, on ne sait rien. Comme le chantait si bien le poète Sedulius dans l'une de ses élégies, « *Cernens cuncta Deus, praesentia, prisca, futura, semper adest semperque fuit semperque manebit... Praeteritum cernit quodcumque vult esse futurum* », c'est-à-dire : « Dieu voit toutes choses, présentes, passées et à venir, car il est, il a été et il sera toujours... Il veut que tout ce qu'il voit présentement se réalise dans le futur. »

– Je ne peux qu'approuver ces paroles de sagesse, crut bon de commenter Taliesin, et mon maître, le célèbre Merlin, dont tu as dû entendre vanter les mérites, ne disait pas autre chose en affirmant qu'il n'y a de devin que Dieu.

– N'est-ce pas ? répondit Fortunat, visiblement satisfait de constater qu'un poète barbare partageait son point de vue. Mais pour en revenir à ton poème, je dois quand même émettre certaines réserves : tu y décris ta propre démarche, en dehors de toute règle, en dehors de tout impératif. Ton expérience est l'expérience d'un solitaire qui se fie davantage à son instinct qu'aux enseignements de la sainte Eglise romaine... A mon avis, il n'y a pas loin entre ce que tu chantes et les doctrines erronées que diffusait Pélage. A force de vouloir chercher soi-même la Vérité, on finit par oublier que la seule Vérité est en Dieu, et que Dieu l'a révélée à son peuple, l'invitant à se constituer en *assemblée*

LA FILLE DE MERLIN

et à recevoir ainsi, en commun, la parole du Christ Jésus, le fils de Dieu, incarné pour notre salut. Cette parole nous nourrit, et nous devons l'accepter. Or, ton expérience, barde, est individuelle, donc fragile. J'ai l'impression que tu tombes dans les erreurs de Pélage qui prétendait que l'homme était capable de se sauver lui-même s'il en avait la volonté, sans avoir besoin de recourir à l'aide de l'Eglise et de ses prêtres.

A ce moment, Taliesin comprit que son interlocuteur s'engageait sur un terrain glissant où il perdrait facilement pied et d'où, de toute façon, il ne pourrait se sortir indemne.

– Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? murmura-t-il comme pour lui-même. D'après le récit de la *Genèse*, Dieu, ou plutôt le Iaveh des Juifs, a créé l'homme à son image, et de plus, il est précisé qu'il l'a créé *libre*. L'homme l'a bien montré, qu'il était libre, puisque, d'après le texte biblique, la première chose qu'il ait faite au Paradis Terrestre, c'est de désobéir, de ne pas suivre la Loi édictée par Dieu lui-même. C'est la preuve absolue que l'homme est libre de choisir son destin, par son intelligence, par son raisonnement, par son désir d'absolu, voire son désir d'anéantissement. Et pour cela, il n'a pas besoin d'intermédiaires !...

– Hérésie !... s'écria Fortunat. Par le péché qu'il a commis au Paradis Terrestre en transgressant l'interdit, l'homme est devenu la plus faible de toutes les créatures !... Il n'a plus le choix, il est aveuglé par le Mal, aveuglé par sa faiblesse, et s'il n'obtient pas le secours de Dieu, la *grâce* de Dieu, il ne pourra jamais plus choisir le chemin qui mène vers le salut. C'est cela que le Christ Jésus est venu nous révéler !...

Taliesin s'interrompit un instant et se gratta la tête. Il regarda d'un air amusé Gwendolyn qui, les yeux fermés, écoutait cette discussion sans intervenir, mais qui ne devait pas en penser moins que lui.

– Ton histoire ne tient pas debout, reprit le barde. Tu prétends que l'homme est incapable de trouver le chemin du salut sans le secours de Dieu. Mais où est donc sa liberté, dans ce cas ?

LA FILLE DE MERLIN

— Il a perdu cette liberté en péchant. Depuis cet acte de révolte contre l'autorité du Créateur, il n'est plus en mesure de se diriger. Il lui faut la Lumière, et seul Dieu peut donner la Lumière.

— Mais enfin ! s'écria Taliesin, agacé, il y a une contradiction : si l'homme a été créé à l'image de Dieu, c'est qu'il a la Lumière en lui !

— Cette Lumière, il l'a perdue en commettant le péché. Seul Dieu peut la lui rendre. Mais pourquoi veux-tu qu'il la rende à des individus qui encombrent la terre de leur présence ?

— Contradiction !... hurla le barde, hors de lui. Tous les hommes sont des créatures de Dieu. Si je suis ton raisonnement, Dieu s'est trompé en créant certains individus. Mais je croyais avoir entendu dire que Dieu ne pouvait jamais se tromper !...

Le jeune homme encaissa la réplique de Taliesin sans répondre. Il se referma dans un mutisme qui devait être agressif à en juger par son visage fermé. Gwendolyn avait rouvert les yeux et regardait Fortunat avec une ironie non dissimulée. Quant à Sirona, elle se gardait bien d'intervenir, ne voulant en aucun cas déprécier l'un de ses hôtes au profit des autres. Elle écoutait en mangeant distraitement ce que les servantes avaient apporté.

— Ton discours est vraiment le même que celui de Pélage, finit par dire le Vénitien. Je comprends maintenant où Pélage a puisé ses folles idées : dans les superstitions des druides bretons dont il a été le disciple. Comment croire qu'on puisse se passer de la grâce de Dieu ? C'est de l'orgueil, barde. Et Dieu foudroie les orgueilleux.

— Je croyais que les prêtres chrétiens enseignaient que Dieu est amour, intervint tout à coup Gwendolyn en souriant.

— C'est exact, admit Fortunat. Dieu est amour, et il l'a prouvé en mourant pour nous sur la Croix. N'est-ce pas là la plus grande preuve d'amour qui puisse exister ?

— Eh bien, reprit alors Taliesin, si Dieu est amour, comme tu l'affirmes, comment se fait-il qu'il puisse refuser

LA FILLE DE MERLIN

sa grâce à une créature qui la lui demande ? Car ton saint Augustin est formel : Dieu n'accorde sa grâce qu'à ceux qu'il choisit.

De nouveau, Venace Fortunat parut embarrassé. Habitué à discuter avec des gens qui partageaient avec lui la même foi aveugle en ce que racontaient les soi-disant disciples du Christ, il n'était guère préparé à des controverses qui dépassaient le domaine théologique et relevaient surtout de la métaphysique pure. Dans les écoles de Ravenne, on se gardait bien de commenter les propositions de Pélage et des quelques prêcheurs d'hérésies qui avaient échappé à l'intransigeance de l'usurpateur de Rome. On lui avait appris essentiellement à parler à des convaincus et, par conséquent, aux objections d'une logique implacable exprimées par des adversaires, quels qu'ils fussent, bien ou mal intentionnés, il ne pouvait opposer que la sincérité et l'ardeur de ses convictions.

– Dieu est juste, dit-il. Il juge nos mérites d'après les actions que nous accomplissons. Comme le chante si bien le poète Commodien : « Tous crient, tous gémissent et pleurent, mais trop tard. Point de répit pour les méchants. Dieu jugera les impics dans les flammes du feu. »

– En somme, répliqua Taliesin, pour toi, la vie est une épreuve à laquelle Dieu nous soumet dès notre naissance. C'est donc là la seule justification de notre existence.

– C'est cela même.

– Eh bien !... J'entends dire partout chez les tiens que Dieu est amour !... Ce ne me semble guère compatible avec cette sélection dont tu me parles... Si Dieu nous a créés par amour, comme tu dis, ce n'est sûrement pas pour nous rendre malheureux, car lorsqu'on aime, on s'efforce de faire tout ce qu'on peut pour assurer le bonheur de l'autre !...

– Tu oublies le péché originel qui nous a privés de l'amour de Dieu.

– Le péché originel, comme tu l'appelles, ne me concerne pas. Ce sont mes ancêtres qui l'ont commis, si tant est que ce fût un péché !

LA FILLE DE MERLIN

– Nous portons en nous le poids des turpitudes de nos ancêtres. Nul ne peut y échapper, pas même le Fils de Dieu qui, par sa Passion, nous en a délivrés.

– Eh bien ! s'écria Taliesin, exacerbé, le problème ne se pose donc plus.

– Au contraire, reprit l'étudiant vénitien, car c'est à nous de vivre la Passion du Christ afin de nous libérer nous-mêmes de cette impureté qui nous aveugle à notre naissance. Nous sommes coupables, et nous devons nous racheter.

– Mais, je n'ai pas demandé à vivre, moi, et je suppose qu'aucun être humain n'a demandé à vivre. Tout cela est injuste.

– Tu ne peux pas comprendre parce que tu n'as pas la foi ! s'écria Fortunat.

Taliesin pouffa de rire.

– Cette réflexion, dit-il, je l'ai déjà entendue, chaque fois qu'un de mes interlocuteurs était à bout d'arguments. Tu es peut-être très savant, tu deviendras sûrement un bon prêtre et un bon poète, ce que je te souhaite, mais ne te lance pas dans de telles discussions avec ceux qui ne partagent pas ta foi. Tu n'es pas de taille à te défendre parce que tu patauges dans la confusion. Ce qui est du domaine de la foi ne peut pas être du domaine de la raison, et inversement. Il ne faut pas mélanger ce qui est incompatible.

Le visage du Vénitien devint pourpre. Etais-ce parce qu'il était pris au piège ? Etais-ce parce qu'il était saisi par la colère ? Sirona, voyant son trouble, décida d'intervenir pour mettre fin à cette querelle qui n'aboutirait à aucune solution définitive.

– Mes amis, dit-elle doucement, si nous goûtions cet excellent vin qui nous vient d'Italie ? Il est suave et convient très bien aux fins de repas.

L'une des servantes leur présenta des coupes, et ils burent en silence. Fortunat paraissait soulagé, et Sirona se montra elle-même détendue et sereine. Taliesin admirait la beauté harmonieuse et souriante de cette femme, d'un physique agréable, d'une conversation aisée, tout en s'avouant qu'avec

LA FILLE DE MERLIN

ses cheveux d'un blond très pur et avec ses seins qu'il devinait abondants sous l'étoffe de soie qui les recouvrait, elle ne correspondait nullement avec le modèle féminin, très mince et très brun de chevelure, qui avait envahi son imaginaire depuis son adolescence. Sirona avait demandé à Fortunat des détails sur son voyage, sur ce qu'il avait vu et entendu et il répondait de bonne grâce, avec une certaine chaleur, aux questions que lui posait son hôtesse. L'atmosphère était douce, paisible, et le barde, un peu embrumé par les vapeurs du vin, se sentait sombrer dans une sorte de somnolence qui ne l'incitait plus à la discussion intellectuelle.

A un moment, Venance Fortunat se leva, hésita et s'adressa à Sirona.

– Avant de prendre congé, dit-il, j'aimerais obtenir ta permission pour aller accomplir mes dévotions dans le grand sanctuaire qui est près de chez toi. On y honore particulièrement la Vierge Marie, à ce qu'on m'a raconté.

– En effet, répondit Sirona. On y vient de partout pour prier Notre-Dame.

– Eh bien ! dit le jeune homme, j'y prierai Notre-Dame pour qu'elle vous aide, toi-même et aussi tes hôtes bretons, bien qu'ils ne soient pas chrétiens.

Taliesin fut saisi d'un rire intérieur particulièrement intense. Il imagina un instant l'attitude de Fortunat, abîmé dans ses prières, et voyant apparaître l'image provocante – et volontairement provocatrice – d'une quelconque Gwendolyn en plein milieu de l'église. Mais il n'avait aucune envie de ranimer la querelle. Ce fut la fille de Merlin qui, brusquement et avec une ironie féroce, s'en chargea.

– Je voudrais bien savoir, dit-elle d'un ton indifférent, quelle est donc cette Notre-Dame que tu désires tant aller prier pour nous...

Fortunat parut offusqué de cette demande. Il se mit à rougir une nouvelle fois, et il n'osa pas regarder Gwendolyn en face.

– Notre-Dame, répondit-il en balbutiant, c'est la Vierge Marie, la mère de Jésus, donc la toute-puissante Mère de

LA FILLE DE MERLIN

Dieu, celle qui intercède pour nous auprès de son divin fils...

— Ah ! bon, fit Gwendolyn. Elle est la Mère de Dieu ? Mais je croyais que Dieu était éternel et que, par conséquent, il était l'*incrée*. Il n'avait pas besoin d'une mère.

— Tu n'y comprends rien ! s'écria Fortunat avec colère. Dieu existe de toute éternité et n'a donc pas besoin d'une femme pour exister. Mais son fils, le Christ, le Messie, qui est incarné dans ce monde, a dû être engendré par une femme !...

— Je comprends de moins en moins tes paroles, continua la fille de Merlin avec autant d'ironie. Si Marie est la mère de Jésus, donc de Dieu, pourquoi, vous les Chrétiens, persistez-vous à dire qu'elle est vierge ? Il me semble qu'une femme qui donne la vie ne peut plus être vierge, et qu'il a bien fallu qu'un homme la féconde.

Venance Fortunat faillit s'étrangler sans qu'on pût discerner si c'était de rage ou de désespoir.

— C'est monstrueux ! s'écria-t-il. Vous ne savez donc pas que c'est l'Esprit Saint, donc Dieu lui-même, qui a fécondé la bienheureuse Marie et a engendré le Christ Jésus sans pour autant attenter à sa virginité !... Car Dieu ne peut pas naître d'une étreinte sordide entre un homme et une femme !...

Taliesin était parfaitement réveillé à présent, mais il n'avait aucune envie de rétorquer par des plaisanteries qui auraient pu être aussi stupides que les affirmations péremptoires du jeune Vénitien. Il regarda Gwendolyn et, d'un simple sourire, il l'encouragea à poursuivre cette attaque en règle. Elle lui répondit par un clin d'œil.

— Je ne vois pas, reprit-elle, pourquoi une étreinte entre un homme et une femme serait sordide. Après tout, si j'en crois ce que racontent les tiens, Dieu nous a créés à son image. Par conséquent, c'est lui qui nous a donné des sexes, avec la possibilité de nous en servir !...

— Pour les pauvres humains, sans aucun doute ! hurla Fortunat. Mais Dieu ? Imaginez une seule seconde Dieu naître *inter urinam et faeces*, comme disait le grand Tertullien.

LA FILLE DE MERLIN

— Entre la pisse et la merde !... crut bon de traduire Gwendolyn. C'est pourtant ce qui s'est passé, mon pauvre ami, si ce que racontent les Chrétiens est exact. Tu ne peux pas le nier.

— Je ne le nie pas, dit Fortunat, un peu calmé. Mais je maintiens qu'il n'y a pas eu de fornication pour la Vierge Marie. Il n'est pas pensable que Dieu naisse de la corruption et du péché. Dieu est né de l'Esprit. Mais la nature étant ce qu'elle est, la Vierge a souffert les douleurs de l'enfantement pour donner naissance à notre Sauveur. C'est en cela qu'elle est bienheureuse. C'est en cela qu'elle est bénie entre toutes les femmes. *Benedictus fructus ventris tui Jésus !* Souviens-toi de cette salutation répandue dans le monde entier par l'archange Gabriel lors de l'Annonciation !

— Il a dû se payer du bon temps, l'archange Gabriel ! s'écria la fille de Merlin en éclatant de rire. Ou celui qui s'est fait passer pour lui auprès d'une petite gourde qui n'avait jamais vu le loup !... En vérité, Fortunat, ta naïveté dépasse les bornes... Comment peux-tu croire une seule seconde à des histoires pareilles ? D'ailleurs, qu'est-ce que cela peut faire que ton Christ Jésus soit né d'une étreinte honteuse, comme tu dis, ou par l'opération du Saint-Esprit ? Dieu n'est-il pas Dieu partout et de n'importe quelle manière ?

Taliesin jugea le moment opportun d'intervenir.

— Les êtres exceptionnels sont toujours nés d'une manière inhabituelle, murmura-t-il rêveusement. Les Grecs racontent la naissance de Mithra de la pierre vierge d'une caverne. Les Romains racontent que la mère de Remus et de Romulus, qui avait fait vœu de virginité en tant que vestale, a été fécondée par le Dieu Mars. Les Juifs prétendent que Moïse était le fils d'une femme des Hébreux et d'un père inconnu, probablement égyptien, et qu'il a été découvert sur le Nil, flottant sur une barque d'osier. Quant à moi, on prétend que c'est en absorbant un grain de blé que ma mère Keridwen s'est retrouvée enceinte. Et voulant se débarrasser de moi, elle m'a enfermé dans un sac de peau et m'a

LA FILLE DE MERLIN

jeté à la mer... Tu ne trouves pas certaines similitudes entre toutes ces naissances bizarres ?

— Comment oses-tu comparer ces fables ridicules avec le récit des Evangiles ? hurla Fortunat, rouge de colère.

— Ces fables ne sont pas plus ridicules que celle à laquelle tu te réfères, riposta Taliesin en le regardant droit dans les yeux. Mais, moi, je ne me prétends pas Dieu, et surtout, je ne t'ai pas dit que je croyais à tout ce qu'on racontait sur moi.

Venance Fortunat ne put soutenir longtemps le regard du barde. Il baissa la tête.

— C'est bon, marmonna-t-il. Je crois que toute discussion entre nous est inutile. Si notre hôtesse le permet, je vais accomplir mes dévotions.

Il se leva sans ajouter un mot et se dirigea vers la porte. Sirona se leva à son tour et l'accompagna jusque dans la cour. Elle revint bientôt, l'air contrarié.

— Je suis désolée, dit-elle au barde et à la fille de Merlin ; je ne croyais pas que ce garçon était si obtus. Il a la morgue de ces jeunes fous qui sortent des écoles en s'imaginant connaître tout de la vie et de ce qui se passe dans le monde. S'il n'avait tenu qu'à moi, je l'aurais giflé tant il m'agaçait. Mais, comme me dit toujours mon mari, il faut faire avec. Son père est un homme riche et important qu'on ne peut se permettre de mécontenter.

— Ne t'inquiète pas, répondit Taliesin. Je connais bien ce genre de garçon ! Il a le temps de mûrir et d'être plus tolérant envers ceux qui ne sont pas de son avis. De toute façon, l'enthousiasme que manifeste la jeunesse est parfois insupportable pour les autres, mais c'est un bien précieux...

— Je vous promets, reprit Sirona, que mon cousin Grégoire ne sera pas comme lui. Sa foi en l'Evangile est inébranlable, mais il accepte toutes les opinions et il en discute calmement.

— Je n'en doute pas. D'ailleurs, c'est à moi de te présenter mes excuses : je n'ai pas cessé de provoquer ce jeune homme. C'est un jeu auquel je me livre assez souvent, et je t'avouerai que, par malice ou pour me prouver à moi-même que j'existe, je ne peux guère m'en passer.

LA FILLE DE MERLIN

— Moi aussi ! s'écria Gwendolyn. C'est bien pour cela que j'en ai rajouté. Je le regrette, car ton hôte avait l'air sérieusement fâché, surtout parce que la contradiction lui venait d'une femme.

— Il s'en remettra, conclut Sirona.

La femme de Porphyre s'était de nouveau étendue sur son lit. Elle se mit à rêvasser en silence pendant un long moment avant de regarder attentivement le barde, puis sa compagne. Visiblement, elle était embarrassée, comme si les paroles qu'elle voulait prononcer ne franchissaient pas sa gorge. Taliesin entreprit de l'aider.

— J'ai l'impression que tu nous caches quelque chose, dit-il soudain. N'aie aucune crainte, nous pouvons entendre ce que tu n'oses pas exprimer.

— Voyez-vous, répondit-elle, vous m'avez été envoyés par Myrrha, et Myrrha est juive. Elle est pourtant ma plus grande amie et je partage avec elle beaucoup de choses. Je vous dois donc quelques explications. J'appartiens à une famille gauloise, mais dont la citoyenneté romaine a été reconnue depuis bien longtemps. J'ai eu d'illustres ancêtres. Ma famille s'honore d'un grand nombre de sénateurs qui sont allés siéger à Rome, et aussi d'évêques dont la réputation de sainteté n'est plus à faire. Mon époux est grec et il appartient également à une famille noble. Il possède une très grosse fortune dont je profite largement. Je suis donc une femme reconnue, estimée, bien considérée, ici comme dans toute la Gaule. J'ai mes entrées auprès des chefs francs, je suis reçue chez les prêtres et les évêques. Car je suis chrétienne, comment pourrait-il en être autrement ?

Elle parut hésiter, cherchant ses mots.

— J'ai cru comprendre, reprit-elle, que Myrrha vous avait raconté ce qu'elle sait sur Marie de Magdala. J'ai cru comprendre également que vous ne l'avez pas prise pour une folle, comme le prétendent les gens de Rhedae. Vous n'êtes pas chrétiens, ni l'un ni l'autre, et pourtant vous semblez connaître la tradition chrétienne mieux que ceux qui ne cessent de fréquenter les églises. Vous comprendrez donc vous-mêmes que je ne suis pas une chrétienne comme les autres.

LA FILLE DE MERLIN

Elle se tut et finit le contenu de la coupe qu'elle avait posée près d'elle. Taliesin observa que sa main tremblait.

— Sachez, dit-elle encore, que je n'en ai pas pour autant abandonné la tradition de nos ancêtres. J'ai conservé des liens très étroits avec les druides. Car il y a encore des druides dans ce pays, comme il doit y en avoir chez vous, des druides qui se cachent au milieu des montagnes, malgré toutes les suspicions qui pèsent sur eux, malgré tous les interdits qui les frappent de la part des Francs et surtout de la part des Chrétiens. Pour certains prêtres, les croyances de nos ancêtres sont l'œuvre des démons, et les druides sont considérés comme des suppôts de Satan, répandant partout le mal et l'idolâtrie. Non seulement les druides sont méprisés, mais on leur fait la chasse, et ils sont obligés de se réfugier dans des endroits déserts, au milieu de la nature. Je vous en donnerai la preuve : demain, si vous le voulez bien, avant d'aller à Brioude auprès de mon neveu, nous ferons un petit détour et je vous conduirai jusqu'à un sanctuaire isolé, où vivent encore quelques-uns de ces druides qui maintiennent avec sagesse et persévérance la tradition de nos ancêtres.

— Volontiers, répondit Taliesin. Nous en serons très heureux.

— Vous trouverez en eux des amis très sûrs qui pourront vous aider à l'occasion. Il ne faut rien négliger. De plus, j'ai encore une chose à vous dire.

Elle se prit la tête dans les mains. Taliesin remarqua que ses traits avaient pris une coloration très rouge.

— Non, je ne suis pas celle qu'on imagine. Quand Myrrha vous a envoyés chez moi, elle savait très bien ce qu'elle faisait.

Elle respira largement et prit un air rêveur.

— Ce soir, reprit-elle, après la tombée de la nuit, aura lieu une cérémonie à laquelle je vous prie d'assister. Vous saurez alors ce qu'il en est. Je ne vous en dis pas plus, mais vous jugerez par vous-mêmes si je suis digne de votre amitié et de votre confiance...

La nuit rend la ville inaccessible à ceux qui ne la connaissent pas dans ses recoins les plus sombres. Pourtant, la lune, bien qu'elle ne soit plus dans toute sa majesté, jette ses froides ondes sur les toits et s'infiltre parfois dans le dédale des rues et des ruelles. La ville est endormie, mais le sommeil le plus profond est toujours secoué par des rêves qui font surgir d'étranges person-nages. Et ceux-ci, en s'agitant hors de l'ombre, viennent à la rencontre des êtres humains qui, en frôlant les murs, tentent de découvrir par quelle porte secrète on pénètre dans l'Autre Monde. En fait, dans cet entremêlement de nuit noire et de lumière glacée, on ne sait plus qui est qui, on ne sait plus si le soleil pourra encore apparaître après sa perpétuelle errance sous le grand océan qui entoure la terre.

ILS étaient sortis de la maison de Porphyre juste après qu'ils eurent entendu le veilleur qui, accomplissant sa ronde de tous les soirs, avait lancé dans la nuit son cri et sa plainte pour inviter les habitants de la ville à s'enfermer chez eux et à éteindre tous les feux. La jeune servante vêtue de noir marchait devant, portant à la main un petit lumignon qui n'éclairait rien tant la clarté de la lune était violente. Puis venait Sirona, immense et rayonnante dans sa grande robe blanche qui flottait autour d'elle. Quant au barde et à la fille de Merlin, ils fermaient la marche, l'un contre l'autre, tentant de lutter contre la brusque fraîcheur de la nuit qui les avait assaillis dès qu'ils s'étaient retrouvés dehors.

La servante devait connaître parfaitement le chemin, car elle n'hésitait pas, s'engouffrant tantôt dans une ruelle, tantôt dans une autre. Ils parvinrent devant un petit portail de bois et là, la servante frappa trois coups à l'aide d'un marteau fixé sur le vantail. La porte s'ouvrit sur un couloir obscur. Sirona fit entrer Taliesin et Gwendolyn, puis elle

LA FILLE DE MERLIN

entra elle-même, suivie par la servante. L'extrémité du couloir donnait sur une pièce éclairée de plusieurs torches accrochées aux murs. Il y avait là une femme âgée que Sirona salua avec déférence et à laquelle, en quelques mots, elle annonça qu'elle était accompagnée de deux amis étrangers qui désiraient assister à la cérémonie. La vieille femme lui répondit qu'ils étaient les bienvenus, et elle s'inclina légèrement devant eux.

Alors, Sirona et la servante se baissèrent et entreprirent d'enlever leurs sandales.

— Faites comme nous, dit Sirona à Taliesin et à Gwendolyn.

Ils obéirent et, une fois qu'ils furent pieds nus tous les quatre, la vieille femme leur ouvrit une porte. Ils s'engagèrent dans un escalier dont les marches étaient recouvertes de tapis rouges et qui semblait descendre dans les entrailles de la terre.

Ils débouchèrent dans une salle éclairée par un grand nombre de torches de résine dont la fumée âcre se mêlait à des vapeurs d'encens qui émanaient de brûle-parfum disposés sur de petites tables de marbre. Cette salle était très vaste et, le long de tous les murs, étaient disposées des banquettes qui ressemblaient à des lits et que recouvraient d'épaisses fourrures de couleur noire. Le sol, comme les marches de l'escalier, disparaissait sous des tapis rouges ornés de dessins géométriques. Sur les banquettes, un certain nombre de personnes, des hommes et des femmes de tout âge, étaient assises, le visage impassible, dans une attitude de recueillement absolu. Dans le fond, se dressant dans une niche creusée dans le mur et éclairée violemment par des cierges qui l'entouraient, une forme humaine, sans doute une statue, enveloppée d'un épais voile ocre, attira l'attention de Taliesin. Cette vision provoqua en lui une sorte de vertige, comme si cette forme — ou cette statue — invisible et mystérieuse avait le pouvoir de drainer vers elle tous les regards et toutes les énergies.

Sirona et la servante s'assirent l'une contre l'autre sur une portion de banquette qui n'était pas occupée et, d'un simple

LA FILLE DE MERLIN

geste, elle invita le barde et sa compagne à les rejoindre. Ils s'assirent également l'un contre l'autre, Gwendolyn auprès de Sirona, Taliesin à sa gauche, au bout de la banquette, juste au débouché de l'escalier. Ils demeurèrent là immobiles et silencieux. Le barde se demandait quelle étrange cérémonie allait se dérouler en ce lieu profond dont l'atmosphère chargée d'effluves et de fumée commençait à devenir suffocante.

Cette attente figée se prolongea dans une durée qui parut interminable à Taliesin. De temps à autre, des hommes et des femmes surgissaient de l'escalier, pénétraient dans la salle et, toujours silencieusement, venaient s'asseoir sur les banquettes, occupant les espaces qui demeuraient libres. Enfin, lorsque la salle fut apparemment remplie, trois personnages surgirent d'une autre porte, située à la droite de la statue, et s'avancèrent lentement, comme en procession, jusqu'au milieu. Il y avait un homme qui portait une lyre, un autre qui tenait un tambourin, une femme qui élevait une flûte dans ses mains. Quand ils furent en place, sans un mot, ils se mirent à jouer de leurs instruments.

C'était une étrange musique qu'ils répandirent sous les voûtes de cette salle souterraine isolée du reste du monde et plongée dans une pénombre que faisait vaciller la lumière jaunâtre des torches, une musique comme jamais encore Taliesin n'en avait entendue. Sur un rythme marqué par le tambourin et qui s'accélérait au fur et à mesure que les sons se répercutaient sur les pierres, les aigres litanies de la flûte répondaient aux effleurements presque indécents des doigts sur les cordes de la lyre. Taliesin pensa que s'il avait en main sa *telyn*, il se laisserait aller à suivre lui-même les longues vibrations qui s'étiraient dans l'air saturé d'encens et de résine brûlée. Il eut envie de se lever, de plonger dans un cercle d'images sonores, de danser autour des musiciens et de pousser des cris plus stridents que des chants d'oiseau de proie à l'affût derrière les feuillages d'une forêt d'arbustes épineux. Pourquoi n'était-il pas quelque part dans son pays, sur une grande lande, heureux de sentir son corps

LA FILLE DE MERLIN

déchiré par les ajoncs ? Il se demanda avec angoisse s'il allait pouvoir résister plus longtemps au sortilège qui l'envahissait.

Tout à coup, les musiciens cessèrent de jouer. La résonance finit par s'éteindre et par mourir en heurtant les voûtes comme un feu de braise qui s'effondre dans un foyer. Alors, se passa une chose surprenante : la femme à la flûte, qui était très jeune et très belle, avec des cheveux roux qui retombaient sur ses épaules, se sépara de ses compagnons et s'en vint directement devant Taliesin. Et là, elle joua longuement de son instrument au-dessus de la tête du barde.

Pendant qu'elle jouait ainsi, Taliesin garda les yeux obstinément fixés sur le sol. L'envoûtement était tel qu'il ne savait plus où il était. Des bribes de chants qu'il avait composés autrefois traversèrent son esprit comme des flèches de lumière : *« Ma science s'est exprimée en hébreu, en hébraïque, en hébraïque, en hébreu. Laudate, laudate, Jesu !... »* Cela devenait insoutenable. Tandis que la joueuse de flûte déversait ses harmonies sur lui, le barde chantait intérieurement ce qu'il avait si souvent chanté devant les rois de Bretagne, et ce que personne ne comprenait parce que son langage était celui de l'inspiration et non celui de la raison :

*« J'étais avec mon roi
dans l'état supérieur
quand Lucifer tomba
dans le gouffre d'enfer,
j'ai accompagné l'Esprit divin
dans la profonde vallée d'Hébron,
j'ai été l'instructeur d'Elie et d'Enoch,
j'ai parlé en vrai langage
avant d'être doué de la Parole,
j'ai été sur le lieu de la Crucifixion
du Fils du Dieu de merci,
j'ai été chef gardien
de l'ouvrage de la Tour de Nemrod,
j'ai été dans l'Arche*

LA FILLE DE MERLIN

*avec Noé et Alpha,
j'ai contemplé la destruction
de Sodome et de Gomorrhe,
j'ai fortifié Moïse
lors du passage de la Mer Rouge,
j'ai été au firmament
avec Marie de Magdala,
j'ai enduré la faim
pour le Fils de la Vierge.
Je suis l'instructeur
de tout l'univers,
et je le serai jusqu'au Jugement
sur toute la face de la Terre... »*

Taliesin sentit alors qu'il allait succomber au sommeil. D'un brusque geste de refus ou de colère contre lui-même, ce qui pouvait être perçu comme un geste de défi, il se redressa. A ce moment même, le joueur de tambourin se précipita sur lui, leva la main et le gifla violemment. Le barde blêmit, et sa première réaction fut de bondir sur son agresseur et de l'assommer de ses poings qu'il savait encore efficaces. Mais il se contint, se contentant de regarder fixement le musicien.

– Dieu, quel qu'il soit, dit-il, te pardonnera ton geste dans le monde à venir. Mais dans ce monde-ci, il manifestera ses merveilles en desséchant ta main avant que cette journée soit achevée. Et je serai alors le seul à pouvoir te guérir...

Le joueur de tambourin recula, comme effrayé par la menace ainsi proférée. Tous ceux qui se trouvaient dans la salle eurent le regard tendu vers Taliesin, guettant la moindre réaction de sa part. Il sentit que Gwendolyn lui prenait la main et la serrait avec une telle force qu'il faillit en crier de douleur. Une fois de plus, il résista, se contentant de sourire à la fille de Merlin. Il fallait faire quelque chose. Il se leva et, debout devant la joueuse de flûte, il se mit à chanter des paroles qu'il n'avait jamais prononcées :

LA FILLE DE MERLIN

« *La Vierge est fille de lumière.*

Elle a l'éclat des rois.

Resplendissant est son aspect, beau et orné de tout bienfait.

Ses vêtements sont des fleurs à l'odeur parfumée et agréable.

Sur sa tête est le roi,

celui qui nourrit ceux qui sont au-dessous de lui.

La Vérité brille sur sa tête.

La joie est sa servante, à ses pieds,

sa bouche est ouverte,

c'est à elle que revient l'honneur de dire la louange,

les douze apôtres du Fils et les soixante-douze qui errent dans
[les Cieux

font rugir en elle tous les tonnerres de l'univers,

sa langue est un voile que le prêtre soulève

et par lequel il doit entrer,

son cou est degré sur degré,

ce que le premier architecte a construit,

ses deux mains proclament le lieu de la vie,

ses dix doigts sont la porte suprême du Ciel,

sa chambre nuptiale est Lumière,

elle est remplie du parfum de la Salvation,

en son ventre est préparé l'encensoir,

où embaument l'amour, la foi et l'espérance...

Devant la porte d'or, les vivants sont présents,

ils guettent leur époux ou leur épouse,

celui ou celle qui doit venir,

les vivants qui brillent dans sa gloire

et qui seront dans le royaume éternel,

revêtus de lumière,

enveloppés de gloire,

embués de l'éclat du Seigneur,

de l'Ineffable et de l'Incréé,

ceux qui ont bu à la source de vie

sans pouvoir étancher leur soif... ¹ »

1. Ce chant est inspiré par l'hymne gnostique contenu dans l'évangile apocryphe dit *Actes de Thomas*, VI, 2-4 et VII, 1-2, d'après la recension syriaque et les variantes grecques, plus anciennes. L'épisode

LA FILLE DE MERLIN

Quand il eut terminé ce chant qui lui venait du plus profond de son inconscient, Taliesin se mit à trembler. Il eut peur de tomber, saisi par une soudaine faiblesse, et il se hâta d'aller reprendre sa place auprès de Gwendolyn. Elle mit son bras autour de son torse, comme pour le protéger. Il se sentit mieux et constata que tous les assistants observaient un grand silence. La joueuse de flûte vint vers lui et s'agenouilla, le regardant droit dans les yeux.

– C'était très beau, murmura-t-elle en langue bretonne, mais à part ton hôtesse et ta compagne, personne n'a comprises tes paroles. Tu as chanté en breton. Moi, je suis née en l'île de Bretagne, auprès de Tintagel, parmi le peuple des Cornoviens, et j'ai tout suivi de ton discours. Cependant, s'ils n'ont pas compris tes paroles, ils ont senti que tu étais un poète inspiré, ô Taliesin, puisque tel est ton nom. Je te connais depuis bien longtemps, chef des bardes de l'ouest, bien que je n'aie jamais eu l'occasion de te rencontrer, et je suis heureuse de te voir devant moi, cette nuit. Que la divinité unique et toute-puissante que nos ancêtres adoraient te protège, toi, ainsi que ta compagne...

Après avoir parlé, la joueuse de flûte se releva et se précipita en dehors de la salle. Taliesin se frotta le sommet du crâne, se demandant s'il avait rêvé. Avec une ironie non dissimulée, la fille de Merlin approcha sa bouche de l'oreille du barde.

– Tu devrais aller la rejoindre, chuchota-t-elle. Elle n'attend que cela !...

Il lui lança un regard de reproche dans lequel il exprima toute la passion qu'il éprouvait pour elle. Elle y répondit en se serrant davantage contre lui et leurs yeux se joignirent dans une intense étreinte. Taliesin commençait à émerger de l'étrange brouillard au milieu duquel il avait chanté des paroles qui n'étaient pas de lui. Il s'aperçut alors que tous

de la joueuse de flûte se trouve également dans ces *Actes de Thomas*, mais il concerne l'apôtre Judas. Voir *Ecrits apocryphes chrétiens*, sous la direction de François Bovon et Pierre Geoltrain, Paris, la Pléiade Gallimard, 1997.

LA FILLE DE MERLIN

les assistants le regardaient avec insistance, comme pour savoir qui il était en réalité. Il baissa la tête, voulant se soustraire à ce qu'il considérait comme une inquisition et qui lui semblait insupportable. Qu'était-il venu faire dans cette assemblée de fous ?

Les deux musiciens esquissèrent le mouvement d'aller vers la porte et de s'en aller, mais l'un d'eux poussa un cri de douleur et lâcha son instrument, lequel produisit un son mat en heurtant le sol revêtu de tapis. C'était le joueur de tambourin. Il était resté stupidement immobile au milieu de la salle et, à présent, de sa main gauche, il massait son bras droit qui était inerte, pendant lamentablement le long de son corps. Le visage du musicien exprima alors l'ébahissement le plus complet.

– Ne te l'avais-je pas annoncé ? dit alors Taliesin en latin. Tu t'es permis de me donner une gifle sans raison, et tu en paies maintenant le prix.

– Pardonne-moi ! s'écria l'autre. Il est vrai que je t'ai frappé, et je ne sais même pas pourquoi ! Je ne te voulais aucun mal !...

– Allons, allons ! répondit Taliesin en souriant, n'en parlons plus !... Approche-toi...

Le musicien se dirigea vers le barde en hésitant, comme s'il craignait une nouvelle malédiction que celui-ci aurait pu lui lancer pour compléter sa vengeance. Il eut beaucoup de mal à soulever son bras et à tendre sa main. Taliesin la lui prit dans sa propre main et la serra doucement.

– Va, maintenant, dit-il, reprends ton tambourin et rejoins tes camarades. Mais souviens-toi que lorsqu'on frappe un autre, c'est soi-même qu'on atteint...

L'homme ne se fit pas prier. Il agita sa main, stupéfait de constater qu'il pouvait la bouger ; il se baissa et ramassa son instrument. Après quoi, il se hâta de sortir de la grande salle. Il y eut alors un grand silence, qui ne fut interrompu que par l'arrivée d'un autre personnage, un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un manteau noir et la tête recouverte d'un voile blanc qui lui tombait sur les épaules.

Il alla se placer au centre de la salle et s'adressa à Taliesin :

LA FILLE DE MERLIN

– Etranger, lui dit-il en latin, sois le bienvenu parmi nos frères et nos sœurs. Ce que tu as chanté devant nous me prouve que tu es inondé de la lumière du dieu primordial et que le chemin sur lequel tu t'es engagé est celui par lequel les âmes égarées peuvent prétendre à réintégrer le Plérôme. Tu es donc des nôtres, quel que soit ton nom, quelle que soit ton origine, et quel que soit le but terrestre que tu recherches.

Taliesin se leva et se mit lui-même à parler en latin.

– Je ne te mentirai pas. On dit que je suis chef des bardes de l'ouest. Je viens des régions montagneuses de la Cambrie, de l'autre côté de la mer, dans cette île qui a toujours été appelée la Bretagne. Mais ma naissance est entourée de tant de mystères que l'on a fait sur elle bien des récits contradictoires. Tout ce que je sais, c'est que j'ai ouvert les yeux sur une mer sans fin...

Et Taliesin se mit à chanter :

*« Je suis un barde de la nature.
Mon pays d'origine
est la région des étoiles d'été.
Jean le Prophète
m'appelait l'Homme de la Mer,
mais les rois de l'avenir
m'appelleront Taliesin... »*

Il s'était exprimé en breton, sans y prendre garde. Mais ce chant était si anciennement gravé en lui qu'il n'aurait jamais pu le traduire. Il se souvenait de l'avoir composé alors qu'il était tout enfant, un enfant doué de parole, devant Elffin, son père adoptif, celui qui l'avait nourri et élevé avec tant de tendresse et de dévotion. Hélas !... Il y avait maintenant si longtemps qu'Elffin s'en était allé vers le royaume des Ombres... Taliesin finissait par douter de sa propre existence, par douter de l'existence des autres. Qui était-il ? Et qui était Gwendolyn, celle qui s'était glissée comme un souffle venu de bien loin en plein milieu de son errance ? Il ferma les yeux. Et, tout à coup, une voix intérieure fulgurante s'imposa dans son esprit. Il se remit à chanter, mais en latin cette fois :

LA FILLE DE MERLIN

*« Je suis toi et tu es moi :
où que tu sois, j'y suis,
et je suis disséminé en toutes choses.
D'où que tu le veuilles, tu me rassembles,
et en me rassemblant,
c'est toi-même que tu rassembles... ¹ »*

L'homme au voile blanc lui répondit alors par un autre chant :

*« Je me suis reconnu moi-même
et je me suis rassemblé moi-même de toutes parts.
Je n'ai pas disséminé d'enfants pour l'Archonte,
mais j'ai déraciné ses racines
et rassemblé les membres dispersés.
Et je sais qui tu es :
car je suis de ceux d'en-haut... ² »*

Il y eut un grand silence. La lumière des torches faisait vaciller les murs. L'homme au voile blanc s'en alla lentement vers le fond de la salle. Là, d'un geste solennel, il fit glisser l'étoffe qui recouvrait la forme enfouie dans la niche. C'était effectivement une statue. Elle était en albâtre et représentait une femme nue, grandeur nature, avec des seins bien arrondis et, au bas du ventre, un sexe bien ouvert sur l'ombre. L'homme au voile blanc se retourna.

— Frères et sœurs, dit-il d'une voix claire et ferme, souvenons-nous...

Un frémissement parcourut l'assemblée. Tous les assistants prirent les mains de leurs voisins. Gwendolyn eut sa main droite dans celle de Sirona, et sa gauche dans celle de Taliesin, mais celui-ci, qui se trouvait presque contre la porte, n'eut personne pour lui prendre la main gauche. Alors, l'homme au voile blanc se mit à parler d'un ton extatique, en modulant ses phrases comme en une psalmodie sans fin :

1. Poème gnostique cité par saint Epiphane de Salamine, *Panarion*, XXVI, 13.

2. Citation de la cosmogonie des *Barbélognostiques* vue par Epiphane (*Panarion*, XXV, 5).

LA FILLE DE MERLIN

– Au commencement étaient les Ténèbres, l'Abîme et l'Eau. Le Pneuma était au milieu d'eux et les séparait l'un de l'autre. Mais les Ténèbres se courroucèrent et grondèrent contre l'Esprit. Elles allèrent en avant, mais le Pneuma les étreignit et elles donnèrent naissance à un être du nom de Matrice. Cet être, une fois qu'il fut né, fut fécondé par le même Pneuma. De la Matrice sortirent quatre Eons ¹, des quatre Eons quatorze autres, et il y eut une Matrice gauche et une Matrice droite, Lumière et Ténèbres. Plus tard, après tous ceux qui précèdent, parut un Eon difforme. Et cet Eon s'unit à la Matrice qui se manifestait dans les hauteurs. C'est de cet Eon monstrueux que tirent leur origine les dieux, les anges, les démons et les sept esprits. Cet Eon, c'est l'Archonte ², le créateur d'un monde imparfait, celui qui a détourné à son profit la puissance suprême de Pneuma, l'Esprit, la Vierge des Vierge, celle que nous nommons Barbelo ou Sophia.

L'homme s'interrompt et se tourna vers la statue. Il s'inclina avec respect devant elle, puis il reprit la parole en face de l'assemblée :

– Sophia, c'est la pensée même de Dieu, son émanation, son Ennoia. Les êtres créés par l'Archonte lui ont fait subir les pires outrages et l'ont empêchée de regagner les hauteurs. Elle est tombée si bas qu'elle a été enfermée dans un corps humain et, pendant des siècles et des siècles, elle a erré d'un corps de femme à un autre comme un vase dans un autre... ³

– Maudit soit l'Archonte !... clamèrent ensemble tous les assistants.

1. Terme grec signifiant « Temps », « Durée ». Dans la tradition gnostique, *Eon* désigne une émanation de la Divinité primordiale capable de créer à son tour d'autres *Eons*.

2. Terme grec signifiant « chef », souvent utilisé politiquement, notamment à Athènes. Mais ici, dans un cadre gnostique, il désigne une entité divine créatrice de la matière, assimilée au Iaveh hébraïque mais ayant toutes les caractéristiques de Satan.

3. Doctrine prêtée à Simon le Magicien par saint Irénée, *Contre les hérésies*, I, 27.

LA FILLE DE MERLIN

– Depuis lors, reprit l'orateur, dans son exil, loin de la Lumière divine, Sophia se lamente, espérant qu'un jour ses enfants rassembleront les débris dispersés de sa puissance et remonteront avec elle dans le Plérôme afin de restaurer la plénitude d'un univers réconcilié avec lui-même. On nous dit que Jésus, la douzième année après sa résurrection, a rassemblé ses disciples sur le Mont des Oliviers et que, là, il leur a raconté son voyage à travers le monde des Eons et des Archontes dont il a brisé les prétentions. Au cours de son ascension, il a rencontré Sophia, qui avait à l'origine sa demeure dans le treizième Eon, remplie du désir du monde supérieur de la Lumière. C'est entre ce Ciel et le domaine de la Lumière, dans un lieu intermédiaire, hors du monde limité par le firmament des astres, que réside Sophia à présent. Et Jésus lui a promis qu'au jour où tous les Fils de Lumière auraient rassemblé cette puissance dispersée par l'Archonte mauvais, il la conduirait lui-même dans le treizième Eon ¹.

Taliesin, en entendant ces paroles, ne put s'empêcher de penser à cette phrase qui avait surgi en lui au cours de son voyage dans les montagnes : *la treizième revient, c'est encor la première...*

– Désormais, continua l'homme au voile blanc, soutenue par l'espérance, Sophia ne cesse de se manifester aux Archontes sous une forme majestueuse quelconque et elle leur soustrait, par voie d'émission voluptueuse, leur semence, afin de ramener ainsi à elle sa puissance disséminée dans les différents êtres ². Aussi, frères et sœurs bien-aimés, il nous faut comprendre que ce qui a été dérobé à la Mère des hauteurs par l'Archonte qui a créé ce cosmos, et les autres dieux, anges et démons avec lui, nous devons le rassembler de la puissance qui se trouve dans les corps, au moyen de l'émission séminale de l'homme et de la femme ³. Alors, quand toute la semence aura été consommée, Sophia

1. D'après saint Irénée, I, 3.

2. Epiphane, XXV, 2.

3. Epiphane, XXVI, 1.

LA FILLE DE MERLIN

quittera le lieu intermédiaire où elle languit et pénétrera dans le Plérôme ¹ afin d'y accueillir son époux, le Sauveur qui est né du grand Tout. Puis le Sauveur s'unira à Sophia. C'est là l'époux et l'épouse dont parle l'apôtre Matthieu. La chambre nuptiale, c'est le Plérôme tout entier. Alors, les êtres qui auront déposé leur âme et seront devenus de purs esprits entreront eux-mêmes dans le Plérôme, sans en être écartés, et seront conduits aux anges de la suite du Sauveur. Enfin, le feu caché dans le monde s'embrasera et détruira la matière pour rentrer avec elle dans le néant ². Ainsi seront accomplies les prophéties...

L'homme au voile blanc revint vers le milieu de la salle et demeura un instant silencieux et immobile, le regard perdu dans le vague. Les assistants observaient cette même attitude figée, se tenant toujours les mains. Taliesin eut l'impression que tous retenaient leur souffle, comme s'ils prenaient conscience que l'Esprit divin les avait envahis et ne les quitterait plus jamais, depuis qu'ils s'étaient élancés sur les mystérieux chemins conduisant au Plérôme. Alors l'homme ôta le voile qui couvrait sa tête et le laissa tomber négligemment sur le sol. Il avait les cheveux longs et grisonnants, et son visage paraissait empreint d'une grande douceur et d'une grande sérénité. Il releva les bras au-dessus de sa tête.

– Frères et sœurs bien-aimés, dit-il alors, souvenez-vous des paroles de l'apôtre Jean dans sa première Epître : *« Quiconque est né de Dieu ne commet pas le péché parce que sa semence demeure en lui ; il ne peut pécher, étant né de Dieu. A ceci sont reconnaissables les enfants de Dieu et les enfants du diable. »* Etes-vous prêts, frères et sœurs ?

– Nous le sommes, répondirent-ils en chœur.

– Alors, s'écria l'homme d'une voix forte, levez-vous et accomplissez l'*agapè* en déjouant les pièges que l'Archonte

1. Terme grec signifiant « plénitude ». Dans les spéculations gnostiques, le Plérôme désigne l'ensemble des êtres unis en la divinité. C'est en quelque sorte le « Sein d'Abraham » des Judéo-chrétiens et le « Royaume de lumière » des Cathares.

2. Irénée, I, 1.

LA FILLE DE MERLIN

a semés devant nous !... Que jamais une parcelle de votre semence n'aille féconder le ventre d'une femme !... Partagez-vous les fruits de vos désirs et offrez, comme un don suprême à Dieu, le corps du Christ, cette Pâque pour laquelle nos corps souffrent et sont contraints de confesser la passion du Christ ¹ !...

Immédiatement après avoir prononcé ces paroles, l'homme se débarrassa de son manteau noir et apparut en pleine lumière, entièrement nu et le sexe en érection. Au même moment, les assistants se levèrent et se dépouillèrent de leurs vêtements dans le plus grand désordre. Taliesin vit Sirona bondir, dégrafer sa robe blanche et la laisser glisser jusqu'à ses pieds. Elle était nue, très grande et très mince, avec une peau crémeuse, des seins fermes et gonflés, une touffe pubienne d'un blond doré comme la couleur des épis mûrs, l'été, dans un champ de blé. A cette vue, Gwendolyn se leva à son tour, releva rapidement sa robe rouge et son manteau noir et, les ayant jetés sur le sol, complètement nue elle aussi, elle se précipita sur Sirona et l'étreignit avec fougue. Les deux femmes s'effondrèrent sur le tapis, se mordant avec une sorte de rage incontrôlée, se tordirent en tous sens et finirent par se retrouver la tête de l'une entre les cuisses de l'autre.

Taliesin était resté assis, seul à sa place. Le spectacle qui s'étalait devant ses yeux devenait hallucinant. Des couples se formaient, se séparaient, prenaient les positions les plus inattendues. Deux hommes se masturbaient réciproquement tandis qu'un troisième tentait de sodomiser l'un d'eux. Une femme, allongée sur le dos, se faisait dévorer le sexe par une autre femme tandis qu'elle agitait frénétiquement les pénis de deux mâles accroupis sur elle. L'homme qui avait ordonné cette cérémonie était affalé sur la banquettes, les yeux perdus dans le vague, tandis qu'il caressait la tête de la femme qui lui faisait une fellation. Hommes et femmes, tout semblait confondu dans une unique étreinte. On entendait des

1. Epiphane, XXVI, 4.

LA FILLE DE MERLIN

râles, des soupirs, des cris qui se changeaient en hurlements de bêtes fauves à l'affût, le soir, dans les grandes forêts de montagne.

Taliesin ne savait plus qui était qui, et l'odeur de sueur et de foutre qui se mêlait à celle de la résine et de l'encens le transportait ailleurs, dans un monde intermédiaire où il flottait entre les nuages, comme un oiseau qui cherche le vent pour prendre son envol.

Taliesin ferma les yeux et s'abandonna à son rêve. Mais soudain, il sentit qu'on s'occupait de lui. Il tressaillit, saisi d'un violent désir de s'accoupler lui-même avec Gwendolyn. Il rouvrit les yeux et aperçut une tête entre ses cuisses : c'était la joueuse de flûte qui était là. Elle avait sorti son membre et le pompait avec conviction. Le barde essaya de se concentrer, mais son regard tomba sur Gwendolyn : elle était à genoux, en face de lui, et un homme la sodomisait tandis qu'elle faisait une fellation à un autre homme tout en masturbant la jeune servante de Sirona qui, sous elle, lui tétait les seins et qu'une seconde femme était enfouie sous ses cuisses ¹. L'excitation de Taliesin était à son comble et il

1. Cette description – assez crue – de l'orgie sacrée gnostique est absolument conforme dans ses grandes lignes à celle qui est donnée par un Père de l'Eglise, saint Epiphane (315-403), dans son ouvrage intitulé *Panarion*, XXVI, IV, 5. Epiphane, âgé d'une vingtaine d'années, s'était rendu en Egypte aux alentours de 335, dans l'intention d'y étudier la vie des moines et des ascètes qui vivaient dans le désert. C'est alors qu'il entra dans l'intimité des membres d'une secte gnostique, celle des « Barbélo-quistes ». Il eut l'occasion d'en étudier les livres fondamentaux. Il semble qu'il se laissa entraîner, du moins pendant un certain temps, dans les rituels et les étranges liturgies de cette secte. Mais, indigné par les excès en tous genres dont il fut le témoin, il rompit avec ceux qu'il fréquentait pourtant assidûment et fit excommunier de nombreux adeptes barbélo-quistes. Tout indique qu'il était parfaitement au courant de tout ce qui se passait dans les milieux gnostiques d'Alexandrie pour avoir participé lui-même à ces « orgies ». Son témoignage, qui est de première main, est donc irréfutable, d'autant plus que, pendant la seconde partie de sa vie, il s'efforça de dénoncer comme « immondes » les étranges cérémonies dont il avait été l'un des plus fidèles soutiens. Et, dans cette dénonciation, il met en lumière la

LA FILLE DE MERLIN

eut l'impression que l'orgasme allait se déchaîner en lui. Mais la vision de Gwendolyn dans une telle attitude de dépravation fit sur lui l'effet d'une douche froide et réveilla tous les sentiments qu'il éprouvait pour la fille de Merlin. Non, cela n'était pas possible, il ne fallait pas que ce fût possible... Le barde se raidit et, dans un violent effort de volonté, il repoussa d'un geste brusque la joueuse de flûte qui s'affala sur le tapis en hurlant des insanités ; il se leva et s'engouffra dans l'escalier. Une fois là-haut, il chaussa ses sandales et bondit comme un fou dans le couloir. Il se retrouva ainsi dehors, dans l'ombre mêlée de lune et dans l'air froid de la nuit.

Il s'adossa contre le mur de la maison et respira longuement. Les images les plus folles tournèrent dans son esprit, et ce tournoiement devint bientôt intolérable tant il s'accélérait, tant il devenait douloureux. Non, il ne pouvait pas supporter que Gwendolyn se livrât ainsi à de telles turpitudes... Pourtant, il y avait les paroles de l'évangéliste : « *Quiconque est né de Dieu ne commet pas le péché parce que sa semence demeure en lui ; il ne peut pécher, étant né de Dieu...* » Il avait gardé sa semence, quelques instants auparavant. De plus, n'était-il pas enfant de Dieu, même si le Dieu qu'il reconnaissait n'était pas tout à fait identique à celui que se représentaient les Chrétiens. D'ailleurs, Gwendolyn, comme lui-même, n'était pas chrétienne ; ni l'un ni l'autre ne pouvait commettre de *péché*. Dans la tradition des druides, le péché était inconnu ; rien n'était interdit à la seule condition de ne pas porter atteinte à son voisin, à son frère, à sa sœur, à tout être vivant. Alors ? Que se passait-il ? Taliesin avait envie de vomir. Il s'apercevait avec une certaine terreur

justification théologique, métaphysique et ésotérique de l'orgie par cette formule qui résume tout ce que nous savons sur le sujet, en faisant parler l'entité féminine dénommée « Barbélo » : « Je suis toi et tu es moi, et où tu es, je suis, et en toutes choses je suis semée. Et si tu le veux, tu me rassembles, tu te rassembles aussi toi-même » (*Panarion*, XXVI, III, 1). Pour une étude générale des théories gnostiques, voir H. Leisegang, *la Gnose*, Paris, Payot, 1951.

LA FILLE DE MERLIN

qu'il aimait réellement Gwendolyn et qu'il ne pouvait pas se défendre d'un douloureux sentiment de jalousie.

Il demeura ainsi pendant un long moment, incapable de bouger, fermant les yeux, concentré sur l'image du corps de Gwendolyn contre lui, si chaud, si odorant, si humide, si désirable. Il frissonna. La nuit devenait de plus en plus froide. Taliesin avait mal.

Il y eut un frôlement. Gwendolyn se pressait contre lui, tendrement, fougueusement, amoureusement. Il sentit son odeur de femelle, violente, mêlée d'autres odeurs qui ne s'étaient pas encore évaporées. Elle mit ses lèvres sur les siennes. Il reconnut le goût du foutre. A moins que ce ne fût un goût de cyprine. Il ne savait pas. Ils se mêlèrent leurs salives le long de leurs langues. Puis ils se regardèrent en face, les yeux dans les yeux, à travers un éclat de lune.

— Tu sais, murmura-t-elle, je n'aurais jamais pu faire ça si tu n'avais pas été là...

Il haussa les épaules. Elle s'en aperçut et un pli d'amertume vint ravager son visage qui se trouvait en pleine lumière de la lune.

— Tu ne me crois pas ? demanda-t-elle.

— Mais si, mais si... répondit-il.

Il avait l'air de vouloir chasser quelque chose de sa mémoire. Il regarda Gwendolyn comme s'il voulait la dévorer, l'absorber définitivement afin qu'elle fût en lui. Ainsi n'aurait-il plus d'incertitudes à son égard. L'aimait-elle vraiment ? Gwendolyn était d'une sensualité débordante, il le savait, et aucun obstacle ne pouvait l'empêcher de la satisfaire. Il savait aussi que son comportement, quelques instants plus tôt, n'avait aucune justification religieuse ou rituelle : elle s'était seulement laissé aller. Cela lui arrivait souvent, il l'avait constaté. Mais l'amour dans tout cela ?

— Tu es belle, murmura-t-il.

Il lui passa la main dans les cheveux. Ils étaient encore plus emmêlés que d'habitude. Il les fouilla de ses doigts et lui gratta doucement la nuque, à un endroit qu'il savait très sensible. Elle se mit à gémir.

— Ecoute-moi, reprit-elle dans un chuchotement, tout ce

LA FILLE DE MERLIN

que tu as vu, tout ce que j'ai fait devant toi, sans aucune pudeur, j'en conviens, mais sans vouloir te faire mal, ce n'était qu'un prélude. L'essentiel, je l'ai gardé pour toi. Mon désir est encore plus fort, encore plus intense : c'est comme si on venait d'ouvrir les écluses d'une grande digue, en pleine tempête, et que déferlaient sur moi les vagues d'une mer en furie...

Il se serra plus étroitement contre elle. Elle lui caressa le front et la joue. Son visage s'éclaira d'un grand sourire.

– Tu sais, dit-elle encore, quel que soit celui que j'ai dans la bouche ou dans le cul, c'est toi que j'ai dans ma tête et dans mon cœur...

Ils s'embrassèrent longuement et leurs deux corps se mirent à frémir des pieds à la tête.

– Viens, murmura-t-elle, rentrons vite chez Sirona, rien que nous deux...

La lune les guida dans leur marche nocturne, entre les murs d'une ville perdue quelque part dans un monde qui n'existait peut-être pas.

Les sommets forment des couronnes qui entourent le monde et le protègent de toutes les invasions venues d'ailleurs. Dans les vallées, les torrents s'épuisent de cascades en cascades jusqu'à devenir des fleuves qui emportent les rêves de la nuit vers le lointain océan, là-bas, dans des régions que l'on devine balayées par des tempêtes. Ce sont des montagnes usées, ravinées, mais sous leur calme apparence grondent des feux qui ne s'éteindront jamais vraiment et dont on voit, par endroits, de noires éclaboussures. Le soleil brille. Il n'y a aucun nuage dans le ciel en cette journée d'automne où des oiseaux se rassemblent pour imaginer leurs prochaines migrations.

EN quittant Anicium, ils avaient rejoint la vallée d'une rivière qu'on appelait la Loire et qui coulait vers le nord, traversant de grands espaces plats entrecoupés de profonds défilés. Bien que surmonté parfois de parois rocheuses abruptes et inquiétantes, le chemin était cependant assez large et les chars y roulaient aisément sans que les chevaux eussent à se fatiguer. Le char de Sirona, que conduisait la servante habillée de noir, était vaste et tiré par deux chevaux. Sirona avait fait entasser à l'arrière des marchandises qu'elle destinait, avait-elle dit, à ses amis les druides afin de leur témoigner l'intérêt qu'elle leur portait. Derrière, à une courte distance, Melygan trotтинait allégrement, tout heureux, semblait-il, de respirer ce petit vent frais qui faisait flamboyer sa crinière. Macha était blottie sur les genoux de Taliesin, mais elle ne dormait pas et regardait avec avidité le paysage qui défilait sous ses yeux bleus.

Quand ils eurent dépassé un village qu'on leur dit porter le nom de Vorey, au confluent d'un torrent qu'on appelait

LA FILLE DE MERLIN

l'Arzon, alors que le cours de la Loire dessinait une large courbe qui le menait vers l'est, Sirona fit arrêter son char et prévint Gwendolyn qu'ils devaient maintenant s'engager sur un chemin étroit et tortueux qui serait beaucoup plus pénible tant la pente qu'il empruntait était forte.

Effectivement, le pauvre Melygan était en sueur lorsqu'ils débouchèrent sur le plateau où alternaient des prairies et des bois de sapins très sombres. De part et d'autre, des ravins se dispersaient en tous sens, irréguliers dans leur forme et leur profondeur, et le chemin les surplombait souvent, offrant aux regards des précipices insondables qui provoquaient le vertige.

Ils arrivèrent ainsi à un autre village tapi sous une forteresse qui dressait ses pierres noires vers le ciel. Des hommes en armes vinrent vers eux et leur signifièrent qu'ils ne devaient pas aller plus loin sauf s'ils s'acquittaient du prix demandé pour obtenir un sauf-conduit. Mais Sirona parla avec eux et, aussitôt, les hommes en armes la saluèrent avec déférence, les invitant à passer, et sans leur demander quoi que ce fût en échange. Taliesin n'avait pas entendu ce qu'elle leur avait dit mais, au ton sec qu'elle avait employé dans sa réplique, il fut persuadé que l'épouse de Porphyre, le riche marchand d'Anicium, avait une autorité incontestable sur les gens du pays et qu'il n'était pas recommandé de résister à ses prières ou à ses ordres.

Curieuse femme, en vérité, que cette Sirona... Issue d'une famille patricienne, épouse d'un personnage qui devait mener sa vie ailleurs et qui devait lui laisser toute sa liberté d'action, chrétienne qui en prenait à son aise avec les dogmes officiels de l'Eglise romaine, apparemment vertueuse et digne mais – Taliesin en avait été le témoin – capable des pires dépravations, elle était parfaitement déroutante. Elle était intelligente et cultivée, cela ne faisait aucun doute. Elle était d'un raffinement absolu, l'accueil qu'elle leur avait réservé en faisait foi. Elle était d'une grande compréhension et d'une grande tolérance, c'était indiscutable. Mais que pensait-elle en réalité ? Il la revoyait dans cette salle souterraine, presque la première à se dénuder et à se

LA FILLE DE MERLIN

comporter en tribade avec Gwendolyn. D'ailleurs, le barde l'avait aperçue, un peu après, subissant – ou provoquant ? – les assauts de trois mâles en rut. Était-ce par conviction religieuse ? Croyait-elle vraiment aux spéculations de ces philosophes qu'on appelait des Gnostiques et qui, depuis la ville d'Alexandrie, répandaient partout dans le monde une doctrine affirmant que le Iaveh des Hébreux n'était qu'un usurpateur, un « archonte » bouffi d'orgueil, contre lequel il fallait lutter, et dont il fallait déjouer les ruses, notamment en refusant toute procréation et en évitant que la semence de l'homme ne fût recueillie dans la matrice de la femme, dans ce *vas naturale* que les moralistes officiels de Rome imposaient à leurs crédules zélateurs ?

Taliesin eut envie de rire. Quelle aurait été la réaction du jeune Venance Fortunat s'il les avait accompagnés à ce rituel gnostique ? Aurait-il fui, épouvanté, en hurlant à travers toute la ville, ou aurait-il succombé à cette ambiance étrange et incompréhensible qui ne pouvait mener qu'à l'exaspération des sens ? Taliesin aussi s'était laissé faire, et il s'en était fallu de peu qu'il ne déversât sa semence dans la bouche de cette fille qui jouait de la flûte. Seule, la jalousie qu'il avait éprouvée brusquement à propos de Gwendolyn, lui avait évité de tomber dans le piège. Car c'était un piège que cette cérémonie, une invention perverse pour justifier les pires excès, Taliesin en était convaincu. Il se souvenait d'avoir eu connaissance d'un texte d'Epiphane, ce gnostique repentí qui avait dû longuement prendre son pied dans les turpitudes avant de devenir un grand saint : *« Lorsque l'un d'eux, par surprise, a laissé la semence pénétrer trop avant et que la femme est enceinte, dès qu'ils peuvent le saisir avec les doigts, ils prennent cet avorton, le pilent dans une sorte de mortier, y mélangent des huiles parfumées, pour conjurer le dégoût, puis ils se réunissent – communauté de porcs et de chiens ! – et chacun communique à cette pâte d'avorton ¹. »* Bon appétit, saint Epiphane !...

1. Epiphane, *Panarion*, XXVI, 5.

LA FILLE DE MERLIN

Le barde se demanda alors si la délicate Sirona avait jamais goûté de cet étrange mets. Il avait toujours remarqué que les femmes les plus prudes, les plus vertueuses, étaient souvent les pires dépravées lorsqu'elles se trouvaient dans des circonstances propices à ce genre d'ébats. Il ne croyait pas à la vertu, sauf dans le sens primitif du terme latin *virtus* qui signifiait « force », et « courage ». Au cours de sa vie tumultueuse, il en avait rencontré de ces femmes, et il en gardait un souvenir plus amer que réellement satisfaisant. Non pas qu'il y eût en lui la notion de culpabilité instaurée par les Juifs et les Chrétiens, mais parce qu'il apercevait au-delà du plaisir quelque chose qui dépassait la nature humaine. En fait, ce qu'il avait toujours cherché dans la femme, c'était Dieu, ou tout au moins l'entité supérieure à laquelle on attribuait le nom de Dieu. Or, et c'était ce qui motivait ses réflexions présentes, il pensait avoir découvert le souffle divin à travers les délires et les débordements de la fille de Merlin...

Elle devait avoir deviné ses pensées, car elle le regarda, lui sourit et, tout en tenant fermement les rênes de Melygan, elle lui déposa un tendre baiser sur le front. Ce faisant, elle dérangerait Macha qui se secoua et poussa un long miaulement. Taliesin la remit contre lui, et elle se blottit cette fois contre sa poitrine. Oui, quel incompréhensible personnage était cette Gwendolyn... Elle avait de qui tenir, évidemment, ayant hérité de certains dons de son père, mais aussi de toute son ambiguïté... Merlin était toujours vêtu de noir et de blanc. Sa fille portait du noir et du rouge. N'était-ce pas significatif ? Mais peu importait ! Depuis qu'il l'avait rencontrée, Taliesin se sentait complètement changé dans son cœur, heureux de vivre et prêt à chanter en l'honneur de ce Dieu inconnu dont il sentait les mystérieuses pulsations parcourir tout son être.

Le soleil était maintenant haut dans le ciel et il faisait de nouveau très chaud. Il devait être près de midi. Après avoir franchi une série de plateaux dénudés et de vallées ombragées, ils arrivèrent sur le flanc d'une montagne, à mi-pente, sur un chemin qui surplombait un torrent qu'on entendait

LA FILLE DE MERLIN

gronder derrière un épais rideau d'arbres au feuillage jaunissant. Tout à coup, après un bois de sapins, Taliesin vit que le flanc de la montagne, depuis le sommet, était recouvert d'une large traînée de pierres noirâtres, de forme régulière, qui se prolongeait jusqu'au torrent dans le fond de la vallée.

Le chemin s'engageait au milieu de ce chaos. On avait déplacé certaines de ces pierres et on les avait rangées sur le bord pour libérer le passage. Sirona fit arrêter son char, en descendit et s'approcha de Gwendolyn et de Taliesin.

— Voyez-vous ces pierres ? leur dit-elle. Chaque fois que je prends ce chemin, je ne peux m'empêcher de m'arrêter pour les contempler. Elles viennent du centre de la terre, elles ont été vomies avec des flammes dans des temps très anciens par cette montagne, là-haut, que nous nommons les Chaffois. C'est une coulée de lave qui se trouve devant vos yeux, la coulée de Bourianne. Elle témoigne que la terre sur laquelle nous marchons est creuse et qu'elle contient du feu. Or, un jour, quand toute semence aura été épuisée et que les âmes auront rejoint Sophia dans le Plérôme, ce feu surgira de ses repaires avec une telle violence que l'univers tout entier sera brûlé et détruit. Ainsi s'accompliront les prophéties...

Elle se tut et se retrancha dans une longue méditation, le regard fixé sur les pierres. Taliesin leva les yeux vers le sommet de la montagne et imagina un instant quel serait le spectacle qui s'offrirait en ce lieu si la montagne explosait et vomissait des flammes et des pierres. Sirona venait d'énoncer la doctrine des Gnostiques, mais le barde savait que cette doctrine était également celle des Germains, Saxons, Francs ou Goths, avant qu'ils ne se convertissent pour la plupart à la religion chrétienne. Il avait entendu parler du *Ragnarök*, ce « Crépuscule des Dieux » au cours duquel, après la trahison de Loki et la mort tragique de Baldr, fils de Wotan, les Géants envahiraient Asgard, la forteresse suprême des dieux, tandis que l'univers serait embrasé par Sutr, le Feu démoniaque. Mais lui, il croyait plus volontiers qu'à la fin des temps, le monde se figerait dans le froid absolu...

LA FILLE DE MERLIN

– Mes amis, reprit Sirona, nos chevaux sont fourbus et nous avons besoin nous-mêmes de nous réconforter. Je vous propose de nous arrêter au prochain village. Il y a là, devant l'église de Saint-Julien, une auberge que je connais bien.

Ils repartirent, mais Taliesin avait eu le temps d'apercevoir derrière eux un cavalier qui se tenait immobile sur sa monture, manifestement en train de les observer en prenant soin de se dissimuler le mieux possible. Il se demanda quel pouvait être ce personnage si discret. Et plusieurs fois, au cours du trajet, il se retourna : le cavalier semblait visiblement les suivre. Il fut saisi d'une sourde inquiétude.

Quelques instants plus tard, ils arrivèrent à un groupe de petites maisons de pierre noire et à la toiture de tuile rouge qui se serraient autour d'une église sur un promontoire rocheux qui dominait le lit encaissé d'un torrent.

– On a bâti cette église au-dessus de la vallée de l'Ance, dit Sirona, en mémoire de saint Julien, l'un des missionnaires chrétiens les plus célèbres de ce pays. Il s'était établi à Brioude et c'est là qu'il est enterré. On raconte que tous ceux qui prient au-dessus de son tombeau sont exaucés des vœux qu'ils formulent. On parle même de guérisons miraculeuses.

Ils descendirent de leurs chars. Gwendolyn et la servante détélèrent les chevaux et les attachèrent à l'ombre, dans une sorte de cour plantée d'herbe qui s'ouvrait à la gauche du bâtiment de l'auberge. Pendant ce temps, Sirona et Taliesin, celui-ci tenant toujours Macha contre lui, s'installèrent à l'intérieur, à une grande table qui occupait le milieu de la salle. L'aubergiste se hâta de venir les saluer et Sirona lui demanda des nouvelles de sa famille. Il répondit avec déférence, posant à son tour des questions sur le « maître », autrement dit Porphyre. Puis il leur servit du vin dans des coupes de bois. La servante et la fille de Merlin entrèrent à leur tour et vinrent les rejoindre.

– Je vous propose des lentilles au lard, dit l'aubergiste.

A ce moment, un homme ceint d'une épée ouvrit la porte et s'avança dans la salle.

LA FILLE DE MERLIN

— Bonjour à tous, dit-il d'un ton aimable. Serait-il possible d'avoir à manger et à boire ?

Il s'était exprimé en mauvais latin, mais à son accent, Taliesin, qui l'avait reconnu comme étant le cavalier aperçu sur le chemin, comprit tout de suite qu'il s'agissait d'un Saxon. Et cela accentua le sentiment d'inquiétude qui l'avait envahi.

— Bien sûr, étranger, répondit l'aubergiste. Installe-toi à cette table, si toutefois Dame Sirona n'y voit pas d'inconvénient.

— Je n'en vois aucun, dit Sirona. Prends place, étranger, je t'en prie. Sois le bienvenu et partage ce vin avec nous.

L'homme s'assit sans plus de façons juste en face de Gwendolyn. Taliesin l'examina attentivement. Il était encore jeune, d'une trentaine d'années. Son visage était soigneusement rasé ; ses cheveux roux étaient assez plats du fait qu'il venait sûrement d'enlever le casque qu'il portait sur son cheval. Et l'inquiétude du barde devint franchement de l'hostilité lorsqu'il s'aperçut que l'homme dévorait des yeux Gwendolyn. Et, de plus, il constata qu'elle ne fuyait pas son regard, bien au contraire.

— Homme, dit-il brusquement d'un ton maussade et en langue saxonne, que fais-tu donc dans ces montagnes perdues, si loin de ton pays ?

L'homme sursauta, visiblement stupéfait d'entendre quelqu'un lui parler dans sa langue maternelle. Il fixa Taliesin qui distingua dans son regard une lueur de curiosité qui n'allait pas sans une bonne dose de ruse et de duplicité.

— Comment se fait-il que tu parles aussi bien la langue de mon peuple ? demanda le Saxon.

— Quoi de plus normal ! s'écria le barde en ricanant. Je suis, comme cette jeune femme, originaire de l'île de Bretagne, et nous avons été dans l'obligation d'apprendre votre langue depuis que vous occupez la plus grande partie de nos terres...

L'attaque était on ne peut plus directe, mais le Saxon ne sourcilla même pas. Il se contenta de sourire et but le contenu de sa coupe.

LA FILLE DE MERLIN

— Allons, allons, dit-il, toujours dans sa langue maternelle, nos querelles, nos guerres, ce sont de vieilles histoires. Il nous faut vivre en paix maintenant, les uns avec les autres...

— A condition que vous n'agissiez pas en tyrans ! s'écria Taliesin. Mais passons. Comme tu le dis, le temps de la paix est venu entre nos peuples, et plaise au Ciel qu'il dure. Mais que fait donc un Saxon parmi les Francs, sur des terres gauloises ?

— J'ai conclu alliance avec le prince Chramm, et je le sers fidèlement. Et toi-même, que fais-tu si loin de ton pays ?

— Je suis un barde errant, et je vais où bon me semble. Je chante devant les assemblées royales, mais seulement quand cela me plaît.

— Moi, reprit le Saxon, j'appartiens à une noble famille qui se vante d'avoir le dieu Wotan parmi ses ancêtres. J'en suis fier. Je me nomme Glastein, fils d'Osmund, de la tribu des Wulfrud. Et toi, quel est ton nom ?

Taliesin eut un bref regard vers Gwendolyn, juste au moment où elle lui lançait un coup d'œil. Ils se comprirent : il ne fallait surtout pas dévoiler qui ils étaient devant ce Glastein, lequel était celui qui avait dérobé l'épée d'Arthur pour la remettre au prince franc Chramm, fils de Clotaire, et à son allié le chef breton Kanao. Était-ce vraiment le hasard si ce Glastein se trouvait attablé avec eux dans cette petite auberge des montagnes ?

— Mon nom ne te dirait rien, répondit Taliesin. Je suis un barde breton, c'est tout.

Glastein n'insista pas et se remit à regarder la fille de Merlin avec une intensité accrue. Taliesin se sentait de plus en plus mal à l'aise. Sirona s'en aperçut et, voulant éviter un affrontement qu'elle devinait plus que jamais prévisible, elle détourna le sujet de la conversation en demandant au Saxon quelles étaient ses impressions sur ce pays. Pendant qu'on leur servait un abondant ragoût de lentilles au lard, Glastein répondit par des banalités polies et n'en continua pas moins à regarder fixement Gwendolyn. A la fin, il

LA FILLE DE MERLIN

sembla même qu'il ne pouvait plus se contrôler et qu'il était prêt à se jeter sur elle.

— Sais-tu, lui dit-il, que tu es exactement l'image de la déesse Freyja ?

Elle sursauta, n'ayant jamais entendu quoi que ce fût au sujet de ce personnage. Mais Taliesin avait compris où il voulait en venir.

— Elle n'est pas saxonne, dit-il avec mépris, elle n'est pas ta déesse Freyja que certains de tes compatriotes appellent encore Frigg ou Fricca, il se trouve qu'elle est simplement une femme de Bretagne qui porte l'unique nom de Gwendolyn.

La fille de Merlin jeta un regard furieux sur Taliesin. voulant lui signifier par là qu'elle était assez grande pour se défendre toute seule. Macha s'était installée sur la table devant Gwendolyn et celle-ci lui donnait de temps à autre de minuscules morceaux de viande. La petite chatte les savourait lentement en ronronnant de plaisir. Quant au Saxon, il ne répondit pas au barde. Il se mit à sourire rêveusement et murmura comme pour lui-même :

— Je n'ai jamais vu une telle coïncidence... Cette jeune femme est l'image exacte de notre antique déesse Freyja, la Belle et la Désirable, celle qui se fait porter sur un char traîné par des chats de toutes couleurs et de toutes races. Non, jamais je n'ai vu une telle conformité avec les aspects que nous donnons à nos divinités. C'est un hommage que je te rends, jeune femme, poursuivit-il, et je pense que tu le mérites...

Gwendolyn rougit légèrement. Le compliment, même s'il n'était que galanterie intéressée, ne pouvait que flatter sa coquetterie féminine, et le Saxon jouait admirablement de cette faiblesse. Taliesin ne pouvait nier la beauté et le charme de Gwendolyn, donc il lui était impossible de le contredire. Mais le barde se trouvait dans un état de nervosité rentrée qui lui faisait perdre son sang-froid. Il avala goulûment son ragoût, se disant qu'avant la fin du repas, il trouverait bien un prétexte valable pour infliger à ce Saxon dans lequel il ne voyait qu'un ennemi, et de toute

LA FILLE DE MERLIN

façon un rival, une correction dont il se souviendrait toute sa vie.

– Voyez-vous, continua Glastein dans son mauvais latin, parfois entrecoupé de mots saxons, lorsque nos peuples n'avaient pas encore adhéré à l'Evangile, nos divinités étaient honorées chaque jour. Et nombreuses étaient les divinités féminines, car la Femme, chez nous, à la différence de ce qui se passe chez les Romains et les Chrétiens, n'était jamais considérée comme une esclave, ni comme une simple reproductrice.

– Il en était de même chez nous !... intervint Taliesin.

– Sans doute, sans doute, reprit le Saxon, mais je n'ai jamais rencontré de druidesse dans vos assemblées, que je sache.

– Et moi, dit Taliesin, je n'ai jamais entendu parler de prêtresse ou de prêtre de votre antique religion. Tous les témoignages concordent pour affirmer que les Germains n'avaient pas de classe sacerdotale et que le culte était rendu publiquement par les rois ou les chefs.

– Et les reines, les princesses, les jeunes filles et les femmes qui avaient été instruites dans le respect de la Tradition !... J'en appelle à cet historien grec que vous nommez Strabon. Voici ce qu'il vous raconte : *« Parmi les femmes qui accompagnent ces peuples, il y avait des prophétesses qui étaient également prêtresses, rendues grisonnantes par l'âge, en robes blanches recouvertes de manteaux du lin le plus fin et portant une ceinture de métal, mais sans soulier. Ces femmes s'avançaient dans le camp à la rencontre des prisonniers, épée en main, les couronnaient de guirlandes et les menaient à un chaudron de bronze d'une capacité de vingt mesures. L'une d'elles montait alors sur un escabeau et, penchée au-dessus du chaudron, tranchait la gorge du prisonnier que l'on avait hissé au-dessus du rebord du récipient... »* N'est-ce pas reconnaître aux femmes de notre race le droit d'accéder à la suprême fonction sacerdotale ?

– Les dieux n'ont pas besoin du sang des victimes !... riposta Taliesin. Je ne suis pas chrétien, mais je sais gré aux Chrétiens de ne pas pratiquer de sacrifices humains. Je te le

LA FILLE DE MERLIN

répète, les dieux n'ont pas besoin de s'abreuver du sang des victimes, ce sont eux-mêmes qui se font victimes pour sauver l'humanité. Et, mieux encore, ce sont eux qui nourrissent et fortifient les créatures de leur propre sang. Rien que pour cela, je serais capable de me faire baptiser !...

Le Saxon ricana. Le regard qu'il lança au barde prouvait toute la haine qu'il éprouvait à son égard. Mais il se contentait et ne releva pas le défi parfaitement exprimé dans les paroles de Taliesin. L'aubergiste fit diversion un instant en leur servant un autre vase rempli de vin qui fut aussitôt partagé entre tous les convives.

— Moi non plus, je ne suis pas chrétien, reprit Glastein, mais je n'ai aucune envie de le devenir, croyez-moi. Je méprise ces gens qui passent leur vie agenouillés, implorant un dieu mourant de façon ignominieuse, tous ces gens qui se complaisent dans leur faiblesse et qui en crèvent... Que signifie cette religion qui exalte la pauvreté et la faiblesse ? Le Dieu des Chrétiens donne l'exemple de la lâcheté et du renoncement. Moi, j'honore la puissance en la personne de nos dieux, Wotan, maître de la magie suprême, Tyr, le maître du tonnerre et des éclairs, Thor qui écrase sans pitié ses ennemis, j'honore la richesse et la prospérité en la personne de Njordr, le maître des navigations, j'honore la beauté et la perfection en la personne de Freyja, la maîtresse des étreintes et des passions.

— Et que fais-tu de l'amour dans tout cela ? l'interrompt Taliesin.

— L'amour ? C'est le choc de deux êtres, l'union qui suit la victoire. La vie n'est qu'une lutte perpétuelle entre le feu et la glace et, dans cette lutte, seuls les forts peuvent survivre. Notre tradition nous enseigne que les dieux ont créé les hommes pour que se constitue une race supérieure, une nouvelle race d'hommes-dieux. Mais ces hommes-dieux n'apparaîtront que lorsque seront éliminés à jamais les faibles, les malades, les fous, tous ceux qui sont indignes de vivre. Telle est la loi édictée par le destin.

— En somme, dit Taliesin, selon toi, il n'y a pas de place pour tout le monde sur cette terre. Mais pourquoi tes dieux

LA FILLE DE MERLIN

ont-ils donc créé des êtres faibles puisque leur but, si je comprends bien, c'est de constituer une race d'hommes forts et puissants ?

— Justement. C'est par l'épreuve que les élus seront reconnus. Par la force, par le courage, par la violence, par la guerre, par le sang, oui, par le sang purificateur. Pas de pitié, car la pitié n'est que faiblesse, lâcheté, indignité. Il faut combattre jusqu'au triomphe final en tuant tous les êtres qui s'y opposent. Le monde futur est à ce prix. Alors, le peuple élu pourra manifester sa joie et crier aux quatre vents *sieg ! sieg ! victoire ! victoire !*

— Tout cela n'est guère encourageant, intervint alors Sirona. J'avoue préférer la paix, le calme et l'amour qui unissent les êtres dans la lumière de l'esprit.

— Je vois, répliqua le Saxon, que nous ne nous comprendrons jamais. Je préfère abandonner cette discussion.

— En effet, dit Taliesin, ça vaut mieux...

Le reste du repas se déroula sans autre incident. Glastein ne cessait de regarder fixement Gwendolyn. Taliesin rongait son frein, profondément meurtri et écœuré par les paroles du Saxon. Il comprenait maintenant pourquoi ce dernier avait dérobé l'épée d'Arthur, ce symbole de puissance et de souveraineté, afin de la remettre à Chramm en qui il voyait le futur maître du monde. Glastein était un fanatique, prêt à tout sacrifier à cet idéal dément qu'il avait exposé sans vergogne et qui était nourri de mythes douteux et de fantasmes malsains. Plus que jamais, il était décidé à réussir la mission dont il s'était revêtu de son plein gré. Oui, il irait jusqu'au bout, même en employant la ruse. C'est pourquoi il garda obstinément le silence, voulant éviter que le Saxon ne pût soupçonner quoi que ce fût de ses intentions.

Lorsque la dernière goutte de vin eut été bue, Glastein se leva, déposa sur la table son écot et prit congé, souhaitant à ceux qui avaient partagé son repas une heureuse poursuite de leur voyage. Mais il ne put s'empêcher de se pencher vers Gwendolyn.

— Pour moi, jeune femme, cela ne fait aucun doute, lui dit-il. Tu es vraiment la déesse Freyja et je sais qu'on te

LA FILLE DE MERLIN

verra, un jour prochain, dans un char traîné par des chats, tandis que se presseront sur ton passage les adorateurs de ta beauté afin de te glorifier par des hymnes de triomphe.

Et il sortit sans ajouter un mot. Demeurés seuls en compagnie de l'aubergiste, Taliesin, Gwendolyn, Sirona et sa servante se regardèrent en silence, ne sachant quel commentaire faire sur l'intrusion du Saxon parmi eux et surtout sur la signification de ses discours.

– Il serait peut-être temps de partir, nous aussi, dit enfin Sirona.

Gwendolyn et la jeune servante sortirent pour atteler les chevaux aux chars. Toujours sur la table, la petite chatte se livrait à une toilette minutieuse. Sirona mit sa main sur le bras du barde.

– Taliesin, murmura-t-elle, ce que nous venons d'entendre est absolument effarant. J'en suis toute bouleversée. Cet homme est dangereux. Il ne faut pas, non, il ne faut pas que ses ignobles projets se réalisent !

– Sois sans crainte, répondit le barde, je ferai tout ce que je pourrai pour les contrecarrer. Je reprendrai l'épée d'Arthur et la mettrai en lieu sûr, afin qu'elle ne serve plus jamais à faire couler le sang des hommes !

Une fois qu'ils furent de nouveau dans leurs chars, ils empruntèrent un chemin qui se dessinait dans une petite vallée encadrée de gros rochers de granit, et ils débouchèrent bientôt sur un autre plateau où se succédaient prairies et bois de sapins. Gwendolyn demeurait silencieuse et semblait plongée dans de profondes réflexions.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda le barde.

– Rien, rien... répondit-elle seulement.

– Avoue que cette rencontre avec Glastein ne me semble pas normale...

– Oui, oui... dit-elle.

– Cela n'a pas l'air d'aller ! insista Taliesin. Est-ce ce maudit Saxon qui te trouble ?

– Mais non, mais non...

– J'ai l'impression qu'il te plaît ! fit encore le barde avec un ton provocant. Dis-moi la vérité !

LA FILLE DE MERLIN

— Il ne m'est pas indifférent, se contenta-t-elle de répondre.

Et tout le long du parcours, Taliesin ne put tirer aucune autre parole de la fille de Merlin. Son mutisme et son air buté avaient quelque chose d'inquiétant, et il se demanda si le Saxon n'avait pas manigancé quelque stratagème de nature magique pour envoûter la jeune femme. Oui, ce Glastein était dangereux, non seulement par le fanatisme qu'il manifestait clairement, mais par tout ce qu'il dissimulait au fond de son âme tortueuse. Le barde savait lire à travers les expressions d'un visage et il avait vu de sombres lambris sous la couverture aimable et volontiers plaisante de ce cavalier d'enfer. Il aurait bien voulu que sa compagne se décidât à lui révéler ce qu'elle pensait réellement de lui. Néanmoins, il respecta son silence et se retrancha dans ses propres méditations.

Après avoir parcouru le plateau et avoir traversé plusieurs petites vallées au fond desquelles ils virent plusieurs lits de torrents à sec, ils gravirent la pente douce d'une montagne qui, sur son sommet, était recouverte d'épaisses frondaisons de couleur sombre. Aux lisières de cette forêt s'étalait un village dont les habitants se rassemblèrent autour des deux chars. Ils avaient reconnu Sirona et manifestaient une joie qui, pour être respectueuse, n'en était pas moins très chaleureuse.

— Nous sommes dans un lieu qu'on appelle Marhus, dit-elle à Gwendolyn et Taliesin. Ceux qui habitent ici sont vraiment de braves gens. Ils veillent à ce que nos druides soient à l'abri de toute intrusion qui pourrait être hostile. Ils vivent à l'écart, à Fonboine, en pleine forêt, sur la crête qui sépare les deux versants de la montagne, mais, les choses étant ce qu'elles sont, leur sécurité exige quelques précautions

Elle répondit aux souhaits de bienvenue en dispensant des paroles d'encouragement, demandant aussi à chacun si rien de fâcheux ne s'était produit depuis sa dernière visite.

— Il faut vous dire, reprit-elle, toujours à l'intention du barde et de la fille de Merlin, que toutes les terres d'alentour

LA FILLE DE MERLIN

appartiennent à mon mari, les prés, les champs et les forêts. C'est sur nos domaines que sont établis les druides que je désire vous faire connaître. De cette façon, ils se trouvent protégés, car on n'oserait pas causer du tort à des gens qui sont sous la dépendance de mon mari. Vous avez dû comprendre que je suis disposée à aider tous ceux qui ont pour but la paix et la sérénité. Il y a assez de misères et de malheurs sur cette terre pour y ajouter la guerre et l'intolérance... Et bien que mon mari soit un homme dur en affaires, il est foncièrement bon, très charitable, et il partage toutes mes idées.

Ils quittèrent le village de Marhus et s'engagèrent dans un chemin cahoteux qui se glissait à travers les arbres. Dans le sous-bois, on remarquait d'énormes massifs de framboisiers chargés de fruits encore rouges et, dans les espaces un peu plus dégagés, des touffes de myrtilles recouvraient le sol. Le chemin montait, mais à un certain endroit, la pente se trouva inversée.

— Nous y voici, dit Sirona.

Quelques instants plus tard, ils aperçurent, quelque peu caché par les arbres, un ensemble de cabanes et de huttes autour d'une fontaine dont l'eau se déversait lentement en direction du soleil couchant. De cet endroit, on apercevait au loin de hautes montagnes qui barraient l'horizon, mais très loin, au-delà d'une large vallée, au-delà d'un plateau entrecoupé de ravins. Un homme qui paraissait âgé, portant une longue robe blanche, un torque d'or somptueux sur la poitrine, sortit de l'une des huttes et vint à leur rencontre. Son visage était encadré de cheveux très longs et très blancs ; il souriait, et ses yeux d'un bleu profond exprimaient toute la joie qu'il ressentait à accueillir les nouveaux venus.

Sirona descendit du char, prit les mains de l'homme à la robe blanche qu'elle appela Vissurix, et fit les présentations. Quand il entendit le nom de Taliesin, Vissurix donna l'accolade au barde en le serrant contre lui. Il paraissait très ému.

— Taliesin ! Taliesin !... s'écria-t-il ensuite. Quel honneur pour moi de te recevoir ici, toi qui as si bien nourri et

LA FILLE DE MERLIN

enrichi la tradition que nous ont léguée nos ancêtres ! toi qui nous as soutenus par tes chants, dans les moments les plus difficiles et qui nous as redonné l'espoir d'un monde enfin libéré de toute contrainte !... Jamais je n'aurais espéré, ni même imaginé, te voir un jour en ce sanctuaire de Fonboine !...

Taliesin se sentit gêné par l'enthousiasme que manifestait ainsi le vieil homme. Et surtout, il avait conscience que pendant toute sa vie, sans vraiment le savoir ni le vouloir, il avait contribué à maintenir les vieilles traditions de son peuple auprès des quelques rares druides qui, contre toute attente, persévéraient dans leur foi et leur sacerdoce au milieu d'un monde bouleversé par l'irruption du Christianisme. Il répondit par des paroles aimables et, tandis qu'apparaissait une dizaine d'hommes assez jeunes, porteurs de robes vertes, qui s'empressèrent d'aider Gwendolyn et la servante de Sirona à dételer leurs chevaux, il demanda à son interlocuteur de lui expliquer par quel miracle subsistait encore un collège druidique en ce pays où la plupart des habitants avaient été convertis depuis bien longtemps à la nouvelle religion.

Vissurix ne répondit pas tout de suite. Il saisit le bras de Taliesin et l'entraîna un peu à l'écart, sur une sorte de butte qui dominait un ensemble de huttes et de ruines dispersées sur un espace assez vaste, entièrement encadrées par une forêt qui avait une nette tendance à tout envahir. Dans la direction du soleil, la pente semblait raide, et l'on pouvait distinguer au loin une sorte de barrière grise et dentelée constituée par des sommets montagneux qui se découpaient irrégulièrement sur le ciel.

— Vois-tu, dit enfin le druide, cet endroit est situé à la limite du pays des Arvernes et de celui des Vellaves. La clai-rière s'ouvre vers le soleil couchant, mais on y accède par le côté du soleil levant. Là-bas, ce sont les grandes montagnes où l'on honorait autrefois Lug, le dieu libre, celui qui a connaissance de tous les secrets de l'univers, le dieu bâtard qui n'appartient à personne, le dieu qui regarde du haut du ciel s'agiter les pauvres humains que nous sommes et qui

LA FILLE DE MERLIN

leur ouvre parfois le chemin qui mène vers la lumière. Ici, comme tu le vois, il y a une source. L'eau y surgit du plus profond de la terre, et on y honore toujours Boann, fille du grand Dagda, la Vache Blanche, la déesse aux multiples noms, la parèdre de Lug le Multiple Artisan. N'est-ce pas un lieu privilégié où s'accomplissent nuit et jour les noces divines du Ciel et de la Terre, les noces du Feu et de l'Eau sans lesquels rien ne pourrait exister ?

— Oui, répondit le barde. Il n'est pas étonnant que nos ancêtres aient fait de ce lieu un sanctuaire. Je le ressens comme tel. Mais pourquoi ces constructions romaines en ruine ?

— Je vais t'expliquer. Ce lieu a toujours été un sanctuaire dédié à Boann, et c'est pourquoi nous l'appelons Fonboine, la Fontaine de Boann. Il y a toujours eu ici des druides et leurs disciples, qui vivaient comme autrefois dans des huttes de branchages au milieu des forêts. Mais lorsque les Romains se sont emparés du pays, ils ont interdit aux druides de dispenser leur enseignement, parce qu'ils trouvaient celui-ci entièrement contraire à leurs propres principes de vie et de pensée. Car ils se moquaient bien de nos croyances : étant donné qu'ils n'en avaient pas eux-mêmes, ils pouvaient bien tolérer celles des autres. C'est d'ailleurs ce qu'ils ont fait pour tous, sauf pour les Chrétiens et pour nous-mêmes, parce que nous représentions un danger, les uns comme les autres, pour leurs institutions politiques et sociales. Alors, les anciens druides se sont réfugiés dans des endroits déserts, à l'écart, comme ici. Il y a eu une sorte d'accord entre les chefs romains et les druides : ils devaient s'ignorer mutuellement. C'est dans ces conditions que le sanctuaire de Fonboine a pu traverser cette période néfaste sans en être affecté.

Vissurix tendit le bras vers les ruines que la végétation commençait à envahir.

— Alors, reprit-il, nos prédécesseurs ont décidé de maintenir coûte que coûte leur présence ici. Ils ont même bâti une villa à la mode romaine, avec ce qu'on appelle le confort. Pourquoi ne pas profiter de l'exemple des autres, même si

LA FILLE DE MERLIN

ce sont des ennemis ? Ils ont même construit un petit théâtre, comme dans les villes, afin d'y accomplir nos jeux sacrés et nos anciennes liturgies. Tu en vois les vestiges, un peu plus loin, dans ce creux...

Taliesin se pencha et regarda attentivement. Il aperçut en effet, à travers un fouillis de ronces et d'herbes folles, une série de gradins qui avaient été creusés dans le roc, au gré de l'inclinaison de la pente.

— Mais le sanctuaire lui-même ? dit-il alors. Tu ne vas tout de même pas prétendre qu'ils ont bâti un temple !...

— Certainement pas ! répliqua le druide en souriant. Comment auraient-ils pu enfermer la divinité dans un lieu clos alors que la nature seule est un temple parfait ?... Rassure-toi, ceux qui m'ont précédé ici n'ont jamais oublié nos traditions. Ils ont simplement voulu vivre mieux dans leur quotidien tout en respectant ce qui était essentiel, c'est-à-dire notre liturgie sacrée.

Le vieil homme cessa de parler. Taliesin le sentit ému, très mélancolique. Son regard s'égara sur les arbres qui entouraient la clairière.

— Ainsi a perduré le sanctuaire de Fonboine, reprit-il, dans la paix et dans le silence. Jusqu'au moment où ont fait irruption une horde de Germains qu'on appelait les Alamans. Il y a à peu près un siècle et demi, sous la conduite du chef Chrocus, le plus cruel et le plus sanguinaire qu'on eût jamais connu de ces maudits barbares venus du nord, ils ont remonté la vallée de l'Allier, puis celle de la Dore qui coule au bas de cette montagne. Ils ont tout ravagé sur leur passage. Ils ont pillé ce qui pouvait être pillé, ils ont détruit les villages, les églises, ils ont brûlé les maisons. Et Fonboine n'a pas échappé à leur violence. Tu en vois les résultats. Ils ont massacré tous mes prédécesseurs, tous leurs disciples, tous leurs serviteurs, et pendant des dizaines d'années, ce lieu sacré est devenu un désert, une tanière de loups où nul être humain n'osait s'aventurer...

Le barde sentit que le druide était au bord des larmes. Il ne dit rien et le laissa dans sa tristesse, sachant qu'il ne

LA FILLE DE MERLIN

pouvait rien faire pour l'atténuer. Il attendit patiemment qu'il fût en état de continuer son récit.

— Alors, dit-il enfin d'une voix cassée, il y a trente ans, j'ai voulu redonner vie à ce sanctuaire. J'ai réuni autour de moi quelques fidèles, les rescapés de la tourmente. Nous avons occupé Fonboine, et sans même vouloir rebâtir ce qui avait été détruit, nous avons élevé ces cabanes qui sont dignes de nos ancêtres. Elles nous suffisent amplement. Et les gens des alentours nous ont accueillis avec tolérance et joie tandis que des notables riches et influents nous ont aidés, le mari de Sirona en particulier, qui nous a donné toute liberté pour nous établir sur des terres qui lui appartiennent. De plus, il nous protège à la fois des évêques qui nous haïssent et des Francs qui se méfient de nous, et sa femme, bénie soit-elle, est notre amie indéfectible. Ainsi ai-je pu reconstituer un collège druidique et accueillir de nouveaux disciples. Notre tradition sera maintenue, quoi qu'il arrive, Taliesin, et jusqu'à mon dernier souffle, je ne cesserai de l'enseigner à tous les jeunes qui me font confiance !...

Taliesin s'apercevait que Vissurix s'échauffait en évoquant ainsi le souvenir de ses espoirs et de ses combats ; mais il en conçut une certaine amertume, car il comprenait que le vieux druide s'enfonçait dans ses rêves sans prendre conscience des réalités de son époque : il était hors du temps et de l'espace, dans une sorte d'îlot féerique où plus rien n'existait que son enthousiasme pour une cause déjà perdue depuis des siècles. Il lui mit les mains sur les épaules.

Le druide le regarda avec des yeux qui soudain reflétaient des teintes multiples, comme si le ciel avec son soleil et toutes ses étoiles surgissait de l'ombre de son être. Taliesin en fut effrayé. Vissurix était-il donc encore enfermé dans l'abîme originel, cet *annwfn* incommensurable d'où surgit toute vie ? Assurément, Vissurix n'était pas encore né au monde : il errait quelque part sur les saintes lisières où la lumière et l'ombre se confondent en un chaos de souffles et de vibrations infinis.

LA FILLE DE MERLIN

– Ecoute-moi, dit-il. Ne crois-tu pas que ton action ne soit un combat d'arrière-garde ? Ne crois-tu pas que ce qu'enseignaient nos ancêtres est maintenant dépassé, que les choses ont changé et que nos anciennes croyances n'ont pas trouvé refuge dans la pensée chrétienne ?

– Comment ? s'écria Vissurix avec un ton de colère. Mais tu parles comme un Chrétien !...

– Je ne suis pas chrétien ! répliqua le barde. Mais je constate que toute notre tradition se retrouve dans la religion des Chrétiens. Pour nous, la mort n'était que le milieu d'une longue vie. Que disent les Chrétiens ? La même chose. Pour nous, les âmes sont immortelles. Que disent les Chrétiens ? La même chose. Pour nous, après la mort, notre âme passe dans un autre corps, dans une autre vie. Que disent les Chrétiens ? La même chose. Pour nous, la divinité est une, innommable, ineffable, incompréhensible, mais nous lui donnons des noms et des formes selon les circonstances. Que disent les Chrétiens ? La même chose. Pour eux, Dieu est à la fois *un* et *trois*. Mais c'est quand même un seul et unique dieu, même si certains ne comprennent pas ce grand mystère. Alors, pourquoi ne pas admettre que les temps ont changé et que les druides, je le déplore, n'aient plus leur place dans la société humaine comme ils l'avaient autrefois lorsque nous ne dépendions d'aucun pouvoir ?

– Alors, pourquoi ne te fais-tu pas baptiser ? s'exclama le druide.

– Parce que je n'en ai pas besoin ! répondit calmement le barde.

Vissurix n'ajouta pas un mot. A son tour, il mit ses mains sur les épaules de Taliesin. Celui-ci sentit que le druide lui transmettait quelque chose de subtil et d'ineffable.

– Cessons de nous quereller à propos des religions, dit Vissurix, cela n'en vaut pas la peine. Depuis un moment de l'histoire de l'humanité que je ne connais pas, peut-être celui de la Tour de Babel dont parle la Bible des Juifs en en détournant la signification, les humains ne parlent plus le même langage. Mais à travers le mot *langage*, il faut

LA FILLE DE MERLIN

comprendre le mot *vérité*. La Vérité, elle n'est l'apanage de personne, ni de toi, ni de moi, ni de quiconque s'arroe le droit de dicter la Loi de l'Eternel. Chacun d'entre nous en détient une parcelle, mais malheureusement chacun s'imagine la détenir en entier. Je respecte la foi des autres, je respecte toutes les opinions, mais quant à moi, ma foi est inébranlable : *j'ai choisi*, et j'ai décidé de poursuivre mon œuvre tant que je vivrai. Cependant, je ne suis qu'un petit druide perdu dans les montagnes, tandis que toi, Taliesin, toi dont la renommée a atteint les limites du monde, assurément tu es celui dont on répétera pendant des siècles les chants et les poèmes et qui maintiendra notre tradition parmi les hommes, quels que soient les interdits jetés sur toi, quelles que soient les persécutions contre toi, quelles que soient les suspicions auxquelles tu seras soumis. Tu es notre interprète, Taliesin, auprès de tous ceux qui viendront après nous, et tu seras non seulement entendu, mais écouté... Ce que je n'aurai pas réussi à faire, moi, en tentant désespérément de maintenir la présence de notre religion, toi, tu le feras, et je sais que tu réussiras. C'est toi qui es notre avenir !...

Une fois de plus, Taliesin se sentit violemment ému. Il ne voulut rien répondre. Le vieux druide l'entraîna avec lui à travers les huttes et ils rejoignirent Sirona et Gwendolyn à qui les autres druides de Fonboine, ainsi que leurs jeunes disciples, offraient des boissons rafraîchissantes.

Mais Taliesin ne s'attarda pas parmi le groupe. Il avait remarqué que Gwendolyn avait un visage fermé, comme si elle voulait éviter de répandre ses pensées réelles. Elle ressemblait à un fantôme au milieu de cette assemblée qui eût pu être joyeuse, serrant contre elle, de façon un peu convulsive, la petite chatte dont le regard croisa un instant celui du barde, un regard inquiet, un regard de bête blessée qui demande du secours. Taliesin fixa ses yeux sur elle et, dans un grand effort de concentration, il l'assura de la tendre et étrange complicité qu'il entretenait avec elle. Il vit des étoiles éclater dans les yeux de Macha et sut alors qu'elle l'avait compris. Il s'éloigna lentement et parvint à l'endroit

LA FILLE DE MERLIN

où les eaux sourdaient de la terre dans un bouillonnement discret, à peine perceptible, et s'engageaient ensuite sur la pente dans une errance qui les mènerait vers la mer où elles se mêleraient à d'autres eaux venues d'ailleurs et de nulle part. Taliesin frissonnait. Pourtant, il ne faisait pas froid, et le soleil n'avait pas disparu derrière les montagnes autrefois vouées au dieu Lug. Sans trop savoir pourquoi, Taliesin avait envie de pleurer...

Il se pencha au-dessus de la fontaine. Entre les dalles de granit qui la contenaient, l'eau murmurait et reflétait des taches de soleil filtrées à travers les branches des arbres aux feuilles jaunissantes. Il avait souvent entendu l'eau des sources lui raconter d'interminables histoires des temps lointains où les dieux et les hommes ne formaient qu'un seul peuple se préparant à envahir la Terre. Mais, en cette fin d'après-midi, le langage de l'eau était différent : on lui murmurait que des ombres s'infiltraient à travers lui pour le troubler afin d'anéantir son désir de vivre, son désir d'aller toujours plus loin dans sa recherche d'infini. Brusquement, le barde se mit à douter de lui-même. N'était-il pas qu'un petit imposteur manipulant son auditoire à coups de paroles ambiguës et d'accords musicaux tout juste bons à faire rêver une servante se prenant pour une princesse ? D'ailleurs, n'avait-il pas envie de pleurer ?

Envie ou besoin ?

Il disait volontiers qu'il avait envie de pisser ou de se moucher. Ou encore, qu'il avait envie de faire l'amour. Envie ou besoin ? A cet instant, la limite entre l'envie, de nature spirituelle, et le besoin, de nature matérielle, lui parut tellement vague qu'il chassa de son esprit toute discussion qui pouvait entretenir ce fléau qu'on appelle la raison. Il se mit à genoux devant la fontaine, trempa ses mains dans l'eau, s'aspergea le front et le visage, se secoua, puis, d'un geste d'automate, il mit ses paumes en forme de coupe, prit l'eau et, portant ce vase naturel à ses lèvres, il but. Le vent qui se répandait doucement à travers les arbres lui apportait une saveur de feuilles en décomposition. Etait-il de la classe des druides ou de celle des poètes ? Il eut brusquement le

LA FILLE DE MERLIN

désir de se précipiter à travers la forêt et de hurler comme un dément afin de rejoindre la horde des loups qu'il sentait non loin de là, prêts à le mordre, mais aussi prêts à l'accueillir parmi eux comme un frère. Boann n'était-elle pas la déesse aux visages les plus inattendus, aux noms les plus imprononçables, aux amants les plus multiples ? L'image de Gwendolyn le traversa comme une flèche lancée par un archer sarcastique tapi sur une branche d'arbre, en train de guetter des proies inconscientes qui auraient eu le malheur de s'égarer dans les sentiers du désespoir. Il se releva brusquement. Ses jointures lui faisaient mal. Taliesin était vieux, fatigué d'avoir tant erré sur des chemins qui ne menaient nulle part, usé par la vie. Pourtant, il n'en doutait nullement, les songes les plus fous qui déferlaient sur lui certaines nuits le portaient en avant.

Il revint vers le groupe qui s'était formé autour de Vissurix, de Sirona et de Gwendolyn. Il évita de regarder la fille de Merlin. Il but de l'hydromel qu'un jeune homme lui présenta. Il ignore tout ce qui se disait autour de lui. Depuis son enfance, Taliesin était capable de quitter mentalement et spirituellement toute assemblée dans laquelle on l'avait plongé. Il savait comment aller *ailleurs*. Il y avait souvent erré, à la limite du possible.

Le repas du soir fut simple. On leur servit une abondante soupe aux choux et, pendant qu'ils mangeaient, Taliesin dévoila à Vissurix les raisons de sa présence en cette région. Le vieux druide l'écouta attentivement et lui prodigua les encouragements les plus chaleureux. Oui, il fallait à tout prix empêcher qu'on se servît de l'épée d'Arthur pour entraîner les peuples à leur destruction ; il fallait que cette épée fût cachée, loin de l'agitation du monde, jusqu'à ce qu'un homme digne de ce nom – Arthur lui-même, sans aucun doute – se montrât capable de la brandir sans être brûlé par la foudre intérieure qu'elle recélait dans ses entrailles de fer. Oui, il fallait que tout rentrât dans l'ordre selon le plan fixé par la divinité inconnue qui présidait au destin de l'univers et de tous les êtres vivants. Oui, il fallait que s'accomplissent les antiques prophéties sur l'avenir du

LA FILLE DE MERLIN

monde et, pour cela, il fallait réveiller les héros endormis dans leurs îles de brouillard.

Il n'y avait jamais de vin dans le collège de Fonboine. On y buvait l'eau de la source dédiée à Boann. On leur servit des infusions de verveine, mais aussi un peu d'hydromel, ce qui rappela à Taliesin le temps où les rois de Bretagne honoraient les bardes au milieu de leur cour, parmi tous les guerriers assemblés autour d'un chef au torque d'or. Les disciples de Vissurix chantèrent des louanges et des déplorations comme c'était la coutume aux temps des druides de l'île de Bretagne. Mais Taliesin refusa de chanter. Il alla chercher sa harpe et leur joua l'air du rire, puis l'air de la tristesse, puis l'air du sommeil. Ses doigts parcoururent les cordes de la *telyn* avec une finesse et une audace jamais atteintes. Tous ceux qui se trouvaient là eurent des moments d'exaltation, des instants de pleurs, et finirent par s'affaler sur le sol autour du foyer. La nuit était venue. La lune ne s'était pas encore levée. Il faisait très sombre. C'était l'heure d'aller dormir.

On avait attribué une hutte aux visiteurs. Sirona et sa servante se couchèrent dans un lit qui avait été préparé dans un coin à leur attention. Taliesin et Gwendolyn disposaient d'un autre lit, à l'autre extrémité de la hutte. Taliesin, peu habitué au climat de ce pays, s'allongea et sentit le sommeil le gagner. Macha s'était blottie contre lui en ronronnant et en agitant ses petites pattes, toutes griffes dehors, dans l'espoir fallacieux de faire monter du lait dans les seins du barde. Gwendolyn se pencha vers lui et déposa un baiser sur son front.

— Dors, murmura-t-elle. Tu es fatigué. Ne t'inquiète pas, je reviendrai bientôt.

Taliesin, dans les approches brumeuses de l'inconscience, la vit sortir de la hutte et s'enfoncer dans la nuit. Il se dit qu'elle allait satisfaire quelque besoin naturel et qu'elle n'en avait que pour quelques instants. Mais ces instants furent longs. L'obscurité était totale depuis que la servante de Sirona avait éteint la lampe à huile. Macha était toujours blottie contre la poitrine de Taliesin et elle semblait

LA FILLE DE MERLIN

s'accrocher à lui pour lui demander sa protection. Le barde caressa le pelage soyeux du petit animal et se sentit mieux. Mais il sombrait de plus en plus dans une hébétude qu'il ne pouvait dominer et, bientôt, quoi qu'il pût tenter pour résister au sommeil qui l'assaillait de toutes parts, il tomba dans un abîme où plus rien n'existait.

Il se réveilla brusquement, trempé de sueur. Au fond de ses rêves, ou plutôt de ses cauchemars, il venait d'entendre les râles étouffés de Gwendolyn, puis un cri, son cri au moment de l'orgasme, qui résonnait dans la nuit. Mais il était seul. Gwendolyn n'était pas à côté de lui. Tout était calme et silencieux, et il n'entendait que le ronronnement de Macha qui, le sentant bouger, se pressait plus étroitement contre sa poitrine. Il frissonna. Où était donc Gwendolyn ? Taliesin eut peur, peur d'être abandonné, lui qui, toute sa vie, avait été un solitaire errant sur les routes à la recherche d'une vérité impossible à atteindre, multipliant les rencontres et les aventures, se vautrant sur des femmes qui ne l'intéressaient même pas. Il prenait conscience qu'il aimait la fille de Merlin et qu'il ne pourrait plus jamais se passer d'elle.

La nuit était fraîche. Taliesin remonta légèrement la couverture vers ses épaules. La petite chatte remonta légèrement vers son cou pour laisser sa tête à l'air libre. Elle ronronnait doucement, calmement. Le barde se sentait un peu rassuré par ce contact doux et chaud, par ces vibrations discrètes que le petit animal émettait vers lui, et son esprit embrumé ne lui permettant pas de résister à l'engourdissement, il bascula de nouveau dans le sommeil.

Un léger frôlement le tira de sa torpeur. Gwendolyn s'était glissée dans le lit et se blottissait contre lui. Il sentit sa chaleur, et aussi son odeur de femelle.

– D'où viens-tu ? murmura-t-il.

– Tais-toi, répondit-elle. Je suis là. Dors, homme à qui j'ai donné mon amour...

Il se replongea dans le grand océan des songes.

Il y a de la brume dans les vallées, qui s'est accumulée pendant la nuit et qui, attirée par la lumière du soleil, s'élève lentement dans le ciel et se dissout parmi les souffles d'un vent léger. On pourrait croire que, sous la brume, se cache une mer tranquille qui, pour mieux se reposer des tempêtes, s'est réfugiée dans de profonds estuaires dont on ne voit plus les embouchures tant celles-ci sont lointaines. C'est le matin. Il fait encore très frais.

APRÈS que les chevaux eurent été attelés, Taliesin, Gwendolyn, Sirona et sa servante prirent congé de Vissurix et de ses compagnons. Le vieux druide demeura un instant seul avec le barde. Il paraissait très ému.

– Taliesin, dit-il de sa voix un peu cassée, ton séjour sera pour moi un réconfort pour le temps qu'il me reste à vivre. Je sais maintenant que rien n'est perdu puisque je te vois aussi décidé, aussi fervent. Je sais que tu accompliras la mission dont tu t'es investi, et que la jeune femme qui est avec toi la poursuivra jusqu'aux extrêmes limites de ses forces. L'épée d'Arthur ne sera brandie que par celui qui doit venir un jour déclarer la paix entre tous les peuples de la terre, j'en ai la certitude.

– Moi aussi, dit le barde, je ferai tout ce que je peux pour qu'il en soit ainsi. Mais sache, ô Vissurix, que je suis moi-même réconforté par ta détermination à maintenir coûte que coûte nos anciennes traditions. Jamais je ne t'oublierai. Jamais je n'oublierai ce lieu, et je sais que, pendant des

LA FILLE DE MERLIN

siècles et des siècles, des hommes et des femmes viendront ici s'imprégner de l'esprit divin qui souffle à travers les arbres auprès de la fontaine.

Le druide prit Taliesin dans ses bras.

– Mais attention, mon ami, murmura-t-il, attention... Je vois tant de dangers autour de toi...

– Je m'y attends, répondit le barde. On ne se lance pas dans une telle aventure sans en mesurer les risques.

– Ce n'est pas à ces dangers que je pense, mais à d'autres, plus graves parce que plus secrets. Méfie-toi des forces invisibles que certains déchaînent contre toi, Taliesin. Ne sous-estime pas la puissance secrète de tes ennemis. Ils connaissent la magie, eux aussi, et ils l'utilisent pour le triomphe du mal. Il ne faut pas tomber dans leurs pièges.

– J'ai les moyens de lutter avec les mêmes armes.

– Peut-être, mais tu es un être de lumière, toi, Taliesin, tandis que tes ennemis sont des êtres de l'ombre. Prends garde à toi. Mais sache que je t'aiderai de tout mon pouvoir par mes prières et mes incantations. Par le Soleil, par la Lune, par la Terre, par l'Eau, par le Vent et par le Feu, que le Maître tout-puissant que nous honorons sous ses multiples visages t'éclaire, te guide, te fortifie et te protège !...

– Béni sois-tu, Vissurix ! Et que celui qui nous a créés depuis la suprême région soit notre dieu et nous amène à lui pour la fin des temps !...

Taliesin avait les larmes aux yeux lorsqu'il remonta dans le char. Les chevaux s'ébranlèrent et s'élancèrent bientôt dans le chemin qui menait au village de Marhus. Gwendolyn conduisait Melygan d'une main ferme, et son visage tendu fixait l'arrière du char de Sirona qui se trouvait devant, à peu de distance. Depuis qu'ils s'étaient réveillés et levés, Taliesin et elle n'avaient pas échangé une seule parole. La jeune femme paraissait absente, comme si elle errait dans un monde inconnu. Elle avait attelé Melygan avec des gestes inconscients, et n'avait desserré les dents que pour remercier le druide de son accueil. Macha se trouvait sur les genoux du barde, et celui-ci se décida à engager le dialogue.

LA FILLE DE MERLIN

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Pourquoi es-tu si étrange ?

Elle tourna la tête vers lui et il remarqua du trouble dans ses yeux. Visiblement, quelque chose la tourmentait, mais elle n'avait pas envie d'en parler. Pourtant, Taliesin ne put s'empêcher d'insister :

– Où étais-tu cette nuit ? demanda-t-il brutalement.

– Qu'est-ce que cela peut te faire ? répondit-elle d'un ton nonchalant.

Il eut très mal. Mais il voulait savoir.

– Tu étais avec lui, n'est-ce pas ?

– Qui ça, lui ?

– Glastein, évidemment. Si tu crois que je ne me suis pas aperçu de son manège et du tien !...

– Et alors ? s'écria Gwendolyn avec colère. Ne suis-je pas aussi libre que toi ? C'est bien ce qui était convenu entre nous !...

– Peut-être, reprit le barde, mais n'oublie pas qui est Glastein.

– Justement, c'est bien parce que je ne l'oublie pas que je suis allée le rejoindre. Quand j'étais en train d'atteler Melygan hier, dans ce village où nous l'avons rencontré à l'auberge, il est venu me trouver. Il a répété que j'étais l'image vivante de la déesse Freyja et qu'il se mourait d'amour pour moi. Il a ajouté qu'il nous suivrait de loin et qu'il m'attendrait la nuit prochaine, où que je fusse. Je n'avais qu'à sortir et à imiter le cri de la hulotte.

– C'est donc ce que tu as fait.

– Oui. Il était là, caché derrière un bosquet.

Elle se tut et évita de regarder Taliesin. Celui-ci sentit augmenter le malaise qui le tenaillait depuis qu'il s'était réveillé.

– Alors, si je comprends bien, dit-il, tu as couché avec lui...

La jeune femme haussa les épaules d'un air dédaigneux.

– Oh ! si peu, murmura-t-elle. Les hommes comme lui, ces guerriers au courage indomptable qui se vantent de leurs exploits, ne sont plus bons à rien une fois qu'ils se

LA FILLE DE MERLIN

sont vidés !... Mais, ce qui est intéressant, c'est ce qui se passe avant. Non, ce n'est pas ce que tu crois... Les hommes fous de désir sont prêts à tout pour obtenir ce qu'ils veulent. Et ils sont même prêts à parler.

Elle se mit à rire.

– Et il a parlé, ajouta-t-elle.

– Que t'a-t-il dit ? demanda le barde.

– Nous en reparlerons le moment venu, répondit-elle évasivement.

Taliesin n'insista pas et respecta le silence de la fille de Merlin. Ce sentiment de jalousie instinctive, viscérale, qui s'était ancré en lui, laissa bientôt place à une inquiétude encore plus insupportable. Que Glastein, à défaut de tomber vraiment amoureux, eût eu envie de coucher avec Gwendolyn, c'était une chose après tout parfaitement naturelle, mais que ce fût Glastein, le Saxon qui avait dérobé l'épée d'Arthur pour l'apporter à Chramm, cela ne pouvait pas être une simple coïncidence. Taliesin se rappelait les paroles de Vissurix : *Méfie-toi !* Il se demanda avec angoisse si le Saxon savait qui il était et quelle était la véritable raison de sa présence et de celle de Gwendolyn dans ce pays. Et puisqu'il avait parlé *avant* – Taliesin ne voulait pas évoquer ce qui s'était passé *ensuite* –, pourquoi la jeune femme refusait-elle d'en dire davantage ?

Ils refirent le chemin en sens inverse jusqu'à retrouver la rivière d'Arzon, simple petit ruisseau qui coulait dans des prairies encore vertes. Mais à partir de là, ils commencèrent à monter sur des pentes douces où se voyaient des plateaux dénudés alternant avec des bois de sapins sous lesquels, malgré la luminosité du jour, il faisait très sombre et très humide. L'air devenait de plus en plus frais au fur et à mesure qu'ils montaient. De part et d'autre du chemin, des habitations aux toits rouges étaient ramassées dans le creux des vallonnements pour échapper aux bises qui devaient, en plein hiver, apporter d'abondantes cascades de neige. Parfois, en regardant le paysage qui s'offrait à lui, Taliesin songeait aux grandes montagnes du nord de la Cambrie, toujours environnées de brume. Mais les montagnes de son

LA FILLE DE MERLIN

pays tombaient à pic sur la mer, et là, le barde avait beau respirer largement l'air vivifiant qui s'écoulait entre les branches des arbres, il ne reconnaissait aucun des souffles qui, là-bas, lui apportaient le parfum des algues et l'âcre et indéfinissable odeur du sel parmi les tourbillons des mouettes et des goélands.

Ici, il n'y avait ni parfum d'algues, ni odeur de sel, ni vol d'oiseaux blancs dans le ciel. De temps à autre, des oiseaux gris planaient au-dessus d'eux, des buses ou des milans royaux. Quand verrait-il des aigles fondre sur lui de toute la vitesse de leurs ailes mystérieuses ? Que n'était-il lui-même un aigle ? Il se serait élancé dans les airs, se serait précipité vers l'endroit où avait été cachée *Caledfwlch*, cette épée flamboyante, cette violente foudre que ne pouvait brandir qu'un homme aux yeux de braise. Serait-ce lui, Taliesin, le chef des bardes de l'ouest, cet homme au regard de braise ? A moins que cet homme ne fût une femme, Gwendolyn peut-être...

Les paroles du vieux druide de Fonboine lui revenaient en mémoire : « *Je sais que tu accompliras la mission dont tu t'es investi, et que la jeune femme qui est avec toi la poursuivra jusqu'aux extrêmes limites de ses forces.* » Ce n'était sans doute pas un hasard si, au cours de son errance, il avait rencontré la fille de Merlin. Il la regarda avec une tendresse infinie. Mais cette tendresse qu'il éprouvait pour elle réveillait tant de souffrances qu'il en était malheureux. Il ne savait pas qui était Gwendolyn, ni de quoi elle était capable. De tout, sans aucun doute, aussi bien des actes d'héroïsme les plus fous que des pires turpitudes. Et pourtant, il avait la certitude de la connaître depuis toujours...

Le barde s'étonnait de la douceur du paysage. C'était assurément une terre de contraste, on y sentait le froid de l'hiver, la neige, des bois sombres qui servaient de repaires aux loups. Et pourtant, le soleil y brillait sur des prairies verdoyantes où paissaient de nombreux troupeaux de vaches. Au milieu de l'été, la chaleur devait être intolérable. Au cœur de l'hiver, le froid devait être infernal. Le vent qui balayait son visage en cette journée d'automne, et qui se trouvait

LA FILLE DE MERLIN

renforcé par la vitesse due à l'allure des chevaux, lui remettait en mémoire ses chevauchées d'autrefois, lorsque son peuple était libre de vivre et de mourir à sa guise.

Ils venaient de traverser une sombre forêt de sapins et parvenaient à un village qui s'étagait sur la pente de la montagne, en direction du sud, quand l'incident se produisit. Un craquement se fit entendre et le char de Gwendolyn se pencha sur la droite jusqu'à toucher le sol. Taliesin fut projeté sur un talus et sentit Macha qui enfonçait ses griffes dans sa chair pour mieux se retenir. La chatte se mit à miauler de peur. Quant au cheval Melygan, brusquement arrêté dans son élan, il hennit bruyamment avant de demeurer sur place, incapable de traîner plus loin un char désarticulé.

— Es-tu blessé ? s'écria Gwendolyn en sautant à terre et en se précipitant vers le barde.

— Non, non, je n'ai rien, répondit-il. Je suis encore souple pour mon âge.

Il se releva sans peine, tenant toujours, serrée contre lui, la petite chatte qui miaulait. Devant eux, alertée par le hennissement du cheval et le cri de Gwendolyn, la servante de Sirona avait arrêté le char qu'elle conduisait. Les deux femmes, ayant compris qu'il était arrivé quelque chose, ne furent pas longues à faire demi-tour et à les rejoindre.

— Que se passe-t-il ? demanda Sirona d'une voix où perçait l'inquiétude.

La fille de Merlin avait examiné le char : une des deux roues gisait sur le chemin en arrière. Le moyeu s'était brisé.

— Nous voilà bien ! s'exclama Gwendolyn. Il est impossible de continuer avec ce char !

— Eh bien ! dit Sirona, vous monterez dans le mien et on y attachera votre cheval. Cela n'est pas si grave !...

— Mais j'ai besoin de mon char ! dit Gwendolyn avec désespoir. Je ne partirai pas d'ici sans avoir pu le réparer.

Sirona se mit à réfléchir. Elle examina les maisons qui se dressaient à une courte distance.

— Ecoutez, dit-elle, je crois qu'il y a un moyen. Ce village que vous voyez, c'est *Casa Dei*. Des ermites chrétiens

LA FILLE DE MERLIN

sont venus s'y installer il y a une dizaine d'années et ils ont l'intention d'y bâtir un monastère. Pour l'instant, ils vivent dans des cabanes, mais il y a autour d'eux des artisans qui sont établis là depuis bien longtemps parce qu'ils trouvent du bois en abondance pour le travailler. Cela m'étonnerait que l'un d'eux ne puisse pas réparer ce char. Arrêtons-nous ici et que l'un d'entre nous aille se renseigner. On trouvera bien un charron.

– J'y vais, dit Taliesin. Reposez-vous pendant ce temps.

– Ma servante va te conduire, dit encore Sirona. Moi, je resterai avec Gwendolyn.

Taliesin lui lança un regard furieux. Est-ce que par hasard Sirona ne voudrait pas profiter de l'occasion pour accomplir certains actes réprouvés par la morale avec la fille de Merlin, ce que celle-ci ne refuserait manifestement pas ? Sa jalousie viscérale se réveilla.

– Ce n'est pas la peine, dit-il d'une voix ferme. Le village n'est pas loin, j'y vais à pied.

Et toujours avec Macha contre lui, il quitta les trois femmes et marcha résolument en direction des maisons. Quand il y fut parvenu, il interrogea la première personne qu'il rencontra, en l'occurrence une vieille femme qui se déplaçait péniblement en s'appuyant sur un bâton. Elle ne fit aucune difficulté pour lui indiquer une maison où il trouverait un charpentier. Et le barde continua son chemin, quelque peu rasséréné par l'accueil chaleureux qu'il présentait de la part des habitants de ce village de montagne.

Quand il fut de retour en compagnie du charpentier qui voulait constater l'état du véhicule, il eut un choc brutal en apercevant dans le groupe la silhouette de Glastein, la tête couverte de son casque saxon. Sa première impulsion fut de se précipiter sur l'intrus et de l'assommer : il s'en sentait encore capable. Mais, très vite, il abandonna cette folle idée qui risquait de tout compromettre. Il fallait ruser, faire contre mauvaise fortune bon cœur, et surtout éviter que le Saxon pût se douter de quelque chose. Aussi, ce fut d'un air indifférent qu'il salua celui qu'il considérait à tous les points de vue comme un redoutable adversaire.

LA FILLE DE MERLIN

– Eh bien, barde, lui dit le Saxon, le destin veut que nous nous rencontrions. J'étais en route pour Brioude lorsque je vous ai aperçus. Voilà un accident bien fâcheux...

Taliesin remarqua une ironie féroce dans les paroles de Glastein, mais il se garda bien de répondre. Le charpentier s'était mis à genoux et avait rapidement examiné le char de Gwendolyn.

– Bien, dit-il, nous allons faire rouler le char sur une seule roue en nous mettant à droite pour le soutenir afin de l'amener jusqu'à mon atelier. Je me fais fort de vous réparer ça en quelques heures.

Taliesin, le charpentier et Glastein se mirent à la tâche tandis que Gwendolyn conduisait prudemment Melygan et tenait par la bride le cheval du Saxon. Ils arrivèrent ainsi sans encombre au milieu du village. Un certain nombre de personnes, attirées par le remue-ménage, s'étaient rassemblées, et parmi elles, Taliesin vit quelques moines vêtus de grandes robes grises.

– Eh bien, dit Sirona, il ne nous reste plus qu'à attendre en nous reposant.

– Je vous tiendrai compagnie, intervint Glastein. Je ne suis pas pressé, pourvu que j'arrive ce soir à Brioude.

Taliesin lui lança un regard chargé de haine. Il s'arrangea pour se trouver seul près de Gwendolyn.

– Qu'en penses-tu ? lui demanda-t-il à voix basse.

– Rien, rien... répondit-elle. Mais je t'assure que ce n'est pas de ma faute...

Le barde n'en était pas convaincu. Il y avait une lueur étrange dans les yeux de Gwendolyn, et de toute évidence, la fille de Merlin, dont il connaissait maintenant bien l'ardente sensualité, éprouvait une attirance certaine pour le guerrier saxon. Se pouvait-il qu'elle eût encouragé Glastein à les suivre ? Il chassa de son esprit cette pensée mais le malaise qu'il ressentait ne se dissipa nullement. Il s'assit à l'écart sur un tronc d'arbre et caressa rêveusement le doux pelage de Macha.

Pendant que son mari s'était mis au travail, la femme du charpentier vint leur distribuer du pain et du vin. Ils

LA FILLE DE MERLIN

mangèrent et burent avec plaisir, puis s'allongèrent sur l'herbe derrière la maison. Taliesin s'arrangea pour que Gwendolyn fût entre le mur de la maison et lui afin d'éviter que le Saxon, qui ne semblait pas vouloir se séparer du petit groupe, n'eût l'audace de s'allonger auprès d'elle. Mais il se montra discret et alla se reposer un peu plus loin.

Taliesin s'abandonna à une somnolence qui devint de plus en plus profonde et il finit par s'endormir. Il se réveilla au bruit des conversations. Tout le groupe était debout. Il se leva et s'aperçut que le soleil était déjà très bas dans le ciel. Gwendolyn parlait avec Glastein, mais lorsque le barde s'approcha, elle se tut et s'écarta loin du Saxon. Taliesin sentit la colère s'emparer de lui.

– Pourquoi m'avoir laissé dormir si longtemps ? s'écria-t-il.

– Ce n'était pas la peine de te réveiller, répondit tranquillement Gwendolyn. Tu te reposais et, de toute façon, le char n'était pas prêt.

– Mais il est tard. Comment allons-nous faire pour aller jusqu'à Brioude avant la nuit ?

– Cela va être très juste, intervint Sirona, mais je pense que nous y parviendrons. Le chemin qui mène jusque-là est très bon.

A ce moment, le charpentier vint les prévenir que la réparation était terminée : il avait remplacé le moyeu et il assura que désormais il n'y avait aucun autre accident à craindre. Gwendolyn le remercia et le paya largement de ses efforts avec une pièce d'or, tandis que la femme leur servait une dernière coupe de vin avant qu'ils ne repartent.

Le char de Sirona était en tête et celui de Gwendolyn le suivait à une courte distance. Quant à Glastein, il chevauchait tranquillement à l'arrière. Le chemin, d'abord assez régulier, puis très sinueux, descendant rapidement dans les vallées et remontant immédiatement sur des pentes raides, était cependant large et bien entretenu. Il traversait des forêts où se mêlaient toutes sortes d'arbres : les chênes, les hêtres et les mélèzes dominaient sur les flancs de ces vallées, éparpillant un peu partout leurs feuilles jaunissantes. Au fond, c'étaient des aulnes et des peupliers autour de gués obscurs

LA FILLE DE MERLIN

dont la plupart étaient à sec, et sur les hauteurs surgissaient des frênes et des sapins dont la couleur sombre évoquait la proche arrivée de la nuit.

– De quoi parlais-tu tout à l’heure avec le Saxon ? demanda soudain Taliesin à Gwendolyn.

– De tout et de rien.

– Tu mens, insista le barde.

– Bon, bon, ce n’est pas la peine de te mettre en colère. Il me proposait de partir avec lui.

– Rien que cela !...

– Que veux-tu ? Les hommes sont ainsi lorsqu’ils ont envie d’une femme, quitte à abandonner celle-ci lorsqu’ils ont obtenu ses faveurs. En l’occurrence, il me jurait par tous ses dieux qu’il ferait de moi une reine, que je serais honorée parmi tous les peuples parce que je suis la plus belle femme du monde et que je perds mon temps avec un vieux barde défraîchi.

Taliesin ricana longuement. La colère envahit de nouveau tout son être. Eh bien ! puisqu’il en était ainsi, le vieux barde défraîchi allait démontrer au Saxon qu’il avait encore quelques ressources. Mais le ton de la voix de Gwendolyn était ambigu : il s’imagina qu’elle lui cachait quelque chose.

– Et que lui as-tu répondu ? demanda-t-il.

– Je lui ai répondu non, bien entendu ! s’écria Gwendolyn. En douterais-tu ?

Il la regarda attentivement. Elle paraissait sincère, mais comment savoir ce qu’elle pensait en réalité ? Elle se tourna vers lui un instant et il vit des flammes danser dans ses yeux. Quelle mystérieuse fille que Gwendolyn !... Il crut discerner en elle toutes les ruses de Merlin, ce mélange de bonté et de perversité qui le caractérisait et qui avait tant de fois dérouté et même effrayé tous ceux qui l’avaient approché. Taliesin n’oubliait pas ce qu’on racontait à son sujet, qu’il était le fils d’un diable et que ses pouvoirs lui venaient de l’Enfer. Certes, ce n’étaient que fadaises, comme ce qu’on racontait à propos de lui-même, sur son incroyable naissance, mais tout cela était incontrôlable et, de toute façon, Taliesin se disait qu’une fille hérite toujours quelque chose de son géniteur.

LA FILLE DE MERLIN

Le chemin coupait une clairière sur un plateau où l'on sentait le vent froid du soir. Tout à coup, les chevaux du char de Sirona hennirent et se cabrèrent. Ils s'arrêtèrent net au milieu de la clairière. Gwendolyn tira violemment les rênes de Melygan, et celui-ci se cabra à son tour.

– Que se passe-t-il ? s'écria la jeune femme.

Glastein arrivait derrière eux ; il les dépassa, dépassa le char de Sirona, mais son cheval ne voulut plus avancer. Il revint vers eux.

– Des loups ! hurla-t-il.

Taliesin déposa la petite chatte qui tremblait sur le sac à côté de Gwendolyn. Il bondit à terre et courut en avant. Dans le fond de la clairière, bloquant le chemin et s'écartant en une sorte de demi-cercle, il aperçut une troupe d'animaux à pelage gris. Il y en avait beaucoup, peut-être une vingtaine. Assurément, c'étaient des loups, et ils semblaient particulièrement agressifs.

– Faites demi-tour et attendez dans le chemin !... ordonna-t-il aux femmes d'une voix soudain autoritaire. Je m'en occupe.

– Tu es fou ! Ne reste pas là ! lui cria Gwendolyn.

– Ne discute pas ! Faites ce que j'ai dit !

Gwendolyn et la jeune servante eurent toutes les peines du monde à faire tourner leur char tant les chevaux étaient nerveux. Elles y réussirent pourtant et rejoignirent le Saxon qui se tenait prudemment à l'écart sur son propre coursier. Taliesin était immobile au milieu de la clairière.

Il faisait face à la horde des loups. L'un d'eux, qui semblait plus grand et plus fort que les autres, se tenait légèrement en avant, et ce fut sur lui que le barde fixa son regard. Les yeux de l'animal flamboyaient. Les muscles de ses pattes étaient tendus. Le loup était prêt à bondir. Taliesin augmenta l'intensité de son regard et ses yeux rencontrèrent ceux de l'animal. Ils ne les lâchèrent plus.

Cela ne dura que quelques instants, mais ils parurent interminables au barde. Il mettait dans son regard toute la puissance dont il était capable, cette énergie mystérieuse

LA FILLE DE MERLIN

qu'il sentait en lui et qui se manifestait ainsi à travers ses yeux. Et, tout à coup, le loup se coucha sur le sol.

Taliesin respira longuement. Il se sentait épuisé par l'effort intense qu'il venait de fournir. Néanmoins son attention ne se relâcha pas et il continua à plonger son regard dans celui du loup. Alors l'animal se remit sur ses pattes, mais sans aucune violence, et il se dirigea lentement, comme sous le coup d'un charme magique, vers le barde. Arrivé à ses pieds, il se coucha de nouveau sur le sol, les yeux toujours rivés sur ceux du barde.

Taliesin se mit à genoux et, sans aucune hésitation, il tendit sa main droite et caressa longuement la nuque et le dos de l'animal. Celui-ci ferma les yeux. Quelques instants plus tard, le barde mit ses deux mains devant la gueule du loup. L'animal rouvrit les yeux et se mit à lécher les mains de l'homme. Taliesin le laissa faire un long moment, puis, élevant le bras dans la direction des arbres, il se mit à chanter un chant sans paroles, une musique qui semblait surgir de partout et de nulle part. Au fond de la clairière, les loups y répondirent par un hurlement qui se fit de plus en plus faible mais qui se répercuta à l'infini dans l'air du soir.

— Va maintenant, murmura le barde.

Immédiatement, le loup qui avait léché les mains de Taliesin se remit sur ses pattes. Il poussa un long hurlement, puis il se dirigea directement vers le couvert des arbres et disparut dans la pénombre. Les autres loups, sans émettre un seul cri, s'en allèrent à sa suite et quittèrent la clairière en l'espace d'un instant.

Taliesin s'était relevé, mais il demeura encore longtemps immobile. Il écoutait les bruissements qui se prolongèrent un certain temps dans les taillis. Mais, alors que la nuit devenait de plus en plus obscure, il entendit le hurlement des loups très loin d'eux sur la montagne ; il se retourna vers la petite troupe qui s'était réfugiée dans le chemin et qui avait assisté à cette scène avec autant d'ahurissement que d'impuissance.

— Vous pouvez venir ! cria-t-il. Il n'y a plus aucun danger !...

LA FILLE DE MERLIN

Les trois femmes se précipitèrent vers lui.

– C'est extraordinaire ! s'exclama Sirona. Comment as-tu réussi à éloigner ces loups ?

– Il suffit de savoir ce qu'on veut, répondit seulement le barde.

Gwendolyn s'était blottie contre lui, tenant toujours Macha apeurée contre sa poitrine. La fille de Merlin ne lui posa pas de questions. Elle savait que Taliesin avait été le disciple de son père et qu'il connaissait le langage des animaux. Et, de plus, ne disait-on pas que Merlin était le maître des bêtes sauvages, qu'il commandait aux fauves et que ceux-ci lui obéissaient aveuglément lorsqu'il chantait ses incantations ? Taliesin tremblait, mais il se sentit réconforté à la chaleur du corps de Gwendolyn. Il remarqua que Glastein, qui s'était bien gardé d'intervenir pendant que se déroulait cet étrange combat, se tenait toujours à l'écart comme s'il avait honte de son attitude qui pouvait paraître de la lâcheté.

– Il y a quelque chose de bizarre, dit soudain Sirona. Nous sommes en automne et, d'ordinaire, les loups ne sortent de leurs tanières que l'hiver quand il fait très froid et qu'ils sont affamés. Autrement, ils restent dans les bois et n'attaquent jamais les humains. Je vous le répète, il y a quelque chose de bizarre.

Quelque chose de bizarre... Taliesin en était persuadé, et il avait tenu le même raisonnement. Il se souvenait de l'avertissement du druide Vissurix : « *Ne sous-estime pas la puissance secrète de tes ennemis. Ils connaissent la magie, eux aussi, et ils l'utilisent pour le triomphe du mal.* » Malgré la fatigue qui le perturbait, le barde était décidé à réagir. Non, il ne fallait pas tomber dans les pièges sournois semés sur son chemin par les forces de l'ombre.

– Ecoutez, dit-il, voici ce que nous allons faire. J'y vois assez bien dans la nuit, même lorsqu'il n'y a pas de lune. Je vais conduire le char de Gwendolyn et je passerai devant. Vous me suivrez. S'il y a d'autres mauvaises rencontres sur notre chemin, je m'en apercevrai tout de suite et je pourrai réagir sans plus tarder.

LA FILLE DE MERLIN

– Cela me paraît sage, admit Sirona. De toute façon, tu ne risques pas de te tromper de chemin, c'est le seul qui, de ce côté, peut nous conduire à Brioude.

Ils laissèrent aux chevaux le temps de se remettre de leur énervement, mais la nuit était maintenant noire, et la lune ne s'était pas encore levée. Néanmoins, Taliesin donna le signal du départ et, d'une main ferme, il tint les rênes de Melygan et le fit engager dans le sombre couloir qui s'ouvrait à travers les arbres. Il entendit le char de Sirona s'ébranler derrière lui, puis, un peu plus loin derrière, le bruit des sabots du cheval de Glastein. Il se savait en possession de tous ses moyens depuis qu'il s'était imposé comme seul chef de ce voyage au fond de la nuit.

Taliesin ne s'était pas vanté : il distinguait parfaitement les formes qui se profilaient dans l'obscurité et, s'il était incapable d'en préciser les couleurs, cela suffisait largement pour qu'il pût régler la course de Melygan, lequel semblait parfaitement à l'aise sur ce large chemin. Gwendolyn, tenant toujours la petite Macha sur sa poitrine, s'était serrée contre lui et ce contact étroit le remplissait d'une audace et d'une ténacité qu'il n'avait pas connues depuis bien longtemps.

– Cet homme est un démon ! s'écria tout à coup le barde.

– De qui parles-tu ? demanda la jeune femme.

– Tu le sais bien. Du Saxon !... Je ne veux pas prononcer son nom, car ce serait reconnaître ma dépendance vis-à-vis de cette canaille !... C'est lui qui est responsable de tout ce qui nous est arrivé aujourd'hui : d'abord le moyeu cassé de ton char, ensuite la rencontre avec les loups !... Ton char était solide, la route était bonne : il n'y avait aucune raison que le moyeu se cassât. Quant aux loups, comme le disait Sirona, ils n'attaquent jamais les hommes sauf pendant les grands froids d'hiver, ce qui n'était pas le cas aujourd'hui. Tout cela sent le sortilège.

– Tu le crois vraiment ? fit Gwendolyn d'une voix dubitative

– Oui, répondit Taliesin, il connaît le *seidr*, ce redoutable rituel magique des Germains dont ils disent qu'il a été appris aux hommes par leur dieu Wotan, mais qu'il est

LA FILLE DE MERLIN

surtout pratiqué par la déesse Freyja. Ce n'est pas pour rien qu'il t'a comparée à cette Freyja, la déesse qui parcourt le monde dans un char tiré par des chats !...

– Oui, tu dois avoir raison, murmura Gwendolyn. C'est un sorcier. Et il m'a envoûtée. Dès que je l'ai vu, j'ai eu envie de lui, je l'avoue, et j'aurais fait n'importe quoi pour le rejoindre la nuit dernière. C'est de ma faute... Je te demande pardon.

– Tu n'as pas à être pardonnée, et tu n'es responsable de rien. J'ai bien vu que tu n'étais pas dans ton état normal. Il a essayé d'assurer son emprise sur toi !...

– Mais dans quel but ? Il ne sait pas qui nous sommes et pourquoi nous sommes dans ce pays.

– C'est toi qui le dis !... Moi, je n'en suis pas si sûr. Et, de toute façon, il te veut. Ainsi, est-il prêt à tout : c'est pour cela qu'il tente de m'éliminer...

Le chemin débouchait sur un plateau dénudé. La nuit devenait plus froide, mais aussi plus claire, et bientôt, ils purent apercevoir, derrière une crête sombre qui évoquait les murailles d'une forteresse, un morceau de lune rougeâtre qui s'élançait dans le ciel.

– D'ailleurs, reprit Taliesin, c'est ce qu'il essaye de faire en ce moment même !

– Comment cela ? fit Gwendolyn avec étonnement.

– J'ai mal dans ma nuque, dit le barde, et je sais que c'est lui qui agit sur moi. Il voudrait me rendre aveugle ou faire surgir devant mes yeux de fausses images qui se superposeraient à ce que nous voyons. Il veut que je lance le char dans un ravin afin que nous y disparaissions à jamais.

– Je pense que tu imagines des choses qui ne sont pas.

– C'est lui qui les imagine ! s'écria le barde, furieux de constater l'entêtement de Gwendolyn. Est-ce que tu le défendrais, par hasard ?

– Pas du tout ! répondit la fille de Merlin. Mais ne crois-tu pas que tu exagères ? Il a maintenant compris que je l'ai rejeté et qu'il n'a rien à attendre de moi !

– Donc, enchaîna le barde, il n'a plus rien à perdre, et il veut se venger ! Sur toi, à cause de ton refus, sur moi, parce

LA FILLE DE MERLIN

que je suis un obstacle à ce qu'il avait projeté, un vieux barde défraîchi !... Je le sens qui s'accroche à mon dos, je le sens qui tente de me faire perdre toute conscience. Mais il ne m'aura pas. Je ne connais pas le *seidr*, mais ton père m'a appris certaines choses qui permettent de lutter contre les sortilèges, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent !...

Ils se retrouvèrent une fois de plus sur les flancs d'une sombre vallée. Le chemin tournoyait sans cesse en suivant les irrégularités de la pente et bordait des ravins dont il était impossible de distinguer le fond. La rage inonda l'esprit de Taliesin.

– Le vieux barde défraîchi ne se fera pas avoir par un guerrier saxon ambitieux qui fait appel aux forces du mal ! marmonna-t-il d'une voix grinçante. Jamais je ne plierai devant lui. Je le maudis par toutes les puissances invisibles !...

– Oui, continue, Taliesin, continue ! Il faut lutter contre lui !... s'écria Gwendolyn.

– Que le souffle qu'il m'envoie retombe sur lui ! que la malédiction qu'il fait peser sur moi s'acharne contre lui ! qu'une sphère de protection m'entoure afin que je ne perde pas conscience de tout ce qui m'entoure ! cet homme est un démon !...

– Oui, continue !... disait Gwendolyn.

Pendant un long moment, le barde se lança dans de sourdes imprécations qui semblaient résonner dans la nuit sur les rochers qui limitaient le chemin. Parfois, ces imprécations se changeaient en chants stridents, parfois en roulements sourds comme si le tonnerre surgissait de la bouche de Taliesin. Brusquement, après une série impressionnante de virages, le chemin s'ouvrit à travers une plaine balayée par le clair de lune. Comme il était à peu près droit, Taliesin fit en sorte d'accélérer l'allure du cheval, et celui-ci, en hennissant joyeusement, bondit en avant, emporté par un élan fantastique. Et Taliesin se sentit soulagé : il ne ressentait plus la douleur qui lui meurtrissait la nuque.

– Macha !... s'écria tout à coup Gwendolyn. Où est Macha ?

Taliesin la regarda avec étonnement.

LA FILLE DE MERLIN

– Tu la tenais contre toi, dit-il, elle doit toujours y être.

– Non, elle n'y est plus ! hurla la jeune femme avec désespoir. Macha !... Macha !... Arrête le cheval !...

Le barde tira violemment sur les rênes et Melygan, après avoir fait un faux pas provoqué par ce brusque signal, s'immobilisa. Derrière eux, la servante de Sirona eut beaucoup de mal à freiner l'allure de ses chevaux. Mais ils s'arrêtèrent juste derrière le char de Gwendolyn.

– Que se passe-t-il ? demanda Sirona.

– La petite chatte a disparu ! répondit Taliesin.

La fille de Merlin se mit à fureter à l'arrière du char, soulevant chaque paquet, avec une sorte de rage. Puis elle sauta à terre et se mit à courir comme une folle en pleurant et en hurlant le nom de Macha. Elle allait et venait, ne sachant plus ce qu'elle disait, le corps tremblant, les cheveux éparés, telle une furie des vieilles légendes à qui l'on vient d'arracher une de ses victimes.

– Ce n'est pas vrai ! gémissait-elle. Ce n'est pas vrai !...

Elle alla sur le bord du chemin et, sans se soucier de ceux qui l'entouraient, elle releva sa robe, s'accroupit et se mit à déféquer abondamment. Elle n'en continuait pas moins à sangloter. Taliesin ne savait que faire pour la calmer. Il essaya de la prendre dans ses bras, mais elle le repoussa en criant le nom de la chatte. Alors, il se mit lui-même à appeler Macha, mais seuls les échos de la nuit lui répondirent.

– Il n'est pas possible que la chatte ait sauté du char, dit alors Sirona, nous étions juste derrière et nous n'aurions pas manqué de la voir.

C'était bien l'avis du barde, mais il ne dit rien. Il examina les alentours et tenta de percer l'obscurité. Il hurla le nom de Macha plusieurs fois, mais en vain. Il aperçut alors Glastein qui s'était rapproché et qui était descendu de sa monture. Il remarqua aussi que le Saxon saignait du nez et qu'il essayait d'étancher le sang avec une étoffe blanche qu'il avait sortie de son vêtement. Cela lui causa une curieuse impression et il en frissonna. Cependant, le Saxon ne prononça pas un mot et ne se mêla pas à la discussion

LA FILLE DE MERLIN

qui suivit. Il était obstinément à l'écart et personne ne s'occupait de lui, sinon Taliesin qui s'obstinait à le surveiller discrètement. Sirona se mit en devoir de calmer Gwendolyn.

— Ecoute, petite amie, disait-elle, les chats sont des êtres libres, comme les humains. Cette chatte a préféré vivre sa vie en dehors de toi. Elle a jugé qu'elle pouvait trouver sa joie dans ce pays. Ce sont des choses qui arrivent et il faut t'en faire une raison...

Mais les paroles apaisantes de la femme de Porphyre ne firent que redoubler les cris et les lamentations de la fille de Merlin

— Non ! non ! répétait-elle avec obstination. Ce n'est pas possible ! J'aimais ce petit animal et il nous aimait tous les deux ! Elle était heureuse avec nous et elle nous avait acceptés dès le premier jour. Non, non, ce n'est pas vrai, elle n'a pas pu s'enfuir ainsi...

Et elle sanglotait de plus belle. Taliesin se sentit en proie à une immense tristesse, comme si tout s'effondrait dans le monde autour de lui. La disparition de Macha lui faisait encore plus mal que s'il avait reçu une flèche en pleine poitrine et qu'il aurait été mortel de retirer de la plaie. Et lui aussi, il se répétait en lui-même que ce n'était pas vrai, que ce n'était pas possible... Il tenta de nouveau de prendre Gwendolyn dans ses bras et, cette fois, elle ne résista pas et se laissa entraîner. Il l'installa sur le char et lui-même reprit les rênes. Le petit convoi s'ébranla sous les lueurs blafardes de la lune au milieu d'une plaine où l'on pouvait distinguer çà et là des groupes de maisons endormies.

Ils arrivèrent bientôt dans une agglomération qui paraissait plus importante. Le char de Sirona doubla celui de Gwendolyn.

— Nous sommes à Brioude, dit la femme de Porphyre. Nous passons devant. Suis-nous jusqu'au monastère.

Taliesin distingua bientôt la masse d'une grande église qui devait être celle renfermant le tombeau de saint Julien. Non loin de là, s'étaient sur une grande longueur des bâtiments rangés en ligne, comprenant un seul niveau. Le char

LA FILLE DE MERLIN

de Sirona s'arrêta devant un grand portail. La femme de Porphyre descendit, s'en alla vers le portail et y frappa violemment à l'aide d'un marteau qui s'y trouvait fixé. Quelques instants plus tard, le portail s'entrouvrit. Le barde vit Sirona parlementer, puis le portail fut ouvert en grand et les deux chars purent entrer dans une grande cour. Taliesin s'aperçut alors que Glastein n'était plus avec eux et, sans se préoccuper davantage de savoir où le Saxon était allé, il s'en trouva grandement soulagé.

Des moines vinrent vers eux, munis de lampes qui tremblaient dans le vent léger qui se répandait sur la cour. Ils emmenèrent les chars et les chevaux vers les écuries et proposèrent aux nouveaux arrivants un repas. Mais Taliesin et Gwendolyn refusèrent poliment, arguant qu'ils étaient tous deux épuisés de fatigue et qu'ils se contenteraient d'un endroit pour dormir. Ils furent alors conduits dans une chambre assez vaste munie d'un coffre et d'un grand lit.

Taliesin se jeta sur le lit. Dans son esprit, les images de la journée tournoyaient sans qu'il pût y mettre de l'ordre et sa respiration était saccadée. Il se prit la tête dans les mains.

– Macha !... Macha !... murmura-t-il dans un sanglot.

Gwendolyn le rejoignit sur le lit et l'entoura de ses bras. Elle ne pleurait plus, mais son visage ravagé indiquait suffisamment qu'elle était bouleversée. Elle caressa lentement les cheveux gris du barde.

– C'était la beauté, cette petite Macha, murmura-t-elle, et tu sais bien que la beauté ne dure pas, qu'elle s'envole comme un parfum de fleurs, le soir...

– Non ! s'écria Taliesin avec désespoir, la beauté sera convulsive ou ne sera pas ! La beauté surgit de toute souffrance ! La beauté est éternelle ! Macha... Macha...

Il se mit à verser des larmes abondantes qui coulèrent le long de ses joues et envahirent son cou. Violemment émue, la fille de Merlin lui baisa la bouche avec tendresse. Elle comprenait ce que voulait dire le barde : Macha, c'était l'image de la beauté, de la beauté de leur amour à tous deux, de cet amour fulgurant qui les avait saisis, qui les avait unis, qui les avait métamorphosés. Gwendolyn savait

LA FILLE DE MERLIN

qu'elle ne serait rien sans Taliesin, pas plus que Taliesin ne pourrait jamais vivre sans elle. Et c'était elle qui avait fait un faux pas, c'était elle qui s'était laissé prendre aux pièges insidieux du Saxon, leur ennemi commun, celui qui avait dérobé l'épée sacrée d'Arthur, et celui qui s'était vengé en faisant disparaître la petite chatte, l'image même de la beauté qui faisait du barde et d'elle-même un être unique au visage tendu vers l'éternité. Gwendolyn serra plus fort Taliesin dans ses bras. Oui, elle l'aimait. Oui, elle savait que Taliesin l'aimait. Elle savait que c'était un amour hors du commun, quelque chose que jamais personne d'autre ne pouvait comprendre, un amour *convulsif* comme la beauté, car l'amour ne pourrait être qu'une mauvaise habitude s'il n'était pas secoué par les hurlements du vent et tous les tonnerres du ciel. Gwendolyn savait tout cela et en souffrait. Elle caressa les joues de son amant. Il pleurait toujours en murmurant le nom de Macha...

Ils sombrèrent tous deux dans un sommeil peuplé d'abominables cauchemars.

Les matins, dans les pays de montagne, ne se ressemblent pas toujours. Tout dépend de la chaleur du jour précédent, de la froideur de la nuit et de la direction des vents, surtout en cette arrière-saison où l'automne commence à jaunir, et même à roussir, les feuilles des arbres qui se dépouillent pendant l'hiver. Les nuages sont arrivés depuis les régions lointaines où grondent les flots du grand océan. Il fait moins frais que la veille, mais la grisaille a envahi le ciel, le rendant opaque, impénétrable, cachant jalousement les secrets qui se transmettent d'étoile à étoile, parmi les espaces parcourus par les souffles divins. C'est l'aube, du moins le moment de l'aube, car on ne distingue pas le moindre rayon de soleil.

TALIESIN, appuyé sur le char tandis que Gwendolyn attelait le cheval, était déchiré entre un profond découragement et un fol espoir. Lorsqu'ils s'étaient réveillés, Gwendolyn et lui, blottis l'un contre l'autre dans cette chambre du monastère de Brioude, la première image qui s'était imposée à eux avait été celle de Macha, cette adorable petite chatte perdue dans la montagne, errant de buisson en buisson à la recherche d'un gîte, et miaulant de faim, de froid et de peur.

— Ce n'est pas possible ! avait murmuré Taliesin, on ne peut pas la laisser comme ça. Il faut retourner là-bas et la retrouver.

— Tu as raison, lui avait répondu la fille de Merlin. Retournons là-bas. Nous y mettrons le temps qu'il faudra, mais nous la retrouverons.

Ils s'étaient levés et s'étaient précipités dans la cour à la recherche de l'écurie où les moines avaient hébergé Melygan. Ils retrouvèrent celui-ci qui les accueillit avec un

LA FILLE DE MERLIN

joyeux hennissement et Gwendolyn s'était hâtée de l'atteler au char.

— Nous y sommes ! dit-elle.

Le barde sauta sur le banc à côté d'elle. Ils dirent au portier d'avertir dame Sirona qu'ils reviendraient dès qu'ils le pourraient et l'assurèrent qu'elle n'avait pas à s'inquiéter pour eux. Ils sortirent du monastère et Taliesin, grâce à son sens de l'orientation, et aussi au fait qu'au cours de tous ses voyages il se retournait fréquemment pour observer le paysage *de l'autre côté*, reconnut facilement l'itinéraire qu'ils avaient emprunté pendant cette nuit étrangement hérissée de fantômes maléfiques. Il guida Gwendolyn de telle sorte qu'ils furent bientôt sur le chemin parcouru en sens inverse, la veille au soir, sous la clarté délirante d'une lune qui regrettait de quitter l'univers pour s'en aller vers des antres dont personne ne connaissait l'existence. Oui, il fallait y aller, il fallait retrouver cette petite chatte aux yeux bleus qui était non seulement l'image de leur amour insensé, mais un être fragile qu'ils avaient rencontré au gré de leurs errances, qu'ils avaient aimé de tout leur cœur, qu'ils aimaient avec tendresse et qui n'était autre que l'enfant impossible qu'ils ne mettraient jamais au monde

Ils reconnurent facilement l'endroit où Gwendolyn s'était aperçue de la disparition de Macha. S'étant arrêtés, ils descendirent du char et commencèrent à examiner le paysage. Ce que, pendant la nuit, ils avaient cru être une plaine, n'était en fait qu'une série de petits vallonnements qui contrastaient avec la montagne couverte de forêts qui se dressait au-dessus, en direction de l'est. Il y avait là des prairies, dans lesquelles s'éparpillaient parfois des troupeaux que l'on n'avait pas jugé utile de rentrer dans les étables, et des champs qui, venant d'être moissonnés depuis peu, n'avaient pas été encore labourés, tandis que sur certaines pentes douces des vignes s'étagaient sur des surfaces très restreintes, chargées de grappes rouges. Et des petits groupes de maisons aux toits rouges étaient plus ou moins dissimulés dans le creux des vallons.

— Il n'y a pas de bois par ici, dit Gwendolyn. Elle ne

LA FILLE DE MERLIN

peut pas être bien loin. Appelons-la l'un après l'autre : elle nous entendra sûrement.

Ils crièrent le nom de Macha sur tous les tons, faisant résonner leurs voix dans le vent, espérant entendre un timide miaulement leur répondre, ou encore apercevoir une petite boule de poils surgir des buissons et se précipiter vers eux. Mais ce fut en vain. Ils parcoururent le chemin à pied, l'un et l'autre dans une direction opposée, sans obtenir non plus de résultat. Le découragement les saisit.

– Ce n'est pas normal, dit Taliesin. Tu la tenais bien sur toi, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit la jeune femme. Elle était accrochée au tissu de ma robe comme si elle voulait être protégée du froid, et je la tenais des deux mains. C'est tout à coup que je n'ai plus rien senti. Je ne comprends pas.

– Je crains de comprendre, murmura le barde.

– Que veux-tu dire ?

– Elle n'a pas pu sauter elle-même du char puisque tu la tenais contre toi. Si elle était tombée par hasard, Sirona qui se trouvait juste derrière l'aurait sûrement vue. La lumière de la lune était suffisamment forte. Non, elle n'a pas sauté et elle n'est pas tombée !

– Mais alors ?

– Alors, elle a subi le sortilège lancé par le Saxon. Ce sortilège me visait, je le sentais, mais je me défendais et je le rejetais. Et dans ce cas, le souffle magique glisse sur la personne visée et peut atteindre un être proche. Cela aurait pu être toi, cela a été la petite chatte, parce qu'elle m'est très attachée. Elle a tout pris sur elle.

– Tu veux dire que c'est ce maudit Saxon qui a fait magiquement disparaître Macha ?

– Oui, j'en suis sûr. Ce n'est pas par hasard qu'il se tenait en arrière et qu'il saignait du nez. Pour ce genre de maléfice – il s'agissait bel et bien de me tuer –, il est nécessaire d'utiliser du sang humain. Il n'en avait pas d'autre à sa disposition que son propre sang. Il a fait ce qu'il fallait... Je te le répète, il connaît toutes les pratiques du *seidr* et, comme il n'a aucun scrupule, il n'hésite pas à s'en servir.

LA FILLE DE MERLIN

Ils gardèrent le silence, l'oreille tendue, guettant le moindre bruit qui aurait pu leur signaler la présence de la petite Macha. Taliesin sentait les larmes lui gonfler les paupières.

– Ecoute, lui dit Gwendolyn, comme Macha est familière et qu'elle n'aime pas demeurer seule, elle s'est peut-être réfugiée dans l'une de ces fermes, là-bas.

– Tu as raison, répondit le barde. Allons-y. Il ne faut rien négliger.

Ils remontèrent sur le char et s'engagèrent sur le premier chemin de terre qu'ils virent sur leur droite. L'espoir fit battre plus fort le cœur de Taliesin. Oui, il fallait retrouver la petite chatte, et il était prêt à passer la journée entière à sa recherche.

Dans la première ferme où ils arrivèrent, ils reçurent un excellent accueil de la part des serviteurs qui s'affairaient à nettoyer les étables. Ils demandèrent s'ils n'avaient pas aperçu une petite chatte apeurée qui s'était perdue la nuit précédente dans les environs immédiats. Les serviteurs de la ferme allèrent trouver leur maître qui écouta attentivement la description de Macha. Il répondit avec amabilité qu'il n'avait remarqué aucune bête errante, mais qu'il allait s'informer et que, si quelqu'un de son entourage reconnaissait la petite bête, il en prendrait grand soin et la tiendrait à leur disposition.

Après avoir remercié le maître des lieux, Taliesin et Gwendolyn repartirent et, conscients de faire tout ce qui était en leur pouvoir, gagnèrent un autre groupe de maisons. Là, on se moqua d'eux en leur disant qu'un chat ne méritait pas qu'on perdît son temps à le retrouver. Ils n'insistèrent pas et aboutirent dans une troisième ferme où l'on se contenta de lâcher les chiens sur eux. Et malgré la puissance qu'il avait lorsqu'il fixait son regard sur celui des animaux, Taliesin eut beaucoup de mal à les arrêter dans leur élan furieux et à éviter qu'ils ne leur fissent quelques morsures. Cela contribua grandement à les décourager de nouveau dans leur tentative.

Ils revinrent sur le chemin de Brioude à *Casa Dei*.

LA FILLE DE MERLIN

— Je crois, dit Gwendolyn, qu'il vaudrait mieux remonter un peu plus loin. Lorsque je me suis aperçue de la disparition de Macha, il y avait peut-être déjà un certain temps que cela s'était passé. Je ne sais plus très bien où j'en étais avec la notion de temps...

Ils continuèrent donc sur le chemin dans le sens de la montée et atteignirent les premières courbes. Non loin de là, ils virent, proche du chemin, un autre groupe de maisons. Ce fut vers elles qu'ils se dirigèrent. Ils expliquèrent ce qu'ils cherchaient. Une femme âgée, d'une allure digne et respectable, leur répondit qu'elle n'avait rien vu et que si la chatte s'était réfugiée chez elle, elle n'aurait pas manqué de la remarquer et de s'en occuper, tant était grande l'affection qu'elle portait aux petits animaux. Taliesin et Gwendolyn quittèrent la vieille femme en la remerciant, mais le cœur bien lourd.

Ils se retrouvèrent sur le chemin. Ils appelèrent encore Macha de toutes leurs forces. Seuls les corbeaux qui tenaient leurs assises dans un peuplier leur répondirent par des croassements qui devaient être ironiques. Taliesin avait maintenant peur que la petite chatte, qui n'était pas habituée aux dangers de la nature, n'eût été mordue par une vipère ou n'eût été tuée et dévorée par un renard ou par une belette. Il demeura prostré sur le banc du char, ne sachant plus que dire ni que faire, et surtout tellement las qu'il aurait été presque sur le point d'abandonner cette recherche sans espoir.

— Attends-moi là, dit soudain Gwendolyn. Il y a une maison qu'on voit à peine au milieu d'un bouquet d'arbres, là-bas. Je vais y aller voir.

Il n'y avait pas de chemin de terre pour parvenir jusque-là, mais seulement un sentier qui se voyait à peine. La fille de Merlin s'y engouffra et le barde la vit bientôt disparaître derrière des buissons d'aubépine. Melygan piaffait d'impatience en frappant le sol des sabots de ses pattes avant. Taliesin tenta de le calmer par quelques douces paroles et, incapable d'en faire plus, il s'abîma dans de sombres pensées où l'image de Macha revenait sans cesse le hanter au milieu des plus folles traversées d'un monde hostile.

LA FILLE DE MERLIN

Cela dura longtemps, et la tête du barde commençait à s'incliner, appesantie par le sommeil qui l'envahissait sournoisement. Ce fut le frôlement des pas de Gwendolyn qui le tira de cette torpeur malsaine. Il ouvrit les yeux, tourna la tête et vit le visage de Gwendolyn détendu et souriant.

— Regarde ! s'écria-t-elle.

Elle tenait contre sa poitrine une petite boule de poils que Taliesin reconnut immédiatement.

— Macha ! dit-il en bondissant hors du char. Tu l'as donc retrouvée !...

— Oui, elle s'était réfugiée dans cette petite ferme. On l'a d'ailleurs bien accueillie et on lui a donné du lait. Dès que je suis arrivée là-bas, je l'ai aperçue qui dormait sur le pas de la porte et, dès qu'elle m'a vue, elle est venue vers moi.

Toute l'émotion qu'éprouvait Gwendolyn se trahissait dans sa voix. Quant à Taliesin, dont le cœur s'était mis à battre à tout rompre, il fut incapable de prononcer le moindre mot, mais respirant à pleins poumons, il caressa du doigt la tête du petit animal qui se mit à ronronner. Ils remontèrent sur le char. Gwendolyn déposa Macha sur le banc entre eux et fit claquer son fouet de façon à faire partir le cheval, lequel n'attendait d'ailleurs que cela. Mais ce fut alors que Macha les regarda chacun à leur tour d'un air profond et mystérieux et se mit à pousser des miaulements que ni l'un ni l'autre n'avaient jamais entendus. C'était un son un peu rauque, rythmé avec une certaine violence, allant du grave à l'aigu, marqué à la fois d'une grande joie et de bribes de colère. C'était un véritable discours, presque un réquisitoire, que la chatte adressait ainsi au barde et à la fille de Merlin.

— Elle nous raconte ce qui s'est passé, murmura Taliesin, et je suis sûr qu'elle nous accuse de l'avoir abandonnée. Ah ! si au moins nous pouvions comprendre tout ce qu'elle essaye de nous transmettre !...

Melygan trottait allégrement sur le chemin et ils ne furent pas longs à regagner Brioude. Quand ils furent rentrés dans la cour du monastère, la première personne qu'ils rencontrèrent fut Sirona. Elle se précipita vers eux.

LA FILLE DE MERLIN

— Ah ! je commençais à m'inquiéter, s'écria-t-elle. Je me demandais où vous étiez allés. Mais, que vois-je ? Vous avez retrouvé votre petite chatte !... Que je suis heureuse !...

Et elle vint caresser le pelage de l'animal. Macha regarda Sirona de ses yeux bleus où se reflétait la couleur d'un ciel pur, dégagé de tous les nuages qui l'encombraient. Effectivement, le soleil venait de faire sa réapparition, bousculant la grisaille qui s'était imposée depuis l'aube.

— Ce n'est pas le tout, ajouta Sirona. Vous devez être fatigués. Venez vous restaurer dans ce petit réfectoire qui est réservé aux hôtes de passage. On va vous servir de quoi boire et manger. Pendant ce temps-là, je vais avertir mon cousin Grégoire et je viendrai vous rejoindre.

Taliesin et Gwendolyn furent introduits dans une petite salle et prirent place sur des tabourets à une table de bois de chêne brut. On leur apporta une abondante soupe de lait chaud et la petite chatte en eut sa part, qu'elle n'hésita d'ailleurs pas à prendre d'elle-même dans l'écuelle de Gwendolyn, ce qui fit rire Taliesin aux éclats. Elle trônait sur la table, allant du barde à la jeune femme, et manifestant ouvertement la joie qu'elle ressentait à se retrouver ainsi entre ces deux êtres qui constituaient, depuis quelques jours, son univers familial. Taliesin se sentait prêt à affronter ses pires ennemis.

Ils avaient à peine fini leur repas que Sirona vint les rejoindre. Elle était accompagnée d'un jeune homme à la longue chevelure blonde, d'une taille moyenne, bien bâti, et dont le visage exprimait à la fois une grande bonté et une grande fermeté d'esprit. Taliesin fut très impressionné par son allure et sentit qu'il se trouvait en présence d'un être exceptionnel, certainement amené à jouer un rôle important dans les événements de ce siècle. Sirona le présenta comme son cousin Grégoire et leur dit qu'ils pouvaient avoir toute confiance en lui. Le jeune homme leur souhaita la bienvenue et, en souriant, il s'assit près d'eux. La petite chatte, qui rôdait toujours sur la table, vint vers lui et, loin de la repousser, il la caressa doucement sur le dos et à la base du cou.

LA FILLE DE MERLIN

— J'aime les animaux, dit-il. Ce sont des créatures de Dieu et notre devoir est de les respecter au même titre que les humains. Ma cousine m'a raconté comment vous l'aviez perdue, probablement à cause des diableries de ce maudit Glastein. Mais vous avez exorcisé le démon par votre persévérance et par l'amour que vous portiez à ce petit animal. Dieu ne peut qu'aider et encourager ceux qui, tout en agissant en adultes responsables de leurs actes, savent garder en eux leur cœur d'enfant.

Le discours du jeune homme éveilla toute la sympathie de Taliesin. Il jugea que ce Grégoire, certainement un Chrétien sincère et très pieux, et surtout d'une grande bonté, n'avait rien d'un sectaire comme il en avait tant rencontré. Il fut persuadé que le dialogue qu'il allait engager avec lui serait serein et profitable.

— Ma cousine m'a parlé de votre projet, reprit le jeune homme. Je le trouve insensé, mais tout à votre honneur, et je ne saurais que l'approuver : il faut éviter à tout prix que des emblèmes sacrés tombent entre des mains indignes et servent à justifier des guerres et des massacres. Aussi vous aiderais-je dans la mesure de mes moyens. Je peux en effet vous introduire auprès de Chramm. Mais avant tout, il faut que je vous expose la situation, car elle est assez compliquée.

Il se tut un instant, continuant à caresser le dos de Macha, et cherchant comment il allait exposer les faits.

— Voici, dit-il enfin. Vous savez que Chramm, fils du roi Clotaire, a été chargé par son père du gouvernement de l'Auvergne. Mais comme il est ambitieux et sans scrupules, il a commis ici, ou laissé commettre, toutes les exactions possibles. Il a réussi à se faire haïr de la population, à tel point que son père a dû le rappeler à l'ordre, ce qui ne l'a pas empêché de continuer ses injustices. Un seul homme pouvait infléchir ce prince cruel, mon oncle Gall, un saint homme qui a été mon maître, en tant qu'évêque de Clermont d'Auvergne. Chramm le respectait et lui obéissait. Mais mon oncle est mort, et le siège de Clermont a été disputé par deux personnages, l'archidiacre Cautin et le prêtre Caton. C'est ce dernier qui avait les faveurs de Chramm. Mais

LA FILLE DE MERLIN

c'est Cautin qui a été élu et qui a ainsi été établi évêque des Arvernes, ce qui fait que les rapports entre Chramm et Cautin sont plus que tendus.

— Mais quel est donc le chef en ce pays ? demanda Taliesin.

— Le prince Chramm, bien sûr, puisqu'il est investi par le roi. Mais il ne peut rien faire sans l'évêque. De plus, il y a une multitude de comtes qui jouent leur propre jeu, s'alliant tantôt à l'évêque, tantôt au prince, suivant leurs intérêts du moment. Il faut bien avouer que cela n'arrange pas les choses et que toute la population subit les conséquences de ces querelles.

Grégoire s'arrêta de parler et examina ceux qui l'écoutaient pour s'assurer qu'il ne les fatiguait pas. Mais ni Sirona, ni Gwendolyn, ni Taliesin ne paraissaient distraits. Au contraire, leurs visages exprimaient tout l'intérêt que suscitaient en eux les explications du jeune homme.

— Je vais vous en donner un exemple. Mon oncle Gall avait coutume de se rendre fréquemment à pied de Clermont d'Auvergne à cette ville de Brioude pour se recueillir sur le tombeau de saint Julien. Ne voulant pas être en reste, l'évêque Cautin s'est cru obligé de faire de même. Or, un jour, il n'y a pas longtemps, comme l'évêque venait de quitter Clermont, Chramm en a profité pour destituer le comte Firmin avec lequel il ne s'entendait guère, après l'avoir publiquement injurié. Se sachant menacé dans sa vie comme dans ses biens, Firmin s'enfuit vers le sud, espérant se réfugier en un lieu saint. Mais Chramm envoya derrière lui ses hommes de main. Oui, il faut dire que Chramm s'entoure uniquement de gens de basse condition, aussi bien les guerriers que les servantes, et que ceux-ci, qui sont également ambitieux à leur mesure, sont prêts à commettre tous les crimes qu'il leur demandera. Donc Firmin s'enfuit en compagnie de sa belle-mère Césarie, mais tous deux furent rattrapés non loin de Brioude par les sbires de Chramm et faits honteusement prisonniers. Cependant, la nuit suivante, Firmin et Césarie, en soudoyant un de leurs gardiens, parvinrent à s'enfuir et à se réfugier dans la basilique

LA FILLE DE MERLIN

Saint-Julien. Et si leurs biens ont été confisqués, du moins ont-ils ainsi échappé à la mort ou à l'exil.

– Tout cela n'est guère encourageant, intervint Gwendolyn. Je pensais que ces choses-là n'arrivaient que chez les Saxons.

– Nous vivons des temps difficiles, reprit Grégoire. Mais ce n'est pas tout. Au moment où Firmin et sa belle-mère s'enferment dans la basilique, voici qu'arrive l'évêque Cautin. Voyant la troupe des hommes de Chramm sur la route de Clermont, il pense qu'ils sont là pour l'arrêter. Il saute alors sur un cheval, abandonne ses compagnons et, à bride abattue, il arrive lui-même à la basilique Saint-Julien où il s'enferme à son tour. C'est presque comique.

– Et que lui est-il arrivé ?

– Chramm n'a rien osé entreprendre contre lui, et il est rentré tranquillement à Clermont. Il faut dire que Chramm préfère sans doute un aussi triste individu que ce Cautin plutôt qu'un homme fort à l'évêché d'Auvergne. Car Cautin n'est pas un modèle de vertu. Il est avare et rogne toujours ce qu'il peut sur les autres. Il engage des procès contre les grands et ravit de force les biens des petits. De plus, il s'adonne à la boisson outre mesure. Quand il est à table, il boit tant de vin qu'il faut au moins quatre hommes pour le porter ensuite. Il arrive même qu'il célèbre les offices en état de complète ébriété. En fait, Chramm méprise Cautin. Chramm est fourbe et cruel, mais il est intelligent : il préférerait s'entendre avec un homme tel que mon oncle Gall. Et c'est sans doute en souvenir de mon oncle qu'il me reçoit chez lui et satisfait mes demandes lorsqu'elles ne le dérangent pas trop. Bien qu'il soit toujours entouré de ses gardes, je vous introduirai auprès de lui sans difficulté, comme étant des bardes disposés à agrémenter ses soirées, notamment lorsqu'il donne des festins pour ses frères, ce qui est le cas actuellement, puisqu'ils sont tous réunis dans la forteresse d'Auzon pour discuter de leurs affaires et aussi de leur héritage ¹.

1. Le récit du jeune Grégoire est inspiré par le livre IV de l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours.

LA FILLE DE MERLIN

Taliesin ne pouvait s'empêcher d'admirer la finesse et la sagesse que manifestait le cousin de Sirona. Bien qu'il fût très jeune, il montrait en effet un sens aigu de la réflexion et une grande facilité de juger le comment et le pourquoi des choses. Et le barde fut de plus en plus convaincu que Grégoire laisserait un nom célèbre dans l'histoire du monde.

— Nous n'aurons pas loin à aller, ajouta Grégoire comme pour conclure son exposé. Chramm ne se sent pas en sécurité à Clermont, c'est pourquoi il se terre dans la forteresse d'Auzon. Il peut mieux se protéger, et c'est de là que, telle une araignée, il tisse sa toile pour prendre au piège tous ceux qui rêvent de puissance et de gloire. Je vous le répète : Chramm est intelligent. Donc il est dangereux. Quand vous serez parmi ses familiers, soyez prudents, car, autour de lui, il ne manque pas de gens prêts à colporter les plus invraisemblables ragots quand ils ne songent pas à trahir pour quelques deniers ceux à qui ils distribuent sourires et paroles aimables...

Il se leva. Sirona, Gwendolyn et Taliesin firent de même. La fille de Merlin alla atteler Melygan à son char, puis elle revint en tenant le cheval par la bride. Taliesin et Gwendolyn se préparèrent à faire leurs adieux à celle qui les avait accueillis chez elle avec tant de délicatesse et qu'elle avait aidés sans attendre d'eux la moindre contrepartie.

— Attendez encore, intervint Grégoire. Je voudrais que vous veniez tous avec moi sur le tombeau de saint Julien.

Ils sortirent des bâtiments du monastère et se dirigèrent lentement vers l'église qui se dressait à proximité, au milieu d'un cimetière. Ils suivirent le jeune homme qui les guida par une petite porte à l'intérieur du sanctuaire. Il faisait très sombre, mais leurs yeux s'habituerent peu à peu à la pénombre. Taliesin distingua bientôt l'autel, sur lequel une petite lampe brillait faiblement, et, sur le côté, une lourde dalle de granit qui semblait simplement posée sur le sol de terre battue. Ce fut devant cette dalle que Grégoire s'arrêta. Il s'agenouilla, joignit les mains et se mit à prier. Sirona l'imita. Taliesin et Gwendolyn, derrière eux, demeurèrent debout, mais immobiles et dans un profond silence.

LA FILLE DE MERLIN

Quelques instants plus tard, le jeune homme se releva.

— J'ai demandé au bienheureux Julien, dont le corps repose ici, dit-il, d'intercéder auprès de Dieu pour qu'il vous protège et vous permette d'accomplir la mission généreuse que vous vous êtes imposée.

Il sortit de son vêtement une fiole de verre, se pencha et entreprit de la remplir avec de la terre qu'il gratta avec ses ongles. Taliesin se demandait ce qu'il faisait et où il voulait en venir. Grégoire se remit debout et tendit la fiole au barde.

— Prends-la et garde-la précieusement avec toi. Chaque fois que tu te sentiras malade ou en danger, répands autour de toi un peu de cette terre. C'est une terre rendue sacrée par le corps du bienheureux Julien. Je peux t'assurer qu'elle te donnera la force d'aller jusqu'au bout de ton destin, à une seule condition, c'est que tes actions soient toujours dirigées vers le bien des êtres vivants qui sont tous tes frères et sœurs dans le corps glorieux du Christ Notre Seigneur...

Taliesin prit la fiole et la tourna et retourna gauchement entre ses doigts.

— Je sais, je sais, reprit lentement le jeune homme, tu n'as pas reçu le baptême par lequel tu serais vraiment parmi les nôtres. Mais tu es quand même enfant de Dieu, et le bienheureux Julien ne pourra jamais t'abandonner dans tes épreuves. Je suppose que tu me crois fou ou insensé lorsque je prononce de telles paroles...

— Pas du tout, murmura Taliesin. Je suis au contraire très ému, très bouleversé par ce que tu me dis. Si je ne suis pas baptisé, je me sens comme toi enfant de Dieu et, depuis mon premier souffle, je n'ai cessé de poursuivre cette lumière qui éclate dans mes entrailles...

Grégoire fixa ses yeux dans ceux de Taliesin et, malgré la pénombre et l'humidité qui brouillaient peut-être le regard, entre les deux êtres, il y eut un moment d'intense émotion.

— Sache, barde Taliesin, continua Grégoire, que certains fils de Dieu sont choisis par lui comme nos intermédiaires entre le visible et l'invisible. Le bienheureux Julien était du nombre, et c'est pourquoi la terre qui entoure son tombeau est une terre sainte. Mon oncle Gall, qui venait à pied de

Clermont vers cette basilique, en compagnie d'un seul serviteur, se trouva un jour fort incommodé par la chaleur du soleil. Il retira ses chaussures et continua son chemin pieds nus. Malheureusement, une épine lui entra dans le pied et s'y brisa de telle sorte qu'il ne fut pas possible de l'en retirer. Et la blessure, sous l'effet de la chaleur et de la poussière, ne fit qu'empirer. Mon oncle acheva son voyage en souffrant abominablement de cette plaie qui suppurait et, lorsqu'il arriva ici, épuisé et presque mourant, il s'allongea sur la dalle qui recouvre la tombe du bienheureux Julien. Or, trois jours plus tard, alors qu'un médecin appelé à son chevet n'avait pu le soigner, mon oncle se sentit complètement guéri : pendant la dernière nuit, l'épine s'était retirée d'elle-même de son pied, et il la retrouva à côté de sa jambe ¹.

Taliesin ne répondit rien. Il mit la fiole dans une des poches de son vêtement et attendit que Grégoire reprît la parole.

— Depuis ce jour, ma famille a voué un culte très respectueux à saint Julien et l'a prié en maintes circonstances. J'ai vu, un jour, ma mère arrêter un incendie au milieu d'un champ de blé en lançant quelques parcelles de cette terre. J'ai moi-même séparé une torrentielle pluie d'orage en deux de telle sorte que je suis passé, avec tous mes compagnons, au milieu de cette pluie sans être mouillé parce que j'avais répandu dans les airs un peu de cette terre. J'ai aussi été guéri d'une rage de dents qui me faisait terriblement souffrir en mettant dans ma bouche mon doigt que j'avais enduit de cette terre. Et, de la même façon, j'ai réussi à délivrer un de mes serviteurs de la fièvre qui l'assaillait depuis une semaine et qui allait l'emporter dans la mort. Que te dire de plus ? Je sais que cela t'étonne, mais il en est pourtant ainsi, et je te dis la vérité.

— Tu sais, murmura le barde, plus rien ne m'étonne. Je connais la force de l'esprit humain. Et je sais également que l'esprit humain n'est rien à côté de l'esprit divin...

1. D'après la *Vita Patrum* de Grégoire de Tours.

LA FILLE DE MERLIN

Ils sortirent de la basilique et s'égaillèrent un instant sur la place qui se dessinait au milieu du cimetière. Tous les nuages qui avaient encombré le ciel au début du jour étaient à présent dissipés, et le soleil brillait. Il faisait même chaud. Taliesin et Gwendolyn firent leurs adieux à Sirona. Celle-ci avait les larmes aux yeux, et elle embrassa étroitement la fille de Merlin, bouche contre bouche, ce qui n'étonna guère le barde, habitué qu'il était à présent aux débordements les plus raffinés de son étrange compagne.

Gwendolyn et Taliesin avaient repris place dans le char, tandis que Grégoire montait un cheval gris. Ils s'élancèrent joyeusement vers le nord, sur la grande route qui menait en direction de Clermont d'Auvergne. Cette route était très droite, car elle traversait une sorte de plaine, effleurée de-ci de-là par la rivière d'Allier dont le lit, sinueux et capricieux, encombré de sables dorés et de galets très blancs, était par endroits presque à sec. Peu de temps après, ils parvinrent à un petit confluent et Grégoire leur demanda d'aller vers l'est, en direction des montagnes dont on voyait les vallées se dessiner comme les traits du visage d'un vieillard buriné et raviné par l'âge autant que par les intempéries.

Ils longèrent pendant un court trajet un torrent où ne coulait plus qu'un mince filet d'eau et parvinrent à un autre petit confluent, sous un promontoire rocheux qui se dressait entre les flancs d'une montagne boisée. Au sommet du promontoire, surgis du roc lui-même, les bâtiments d'une forteresse, prolongés par une muraille d'enceinte dont on ne voyait pas les limites, semblaient défier le voyageur par leur imposante structure. Au premier coup d'œil, Taliesin jugea que cette forteresse, discrètement tapie entre deux vallées mais dominant les terres basses et limoneuses à travers lesquelles se répandait l'Allier, était une position sûre et imprenable. Un véritable nid d'aigles prêts à fondre sur toute proie digne d'intérêt... Mais, sans qu'il l'eût souhaité ou provoqué, ce paysage d'éboulis à moitié naturel, à moitié construit, lui rappela instantanément celui de Gavaudun, là où il avait été reçu le premier soir de sa rencontre avec la

LA FILLE DE MERLIN

filles de Merlin, dont il ignorait encore tout, cet éperon rocheux isolé d'où était originaire Macha, la petite chatte que les filles du seigneur avaient offerte à Gwendolyn, probablement en échange des étreintes auxquelles elle s'était livrée avec elles.

— Nous voici à Auzon, dit Grégoire. Suivez-moi. Je sais par où il convient de se présenter pour être admis à l'intérieur.

Ils suivirent le cours de la rivière, du côté du midi, et parvinrent à une poterne obstruée par une lourde porte de chêne barrée de fer. De chaque côté, des sortes d'échaugettes étaient remplies de guerriers en armes, coiffés d'un casque et agitant des lances qu'ils étaient prêts à brandir contre les nouveaux venus. Le cousin de Sirona sauta à bas de son cheval gris et vint parlementer avec les hommes qui gardaient la poterne. Après quelques instants de discussion, la grande porte fut ouverte et ils purent entrer à l'intérieur de l'enceinte. Melygan eut beaucoup de mal à gravir la pente du chemin qui s'ouvrait de ce côté. Taliesin et Gwendolyn étaient descendus pour l'alléger d'un poids inutile. Mais enfin, ils parvinrent tous sur la crête où le barde put conforter ses premières estimations : au confluent de deux cours d'eau, enserrée entre deux vallées mais située à l'écart de la grande route qui venait du sud jusqu'à Clermont, c'est-à-dire la Voie Regordane, la forteresse d'Auzon était un authentique repaire de brigands d'où il n'aurait été guère facile de faire déloger les rapaces qui s'y croyaient en sécurité.

Ils se retrouvèrent sur une petite place qui bordait une église assez rustique mais bâtie en pierres massives. Gwendolyn attacha son cheval au pilier du porche de l'église tandis que Grégoire, une nouvelle fois, allait parlementer avec des hommes en armes qui surveillaient étroitement un énorme portail, celui qui permettait de pénétrer dans la forteresse proprement dite. Le cousin de Sirona n'eut pas beaucoup de difficulté à se faire ouvrir. Après avoir appelé le barde et sa compagne, il les précéda dans une ruelle, derrière deux guerriers à la lance relevée qui les conduisirent

LA FILLE DE MERLIN

vers un petit bâtiment qui se dressait au milieu d'une cour recouverte de pavés de basalte bien noir.

On les fit entrer et ils avancèrent dans un couloir sombre qui débouchait sur une salle ornée de colonnes massives dont les chapiteaux étaient recouverts de sculptures représentant des animaux et des personnages fantastiques. Au milieu de la salle, affalés sur des lits à la mode romaine, et buvant du vin dans des coupes d'argent, quatre personnages encore jeunes, la tête à demi cachée par une abondante et épaisse chevelure blonde, tous vêtus de somptueux manteaux de lin bordés de fils d'or, étaient en train de discuter avec animation.

Grégoire, Gwendolyn et Taliesin se tinrent immobiles. Ils écoutaient, sans comprendre, les paroles qu'échangeaient les hommes qui se trouvaient dans cette salle. Seul Taliesin, qui connaissait les dialectes germaniques, eut une petite idée de ce qui se disait : il s'agissait essentiellement d'une dispute de préséance entre eux, chacun voulant prétendre qu'il était le meilleur pour garantir le succès d'une expédition dont, par ailleurs, Taliesin n'arrivait pas à cerner exactement l'importance et la portée. Grégoire se mit à lui murmurer à l'oreille :

— Ce sont les fils de Clotaire. Au milieu, celui qui parle le plus fort, c'est Chramm. A sa gauche, se trouve Caribert. Il ne fait guère le poids devant les autres, car il est timide. A sa droite, c'est Chilpéric. Il ne manque à cette assemblée que le quatrième frère, Gontran, probablement le moins mauvais des fils de Clotaire, mais on peut reconnaître, un peu à l'écart, le beau-père de Chramm, ce Willichaire dont il a épousé la fille Chalda, encore plus ambitieux que son gendre et qui entraîne celui-ci vers les excès les plus détestables. Charmant tableau de famille, crois-moi ! Tu peux mesurer dans quel enfer tu te trouves plongé !...

Taliesin ne répondit rien, se contentant d'observer ceux contre lesquels il allait devoir sinon combattre, du moins ruser, pour récupérer l'épée Kaledfoulch et l'enfouir au plus profond de la mémoire du monde. Cependant, un des guerriers qui les avaient accompagnés profita d'un moment

LA FILLE DE MERLIN

de silence et, traversant la salle, alla parler à l'oreille de Chramm. Celui-ci se leva et se dirigea vers les nouveaux venus.

– Grégoire, dit-il en mettant ses mains sur les bras du jeune homme, je suis bien aise que tu te sois arrêté chez moi. Tu sais que tu peux rester ici tant que tu le voudras...

– Je te remercie, prince Chramm, répondit le cousin de Sirona, mais je ne peux pas demeurer chez toi plus longtemps. Par contre, je voudrais te présenter des amis. Comme je sais que tu cherches toujours des poètes et des musiciens pour agrémenter tes soirées, j'ai pensé que ce couple de bardes bretons pourrait te convenir.

Chramm se montra soudain intéressé. Il s'approcha de Taliesin et de Gwendolyn et il les examina avec attention. Il parut amusé en voyant la fille de Merlin qui tenait avec précaution la petite chatte contre sa poitrine. Il fit signe au barde de le suivre et s'engagea dans un couloir qui était éclairé par quelques fenêtres largement ouvertes sur la vallée.

– Tu es donc un barde breton ? demanda Chramm.

– Un barde de l'île de Bretagne, crut bon de préciser Taliesin sans quitter le chef franc des yeux tout en se demandant comment il allait réagir.

– Cela me convient encore mieux, dit Chramm. Pourrais-tu nous chanter les exploits de ton fameux roi Arthur ?

– Bien sûr, prince. Je les connais tous sans exception. Tu ne seras pas déçu lorsque tu les écouteras au milieu de tes convives.

Chramm réfléchit quelques instants. Il arborait un sourire ambigu, ce que ne manqua pas de remarquer Taliesin. Où voulait-il en venir ?

– Vois-tu, reprit le fils de Clotaire, j'ai l'intention de faire connaître les exploits d'Arthur à mes frères et à tous mes sujets. C'est un exemple exaltant et qui me semble digne d'être répandu par le monde entier.

– Puisqu'il en est ainsi, dit Taliesin, je serai fort heureux de satisfaire tes désirs.

LA FILLE DE MERLIN

A ce moment, une toute jeune fille blonde s'engagea dans le couloir. Chramm l'interpella d'une voix autoritaire.

— Toi, servante, viens donc ici !

Elle se retourna et s'approcha d'eux. Taliesin remarqua son visage juvénile. Elle était très belle, ses traits étaient fins, racés, presque irréels. Quel âge pouvait-elle avoir ? Quatorze ou quinze ans à peine. Dans ses yeux brillaient des lueurs étonnantes. Elle n'avait pas du tout l'allure d'une servante ordinaire.

— Tu vas t'occuper de cet homme et de la femme qui l'accompagne, lui dit Chramm. Ce sont des bardes qui viennent de l'île de Bretagne et je veux qu'ils soient logés dans mes appartements avec tous les égards qui leur sont dus.

Ils revinrent dans la salle où se tenait l'assemblée.

— C'est convenu, Grégoire, dit le Franc au jeune homme, tes bardes sont les bienvenus chez moi. Dès ce soir, au cours du festin, ils chanteront les exploits du roi Arthur et de ses guerriers, et ils seront mes hôtes. Grâce te soit rendue de m'avoir procuré ce que je cherchais depuis si longtemps. Cette servante va s'occuper d'eux et leur donner tout ce dont ils ont besoin. Et je la tiens pour responsable de leur bien-être.

Après avoir prononcé ces paroles, Chramm salua Grégoire et revint prendre sa place parmi ses frères. Taliesin, Gwendolyn, Grégoire et la jeune servante sortirent dans la cour. Là, le cousin de Sirona leur dit adieu, les assurant que sa cousine et lui-même seraient toujours prêts à les aider en cas de nécessité. Et Grégoire, ayant récupéré son cheval, sortit de la forteresse après leur avoir lancé, de la main, un grand geste d'amitié.

Gwendolyn demanda où elle devait remiser son char afin qu'il fût abrité et dans quel bâtiment son cheval pouvait être hébergé. La jeune servante les conduisit aux écuries et la fille de Merlin s'occupa à soigner Melygan avant de le conduire dans un box rempli de paille fraîche et muni d'un râtelier où abondait le foin. Pendant ce temps, Taliesin observait la servante avec une curiosité qui ne faisait que s'accroître. La fille paraissait impassible, mais le barde

LA FILLE DE MERLIN

sentait que ses pensées allaient et venaient au-delà de tout ce qui se présentait à ses yeux. Il se dit qu'elle devait vivre dans ses rêves. Mais quels rêves ? Selon toute vraisemblance, ils étaient troubles, presque pervers si l'on en jugeait par les regards qu'elle lançait de temps à autre. C'était probablement ce qui expliquait cette ambiguïté fondamentale qu'on discernait en elle : elle n'était qu'une enfant, à peine entrée dans l'adolescence et pourtant, il n'y avait aucun doute, elle était déjà une femme presque mûre dont on devinait aisément la volonté farouche, une volonté que personne n'était capable de briser. A l'observer ainsi, Taliesin en fut presque mal à l'aise.

Gwendolyn revint bientôt, en ayant terminé avec les soins qu'elle devait à son cheval, et la servante les conduisit dans une autre cour, plus petite, où se dressaient une série de petits logements couverts de tuiles rouges. Elle ouvrit une des portes et les fit entrer dans une chambre dont les murs étaient recouverts de tentures. On y voyait un coffre de bois ouvragé et un lit qui paraissait très confortable.

– Je souhaite que vous vous sentiez bien ici, dit la servante.

Et, sans ajouter un mot, elle sortit et referma la porte derrière elle.

Quand ils furent seuls et tandis que Macha se mettait à fureter partout dans la chambre, Taliesin s'allongea sur le lit. Gwendolyn vint le rejoindre, mais au lieu de s'allonger, elle s'assit sur le rebord, les yeux perdus dans le vague.

– A quoi penses-tu ? lui demanda-t-il.

– A rien, répondit-elle. Je ne sais plus très bien où j'en suis.

– Pourtant, nous sommes maintenant dans la place.

Qu'est-ce que nous allons faire ?

Elle haussa les épaules et son regard continua à errer. Taliesin s'aperçut qu'elle était gênée et qu'elle hésitait à parler. Mais il ne dit rien. Il voulait que ce fût elle qui s'engageât la première dans une discussion. Elle comprit ce qu'il attendait d'elle.

– Voilà, murmura-t-elle. Je sais où se trouve cachée l'épée. J'ai réussi à faire parler le Saxon, et il s'est vanté de certaines choses.

LA FILLE DE MERLIN

– Où est-elle donc ? demanda le barde en se redressant.

– Dans une tour, près du grand portail d'entrée. Je l'ai repérée tout à l'heure. Le Saxon a remis l'épée à Chramm et Chramm n'a pas voulu la ranger avec ses trésors, car elle représente quelque chose d'essentiel pour lui. Voilà pour-quoi il s'est arrangé pour la cacher ailleurs, dans un endroit où personne ne songerait à la chercher.

– Et cette ordure de Saxon n'a fait aucune difficulté pour te le dire ! s'écria Taliesin avec colère.

Elle le regarda droit dans les yeux.

– Tu sais bien, répondit-elle, qu'un homme qui désire une femme est prêt à tout pour l'avoir. J'ai fait ce qu'il fallait pour qu'il parle.

Taliesin sentit remonter en lui toute l'angoisse qui l'avait saisi lorsque l'autre nuit, à Fonboine, Gwendolyn s'était si longuement absentée et qu'il avait sombré dans un sommeil hérissé de cauchemars. La fille de Merlin était-elle donc aussi perverse que son père ? Était-elle sincère lorsqu'elle affirmait que tout cela n'avait aucune importance et qu'elle n'aimait que Taliesin ? Leurs yeux se pénétrèrent longuement. Ils n'avaient pas fait l'amour ensemble depuis deux nuits, et le désir tenailla le barde. Il saisit Gwendolyn et la renversa sur le lit, l'étreignant sauvagement. Elle cria. Il la dépouilla de ses vêtements, mais ce fut elle qui lui ôta les siens. Ils se vautrèrent l'un sur l'autre, l'un dans l'autre, avec des gémissements de bêtes traquées. Oui, ils étaient traqués l'un et l'autre, traqués, harcelés, déchirés par quelque chose qui les dépassait et qui les obligeait à se mordre, à se confondre, à s'anéantir.

Au bout d'un moment, leurs yeux s'ouvrirent sur ce qui les entourait. Devant la porte de la chambre, ils aperçurent la jeune servante, toute menue dans sa robe blanche un peu courte qui laissait voir ses genoux et le début de ses cuisses. Elle était immobile et les regardait avec des yeux fous.

– Viens avec nous ! lui cria Gwendolyn.

Sans hésiter, la servante fit glisser sa robe à ses pieds et, toute frémissante, elle se jeta sur le lit entre Taliesin et Gwendolyn.

La nuit est très sombre. Des nuages, venus du plus lointain des pays du soleil couchant, ont envahi le ciel au-dessus des montagnes. Le vent s'est levé, annonciateur de turbulences, peut-être de tempêtes inexorables. On ne sait pas. Pour l'instant, tout est calme : on n'entend que le frôlement des ailes d'oiseaux qui s'envolent de leurs antres du jour pour aller traquer leurs proies, du moins celles qui se sont endormies paisiblement sur les branches des arbres. Car toute vie nocturne est régie par la loi cruelle de la mort. Ceux qui ne sont pas sur leurs gardes risquent de basculer dans l'abîme des ténèbres. C'est l'heure de minuit. La lune n'éclairera pas la terre de sa trouble et pesante lumière.

– **C'**EST le moment ou jamais, dit Gwendolyn. Les chefs sont ivres morts et les gardes tombent de sommeil. Nous ne rencontrerons personne sur notre chemin.

– Je n'en suis pas si sûr, répondit Taliesin. Tout cela me paraît trop facile pour ne pas cacher un piège. D'abord ce que te raconte le Saxon, ensuite cette hâte qu'a manifestée Chramm à nous admettre parmi ses familiers, nous offrant en plus une hospitalité digne des grands de ce monde.

– Ne sommes-nous pas des grands de ce monde ? reprit Gwendolyn avec un sourire ironique.

Ils étaient dans leur chambre, près de la fenêtre qui donnait sur une petite cour intérieure de la forteresse. La soirée s'était déroulée sans incident. On était venu les chercher pour le festin que Chramm offrait à ses invités, en l'occurrence ses frères et les notables du pays. A sa demande, Taliesin, en s'accompagnant sur sa *telyn*, avait chanté la naissance du roi Arthur et les luttes qu'il avait dû soutenir pour qu'on le reconnût roi de toutes les Bretagnes. Chramm

LA FILLE DE MERLIN

s'était montré fort satisfait de cette prestation, et il avait admis le barde et sa compagne à sa table, leur faisant servir les meilleurs morceaux et les meilleurs vins.

Taliesin avait très peu bu. L'expérience lui avait appris qu'il ne pouvait se laisser aller, car, peu habitué au vin, il savait qu'il risquait, s'il en abusait, de tomber dans un lourd sommeil. Mais il avait goûté tous les plats qu'on lui présentait, l'oreille tendue, prêt à recueillir la moindre information, le moindre indice qui aurait pu lui rendre compte de la situation présente.

Il avait cependant compris une chose : si Chramm tenait tant à se faire raconter les exploits d'Arthur, c'était évidemment parce qu'il avait l'intention de se servir de l'image d'Arthur pour s'en prétendre l'héritier ou le successeur. L'épée Caledfwlch une fois brandie devant ses troupes serait un excellent ferment pour animer leur confiance et leurs vertus guerrières. Chramm avait dû payer très cher le Saxon Glastein pour qu'il lui apportât cet objet fabuleux. Et s'il ne l'avait pas payé, du moins lui avait-il promis une part de son pouvoir. Les propos de Glastein, dans l'auberge de Saint-Julien d'Ance, étaient assez clairs : Glastein poursuivait un but personnel qui n'était pas forcément le même que celui de Chramm. Ce qui inquiétait grandement Taliesin.

Il quitta la fenêtre et vint s'asseoir sur le lit, passablement ravagé par leurs étreintes de la fin de l'après-midi. Cela avait été étrange, soudain, violent, ce partage avec une gamine dont la sensualité n'avait pas eu besoin d'être révélée. Cela avait été très bon, mais Taliesin n'oubliait pas pourquoi il se trouvait là. Il se prit la tête dans les mains, tentant vainement de raisonner et de découvrir la meilleure solution possible. Rien de clair n'apparaissait dans son esprit. Désespéré, il se tourna vers Gwendolyn.

— Répète-moi ce que t'a raconté le Saxon, murmura-t-il. Elle toussa, comme pour masquer son embarras.

— Voici, dit-elle enfin. Quand je suis allée le rejoindre, ou plutôt lorsqu'il est sorti de l'ombre où il me guettait, il riait. J'ai cru discerner un mépris profond dans son rire. Cela le

LA FILLE DE MERLIN

réjouissait de savoir que nous étions de l'île de Bretagne. Il a insisté sur le fait que nous avions tout perdu, notre pays, nos terres, nos biens, devant la puissance des Saxons. Pour lui, nous n'étions qu'un peuple vaincu, un peuple d'esclaves.

— Ce n'est pourtant pas ce qu'il disait en te comparant à la déesse Freyja ! s'écria le barde avec une certaine ironie.

— Justement, il faisait de moi un être d'exception qui se commettait avec des gens indignes et qui partageait la vie d'un vieillard débile. Il promettait de me hisser au rang d'une reine. Je l'ai pris au mot et je lui ai demandé comment il allait s'y prendre. C'est alors que, de lui-même, il m'a parlé de l'épée d'Arthur. Dans son désir de me posséder, il s'est vanté d'avoir tout manigancé. A l'en croire, c'est lui qui a eu l'idée de dérober l'épée et de l'offrir en présent à Chramm. Il m'a avoué que c'était pour gonfler l'orgueil de celui-ci, encourager son ambition et se servir de celle-ci pour ses propres projets. Il a même prétendu que, lorsque les armées de Chramm auraient conquis d'immenses territoires, ce serait lui-même qui brandirait l'épée et qui se ferait reconnaître roi du monde. Et, bien entendu, à ce moment-là, il ferait de moi sa reine...

La fille de Merlin se mit à rire bruyamment.

— Je n'ai jamais entendu de tels boniments ! s'exclama-t-elle. Je te le jure, on m'a souvent débité des fadaises pour m'avoir, mais jamais à ce point-là !...

— Ce ne sont pas des boniments, rétorqua brutalement Taliesin. Ce maudit Saxon pense réellement ce qu'il dit. Bien sûr qu'il voulait t'avoir. Et il t'a eue, d'ailleurs. Mais il a trahi le fond de sa pensée. Il veut dominer le monde, avec ou sans toi, et je dirai plutôt sans toi, car il n'est pas homme à partager un quelconque pouvoir.

— Que veux-tu dire ? demanda Gwendolyn.

— Souviens-toi des paroles qu'il a prononcées l'autre jour à propos d'une race supérieure qui éliminerait non seulement les ennemis déclarés mais les faibles et tous ceux qui seraient jugés indignes de vivre sur cette terre. Le but qu'il poursuit n'est pas celui de Chramm. Le fils de Clotaire, qui n'est qu'une outre remplie de vent, veut seulement devenir

LA FILLE DE MERLIN

le maître d'un royaume le plus vaste possible afin de faire croire qu'il est un grand homme. Ainsi est-il prêt à éliminer ses concurrents par tous les moyens, y compris les plus douteux. Je dirai que c'est humain. Mais le Saxon, c'est proprement inhumain. Il veut refaire le monde, c'est-à-dire détruire la plupart des hommes qui encombrant la terre afin de la repeupler avec des créatures à lui, des surhommes en quelque sorte, des individus fabriqués sur mesure selon des conceptions un peu spéciales. Cela me donne des frissons rien que d'y penser.

Gwendolyn ne répondit rien. Elle savait que Taliesin avait raison. Elle alla également s'asseoir sur le lit, se blottit contre le barde et l'entoura de ses bras. Quand elle les vit ainsi serrés l'un contre l'autre, la petite chatte s'approcha et se mit sur les genoux de Gwendolyn. Ils demeurèrent ainsi immobiles et silencieux pendant un long moment.

— Alors, dit enfin la fille de Merlin, qu'allons-nous faire ?

Taliesin se sépara doucement de Gwendolyn, se releva et regarda par la fenêtre.

— Il faut quand même profiter de l'occasion, murmura-t-il. C'est bien dans la tour qui est à gauche en entrant dans la forteresse ?

— Oui. Selon lui, il a caché l'épée sous une dalle qui se trouve dans la salle basse, juste en dessous de la tour, dans laquelle on accède par une porte située au bas du mur d'enceinte. Il riait en me le racontant parce qu'à son avis personne n'aurait l'idée d'aller chercher là un trésor inestimable.

— C'est bien ce qui m'inquiète, marmonna le barde. Bref, il ne faut rien négliger. Tout le monde dort dans la forteresse et les gardes sont surtout préoccupés par ce qui pourrait se passer à l'extérieur. C'est le moment ou jamais de tenter quelque chose. Je verrai bien si le Saxon a dit la vérité.

— Je vais avec toi, dit Gwendolyn.

— Il n'en est pas question, répondit sèchement Taliesin. Il est impossible d'emporter une lumière, mais tu sais que je peux y voir dans l'obscurité. J'arriverai donc à me repérer.

LA FILLE DE MERLIN

Et puis, s'il m'arrivait quelque chose de fâcheux, ce serait à toi de continuer. Non, il ne faut pas partager les mêmes dangers : notre mission est trop importante et il faut être très prudent. Enfin, pense à Macha : si nous disparaissions tous les deux, que ferait-elle toute seule, sans protection, cette pauvre petite chatte ?

Taliesin se dirigea vers la porte et l'ouvrit sans bruit. Gwendolyn se précipita vers lui.

– Embrasse-moi, lui dit-elle d'un ton suppliant.

Il l'étreignit tendrement et la regarda droit dans les yeux.

– Tu vas rester ici et ne pas bouger de cette chambre, dit-il. Quoi qu'il arrive, tu ne seras au courant de rien, tu ne sais rien. Je t'aime...

Et il se glissa dans l'ombre.

Il traversa la petite cour sans rencontrer âme qui vive, marchant à pas lents, frôlant à peine le sol pour éviter de faire le moindre bruit. Il n'eut aucun mal à gagner le mur d'enceinte de la forteresse proprement dite et le longea avec précaution. Ses yeux fouillaient avec une sorte de rapacité les moindres recoins de la nuit. Celle-ci était calme, très sombre, comme appesantie par le sommeil des hommes. Taliesin se retrouva ainsi près de la porte d'entrée. Elle était en effet flanquée de deux tours. Il se dirigea vers celle de droite, puisque Gwendolyn lui avait parlé de la tour située à gauche en entrant. Il s'arrêta et se tint immobile, plaqué contre la muraille. Il venait d'entendre des pas. C'étaient sans doute ceux d'un garde qui opérait une ronde. Il craignit un instant d'être découvert si l'homme passait près de lui, mais les pas s'estompèrent bientôt et se perdirent dans l'air humide. Alors, se décidant à agir, et toujours aussi silencieusement, autant avec les mains qu'avec les yeux, il tenta de se repérer.

Il finit par découvrir des marches de pierre qui s'enfonçaient dans le sol, exactement à la base de la tour. Sans plus hésiter, il se mit à les descendre et se heurta à une porte en bois. Le problème était de l'ouvrir. Était-elle fermée ? Il passa sa main contre la cloison, mais ne remarqua aucune serrure, aucun loquet. Il appuya très légèrement et fut tout

LA FILLE DE MERLIN

heureux de constater que la porte s'enfonçait sous la pression de ses mains. Il craignait de provoquer un grincement des gonds et ce fut avec une extrême lenteur que, l'ouverture une fois béante, il se glissa à l'intérieur d'une salle dont il devinait le plafond voûté et où ses narines furent saisies par une insupportable odeur de pourriture.

Il avança prudemment. Il devait maintenant s'habituer à une obscurité plus profonde que celle de l'extérieur. Il finit par remarquer que le sol était recouvert de grandes dalles de formes irrégulières dont certaines paraissaient disjointes. C'était donc cela : l'épée se trouvait cachée sous l'une d'elles. Il fallait donc s'armer de patience et tenter de soulever les dalles une par une jusqu'à découvrir la bonne cachette.

Il se mit à genoux et commença à tâter les pierres. Glissant ses doigts dans les creux, il essaya d'en soulever une mais n'y parvint pas. Celle-ci était scellée et ne pouvait être bougée. Il eut plus de succès avec une autre, qui était très large, et au prix d'un violent effort, il réussit à la faire légèrement glisser. Alors l'odeur devint pestilentielle. Il recula, puis, évitant de respirer, il se pencha au-dessus du trou ainsi libéré. Il eut alors l'impression que c'était un puits d'une profondeur extrême, un puits où pourrissait peut-être quelque cadavre. Ce ne pouvait pas être là. Il fit de nouveau glisser la dalle afin de reboucher ce trou d'enfer. Mais il avait la nausée. Il fut obligé de sortir de la salle afin de respirer l'air de la nuit. Il haletait, et de grosses gouttes de sueur coulaient le long de son visage. Il s'assit sur les marches, attendant que son malaise se dissipât.

Quand il se sentit mieux, il rentra dans la salle basse et, toujours à genoux, il se remit à explorer le sol. Après quelques vaines tentatives, il parvint à soulever l'une des dalles : il distingua une cavité peu profonde. C'était peut-être là. Mais il eut beau fouiller, il ne trouva rien. Il éprouva un terrible découragement.

Ce fut alors qu'une lumière surgie dans son dos envahit la salle basse. Il tourna brusquement la tête et aperçut la silhouette d'un homme qui venait de passer la porte et tenait à la main une lampe à huile dont la flamme

LA FILLE DE MERLIN

vacillante provoquait sur les murs des ombres fantastiques. Il entendit un ricanement, puis une voix résonna derrière la lumière.

– Ne te retourne pas ! Garde ta tête vers le fond ! Je sais trop la puissance de ton regard et tu serais capable de me jouer un vilain tour !...

Au mauvais latin employé et à l'accent caractéristique, Taliesin reconnut parfaitement la voix de Glastein. Et au même instant, il sentit dans son dos le contact d'une lame de métal.

– Ne bouge pas, continua Glastein. Je pourrais te tuer tout de suite, mais je préfère bavarder un peu avec toi. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'honneur de parler avec Taliesin, le chef des bardes de l'ouest. Je ne manque pas de profiter de cette occasion.

Ainsi Glastein *savait*. Mais depuis quand ? Peu importait d'ailleurs : l'instinct de Taliesin ne l'avait pas trompé ; il avait pensé que tout cela était trop facile et cachait un piège. Et, malgré toutes ses appréhensions, il s'était laissé prendre. Maintenant, il se trouvait dans une situation désespérée, car il comprenait bien que le Saxon n'allait pas le laisser en vie. Pourtant, il fallait tenter quelque chose, gagner du temps et endormir la méfiance de l'adversaire. Ne sachant trop quelle tactique employer, il attendit que Glastein voulût bien reprendre son discours. La vanité du Saxon le pousserait bien à commettre quelque imprudence dont lui-même pourrait tirer parti. Effectivement, Glastein, qui ne semblait pas pressé d'en finir avec lui, avait envie de savourer la défaite du barde, et cela éclatait dans les accents de triomphe qui rythmèrent ses paroles.

– Vois-tu, barde Taliesin, j'ai failli me faire berner par toi, car je ne savais pas qui tu étais. Je voulais ta compagne, et je l'ai eue d'ailleurs, comme je l'aurai encore, sois-en certain. Elle me plaît, et elle fait très bien l'amour. Donc, rassure-toi sur son sort, je ne lui veux aucun mal, bien au contraire. Et c'est en toute innocence que je lui ai raconté comment j'avais caché l'épée d'Arthur.

Il s'interrompit un instant, espérant peut-être que

LA FILLE DE MERLIN

Taliesin intervînt et lui posât une question. Mais le barde, toujours à genoux, immobile, la pointe de l'épée entre ses côtes, la tête tournée vers le mur du fond, ne prononça pas un seul mot.

— Te voilà donc muet !... s'écria Glastein. C'est peut-être mieux, car qui sait quel sortilège tu pourrais me lancer à travers tes paroles. En fait, je ne te crains pas même si j'ai vu de quoi tu étais capable en obligeant les loups à s'en aller tranquillement. Mais sache que c'est moi, par mes incantations, qui ai rassemblé cette horde afin de perturber votre voyage. Si tout s'était déroulé comme je l'avais prévu, quand les loups vous auraient attaqués, j'aurais pris ta compagne sur mon cheval, afin de la sauver du danger, bien entendu, et je me serais enfui avec elle en vous laissant vous débrouiller. Vous ne m'intéressiez pas, ni toi, ni cette femme qu'on appelle Sirona, ni sa servante. C'était ta compagne que je voulais.

Taliesin écoutait attentivement ce que racontait le Saxon, mais en même temps, il concentrait toute son énergie intérieure afin d'arriver à un état où il pourrait, par la seule force de sa pensée, faire vaciller son adversaire et lui faire lâcher son épée.

— Jusque-là, reprit Glastein, tu n'étais qu'un simple gêneur, mais quand j'ai compris que tu connaissais certains secrets et qu'à cause de toi je perdais la femme, je me suis mis à te détester et j'ai souhaité ta mort. Quand nous sommes repartis vers Brioude, j'ai agi sur toi. Mais je ne sais pas ce que tu as fait pour détourner mon énergie, et c'est ce stupide animal qui a tout reçu.

— N'injurie pas cette chatte, s'écria Taliesin. Elle vaut cent fois mieux que toi !

— Ah ! enfin ! dit Glastein. On entend le son de ta voix... Mais je n'ai pas fini mon histoire. Lorsque nous sommes arrivés à Brioude, je vous ai quittés sans que vous vous en aperceviez et je suis revenu à Auzon. J'avais bien compris que je vous reverrais, ta compagne et toi, puisque vous aviez prétendu être des bardes cherchant du service auprès des princes et des chefs, et j'étais bien décidé à prendre ma

LA FILLE DE MERLIN

revanche. J'avais l'intention de guetter chacun de vos pas et, l'occasion venue, j'aurais réussi, je te l'assure. Aussi, quelle joie ai-je ressentie lorsque je vous ai vu arriver dans cette forteresse et être reçus par le prince Chramm. C'était presque trop beau pour être vrai...

Glastein, avec une certaine joie perverse, promena la pointe de son épée sur le dos du barde. Incontestablement, il voulait savourer le plus longtemps possible sa victoire. Et Taliesin profitait de ce répit pour augmenter encore sa puissance de concentration.

– Mais je ne savais pas encore qui tu étais, continua le Saxon. Ce n'est que ce soir que je l'ai appris. Quelqu'un t'a reconnu dans l'assemblée, quelqu'un qui t'avait déjà rencontré autrefois et qui m'a révélé que tu étais le fameux barde Taliesin. Alors, tout s'est éclairé en moi. J'ai compris que si tu te trouvais là, c'était bel et bien pour récupérer l'épée d'Arthur, sans aucun doute. Et moi qui avais dévoilé innocemment à ta compagne l'endroit où je l'avais cachée !...

Glastein se mit à rire bruyamment.

– Je m'en suis voulu de ma naïveté ! Mais rien n'était perdu. Je suis venu immédiatement reprendre l'épée, car elle était bien là, sous une dalle, c'était vrai, et je l'ai mise en sûreté ailleurs. Je me doutais bien que tu tenterais quelque chose, et c'est pourquoi je t'ai guetté. Tu ne peux pas savoir comme je suis heureux de te voir ainsi à genoux, le dos tourné, dans la position humiliante du condamné qui va être exécuté !... Car tu vas être exécuté. Tu ne mérites pas de vivre. Tu as voulu contrecarrer mes projets. Tu t'es mis en travers de ma route, et tu n'aurais pas dû le faire. Sache que, dans cette salle, il y a l'ouverture d'un puits profond où l'on peut faire disparaître les gêneurs.

– Je sais, dit Taliesin. J'ai fait glisser la dalle.

– Eh bien, tu sais maintenant quelle sera ta dernière demeure. Tu y pourriras comme n'importe quelle charogne, et personne ne saura jamais ce que tu es devenu. On croira que tu es parti sans donner d'explication, et on oubliera même que tu es venu dans cette forteresse.

LA FILLE DE MERLIN

— Ma compagne ne l'oubliera pas, grommela Taliesin. Elle saura te le rappeler.

— Je me charge de le lui faire oublier. Elle ne saura même pas que je t'aurai tué. Tu ne peux pas savoir le plaisir que j'aurai avec elle lorsque nous ferons l'amour, lorsque je la pénétrerai comme on pénètre une pute et que je penserai en même temps à ce moment béni où je t'aurai enfoncé mon épée au travers du corps !...

Glastein se rapprocha du barde, et sa voix devint hale-tante, exaltée. Il mélangeait des mots latins et des mots saxons sans s'en rendre compte. Taliesin sentait qu'il était prêt à lui transpercer le corps et redoubla de concentration pour que le Saxon continuât son vaniteux bavardage.

— Vois-tu, barde Taliesin, enchaîna Glastein, non seulement tu es l'amant de celle que je désire, mais tu représentes ce que je hais le plus au monde, la soi-disant sagesse des druides... Je la trouve pire que celle des Chrétiens. Au moins, même s'ils parlent sans cesse de l'amour de Dieu, les Chrétiens admettent la vengeance et le châtement. Le dieu de la Bible est un être terrifiant, jaloux de ses prérogatives, c'est le dieu des armées, toujours prêt à s'élancer sur ses ennemis. Il y a un enfer pour les Chrétiens, oui, un enfer où le feu dévore ses proies. En somme, c'est une lutte perpétuelle contre le mal. Mais votre doctrine nie l'existence du mal. Pour vous, les hommes ne sont ni bons ni mauvais. C'est vraiment une doctrine de rêveurs, une doctrine de lâches qui refusent de juger entre ce qui est bon et ce qui est mauvais. Or, ce sont les faibles qui rêvent. Les hommes d'action n'ont pas le temps de rêver, ils agissent, et c'est par leur action que le monde existe. Ils le portent à bout de bras. Ils le transforment. Ils le purifient. Ils en éliminent ce qui encombre. Seuls les seigneurs de la guerre ont le droit de vivre.

Il avait prononcé ces paroles d'une traite, dans un état d'extrême fébrilité. Il dut s'arrêter un instant pour reprendre sa respiration.

— Tout cela n'est que plaisanterie, reprit-il. La vie est impossible s'il n'y a pas lutte entre deux forces contraires,

LA FILLE DE MERLIN

une lutte inexorable entre la glace et le feu, entre la faiblesse et la force. C'est ce que nous enseigne notre tradition, celle du nord. C'est une tradition virile qui met le courage et l'héroïsme au premier plan, non pas une tradition de résignés comme celle des Chrétiens, ou une tradition de rêveurs comme celle de tes druides. La vie n'est pas un rêve, mais une action permanente. Il en été ainsi à l'aube des temps, il en sera de même lors du *ragnarök*, lorsque les dieux et les géants s'affronteront une dernière fois. Oui, la vie est une gigantesque bataille contre la mort, et ceux qui meurent ne sont pas dignes de vivre, car c'est une faiblesse que de mourir. Seule la force est génératrice de vie.

– Il n'y a donc aucune notion de compassion dans la doctrine que tu m'exposes ? intervint tout à coup Taliesin.

– La compassion, c'est de la faiblesse, répondit Glastein.

– Et la fraternité ? insista le barde.

– Je ne connais que la fraternité d'armes. Mes frères, ce sont ceux qui combattent avec moi contre des ennemis communs. Les autres ne m'intéressent pas.

– Et que fais-tu de l'amour ? intervint Taliesin. Ne crois-tu pas que le monde a été créé pour que s'instaure l'harmonie universelle entre les êtres et les choses ?

Glastein éclata d'un rire méprisant.

– Persiste donc dans tes rêves stupides ! L'amour ? Qu'est-ce que c'est ? Un mot, un simple mot. Et je n'ai pas besoin de mots quand je désire une femme. Je la prends, c'est tout. Les femmes sont des êtres inférieurs. Elles ne sont bonnes qu'à donner du plaisir aux hommes et à faire des enfants. Où vois-tu de l'amour là-dedans ?

Taliesin entendit alors Glastein pousser un terrible cri de souffrance et sentit le corps du Saxon s'effondrer derrière lui. Il se retourna brusquement et aperçut le visage horrifié de Gwendolyn. Devant elle, la jeune servante, les traits révoltés, un poignard à la main, s'acharnait contre Glastein.

– Arrête ! arrête ! cria Gwendolyn en gémissant.

Mais la fille ne l'écoutait pas. Saisie d'une fureur qu'elle ne pouvait plus contrôler, elle ne cessait de frapper de toutes ses forces le corps du Saxon. Et le sang giclait et coulait en

LA FILLE DE MERLIN

abondance, se répandant partout sur les dalles de pierre. A la fin, elle se calma et se redressa. Sa robe blanche était devenue presque rouge. Son visage se figea dans un étrange sourire qui ressemblait plutôt à un rictus.

Taliesin se redressa en titubant. Gwendolyn se précipita vers lui et le prit dans ses bras. Elle sanglotait. Mais ni l'un ni l'autre ne savait quoi dire. Ils contemplaient, stupéfaits et hagards, le spectacle de ce cadavre ruisselant de sang et de cette petite fille aux cheveux blonds tenant encore à la main le poignard dont elle s'était servi avec tant de sauvagerie. Ce fut le barde qui rompit ce silence angoissant.

— Pourquoi as-tu fait cela ? balbutia-t-il.

— Pour te sauver, répondit froidement la servante. Il allait te tuer. C'était toi ou lui. C'est toi que j'ai choisi.

Et, avec une remarquable inconscience, elle s'approcha de Taliesin et lui déposa un baiser sur les lèvres.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? balbutia Gwendolyn.

— Il y a un puits sous cette dalle, répondit la fille avec aplomb. Nous allons faire basculer le corps dedans. Rassurez-vous, jamais personne ne le retrouvera.

Taliesin était anéanti. Il avait du mal à comprendre exactement ce qui s'était passé et la pénible concentration à laquelle il s'était livré l'avait complètement épuisé. Il se demandait s'il ne rêvait pas. Néanmoins, avec des gestes d'automate, il se baissa et, au prix de quelques violents efforts, il fit glisser la dalle qui recouvrait le puits. Des remugles insupportables envahirent la salle. Alors, sans plus hésiter, le barde, aidé par Gwendolyn et par la servante, saisit le corps de Glastein et l'amena jusqu'au bord de ce gouffre infernal. Là, ils le lâchèrent, et ce ne fut qu'après de longs instants qu'ils entendirent un choc sourd répercuté par les parois du puits. Taliesin jeta également l'épée du Saxon, et il allait refermer ce puits infernal quand la servante lui demanda d'attendre. Elle se dépouilla alors de sa robe sanglante et la lança par l'ouverture encore béante. Taliesin remit la dalle à sa place et, emportant la lampe qui n'avait cessé de brûler, ils sortirent rapidement de la salle basse.

LA FILLE DE MERLIN

Là, ils restèrent immobiles, comme pétrifiés, surpris de respirer un air qui n'eut pas une odeur de mort. Puis Taliesin éteignit la lampe et referma soigneusement la porte de la salle. Ils gravirent péniblement les marches du petit escalier et, sans bruit, longèrent la muraille avant de pénétrer dans la petite cour. Là, tous les trois regagnèrent la chambre qu'on leur avait attribuée. Ils n'avaient rencontré personne, et tout était silencieux dans la forteresse.

La lampe à huile était restée allumée dans la chambre. Macha dormait sur le coffre et quand elle les entendit entrer, elle ouvrit un œil, mais ne bougea pas. Ils se regardèrent tous les trois, complètement hébétés. La jeune servante était nue et tout son corps tremblait. Gwendolyn sanglotait doucement. Taliesin tremblait lui aussi de froid et d'émotion. La fille de Merlin et lui-même se dépouillèrent de leurs vêtements et entraînèrent la servante avec eux dans le lit. Là, étroitement enlacés, prisonniers les uns des autres, ils mêlèrent leurs chaleurs dans une sorte de langueur moite qui les fit basculer dans un état plus proche de la syncope que du sommeil.

Ce fut Macha qui réveilla Taliesin en frottant son museau contre le nez du barde. Il ouvrit les yeux, sourit et caressa distraitemment le cou de l'animal. Macha se mit à ronronner. Il faisait grand jour. En se retournant, Taliesin se colla plus étroitement au corps de Gwendolyn. Elle dormait encore. Et il aperçut à la gauche de Gwendolyn la frêle silhouette de la jeune servante. La mémoire lui revint alors, et aussi sa lucidité. Froidement, il se dit que Glastein avait subi le sort qu'il méritait et qu'il n'allait pas perdre son temps à le pleurer. Il se dit encore que, si le Saxon était mort, l'épée était toujours aux mains de Chramm. Il suffisait donc de demeurer dans le sillage du prince franc puisque celui-ci avait besoin d'eux pour agrémenter ses festins, de ne pas le lâcher, et de récupérer l'épée au moment qui leur paraîtrait le plus favorable.

A cette pensée, Taliesin fut saisi d'un ardent désir de vivre. Et ce désir de vivre éveilla en lui ses désirs amoureux. Il passa la main dans les cheveux de Gwendolyn et posa ses

LA FILLE DE MERLIN

lèvres très doucement sur les yeux de celle-ci. Elle était encore à moitié endormie, mais elle se mit à geindre et se serra contre le barde. Alors, de sa main droite, il lui caressa la joue, le cou, puis descendit sur la poitrine où, à ce contact, les pointes de ses seins se dressèrent et devinrent très dures. Sa main continua son exploration sur le ventre, sur les fesses et entre les cuisses. Une houle légère effleura tout le corps de Gwendolyn. Elle gémit, et le barde accentua ses caresses, finissant par arracher à la jeune femme un long cri d'orgasme. Alors, il s'aperçut que la servante avait ouvert les yeux et les regardait en souriant.

– Vous êtes beaux tous les deux, murmura-t-elle.

Gwendolyn se tourna vers elle et posa ses lèvres sur les siennes. La servante réagit en entourant la fille de Merlin de ses bras et en se plaquant contre elle. Taliesin vit que les mains des deux femmes s'activaient tout au long de leurs corps. Il les entendit haleter, puis elles se déchaînèrent toutes deux jusqu'au double cri qui jaillit de leurs entrailles.

Taliesin s'était redressé et, maintenant assis sur le lit, il contemplait les deux femmes, se disant qu'elles étaient aussi belles l'une que l'autre, chacune dans son genre : Gwendolyn avec ses yeux profonds, sa chevelure frisée très brune, ses petits seins, son corps d'androgynie ; la jeune servante avec ses yeux bleus, sa longue chevelure dorée, ses seins fermes et ronds, son corps de petite fille ayant grandi trop vite. Il était tout ému de se trouver ainsi près de ces deux êtres d'où émanaient des ondes subtiles qu'il ressentait dans tout son être.

La servante s'était assise à son tour, les jambes croisées, laissant apparaître en pleine lumière sa fente rose sous sa touffe pubienne couleur de soleil. Ce fut alors que le barde, brusquement et sans l'avoir voulu, se trouva transporté hors du temps et de l'espace. Il fixa la silhouette de la fille et se mit à parler d'une voix rauque :

– Tu n'es qu'une servante, dit-il, et tu es nue. Pourtant, je te vois vêtue de robes somptueuses, de soie brodée d'or.

– Je porterai des robes de soie brodée d'or, dit la fille.

LA FILLE DE MERLIN

– Je te vois avec une couronne sur la tête, continua Taliesin.

– Je serai reine, répondit la fille.

– Mais pour être reine, il faudra que tu tues la femme du roi que tu épouseras.

– Je le ferai, affirma la fille.

– Mais ce roi, il arrivera un jour que tu le feras mourir à son tour.

– Je tuerai tous ceux qui s'opposeront à moi, dit posément la jeune servante.

– Tu conduiras des armées à la victoire, reprit le barde.

– Je saurai me conduire comme un homme.

– Tu seras célèbre autant par tes crimes que par ta beauté et tes richesses, dit encore Taliesin.

– Je serai reine et j'aurai toute-puissance sur mes peuples ! s'écria la fille d'une voix ferme dans laquelle se devinait une volonté farouche.

Gwendolyn suivait ce dialogue avec un étonnement sans cesse grandissant. Taliesin paraissait hors de lui, complètement absent. Elle lui mit la main sur le front et le barde tressaillit.

– Je crois que je viens de rêver, murmura-t-il.

Ce fut au tour de Gwendolyn de contempler la jeune servante, mais dans cette contemplation, il y avait autant d'effarement que d'admiration. Certes, elle avait un corps magnifique, des seins ronds comme elle les aimait, des hanches bien dessinées, un petit ventre plat qu'il faisait bon caresser. Mais la fille de Merlin ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'elle avait une bouche cruelle.

– Tu es belle, petite fille, murmura-t-elle, mais nous ne savons même pas ton nom...

– On m'appelle Frédégonde, répondit la fille.

C'est au milieu d'une forêt de chênes et de hêtres avec parfois quelques bouleaux dont les troncs blanchâtres parviennent à refléter quelques rayons de lumière, dans une clairière dont le sol irrégulier laisse surgir des roches de schiste rouge. C'est la forêt de Brocéliande, là où autrefois les druides avaient établi leurs sanctuaires à l'abri des bruits du monde. Mais il n'y a plus de druides. Ce sont des ermites chrétiens qui se sont emparés des clairières sacrées et qui y ont bâti des oratoires à côté de leurs cabanes. L'hiver est passé depuis longtemps et les feuilles des arbres sont d'un vert tendre qui fait penser aux vagues de la mer. On ne sait pas en effet, dans ce pays d'Armorique, distinguer le vert du bleu, probablement parce que le rêve et la réalité s'y confondent. Le soleil vient à peine d'apparaître au-dessus des cimes, et les souffles légers du vent sont encore empreints de la fraîcheur de la nuit

TALIESIN se souleva discrètement, sortit son bras de dessous la couverture et appuya son coude sur le sol. A côté de lui, Gwendolyn dormait encore d'un sommeil apaisé. Il la regarda avec une immense tendresse, admirant le doux sourire qui marquait son visage de cette ombre de mystère qui l'avait tant ému et intrigué lors de sa première rencontre avec la fille de Merlin. Elle dormait, mais il sentait les pulsations qui parcouraient le corps de la jeune femme. A quoi rêvait-elle ? Une douce chaleur émanait de ce corps abandonné et Taliesin en était imprégné jusqu'au fond de l'âme. Il pencha son visage vers le front de Gwendolyn et effleura de ses lèvres la racine de ses cheveux noirs que leurs tranes de la veille avaient contribué à rendre encore plus broussailleux, plus ténébreux aussi. Il respira largement leur odeur, imaginant qu'il se perdait à travers la forêt périlleuse, dans cette recherche désespérée qu'il avait entreprise et qui pourtant semblait ne mener nulle part.

LA FILLE DE MERLIN

Ce n'était que l'image de la réalité. Depuis que Taliesin et Gwendolyn avaient été acceptés parmi les familiers du fils de Clotaire, ils n'avaient jamais trouvé la moindre occasion favorable pour récupérer l'épée d'Arthur et s'enfuir avec elle. Et pourtant, ils savaient que Chramm la gardait précieusement près de lui afin de la brandir, le jour de son triomphe – ce dont il ne doutait nullement –, en se prétendant le détenteur d'une souveraineté d'ordre divin pendant que le barde breton chanterait ses exploits et son héroïsme dignes de son illustre devancier. Tout avait été prévu pour la plus grande gloire de Chramm.

Mais rien ne s'était passé ainsi. Et Taliesin ne pouvait s'empêcher de rire en évoquant les caprices du destin. Certes, il ne croyait guère que le sort des êtres fût lié inexorablement à quelque divinité intraitable et s'abreuvant du sang de ses victimes. Cependant, il trouvait admirable que les projets de Chramm eussent tourné à la catastrophe.

Il y avait eu d'abord la disparition de Glastein. Chramm s'en était inquiété, craignant que son complice et néanmoins exécuteur des basses-œuvres ne l'eût trahi et n'eût projeté quelque coup fourré à son égard. Mais personne n'avait jamais plus entendu quoi que ce fût au sujet du Saxon, et Chramm n'aurait pu imaginer que son cadavre gisait au fond d'un puits sous la grande porte de sa forteresse d'Auzon. Après des nuits d'angoisse, il en avait conclu que Glastein avait estimé qu'il avait été mal payé pour son travail, et qu'il était reparti tranquillement chez lui. Au fond, le fils de Clotaire n'était pas loin de penser qu'il s'était ainsi débarrassé à bon compte d'un complice envers qui il n'éprouvait aucune sympathie et qui eût pu, le cas échéant, se montrer trop gourmand dans ses revendications.

Il y avait eu ensuite la grande déception de Chramm quant à l'attitude de ses frères. Il avait espéré qu'ils se joindraient à lui dans la grande expédition qu'il pensait mener contre leur père. Mais les deux autres fils de Clotaire, en l'absence du troisième, Gontran, n'avaient visiblement pas eu envie que Chramm retirât tous les bénéfices de l'opération projetée, et ils s'étaient réfugiés dans une prudente

LA FILLE DE MERLIN

réserve, une sorte de neutralité que Taliesin avait jugée comme étant davantage une méfiance absolue. Et sans qu'il y eût rupture, il y avait eu froideur, une froideur teintée de franche hostilité.

Il y avait eu encore l'affaire Frédégonde, laquelle n'était peut-être pas étrangère à cette brouille entre les frères. La jeune servante, qui avait sauvé Taliesin, pour lequel elle éprouvait une réelle admiration, en tuant froidement et sauvagement Glastein, avait de l'ambition. Le barde avait compris qu'elle avait excité les désirs de Chramm et qu'en dépit de sa basse condition, le fils de Clotaire en avait fait sa concubine. Mais, dans le même temps, elle avait réussi à séduire Chilpéric et s'était imposée auprès de lui. Lorsque Chilpéric avait quitté la forteresse d'Auzon, et bien qu'il fût marié lui-même à la belle Galswinthe, l'une des filles du roi des Wisigoths, il avait emmené avec lui la perverse créature, ce qui n'avait guère plu à Chramm, lequel avait laissé éclater sa colère devant toute sa maisonnée.

Il y avait eu enfin le plus grave : obligé de se contenter de son alliance avec les Bretons d'Armorique du chef Kanao, Chramm avait inconsidérément tenté d'attaquer les troupes de Clotaire et de s'emparer des terres comprises entre la Seine et la Loire. Mais son armée, se heurtant à des forces supérieures, avait dû battre en retraite et se réfugier dans les forêts d'Armorique. On en était là, et Taliesin se demandait avec angoisse quel serait le sort de l'épée dans cette lutte inexpiable où chacun des adversaires se montrait d'une violence inouïe. Et ce qui était encore plus inquiétant pour le barde breton, c'était de savoir que le chef Kanao n'attendait lui-même qu'une occasion pour s'emparer de l'objet tant convoité dont il connaissait la valeur symbolique et de s'en servir pour son propre usage et sa propre gloire.

Gwendolyn ouvrit les yeux et vit le visage de Taliesin penché sur elle. Elle sourit de bonheur et se serra contre lui. Ils échangèrent un long baiser et demeurèrent immobiles, mêlant leurs deux chaleurs et les multiples vibrations qui secouaient leurs corps.

— Je t'aime, murmura-t-elle comme dans un rêve.

LA FILLE DE MERLIN

Ils entendirent le ronron de Macha. La petite chatte dormait sur la couverture entre les cuisses de la fille de Merlin. Mais, dès qu'elle avait senti l'homme et la femme remuer et se coller l'un à l'autre, elle s'était réveillée et, très doucement, elle remontait vers leur visage, prête à frotter son petit museau contre le nez de ceux qu'elle considérait maintenant comme son père et sa mère. Arrivée à la hauteur de leur cou, elle s'y blottit avec ferveur et le ronronnement devint plus fort. Le barde et Gwendolyn la caressèrent doucement et leurs mains se rencontrèrent. Elles s'étreignirent sur le dos de la petite chatte. Ils se regardèrent dans les yeux, comme pour deviner les images qui défilaient au fond de leur mémoire.

Ils étaient venus là la veille au soir, dans la hutte d'un ermite du nom de Blaise, qui vivait depuis une dizaine d'années en cette clairière qu'on nommait Barenton et au milieu de laquelle coulait l'eau pure, claire et froide d'une fontaine surmontée d'un gros bloc de pierre grise étrangère au pays. On prétendait que Merlin y avait rencontré Viviane, celle qu'on avait appelée plus tard la Dame du Lac. On prétendait aussi que lorsqu'on versait l'eau de la fontaine sur le perron, ce simple geste provoquait de violents orages et que nombre de guerriers d'Arthur qui avaient tenté l'épreuve avaient dû subir les assauts d'un cavalier noir surgi de la brume et qui leur reprochait d'avoir dévasté ses domaines. Taliesin se souvenait d'Owein, le fils du roi Uryen, qui lui avait raconté cette histoire. Owein avait lui-même tenté l'épreuve, mais il avait triomphé du cavalier noir, et il avait même, par la suite, épousé la veuve de celui-ci, jouant à son tour le rôle du fidèle gardien de la fontaine. Fontaine magique, bien sûr, fontaine sacrée vers laquelle convergeaient toutes les énergies de l'univers. A cette évocation, Taliesin se sentait revivre l'époque héroïque, celle où tout guerrier qui s'égarait rencontrait une femme venue des tertres mystérieux dont la terre est parsemée. Après tout, Gwendolyn, la fille de Merlin le Prophète, n'était-elle pas une de ces femmes qui apparaissent la nuit pour charmer les hommes et qui disparaissent ensuite, au petit matin,

LA FILLE DE MERLIN

dans les premiers rayons du soleil, comme la brume légère qui s'évapore du sol encore humide ?

Taliesin ne voulait pas que Gwendolyn disparût ainsi. Il se serra plus étroitement contre elle, et Macha se mit à ronronner plus fort. Le barde pensa que cette chatte était un lien privilégié entre la fille de Merlin et lui. Pour les séparer, le Saxon avait utilisé toutes les ressources de sa magie et n'avait réussi qu'à projeter inexplicablement la petite chatte dans la nature. Mais, par leur persévérance, par leur amour, ils avaient réussi tous deux à la retrouver. Elle avait alors raconté ce qui lui était arrivé, mais ils n'avaient pas compris ce qu'elle disait.

– Gwendolyn... murmura Taliesin. On est bien avec Macha contre nous...

– Oui, répondit-elle, cette chatte est notre âme... La tienne et la mienne, ensemble, unique, pour l'éternité...

Les yeux du barde se mouillèrent de larmes. Il se souvint de cette légende où l'on raconte qu'un géant ne pouvait être tué parce que son âme était enfermée dans un œuf, lui-même enfermé dans le ventre d'un oiseau, lui-même enfermé dans le ventre d'un renard, lui-même enfermé dans le corps d'un taureau furieux et inabordable. Le Corps sans Ame... Oui, l'âme de Gwendolyn et de Taliesin, âme à la fois double et unique, se trouvait peut-être enfermée dans le petit corps soyeux de Macha... Comment savoir ?

Alors les lèvres du barde s'entrouvrirent et il se mit à murmurer un fragment de chant qu'il avait composé autrefois :

*« Sais-tu qui tu es
quand tu dors,
un corps, une âme,
ou bien un repaire de perceptions ?
L'âme se lamente de ne pouvoir répondre...
Quelle est donc la place de l'âme ?
Quelle forme ont ses membres ?
Où s'épanche-t-elle ?
Quel air respire-t-elle ? »*

LA FILLE DE MERLIN

A ces questions plus psalmodiées que récitées, la voix de Gwendolyn répondit par une sorte de souffle issu du plus profond de ses entrailles : c'était un chant que Taliesin avait souvent déclamé devant les assemblées des chefs :

*« Devinez ce que c'est :
bien avant le déluge,
ce fut une puissante créature
sans chair et sans os.
Elle n'a ni veine, ni sang,
elle n'a ni tête, ni pieds,
elle ne vieillira pas et ne sera jamais plus jeune
qu'elle ne le fut au commencement.
Quand on l'appelle, elle ne vient pas,
elle n'a aucune crainte de la mort,
elle n'a aucun des désirs
des autres créatures.
Dans les champs, dans les forêts,
sans pieds et sans mains,
sans âge et sans vieillesse,
sans destinée la plus jalouse,
elle est du même temps
que les cinq périodes des cinq âges,
et elle est même plus vieille,
elle est aussi vaste
que la surface de la terre,
elle ne voit pas, on ne la voit pas,
elle n'a aucune fidélité
et ne vient jamais quand on l'appelle... »*

– Si, interrompit brusquement Taliesin, mais il faut savoir la susciter. Dis-moi quelle est cette créature sans entraves et sans pareille.

– C'est le vent, répondit la fille de Merlin. C'est le vent qui nous traverse lorsque nous errons sur les rivages, les forêts et les landes... Notre âme, c'est le vent, et c'est ce vent qui emportera l'épée d'Arthur jusqu'aux extrêmes limites de la terre...

Taliesin regarda Gwendolyn avec étonnement.

LA FILLE DE MERLIN

– Tu connais donc ce chant ? demanda-t-il.

– Ma mère me chantait tous les chants qu'elle avait entendus. Et parmi eux, il y en avait beaucoup qui étaient de toi. Et je te dis que c'est le vent qui nous fera reprendre l'épée d'Arthur, car notre âme, c'est le vent, tu sais, ce grand vent qui vient de l'Autre Monde sur la mer.

Et, brusquement, la fille de Merlin tourna les yeux vers la lumière qui brillait au-dehors et qu'on voyait devenir plus intense à travers la porte. Elle se mit à chanter une mélodie qui paraissait surgir du fond des âges :

*« Je suis le vent qui souffle sur la mer,
je suis vague de la mer,
je suis mugissement de la mer,
je suis oiseau de proie sur la falaise,
je suis rayon de soleil,
je suis un lac dans la plaine,
je suis parole de science,
je suis une épée aiguë menaçant une armée... »*

L'épée... L'épée d'Arthur... Toujours cette même obsession dans l'esprit de Taliesin. Le barde avait longuement observé le comportement de Chramm pendant ces quelques semaines, et aussi celui de Kanao. Il avait bien compris que le chef breton n'attendait qu'une occasion pour faire sienne cette épée qu'il aurait tant voulu brandir devant ses troupes afin de se faire reconnaître comme le seul successeur d'Arthur. Il avait remarqué la méfiance réciproque qui se manifestait à chaque instant entre le chef breton et le fils de Clotaire. De ces deux individus, dévorés d'ambition et prêts à tout pour assouvir leurs appétits infâmes, lequel aurait la force de brandir cette arme emblématique qui lui eût apporté la puissance et la gloire ? Encore une fois, il fallait attendre : il fallait ruser pour mieux priver ces deux intrigants de leur jouet qui était peut-être puéril mais incontestablement dispensateur de mort. La ruse et la fourberie que Taliesin avait cru discerner dans les yeux de Kanao n'auguraient rien de bon pour ce qui concernait l'avenir. Il savait que Kanao – il l'avait déjà prouvé en faisant assassiner

LA FILLE DE MERLIN

ses frères – ne négligerait aucune violence, aucune turpitude pour accéder à ce qu'il considérait comme le pouvoir suprême. Et Taliesin formula en silence le souhait qu'aucun des deux chefs, qui se valaient en orgueil et cruauté, ne pût revenir triomphant de la bataille pour parader devant une population éblouie et demander au barde d'improviser un chant à la gloire du vainqueur.

Il en était là de ses réflexions quand il entendit du bruit dehors. Il se leva et s'habilla. Gwendolyn fit de même, et tous deux sortirent de la hutte. Il y avait là une troupe d'hommes dépenaillés, hirsutes, le visage couvert de sueur et de sang, visiblement des guerriers qui venaient d'affronter un difficile combat. Ils entouraient un autre homme, couché sur le sol, et sur lequel l'ermite Blaise se penchait. Quand l'ermite vit approcher Taliesin et Gwendolyn, il releva la tête et eut un geste d'impuissance.

– L'un de vous connaît-il les plantes qui guérissent ? demanda-t-il. Je crains fort que cet homme ne périsse faute de soins tant sa blessure à la poitrine est grave.

La fille de Merlin s'avança et, à son tour, examina le blessé qui gardait les yeux clos et paraissait terriblement souffrir. On voyait une plaie béante sur le côté droit de sa poitrine, et du sang coulait lentement, se répandant sur ses vêtements. Elle regarda autour d'elle et remarqua les regards angoissés de tous ceux qui étaient réunis là. Elle en conçut une immense pitié pour cet homme qui luttait ainsi contre la mort.

– Ce ne sont pas des plantes qui peuvent le guérir, dit-elle. Il est trop mal en point. Je pourrais le sauver si j'avais l'arme qui lui a infligé cette blessure.

– C'est cette épée ! s'écria l'un des guerriers. Après avoir été blessé par un Franc, il a eu la force de tuer son agresseur avant de s'écrouler. Et j'ai ramassé l'arme du Franc. J'en avais le droit, et c'était aussi une vengeance bien normale !...

– Donne-la-moi ! s'écria Gwendolyn avec violence.

L'autre, sans tergiverser, lui tendit l'épée. Elle était encore souillée, et le sang commençait à noircir. Gwendolyn s'en saisit et posa le plat de la lame contre la plaie du guerrier.

LA FILLE DE MERLIN

Alors, elle se mit à psalmodier une incantation dont personne, parmi les assistants, ne put comprendre les paroles. Cela ne dura que quelques instants et tous furent stupéfaits en constatant que la plaie venait de se refermer. L'homme se souleva et ouvrit les yeux.

– Où suis-je ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

– Parmi des amis, répondit la fille de Merlin. Mais comment te sens-tu ? Eprouves-tu de la souffrance lorsque tu respires ?

L'homme gonfla démesurément sa poitrine et ne parut pas être affecté du moindre malaise. Il regardait Gwendolyn avec étonnement.

– Je ne souffre pas, répondit-il. Pourquoi cette question ?

– Te souviens-tu de ce qui t'est arrivé ? demanda simplement la jeune femme.

Le guerrier se mit debout et se frotta la tête, comme s'il voulait faire surgir ce qui restait d'ombre dans sa mémoire. Pendant ce temps, Taliesin, qui était demeuré en arrière, ne pouvait se dissimuler l'admiration qu'il portait à Gwendolyn : elle était vraiment la fille de Merlin, ce qu'elle venait de faire en témoignait de façon irréfutable. Elle avait réussi à guérir la plaie du guerrier blessé par un moyen que seuls connaissaient les initiés au suprême degré. Il était évident que le sang de Merlin circulait dans ses veines et qu'il contenait ses connaissances et ses dons diaboliques. En avait-elle pleinement conscience ? Cela restait à démontrer. Mais elle savait cependant agir quand le moment et les circonstances l'exigeaient.

– Oui, finit par répondre le guerrier. C'est un peu confus, mais je me souviens. C'est affreux. J'étais avec mon chef Kanao lorsque nous combattions les Francs du roi Clotaire. La mêlée était terrible et j'ai vu beaucoup d'hommes mourir autour de moi. J'étais en train de me défendre avec acharnement quand un homme immense et cruel s'est approché de Kanao et lui a fendu la tête d'un seul coup de sa hache. Kanao est mort immédiatement, j'ai pu le constater.

– Un de moins !... murmura Taliesin pour lui-même. Mais je voudrais bien savoir ce qu'il en est de Chramm !...

LA FILLE DE MERLIN

— Je me suis cru perdu, continua le guerrier. Le Franc s'est tourné vers moi et se préparait à me traverser le corps de son épée. J'ai reculé, mais son élan était tellement furieux que je n'ai pu l'éviter. Son épée s'est enfoncée dans ma poitrine, mais, ce faisant, il s'est découvert, et de ma propre épée, je lui ai fait sauter la tête. Ainsi, j'ai vengé mon chef.

Taliesin s'avança vers le groupe et prit la parole.

— Il y a des moments où ceux qui prennent des risques en paient le prix, dit-il avec une certaine amertume. La guerre est une mauvaise chose, et c'est à des guerriers que je m'adresse : rentrez chez vous et cultivez vos terres, cela vaudra beaucoup mieux que d'errer dans le monde à la recherche d'un butin qui vous échappera toujours.

Les guerriers regardèrent Taliesin avec étonnement.

— Qui es-tu ? demanda l'un d'eux.

— Je suis un barde venu de l'île de Bretagne, de ce pays d'où vos pères ont été chassés par la fureur des Saxons. C'est pourquoi je vous conjure d'abandonner vos armes et de vivre en paix dans cette nouvelle patrie que les puissances célestes vous ont offerte. Laissez les Francs où ils sont et ne vous mêlez plus de leurs querelles. Organisez votre pays selon les coutumes de nos ancêtres et ne reprenez vos armes que si l'on vous menace. Je n'ai pas à juger Kanao, mais il a voulu vous entraîner dans une guerre de conquête afin de satisfaire son appétit de puissance. Voyez ce qu'il est advenu de ses prétentions.

Les guerriers observèrent un silence plein de respect. Le ton avec lequel Taliesin avait parlé les avait tant impressionnés qu'ils ne savaient quoi répondre.

— Et Chramm ? reprit le barde. Qu'est-il devenu ?

— Nous ne le savons pas, répondit l'un des guerriers. Hier encore, il était en compagnie de Kanao. Les combats avaient cessé. Les deux armées s'étaient arrêtées de part et d'autre de la rivière qu'on appelle le Meu. Kanao s'est alors entretenu avec Chramm, lui démontrant que c'était immoral pour lui d'affronter son propre père. Il lui a proposé d'attaquer cette nuit même le roi Clotaire avec ses troupes,

LA FILLE DE MERLIN

mais Chramm n'a rien voulu entendre, et il a suivi Kanao dans la bataille.

– On prétend qu'après la mort de Kanao, dit un autre guerrier, Chramm s'est enfui. Il voulait aller délivrer sa femme et ses filles dont les troupes du roi Clotaire s'étaient emparées. Son intention était de les emmener jusqu'à un port où des navires l'attendaient. Mais nous ne savons rien de plus sur ce sujet.

Taliesin sentit le découragement le gagner : si Chramm parvenait à s'enfuir, il emporterait l'épée avec lui et il serait alors impossible de la récupérer. Il fallait, coûte que coûte, savoir où se trouvait le fils de Clotaire.

– Mes amis, dit-il aux guerriers, il est très important de connaître le sort de Chramm. Je vous en prie, si ce n'est pas trop vous demander, essayez de vous informer et revenez à cet ermitage si vous apprenez quelque chose de nouveau.

Taliesin et la fille de Merlin se retrouvèrent bientôt seuls avec l'ermite. Ils s'assirent dans l'herbe, devant le petit oratoire. Macha était venue les rejoindre et s'était installée sur les genoux du barde. Il y avait un grand silence. Aucun oiseau ne chantait dans les arbres, et l'on n'entendait même pas le bruit de l'eau qui, au sortir de la fontaine, s'écoulait à travers les herbes et les branchages, comme si elle avait été bue par les bouches assoiffées des êtres invisibles qui rôdaient autour de la clairière.

Blaise, l'ermite, était un homme d'une quarantaine d'années. Il avait la barbe et les cheveux très noirs, et son visage anguleux évoquait celui d'un corbeau. Il semblait en dehors du temps et de l'espace, comme s'il rôdait entre ciel et terre à la recherche d'un point lumineux perdu dans un océan encombré d'algues. Il regardait alternativement Taliesin et Gwendolyn et se demandait avec angoisse comment il allait reprendre la conversation. Ses yeux avaient tout de l'oiseau de proie, mais il émanait cependant de lui une douceur qui n'avait d'égale que la lueur d'un crépuscule hanté par l'Etoile du Berger, celle qu'on appelait encore Lucifer, c'est-à-dire le « Porte-Lumière » et que, depuis, on a voulu dénommer Vénus. Or, Vénus, c'est la

LA FILLE DE MERLIN

Belle. Et tout se passait comme si l'ermite voyait dans le visage de la fille de Merlin la *Belle*, la *Porte-Lumière*, et bien entendu la *Lucifer*, quelque peu diaboliquement dressée contre lui pour le conduire vers les pièges insoupçonnables d'une sexualité devenue maudite depuis qu'en avaient décidé ainsi les Pères de l'Eglise.

– Femme, dit soudain l'ermite à l'attention de Gwendolyn, tu es douée du pouvoir de guérison, c'est incontestable. Où as-tu appris cette science ?

– Je suis la fille de Merlin, répondit-elle sans hésiter.

Ce fut l'ermite qui hésita. Le trouble parut l'envahir. Il baissa la tête.

– Es-tu de la compagnie de Dieu ou de celle de Satan ? demanda-t-il d'une voix rauque.

– Ta question n'a aucun sens, répondit froidement Gwendolyn. Si Satan existe, c'est que Dieu l'a créé, tu ne peux pas le nier. Que répétez-vous dans vos offices, vous, les Chrétiens ? « *Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem, factorem caeli et terrae, visibilium omnium et invisibilium.* » Si j'ai bien compris, Dieu est le créateur du visible et de l'invisible, donc de ce Satan dont tu me parles. Et Dieu, créateur de tout être et de toute chose, se renierait lui-même en rejetant ce Satan qui est sa créature. Mon père était fils de Satan, sois-en sûr. En quoi cela peut-il te gêner ?

– Tu blasphèmes, femme, tu blasphèmes...

– Qu'appelles-tu blasphémer ? s'écria Gwendolyn avec colère. Il me semble que blasphémer, c'est renier Dieu. Or, je ne le renie point, mais je prétends que Dieu est créateur de Satan, c'est-à-dire qu'il est à la fois créateur du Bien et du Mal, et j'affirme haut et fort que ton Dieu, qui est le mien, est le Dieu du Bien et du Mal, exactement comme nous l'enseignaient les druides à propos de Dagda, détenteur d'une massue magique : quand il frappait par un bout de cette massue, il tuait ; mais quand il frappait par l'autre bout, il ressuscitait celui qui était mort. Je suis de cette lignée que tu rejettes parce que tu en as peur. Et tu as bien vu que c'est avec l'épée qui a fait du mal que j'ai pu faire du bien, car chaque chose contient son contraire. C'est à

LA FILLE DE MERLIN

cette condition que nous existons. Et si j'ai ce pouvoir de guérison, c'est parce j'ai pris conscience que le Mal et le Bien ne sont que les deux aspects d'une même réalité. Tout dépend de la direction qu'on prend : avancer ou reculer... Rappelle-toi que le mot latin *altus* ne désigne que la verticalité, donc à la fois le haut et le bas... Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas...

En prononçant ces paroles, Gwendolyn s'était relevée. Toute droite et frémissante dans sa robe rouge sur laquelle battait son manteau noir, elle semblait une de ces divinités qu'on voit surgir des brumes, le soir, lorsque les ombres s'étirent le long des plaines bordées de bois noirs. L'ermite la regardait avec effarement, et Taliesin eut pitié de son désarroi.

— Elle te parle avec emportement, dit-il, mais tu devrais comprendre qu'elle exprime ce que tu penses en toi-même, sans oser te l'avouer, et dans un langage qui te heurte...

Blaise releva la tête et fixa ses yeux sur ceux du barde. Celui-ci sentit que l'ermite était plus à l'aise avec lui qu'avec cette *fille du diable* qui le déroutait et qui, malgré tout, éveillait en lui des sentiments, ou plutôt des sensations, qu'il n'aurait jamais pu imaginer non seulement dans sa solitude mais également dans la sérénité qui avait dû être celle de son enfance.

— Pourquoi me provoque-t-elle ainsi ? balbutia-t-il. Je ne lui veux aucun mal, pas plus qu'à toi. Et pourtant, je devrais vous haïr tous les deux : vous vivez dans le péché, dans la fornication la plus abjecte. Je ne suis pas sourd. Je vous ai entendus cette nuit...

Gwendolyn s'esclaffa bruyamment. Puis, après s'être calmée, elle se planta devant l'ermite.

— Le péché ! s'exclama-t-elle. Vous, les Chrétiens, vous n'avez que ce mot à la bouche. Je voudrais bien savoir ce que c'est, le péché !...

— C'est, répondit l'ermite, un manquement à la loi divine.

— Et qui a édicté cette loi divine ? continua Gwendolyn d'un ton sarcastique.

LA FILLE DE MERLIN

– Moïse, et tous les prophètes inspirés de l'esprit divin. Et Jésus-Christ lui-même.

– D'après les Evangiles, écrits quelque soixante ou cent ans après la mort de Jésus selon des traditions invérifiables, ricana Gwendolyn. Dis-nous plutôt que tes Pères de l'Eglise, comme vous les appelez, se sont arrogés le droit de parler au nom de Dieu. Et comme ils étaient tous des impuissants ou des refoulés, cela a donné ce que l'on sait.

L'ermite se signa, tant la violence de la fille de Merlin l'atteignait au plus profond de son être.

– Sache, reprit-elle, que dans notre tradition, la notion de péché est inconnue. Je vais t'en donner la preuve !...

Elle arracha son manteau qu'elle jeta sur l'herbe. Puis elle retroussa sa robe, la fit passer au-dessus de sa tête et apparut ainsi complètement nue. Elle se campa devant l'ermite, écarta ses cuisses, mettant son sexe bien en vue, et comme elle devait trouver que la provocation n'était pas suffisante, elle prit les lèvres de son vagin entre ses doigts et les écarta le plus qu'elle put, découvrant ainsi, parmi les poils noirs de sa toison, le gouffre étrange qui menait jusqu'au creux le plus intime de son ventre.

– Regarde !... hurla-t-elle. Tu vas dire que je n'ai pas de pudeur, que je suis maudite, n'est-ce pas ? Mais, qui donc m'a faite ainsi ? C'est ton Dieu. Cela est bien affirmé dans votre Bible : Dieu créa l'homme à son image, *à la fois mâle et femelle*, donc avec ces parties sexuelles que vous appelez des « parties honteuses ». Eh bien, je n'en ai pas honte. Si j'en avais honte, je blasphémerais, car je renierais la création divine. Oui, j'ai un con, j'ai un cul, et c'est Dieu qui me les a donnés !... Et s'il me les a donnés, c'est pour que je puisse m'en servir, car tu conviendras volontiers que Dieu, qui est infiniment bon et infiniment parfait, ne m'a pas dotée de ces attributs pour rien !...

– Fille du Diable !... murmura l'ermite. Je vais jeter sur toi de l'eau bénite et tu disparaîtras dans des vapeurs de soufre !...

Le rire de Gwendolyn jaillit comme l'explosion d'un volcan, et ce rire se répercuta longuement sur les arbres qui

LA FILLE DE MERLIN

entouraient la clairière. Et, tout à coup, la fille de Merlin se précipita vers la fontaine et s'y plongeait sans hésiter. Elle n'y resta pas longtemps et en resurgit toute ruisselante.

– Eh bien ! s'écria-t-elle. Que dis-tu de cela ? L'eau de cette fontaine, c'est de l'eau bénite. Elle vient du ventre de la terre. Me suis-je évaporée dans des vapeurs de soufre ?

L'ermite s'était mis debout et faisait face à Gwendolyn. Mais au lieu d'être contracté par la colère et la réprobation, son visage exprimait une grande douceur.

– Femme, dit-il calmement, pendant que tu étais dans l'eau de la fontaine, j'ai prononcé les paroles sacramentelles. Oui, je t'ai baptisée au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Le sacrement que tu as reçu efface tout ce qu'il y avait de trouble en toi et te permet d'accéder à la vie éternelle. Tu es maintenant fille de Dieu et les dons que tu possèdes seront à jamais bénis par l'eau dans laquelle tu t'es plongée...

Gwendolyn demeura un instant immobile, interdite, hésitante. L'eau dégoulinait tout au long de son corps. Tout à coup, elle s'agenouilla devant l'ermite et baissa la tête.

– Qu'il en soit ainsi, murmura-t-elle.

L'ermite posa sa main sur le front de la fille de Merlin et, de son pouce, y traça trois fois le signe de la Croix. Alors Gwendolyn se releva, enfila sa robe et son manteau et revint s'asseoir auprès de Taliesin. Elle lui prit les mains et le regarda avec tendresse.

Le barde comprit ce que lui demandait la fille de Merlin. Il se leva, se dépouilla de ses vêtements et, s'approchant de la fontaine, il s'y plongeait à son tour. L'ermite s'était avancé de quelques pas et ses lèvres murmurèrent les paroles du baptême. Puis Taliesin sortit de la fontaine, frissonnant de tous ses membres, s'agenouilla devant l'ermite. Celui-ci accomplit sur son front le même geste rituel. Alors, Taliesin se rhabilla et, sans un mot, revint s'asseoir aux côtés de Gwendolyn. Et l'ermite s'éloigna à travers les arbres qui bordaient la clairière, les laissant seuls dans leur attitude muette et étrangement remplie d'interrogations.

– Que nous est-il arrivé ? murmura le barde.

LA FILLE DE MERLIN

Elle ne répondit rien, mais elle se blottit entre ses bras.

Ce fut vers le milieu de l'après-midi que le guerrier breton qu'avait guéri Gwendolyn fit irruption dans la clairière, haletant et paraissant bouleversé. Dès qu'il le vit, Taliesin, qui méditait, assis sur la grosse dalle de pierre qui surplombait la fontaine, se leva et alla vers lui.

— Tu as du nouveau ? demanda-t-il.

L'homme s'affala sur l'herbe, reprenant péniblement son souffle.

— Oui, dit-il enfin d'une voix rauque. Chramm a tenté de délivrer sa femme et ses filles, mais il s'est fait prendre par les troupes du roi Clotaire. Quand il a appris que son fils révolté avait été capturé, le roi Clotaire a eu un accès de fureur, et pour se venger, il a ordonné qu'on enferme Chramm et sa famille dans une cabane et qu'on y mette le feu.

— Alors, que s'est-il passé ? demanda Gwendolyn qui s'était rapprochée.

— Alors, répondit le guerrier avec accablement, cela a été fait. J'en ai été témoin. Ce n'est pas loin d'ici, de l'autre côté de la forêt.

Taliesin jeta un rapide coup d'œil sur Gwendolyn et rencontra son regard angoissé.

— Peux-tu nous y conduire ? dit-il au guerrier. Nous t'emmènerons sur notre char.

— Oui, tout de suite. Mais je vous préviens, ce n'est pas beau à voir...

La fille de Merlin ne perdit pas de temps. Elle se précipita pour atteler Melygan au char, et ce fut fait en un instant.

— Allons-y, dit-elle. Il vaut mieux laisser Macha ici...

Ils grimpèrent dans le char tous les trois et l'ermite fit vers eux un geste de bénédiction. Le cheval s'engagea à toute allure sur un chemin qui s'ouvrait à travers les arbres juste au-dessus de l'oratoire. Après avoir franchi plusieurs passages difficiles, ils débouchèrent sur une vaste lande qui s'ouvrait vers le nord et une âcre odeur de fumée les saisit à la gorge. Ils virent alors, non loin de là, sur un tertre, des flammes qui s'élevaient vers le ciel en crépitant et qui se

LA FILLE DE MERLIN

prolongeaient en d'épais nuages noirs tourbillonnants. Auprès de l'incendie, mais à une certaine distance, car la chaleur devait être insupportable, quatre ou cinq guerriers bretons assistaient à la tragédie qui se déroulait sous leurs yeux sans qu'ils pussent intervenir.

C'est à leur voisinage que Gwendolyn fit arrêter son cheval. Taliesin sauta à terre, le cœur étreint d'une inextricable angoisse. La fille de Merlin vint le rejoindre et se serra contre lui. Elle tremblait.

– L'épée d'Arthur n'a pas porté bonheur à ceux qui voulaient s'en servir comme emblème de puissance, murmura le barde. Glastein, puis Kanao, et enfin Chramm... Il y a une justice, même dans ce monde-ci...

– Oui, dit Gwendolyn. Mais nous sommes aussi les agents de cette justice, Taliesin, tu le sais aussi bien que moi. Il faut aller jusqu'au bout de notre mission. Je suis sûre que Chramm avait l'épée avec lui lorsqu'il s'est lancé dans ce combat contre son père. Cette épée, elle est là, dans ces flammes, à notre portée. Et personne ne nous la disputera.

– Tu as raison, reprit le barde. Elle est là. Mais elle est dans les flammes. Et elle risque de fondre tellement la chaleur est violente.

– N'oublie pas que *Caledfwlch* est une violente foudre. Foudre contre foudre, n'est-ce pas ? Quelle est la plus forte, celle de l'épée ou celle des ces flammes criminelles ordonnées par un père meurtrier de son fils assassin ? Vois-tu, c'est avec *Caledfwlch* que le roi Arthur a éliminé ce démon de Medrawt qu'il avait lui-même engendré dans le ventre de sa sœur. C'est une épée de justice, une épée du destin. Nous ne la laisserons pas retomber aux mains de ceux qui mettent leur force au service de l'injustice et du malheur !...

– Facile à dire ! murmura Taliesin comme pour lui-même. Il n'empêche que cette épée est au milieu des flammes et qu'elle risque de fondre...

Gwendolyn regarda bizarrement le barde. Elle souriait.

– Tu oublies aussi autre chose, ô homme à qui j'ai donné mon amour, dit-elle lentement, tu oublies cette fiole

LA FILLE DE MERLIN

que t'a donnée le jeune Grégoire à Brioude, cette fiole remplie de la terre qui entoure le tombeau de saint Julien !...

— Par le dieu que jure ma tribu ! s'écria le barde. Tu as raison !...

Il fouilla dans ses vêtements et en sortit la petite fiole que Grégoire lui avait remise avec tant de foi et de respect. Il l'ouvrit, versa un peu de terre dans le creux de sa main et s'avança vers le feu le plus près possible, tant qu'il put endurer l'intense chaleur émise par le brasier. Et là, d'un geste solennel, il lança la poignée de terre sur les flammes.

Les guerriers se demandèrent ce qu'il faisait. Il revint lentement sur ses pas et rejoignit Gwendolyn.

— Regarde ! lui dit celle-ci.

Il ne voulait pas se retourner. Dans sa tête lui revenaient des images d'autrefois, lorsqu'il se trouvait au milieu des druides, quelque part dans les montagnes de son pays, certains soirs d'incantation vers le soleil couchant. Mais, à présent, il était devenu chrétien, sans même y penser, comme la fille de Merlin, à cause des paroles d'un ermite, alors qu'il était plongé dans les eaux d'une mystérieuse fontaine perdue dans la forêt.

— Regarde !... insista Gwendolyn.

Il finit par se retourner. Il vit alors que non seulement les flammes avaient cessé de crépiter et de s'élever vers le ciel, mais qu'aucune fumée n'émanait des décombres accumulés sur le sol. Et, des décombres, il y en avait : des pierres calcinées, des troncs d'arbres à demi brûlés, sans compter des monceaux de cendre brune éparpillés sur le sol. Mais, si tout cela avait été visiblement ravagé par le feu, il semblait que ce feu eût été éteint depuis bien longtemps.

— C'était donc vrai... murmura Taliesin.

Il se souvenait des paroles du jeune Grégoire : il lui avait dit que sa mère avait éteint un incendie en jetant sur le brasier un peu de terre provenant du tombeau de saint Julien à Brioude. Les guerriers bretons, eux, n'en croyaient pas leurs yeux. Ils s'étaient tous agenouillés et, les mains jointes, ils récitaient des prières. Quant à Gwendolyn, elle s'avança au milieu des décombres, très droite, sûre d'elle-même,

bien décidée à aller jusqu'au bout. Elle marchait dans la cendre, mais cette cendre était froide. Elle heurtait des débris, et ces débris étaient froids. Arrivée devant un coffre qui paraissait avoir été épargné par le feu, elle se pencha. Elle en souleva aisément le couvercle, fouilla à l'intérieur et en retira une grande épée encore protégée par son fourreau. Elle la leva droit vers le ciel et, s'étant retournée, le visage rayonnant d'un sourire triomphal, elle revint lentement vers Taliesin.

Celui-ci était incapable de prononcer un seul mot. Il saisit l'épée que lui tendait Gwendolyn. Ses mains tremblèrent. Il dégagea lentement la lame du fourreau et elle se mit à briller étrangement dans le soleil, répandant partout ses rayons d'or et de cristal. Oui, il la reconnaissait bien : c'était *Caledfwlch*, la Violente Foudre, l'épée du roi Arthur, son épée de souveraineté, celle qui avait été reprise ensuite par la Dame du Lac, et dérobée par un fourbe qui voulait donner à des chefs indignes le pouvoir sur le monde. Taliesin sentit tout vaciller en lui. Seuls des êtres de justice avaient le droit de brandir cette épée. Il se souvint d'avoir entendu dire qu'elle brûlait atrocement la main de celui qui la brandissait indûment : au fond, c'était la vérité, puisque Glastein, Kanao et Chramm avaient trouvé la mort pour l'avoir touchée. Mais Gwendolyn l'avait brandie, cette épée, et lui-même, Taliesin, chef des bardes de l'ouest, la tenait fermement dans son poing, la lame dressée vers le ciel, dans l'éclatante lumière d'un soleil victorieux des puissances ténébreuses. N'était-ce pas à lui qu'était destinée cette épée ? N'était-ce pas lui que les divinités cachées dans les espaces infinis avaient désigné afin qu'il pût régner sur un royaume radieux, libre et enfin réconcilié avec lui-même ?

Il sentit le regard de Gwendolyn braqué sur lui. La fille de Merlin ne souriait plus, et son visage avait pris une expression de tristesse infinie, voire de réprobation. Elle savait à quoi pensait le barde ; elle avait lu sur ses traits bouleversés les folles idées qui venaient de lui traverser l'esprit. Taliesin eut soudain honte de son délire intérieur.

LA FILLE DE MERLIN

— Oui, Taliesin, dit doucement Gwendolyn, nous ne sommes que des instruments du destin. Notre mission est de trouver un endroit où cacher cette épée afin que, plus tard, quand les temps seront venus, seul celui à qui elle est destinée la retrouve et la brandisse à la face du monde.

Le barde ne répondit rien. Il remit l'épée dans le fourreau, prit la main de Gwendolyn et, lentement, sans plus s'occuper de ce qui les entourait, le barde et la fille de Merlin revinrent tout droit vers le char où le cheval Melygan les attendait avec impatience.

ÉPILOGUE

CHACQUE fois que je me trouve sur la petite montagne de Knocknarea, que je préfère appeler par son nom gaélique de Cnoc na Ríg, c'est-à-dire le Tertre du Roi, j'éprouve toujours l'étrange impression de connaître cet endroit depuis des siècles, comme si j'y avais rôdé autrefois dans les espaces d'une autre vie. Et, aujourd'hui, alors que je viens de parvenir au sommet, je crois que cette impression est encore plus forte, encore plus profondément vraie, ou plutôt qu'elle correspond à une réalité contre laquelle il serait inutile de se révolter.

Comme j'ai coutume de le faire, j'ai emporté avec moi une petite pierre ramassée sur les flancs de la montagne, parmi des éboulis, afin de la placer sur le Tombeau de la reine Maeve, qui en marque le sommet, un cairn, comme on dit maintenant, et qui remonte à l'époque mégalithique. On raconte qu'y est enterrée la reine Maeve, soi-disant une ancienne reine de cette province de Connaught, mais qui est en réalité l'une des nombreuses images de la Déesse des Commencements que d'autres ont appelée Morrigan, Brigit, Boann, Bobdh, Rhiannon, Epona, Macha, et aussi Dana, autrement dit la sainte Anne si vénérée en Bretagne. On prétend donc que la reine Maeve est enterrée là, dans ce tertre de pierres sèches, debout, face aux immenses paysages de son royaume, revêtue de sa cuirasse et de ses armes, prête à fondre sur tout ennemi qui se présenterait dans l'intention

LA FILLE DE MERLIN

de ravager son pays. Et c'est sans doute pourquoi aucun archéologue n'a osé jusqu'à présent y procéder à la moindre fouille. L'ombre de la reine Maeve rôde toujours sur cette terre du bout du monde, là où l'océan s'ouvre sur d'étranges domaines, ceux du soleil de nuit... Et la reine Maeve, comme toute femme celte qui se respecte, peut devenir parfois un être terrifiant, doué de pouvoirs surnaturels et capable, sur un simple coup de colère, de déclencher les plus violentes tempêtes sur ceux qui le défient.

Nous sommes au mois de mai. Il fait très beau. Le ciel est parfaitement bleu et le soleil brille. L'air est pur, car c'est une brise qui vient de la mer, apportant en elle les senteurs des algues et le cri rauque des grands oiseaux blancs qui décrivent leurs éternelles spirales au-dessus des rivages. Vers le nord, tout en bas, c'est la ville et le port de Sligo, et plus loin les hauteurs de Ben Bulbin, lieu légendaire s'il en fut, où vivait le sanglier féerique que dut chasser le beau guerrier Diarmaid, ce qui causa sa propre mort, par la vengeance du vieux roi des Fiana, Finn mac Cool, parce que la femme de celui-ci, Grainnè la solaire, l'éclatante image du soleil qui donne la vie et la puissance, avait obligé Diarmaid à s'enfuir avec elle. Je ne peux m'empêcher de penser que c'est sous Ben Bulbin, près de l'enclos monastique de Drumcliff, que le poète William Butler Yeats a voulu se faire enterrer, lui qui avait réveillé à travers ses œuvres tous les mythes et toutes les légendes du temps des Gaëls. Mais vers le sud, au pied de Cnoc na Ríg, le long d'un rivage sablonneux, la légende s'est dissipée dans les brumes, laissant place à la technique : je vois un avion décoller de l'aéroport de Strandhill et s'élever rapidement dans le ciel en affolant des bandes de goélands qui s'éparpillent aux quatre coins de l'horizon.

Je me tourne maintenant du côté où le soleil se lève, du côté de la terre. Là, s'étend une sorte de plaine de forme circulaire, bordée de collines qui prennent un aspect de couronne, à moins que ce ne soit de murailles de forteresse. Cette plaine de Carrowmore m'a toujours ému par l'atmosphère qui s'en dégage. J'y distingue un nombre incalculable de tertres, parfois proéminents, de cercles de pierres à moitié dissimulés dans la verdure : il s'agit là d'un immense cimetière mégalithique, probablement le plus important de toute l'Europe. Et je remarque un peu plus loin, au-delà de

LA FILLE DE MERLIN

Sligo, les eaux bleues du Lough Gill blotti au milieu de collines dont les flancs disparaissent sous une incroyable masse de rhododendrons en fleurs. Je me retourne vers l'ouest. Là, c'est la mer, profonde, mystérieuse, inconnue, au-delà de laquelle il n'y a plus rien que les ravins ombreux où tombe, le soir, un soleil harassé par sa course du jour...

J'ai déposé ma pierre sur le tombeau de la reine Maeve, et je me suis assis sur l'herbe rase, à l'écart, dans un endroit où je peux voir en même temps le tertre et, de l'autre côté de la baie de Sligo, la pointe de Roskeeragh. Je sais que, par-dérrière, déjà parmi les brumes de l'horizon, se dresse la petite île d'Inishmurry, sur laquelle gisent encore les ruines d'un monastère chrétien qui fut renommé autrefois. Je me sens bien. Il me semble que je vogue dans les airs parmi les oiseaux qui me caressent de leurs ailes douces et blanches.

Oui, il me semble que je suis ailleurs. Non, pas ailleurs, mais dans un autre temps, comme si je plongeais dans un passé lointain, quelque quatorze siècles en arrière. Qui étais-je à cette époque ? Étais-je un oiseau ? Étais-je une herbe caressée par le vent ? Étais-je une pierre sur le sommet de Cnoc na Rig ? Ou bien n'étais-je moi-même qu'un souffle de vent prêt à s'élancer dans toutes les cavités de la terre pour tenter d'y percer les secrets de la naissance du monde ? Peu importe, j'étais là. Je suis là.

Tout à coup, je sens une présence près de moi, une présence furtive, comme un frôlement. C'est un chat qui joue et sautille dans l'herbe, oui, un petit chat siamois aux poils longs, la queue bien touffue, en éventail. Il joue dans l'innocence et la joie de vivre, il s'amuse de tout ce qui bouge autour de lui, insecte, brin d'herbe, fleur, il est ivre de bonheur. Il s'approche de moi. Je le reconnais : c'est Macha, la petite chatte de Gwendolyn et de Taliesin. Elle m'a vu. Elle s'est arrêtée dans son élan, un peu surprise. Ses yeux bleus me fixent intensément, cherchant à deviner mes intentions à son égard. Mais elle comprend que j'aime les animaux et elle bondit vers moi. Je la caresse et je l'entends ronronner. Elle s'abandonne. Sa confiance est totale. Je baisse mon visage vers elle et elle vient frotter son petit museau humide contre mon nez. Où est donc le temps où les animaux et les humains vivaient en paix et parlaient le même langage sans jamais s'affronter ?

LA FILLE DE MERLIN

La présence de Macha en cet endroit ne m'étonne pas, pas plus que celle de Gwendolyn et de Taliesin. Je les reconnais bien : le barde porte des braies grises et une sorte de blouse noire flottante, et la fille de Merlin a toujours sa robe rouge qui laisse ses épaules dénudées. Ils sont là, sur le tertre de la reine Maeve. Ils y ont creusé une sorte de couloir en écartant les pierres une par une et, maintenant, ils sont occupés à tout remettre en place, comme si de rien n'était. A quel étrange travail se sont-ils livrés ?

Il semble qu'ils aient terminé. Ils s'éloignent du tertre. Ils vont vers le char, près duquel le cheval Melygan, dételé, broute paisiblement l'herbe du plateau. Taliesin et Gwendolyn se retournent. Ils se sont pris la main et regardent le tertre.

— Voilà, dit le barde, c'est fait. Nous avons accompli ce que nous devions faire. A présent, l'épée d'Arthur est enfouie là où personne ne viendra la chercher, hormis celui que le Ciel aura désigné. L'avenir ne nous appartient plus.

Il a prononcé ces paroles avec une sorte d'amertume. Son visage, couvert de sueur, laisse apparaître de profondes rides creusées sur son front et sur ses joues. Gwendolyn accentue la pression de sa main sur celle de Taliesin.

— Reposons-nous, dit-elle. Tu es épuisé...

Elle s'assoit sur l'herbe et entraîne doucement le barde avec elle. Il s'allonge et sa tête vient se poser sur les cuisses de la fille de Merlin. Il se blottit contre le ventre de celle-ci, et sa chevelure grise, repliée, cache quelque peu la fatigue marquée sur son visage. Gwendolyn le contemple avec un sourire riche d'amour et de tendresse. Elle aussi, elle est en sueur, et ses cheveux noirs tressaillent sous les caresses de la brise. Macha les a vus et, s'éloignant de moi, elle va les rejoindre. Elle cherche sa place et finit par la trouver : elle s'installe entre les genoux du barde. Les yeux de celui-ci se ferment, mais il sourit, car il sait que Gwendolyn est là et qu'elle protégera le sommeil dans lequel il va bientôt sombrer. Ils sont beaux et émouvants tous les deux, là sur cette montagne, près d'un tertre de pierres, comme une mère qui berce son enfant. Alors, la voix de la femme s'élève et fait entendre un chant doux et plaintif, un chant que les fées murmurent parfois dans le vent pour endormir les humains qui se sont égarés sur les chemins périlleux :

LA FILLE DE MERLIN

« Dors un petit peu, un tout petit peu,
et ne crains rien,
homme à qui j'ai donné mon amour,
Taliesin, fils de Keridwen...
Dors ici profondément, profondément,
fils de Keridwen, sage Taliesin,
je veillerai sur ton repos... »

La fille de Merlin regarde autour d'elle, comme pour s'assurer que tout est calme et paisible aux alentours. C'est vrai. Elle ne me voit pas. Il n'y a que le soleil, la brise, et le ciel bleu traversé par les oiseaux blancs. Gwendolyn est rassurée. Elle penche son visage vers le barde qui s'est déjà endormi et reprend son chant un instant interrompu :

« Je resterai veiller sur toi,
chef des bardes de l'ouest.
Mon cœur se briserait de douleur
si jamais je manquais à te voir.
Nous séparer serait séparer
l'enfant de sa mère,
éloigner le corps de l'âme,
ô barde aimé du lac Tegid... »

Un vol de corbeaux se met à tournoyer autour du tertre et les échos de leurs croassements se répercutent longuement sur les pierres du tertre. Gwendolyn a relevé la tête. Qui sont ces corbeaux ? Dans l'île de Bretagne, on raconte qu'Owein, fils du roi Uryen, chaque fois qu'il était en danger, était secouru par une troupe de corbeaux. Et, dans l'île d'Irlande, on raconte que la Morrigan, fille d'Ernmas, la grande reine des tertres, parcourt souvent le ciel avec ses compagnes sous l'aspect d'oiseaux noirs. Mais la troupe de corbeaux s'éloigne vers l'est, au-dessus de la plaine de Carrowmore. La fille de Merlin reprend son chant :

« Le cerf, à l'est, ne dort pas,
il ne cesse de bramer
dans les buissons des oiseaux noirs.
Il ne veut pas dormir...
Ce soir, le coq de bruyère ne dort pas

LA FILLE DE MERLIN

dans les landes battues par les vents.
Sur la colline, son cri est doux et clair.
Près des ruisseaux, il ne dort pas...
Dors un petit peu, un tout petit peu,
et ne crains rien,
homme à qui j'ai donné mon amour,
Taliesin, fils de Keridwen... ¹ »

Taliesin dort profondément, la tête appuyée contre le ventre de Gwendolyn. La fille de Merlin, immobile, en une sorte d'extase, telle une prêtresse se livrant au rituel mystérieux de l'amour divin, sa chevelure noire frémissante au gré de la brise qui rafraîchit son visage, lui caresse tendrement le front. Elle sourit, et quelques larmes se glissent sous ses yeux. Le soleil descend lentement sur la mer. La nuit sera belle.

Poul Fetan, 1998.

1. D'après un ancien poème gaélique contenu dans le *Duanairé Finn*.

CHEZ LE MEME EDITEUR

DU MÊME AUTEUR

LES DAMES DU GRAAL

Le Cycle du Graal

Première époque

LA NAISSANCE DU ROI ARTHUR

•

Deuxième époque

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE

•

Troisième époque

LANCELOT DU LAC

•

Quatrième époque

LA FÉE MORGANE

•

Cinquième époque

GAUVAIN ET LES CHEMINS D'AVALON

•

Sixième époque

PERCEVAL LE GALLOIS

•

Septième époque

GALAAD ET LE ROI PÊCHEUR

•

Huitième époque

LA MORT DU ROI ARTHUR

•

LA PETITE ENCYCLOPÉDIE DU GRAAL

La Grande Epopée des Celtes

Première époque

LES CONQUÉRANTS DE L'ILE VERTE

•

Deuxième époque

LES COMPAGNONS DE LA BRANCHE ROUGE

•

Troisième époque

LE HEROS AUX CENT COMBATS

•

Quatrième époque

LES TRIOMPHES DU ROI ERRANT

•

Cinquième époque

LES SEIGNEURS DE LA BRUME

Multipages

LA FRANCE SECRÈTE t. 1

•

LA FRANCE SECRÈTE t. 2

*Achevé d'imprimer en mai 2000
sur presse Cameron
par **Bussière Camedan Imprimeries**
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*

N° d'édition : 656. N° d'impression : 002433/4.
Dépôt légal : mai 2000.

Imprimé en France

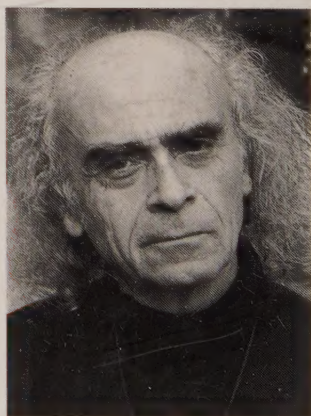
Le roi Arthur, mort ou « en dormition », repose dans l'île d'Avalon. Mais son épée magique, Excalibur, a été dérobée par un Saxon sans foi ni loi. Taliesin, le vieux chef des bardes de l'île de Bretagne, se donne alors pour mission de la retrouver coûte que coûte, afin de la soustraire à jamais à toute utilisation néfaste. Au cours d'étranges pérégrinations qu'il entreprend dans la Gaule mérovingienne, il rencontre une jeune femme mystérieuse, à la beauté du diable, la fille de Merlin, pour laquelle il s'enflamme instantanément.

Commence alors entre eux une grande histoire d'amour. Une histoire d'amour libre, d'amour absolu, d'amour charnel qui peut atteindre les pires excès, puisque les deux amants cheminent ensemble vers un but sacré.

Une nouvelle « Quête du Graal » en somme qui, se moquant de toute contingence morale, risque de choquer bon nombre de lecteurs non avertis, alors qu'elle exprime d'abord, certes de manière réaliste mais sans compromis ni complaisance, la toute-puissante fusion des corps et des âmes pour le triomphe de l'Esprit, dans un monde où régnera peut-être un jour l'harmonie universelle des êtres vivants et des choses dites inanimées.

Aventures, découvertes, magie initiatique, érudition constante épique, pour le plus grand divertissement du lecteur, ces pages savoureuses et purement romanesques qui se présentent aussi comme un épilogue possible du Cycle du Graal.

Jean Markale, écrivain, homme de radio et de télévision, ancien professeur de lettres, s'est consacré, dans une suite d'ouvrages qui font référence, à la découverte des civilisations traditionnelles, en particulier celles du monde celtique et du cycle arthurien du Moyen Âge. Après une série consacrée à l'Histoire de la France secrète, il a entrepris la réécriture du Cycle du Graal dans son intégralité en huit époques, et de celle de La Grande Épopée des Celtes en cinq volumes. Il travaille aujourd'hui à ressusciter Les Grandes Légendes de l'Histoire de France. Jean Markale vit en Bretagne, en lisière de la forêt de Brocéliande.



Ph. Louis Monier

